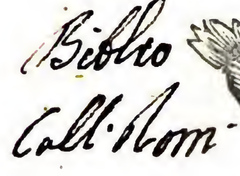



BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


François Ximenés de Cisneros,
Cardinal Archevêque de Tolede,
Et Grand Inquisiteur d'Espagne &c.

HISTOIRE
DU MINISTERE DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVÊQUE DE TOLEDE, ET REGENT D'ESPAGNE.

OU L'ON VOIT L'ORIGINE DE *la grandeur de la Monarchie d'Espagne, les causes de sa décadence, & l'Histoire particuliére de la conquête des Royaumes de Grénade, de Navarre, & d'une partie de l'Afrique.*



Suivant la Copie imprimée

A TOULOUSE,
Chez GUILLAUME-LOUÏS COLOMYEZ, J. POSUËL, M. FOUCHAC & G. BELY, Marchands Libraires, à la Porterie.

M. DC. LXXXXIV.



A

SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE BONZI.



MONSEIGNEUR,

Quelque besoin qu'ait cette Histoire de Ximenez d'une protection aussi puissante que celle de VÔTRE EMINENCE; *je puis dire néanmoins que ce n'a été, ni le seul ni le principal motif qui m'a déterminé à vous l'offrir. Les vûës ordinaires n'ont presque point de part au present que je prens la liberté de vous en faire : Et quelque avantage qu'il me revienne de pou-*

voir mettre un Nom aussi illustre que le vôtre à la tête de ce Livre, je n'aurois été que foiblement tenté de me déclarer Auteur, aprés m'être fait une loi dans mes autres Ouvrages, de ne me point parer de ce tître, qu'il est plus aisé de se donner, qu'il ne l'est de le bien soutenir.

Une considération plus forte m'oblige, MONSEIGNEUR, *à prendre enfin la qualité d'Auteur que j'ai toûjours si fort redoutée. Il y a long temps que j'admire en secret les rares qualitez qu'on voit si heureusement rassemblées dans* VÔTRE EMINENCE, *& ce n'est pas d'aujourd'hui que je cherche une ocasion favorable de lever ce voile, dont vôtre modestie se sert pour les dérober aux yeux du public. Je me crois obligé d'apprendre à nôtre siécle ce que vous êtes, à la postérité ce que vous aurez été: L'un & l'autre a besoin de grands exemples; où en trouver de plus grands & en plus grand nombre que dans la vie de* VÔTRE EMINENCE.

Je ne sçaurois, MONSEIGNEUR, *trouver une ocasion plus favorable de m'aquiter envers le public de cette obligation que je me suis imposée; qu'en presentant à* VÔTRE EMINENCE, *la Vie du plus grand homme que l'Espagne ait jamais donné à l'Eglise & à l'Etat; d'un Car-*

Cardinal illustre, qui vous ressemble par tant d'endroits, & dont les grandes actions pourroient passer pour fabuleuses, si celles de VÔTRE EMINENCE *ne les rendoient croyables, & ne forçoient d'avouër qu'on a pû voir autrefois ce qu'on voit encore aujourd'hui.*

Quelque avantage que VÔTRE EMINENCE *ait reçû du côté de la Naissance, mon dessein n'est pas,* MONSEIGNEUR, *de m'y arrêter. L'on sçait qu'elle est des plus illustres de l'Italie: Mais l'on sçait aussi que ces glorieuses sources dont Vous êtes sorti, ont reçû de Vous plus d'éclat qu'elles ne Vous en ont donné. D'ailleurs, pourquoi chercher hors de* VÔTRE EMINENCE *de quoi la louër, puis que l'on trouve dans sa vie & dans ses actions, dans ce qu'elle est & dans ce qu'elle a fait de grand, de quoi fournir à plusieurs Panégiriques; & beaucoup plus que les bornes étroites d'une Epître dédicatoire n'en peuvent renfermer.*

Car enfin, MONSEIGNEUR, *ce qui frape le plus les yeux de nôtre siécle, ce qui mérite le plus d'être conservé à la postérité, n'est pas le souvenir de ces Dignitez Eminentes, par lesquelles l'on vous a vû passer avec cette rapidité qui n'a point encore eu d'exemple: Ce n'est point cet é-*

clat qui vous environne: Ce n'eſt pas même ce haut degré d'élevation, où vôtre propre vertu vous a porté; où elle vous fait voir plus grand que le rang même que vous ocupez, quoi qu'il ne vous laiſſe preſque rien voir qui ſoit au deſſus de vous; & où elle vous ſoutient avec une gloire qui atire l'admiration ſans exciter l'envie.

En éfet, MONSEIGNEUR, *ce n'eſt pas une auſſi grande gloire que l'on pourroit penſer, d'avoir pû s'élever aux plus grands honneurs; c'eſt de l'avoir pû faire dans un ſiécle, & ſous un régne, où le hazard, la brigue & le caprice n'ont point de part aux recompenſes qui s'y donnent; où le mérite même, s'il n'eſt extraordinaire, ne ſufit pas pour les obtenir, & où le nombre des Dignitez étant beaucoup moindre que celui des grands Hommes qui les peuvent remplir; il faut encore paſſer par le choix du plus éclairé de tous les Rois, dont on ne ſurprend point l'eſtime, & dont les jugemens ſemblent formez par la ſageſſe même.*

Les premiers qu'il porta en faveur de VÔTRE EMINENCE, *ne pouvoient être plus avantageux. Cette phiſionomie heureuſe; cet air ſi grand, ſi fin, ſi ſpirituel; ces maniéres ſi douces & ſi engageantes; ce dehors enfin qui nous promet*

tout

tout ce qu'on peut attendre d'un homme extraordinaire, & qui tient encore plus qu'il ne promet: Tout cela prévint ce grand Roi en vôtre faveur. Cette heureuse prévention fut suivïe du desir de vous mieux connoître, & ses lumiéres découvrirent bien-tôt cette habileté qui ne prend jamais le change, cette pénétration à qui rien n'échape, ce travail assidu que rien ne rebute, cette application que rien ne lasse, cette générosité que rien n'étonne, cette bonté charmante qui gagne tous les cœurs, cette libéralité que rien n'épuise, cette humeur bien-faisante, qui en se répandant sur tout le monde, sçait si bien distinguer les personnes de mérite; cette pieté éclairée & sincére, qui régle avec tant de sagesse les dévoirs de l'homme public & de l'homme particulier, du Prélat & du Ministre du Prince: enfin ce génie sublime, grand, propre à tout, & d'un ordre supérieur à tous les autres.

Tant de grandes qualitez connuës par un Prince, qui se connoit si bien en vrai mérite, parce qu'il en a lui-même infiniment, vous aquirent son estime; L'estime atira la confiance: La confiance, les emplois & les négociations les plus importantes: Et le secret de l'Etat qui vous fût confié, ses intérêts les plus chers remis entre vos mains, vous firent regarder avec raison com-

me un homme capable des plus hautes entreprises & destiné à la plus grande fortune.

Remplir l'attente du plus grand Roi du monde, & d'un premier Ministre aussi habile que le feu Cardinal Mazarin, c'étoit tout ce qu'on pouvoit demander de VÔTRE EMINENCE *dans un âge où c'est beaucoup faire que de donner de grandes espérances ; cependant vous la surpassâtes, & l'on vous vit paroître aux Conférences de saint Jean de Luz & de Fontarabie, non pas comme un Courtisan oisif, ou comme un Spectateur inutile de ce qui se passoit sur ce grand Théatre, où il ne s'agissoit de rien moins que de décider des intérêts les plus chers de tous les Princes de l'Europe; mais en qualité de Dépositaire de ceux du Grand Duc, & comme Ministre d'un des plus puissans Princes de l'Italie.*

Le succés de vos négociations fut également avantageux à ce grand Prince & à vous-même. Il obtint tout ce qu'il prétendoit ; & pour vous, vous aquîtes, MONSEIGNEUR, *l'estime & la confiance des deux Ministres de France & d'Espagne. Les voyages réitérez de S. Jean de Luz à Fontarabie, vous firent regarder comme un Médiateur également agréable aux deux partis, & qui avoit contribué autant que personne à cette paix que toute*

la

la Chrêtienté souhaitoit depuis si long tems.

Vous aviez paru, MONSEIGNEUR, *aux Conférences de S. Jean de Luz en qualité d'Envoyé du grand Duc ; vous parûte peu de temps aprés à Florence en celle d'Ambassadeur extraordinaire du Roi Trés-Chrétien. Comme entreprendre & réüssir, ont toûjours été la même chose pour* VÔTRE EMINENCE, *vous y aquîtes tant d'estime, que l'on vous regarda dés-lors comme un homme né pour les grandes afaires, & à qui l'on pouvoit confier les négociations les plus dificiles.*

Tout le monde sçait que l'Italie prétend être aujourd'hui par la politique, ce qu'elle a été autrefois par les armes. Entre tous les Etats d'Italie, Venise croit avoir la sagesse en partage. Des afaires importantes y demandent un Ambassadeur extraordinaire de France : L'emploi est délicat : il a besoin d'une prudence consommée : C'est pour cela même qu'on le confie à VÔTRE EMINENCE. *Ce seroit ici le lieu de parler des intérêts d'Etat que vous eûtes à ménager dans cette ocasion ; mais il sufit,* MONSEIGNEUR, *que le secret vous en ait été confié pour qu'il soit impénétrable. Je dirai seulement que vous soûtintes cette Ambassade avec tant de gloire, qu'elle fût bien-tôt suivie de celle de Pologne.*

Tel eſt, MONSEIGNEUR, *le ſort des grands hommes, de ces génies ſublimes, nez comme* VÔTRE EMINENCE *pour la félicité des peuples; pareils aux Aſtres qui ſont ſans ceſſe en mouvement pour répandre par tout leurs influences, le repos eſt un bien dont il ne leur eſt pas permis de joüir. Le monde ne peut ſe paſſer de leurs ſoins.*

C'eſt ce qui parût, MONSEIGNEUR, *au retour de vôtre prémiere Ambaſſade de Pologne. Caſimir dépourvu de vos Conſeils trouve le Sceptre trop peſant: ce fardeau qui lui avoit paru leger pendant les quatre années que vous lui aviez aidé à le ſoûtenir, paroit inſuportable à ce grand Prince: Plein de jours, plein de gloire, comme parle l'Ecriture, il cherche le repos, & ne pouvant le trouver ſur le Trône, il vous atend pour lui aider à en deſcendre: Ce fut le motif de vôtre ſeconde Ambaſſade en Pologne.*

La Maiſon d'Aûtriche étonnée du ſuccés de vôtre prémiere Ambaſſade en Pologne, vous opoſe en vain dans la ſeconde, tout ce que l'Empereur a d'Aliances, de credit & de liaiſons dans l'Empire, & tout ce que l'Eſpagne ſçait de plus fin dans la politique; le génie ſupérieur de VÔTRE EMINENCE *l'emporte ſur cette fiére*

fiére Nation. Elle se vantoit avant le Régne de Louïs le Grand*, d'être en possession de faire la Loi à la France dans les négociations, & d'avoir toûjours recouvré par cette voye ce qu'elle avoit perdu par celle des Armes.*

Vous fûtes le premier, Monseigneur, *qui lui fites perdre cette haute réputation qu'elle s'étoit aquise dans l'Empire & dans les Etats du Nord, & qui avoit été depuis long temps si funeste à la France. Malgré ses intrigues, malgré les brigues des Princes qui prétendoient à la Couronne vacante ou pour eux-même ou pour leurs Aliez, vous la fites tomber sur un Sujet aussi agréable à la France qu'il l'étoit peu à ses ennemis.*

L'on peut dire, Monseigneur, *que vous êtes du nombre de ces grands Hommes, dans la vie desquels l'on ne trouve point de jours vuides. Vous n'étiez pas encore de retour de Pologne, qu'on vous avoit destiné l'Ambassade extraordinaire d'Espagne: Et vous ne fûtes pas plûtôt arrivé à la Cour, qu'il vous falut partir pour Madrit. L'on peut juger du succés de cette Ambassade par la reconnoissance que le Roi vous en témoigna. A vôtre retour de Pologne, vous n'étiez encor qu'Evêque de Beziers, vous partîtes pour l'Es-*

pagne avec la Nomination à l'Archevêché de Toulouse, en moins de trois ans l'on vous vit grand Aumônier de la Reine, Cardinal & Archevêque de Narbonne, & Président né des Etats de Languedoc.

Quand l'on va aux honneurs par les routes que VÔTRE EMINENCE *a suivies, l'on est sûr d'y arriver bien tôt. En éfet, que pouvoit moins faire pour elle un Roi qui lui devoit son repos, que de lui procurer la Pourpre? Que pouvoit moins faire la France aprés tant de services rendus, que d'apuyer de ses sollicitations & de son crédit la Nomination que le Roi de Pologne avoit fait de vôtre Personne au Cardinalat? Que de joindre à l'éclat de la pourpre les Dignitez les plus éminentes? Rome cette Capitale du monde Chrêtien, pouvoit-t-elle faire rien de plus avantageux pour sa gloire, que de s'attacher un sujet qu'elle nous envioit depuis si long temps? Et la France à son tour ne travailloit-elle pas pour elle-même, en retenant par les honneurs les plus éclatans une Personne qu'elle n'eut pû trop acheter, si des droits presqu'aussi anciens que ceux de la naissance ne le lui avoient pas aquis.*

C'est sans doute dans la vûë de s'attacher VÔTRE EMINENCE *par des liens indissolubles, que Sa Majesté, n'ayant rien*

rien de plus grand à vous donner, vous a fait Commandeur de ses Ordres; honneur que les plus grands Princes ont souvent brigué. Que ce jour fut glorieux pour VÔTRE EMINENCE! *Mais qu'il le fût aussi pour vôtre illustre Maison! Que de pureté ne vit-on point dans ses sources! Que d'éclat dans son progrés! Que de Grandeur dans ses Aliances! Que d'Antiquité dans son origine, puis que les seize quartiers fournis, l'on a pû remonter jusqu'à l'an mile, sans trouver le commencement de sa Noblesse.*

Mais je le dis encore, MONSEIGNEUR, *quelque gloire qu'il y ait à sortir d'un Sang aussi illustre que le vôtre; ce que l'on voit en vous de plus éclattant, vous ne le devez qu'à vous-même, qu'à ce concours heureux de talens & de qualitez éminentes, qui vous rendent depuis si long temps l'objet de l'admiration des François & des Etrangers, aussi bien que l'amour, & les delices de tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.*

Que de grandes choses, MONSEIGNEUR, *suis-je obligé de suprimer! Car enfin, que ne pourrois-je point dire de ce qui s'est passé dans les trois derniers Conclaves où* VÔTRE EMINENCE *s'est trouvée? De cette conduite si sage, de ces me-*

mesures si bien prises, admirées de ceux même du parti contraire, de ce zéle pour le bien de l'Eglise & de la France, de ce choix auquel vous avez tant contribué, d'un saint Pape, qui édifie toute l'Eglise par ses vertus, qui aime la paix, qui n'épargne rien pour la procurer, & qui sçait si bien remplir les devoirs de Pere commun de tous les Chrêtiens.

Que ne pourrois-je pas dire de ce que nous vous voyons faire, MONSEIGNEUR, *tous les ans à la tête des Etats de cette Province; y soûtenant vôtre rang sans rien perdre de cette afabilité qu'on ne peut assez louër; y paroissant d'un mérite éminent sans le faire sentir; distingué en tout sans afecter de distinction; servant le Prince avec un zele que rien n'égale; protégeant le peuple avec une bonté que rien ne lasse; toûjours médiateur entre l'un & l'autre; devenant tantôt le bouclier des droits du Roi, & tantôt le protecteur de ceux de ses sujets. Heureux les Peuples que ce grand Prince a confié à vos soins! Heureuse la Province qu'il a mis sous une protection aussi puissante que la vôtre?*

Enfin, MONSEIGNEUR, *si passant du Ministre du Prince au Prélat, j'avois à parler de ce que vous êtes; & de ce que vous faites en cette qualité; Que ne pour-*

pourrois-je point dire! Que d'idées nouvelles se presentent à mon esprit! je vois un ordre tout autre dans la conduite de VÔTRE EMINENCE; *des principes plus nobles, des idées plus sublimes, des motifs plus purs, des desseins plus grands, des projets plus relevez, des intentions plus saintes, des actions moins éclatantes à la vérité, & moins admirées des hommes; mais estimées de Dieu même qui en connoit & le fonds & le prix.*

C'est ainsi, MONSEIGNEUR, *qu'à l'exemple du Cardinal Ximenez, dont j'ai l'honneur de vous presenter la Vie, vous fournissez le plan d'une Histoire qui ne cédera point à la sienne, & qu'en faisant de grandes choses, vous inspirez à ceux de nôtre âge le dessein de les dire & de les aprendre à la postérité. C'est en partie ce que j'ai prétendu en vous dédiant cet Ouvrage. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que j'ai l'honneur d'être avec un profond respect,*

DE VOTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur,
MARSOLIER.



AVERTISSEMENT.

IL y a long tems que cette Histoire a été annoncée & qu'on l'a promise au public. Quoi que l'Auteur n'ait aucune part à ce que l'on en a publié, il ne laisse pas de se croire obligé de dégager la parole de ses amis. Il seroit à souhaiter qu'il lui fut aussi facile de mériter l'approbation de ses Lecteurs.

L'on peut dire par avance que ce ne sera pas la faute du sujet. Il eût été dificile d'en trouver un plus digne de la curiosité du public. L'abrégé de cette belle Vie que Monsieur Varillas a inseré dans celle de Chiévres sufit pour en convaincre tous ceux qui l'ont lû. Il n'est pas possible qu'ils n'ayent souhaité plus d'une fois que quelqu'un éxécutât un si beau plan, & donnât à cette Histoire toute l'étenduë qu'elle mérite.

Mais quand le public n'auroit pas été prévenu aussi avantageusement qu'il l'a été en faveur de cette Histoire; il sufiroit pour lui aquiter son estime, de faire réfléxion que la fin de l'Histoire

est

eſt d'inſtruire, mais d'inſtruire agréablement. Pour inſtruire, outre la vérité qui eſt comme l'ame de l'Hiſtoire, il faut avoir de grandes choſes à dire: Il faut qu'elles ſoient dignes d'être transmiſes à la poſtérité. Pour inſtruire agréablement, il faut de la diverſité dans les évenemens, de la varieté dans les faits que l'on raporte.

In rebus magnis memoriaque dignis Hiſtoriam verſari. *Cicer.* de orat. l. 2.

C'eſt ce qui ſe rencontre dans le ſujet dont il s'agit. Le Cardinal Ximenez, dont l'on écrit l'Hiſtoire, étoit de ſon tems ce que le Cardinal de Richelieu a été preſque de nos jours. Leur génie, leur fortune, leur politique, leurs maximes, leurs entrepriſes, leurs ſuccés, tout ſe reſſemble.

Ils avoient tous deux l'ame grande, le génie élevé, profond, impénétrable, naturellement magnifique. Le cœur répondoit au génie. Ils l'avoient généreux, intrépide, capable des entrepriſes les plus hardies, & d'une fermeté à l'épreuve de ce qui a coutume d'étonner les plus conſtans. Comme ils étoient tous deux des plus habiles de leur ſiécle, ils ont favoriſé également les ſciences, les beaux Arts, & les gens de Lettres. C'eſt ce qui n'a pas moins contribué que leurs grandes actions à leur

aqué-

aquerir la réputation qu'ils ont encore aujourd'hui d'avoir été les deux plus grands hommes que la France & l'Espagne ayent jamais produit.

Cependant quelque raport qu'il y ait entre ces deux Ministres d'Etat ; le paralelle ne sçauroit être si exact que l'Espagnol n'ait sur le François à peu prés le même avantage que les plus excellens Originaux ont d'ordinaire sur les meilleures copies. Il est vrai que Ximenez avoit je ne sçai quoi dans les mœurs qui dégénéroit quelquefois en rudesse. On le lui a souvent reproché. Le Cardinal de Richelieu, au contraire avoit beaucoup de politesse, l'esprit plus souple, & qui sçavoit beaucoup mieux s'acommoder au tems & aux circonstances.

Mais en revanche la sévérité du Cardinal Ximenez étoit acompagnée d'une probité constante, égale, incorruptible; d'un amour tendre pour le peuple, & de cette qualité si rare, & pourtant si nécessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture apelle la faim & la soif de la justice. D'ailleurs la fermeté étoit éclairée : Il pénétroit si bien la liaison des causes & des éfets, l'enchaînement des évenemens, le fort & le foible de ceux à qui il avoit afaire, qu'il forçoit pour

pour ainsi dire, les obstacles qui paroissoient les plus invincibles à s'acommoder à sa politique.

La naissance & l'éducation de ce grand homme ne contribuérent presque rien à le former tel qu'on vient de le représenter, & qu'on le verra dans cette Histoire. La Famille qui le donna à l'Espagne, quoi que Noble, y étoit à peine connuë lors qu'il en sortit. Il passa la moitié de sa vie dans une obscurité qui avoit assez de raport à celle de sa Famille. Mais Isabelle de Castille, cette Reine si habile, & qui se connoissoit si bien en grands hommes, ne l'eût pas plûtôt connû qu'elle en fit le dépositaire de tous ses secrets *. Elle l'éleva quelque tems aprés à l'Archevêché de Toléde; c'est à dire, à la premiere & à la plus riche Dignité Ecclésiastique de toute l'Espagne. Elle l'introduisit ensuite dans le Conseil d'Etat. Elle l'en fit le chef, comme il en étoit l'ame par une habileté que personne n'égala de son tems, & que personne n'a surpassé depuis.

* Il fut Confesseur de cette Reine.

Les grands services qu'il rendit à Ferdinand le Catholique depuis la mort de cette Princesse, forcerent, pour ainsi dire, ce Prince, le moins reconnoissant de

de ſon ſiécle, à le faire Cardinal, grand Inquiſiteur, & enfin Régent de Caſtille, & des Couronnes qui en dépendent, pendant le bas âge de ſes petits fils Charles-Quint & Ferdinand, qui furent depuis tous deux Empereurs.

Ces grands Emplois ſoutenus par les rares qualitez de Ximenez, ne pouvoient produire que des actions extraordinaires, & des exemples capables d'inſtruire les plus grands hommes qui devoient venir aprés lui. Auſſi le Lecteur verra dans cette Hiſtoire, tout ce que l'on peut atendre d'un Prélat pieux & ſçavant, d'un Miniſtre d'Etat habile, entreprenant, heureux : Et ce qui ſurprendra d'autant plus agréablement, que le ſujet ſembleroit le devoir moins promettre, tout ce qui peut répondre à l'idée d'un excellent Général d'Armée, capable de faire des conquêtes, & plus capable encore de les conſerver.

La varieté des faits ne cedera point à la grandeur des Evenemens. Les afaires Civiles & Ecclésiaſtiques, les intrigues de la Cour, les négociations, les guerres civiles & étrangeres, ce que la paix a de plus doux, ce que la guerre a de plus terrible, tout cela paroîtra tour à tour dans cette Hiſtoire. Les

Roïau-

Roïaumes de Grénade, d'Oran, de Bugie, de Navarre, ou conquis, ou conservez, les tumultes apaisez, les soulevemens des grands réprimez: L'acord fait entre Ferdinand le Catholique & Philippe Premier, son Gendre, Roi de Castille. L'administration de la Castille renduë au même Ferdinand, malgré le puissant parti qui la sollicitoit ouvertement pour l'Empereur Maximilien; les Sinodes tenus pour le rétablissement de la discipline Ecclésiastique: La réformation de l'Ordre de Saint François; La fondation de l'Université d'Alcala: L'Edition de la Bible en plusieurs Langues qui porte le même nom: Les Manuscrits tant de l'Ecriture Sainte que des plus excellens Auteurs ramassez & imprimez avec une dépense immense: Des bâtimens publics dignes de la magnificence d'un grand Roi: Les Sçavans atirez de tous côtez dans la Castille par de grosses pensions; obligeront d'avoüer que quelque avantageux que soit le portrait du Cardinal Ximenez que l'on vient de faire, il n'est point flaté, & qu'il est même échapé bien des traits que l'on y pouvoit ajouter.

Mais ce qui surprendra encore plus agréablement le Lecteur, est le peu de

tems

tems qu'il a emploïé pour venir à bout des plus grandes entreprises, des plus dificiles, & dont l'éxécution à l'égard de tout autre, auroit eu besoin d'une longue suite d'années. Les tumultes de l'Andalousie apaisez, la Navarre conservée malgré tous les éforts de Jean d'Albret, sur lequel Ferdinand l'avoit usurpée, & qui n'épargnoit rien pour la recouvrer. La Rebellion des Malaguins punie: Les côtes d'Espagne n'étoïées: Bugie, Melille & le Pegnon de Velez défendu contre les furieuses ataques de Barberousse: Des Arcenaux de Terre & de Mer fournis de toutes les choses nécessaires à un promt armement. Enfin les dettes immenses de Ferdinand & d'Isabelle aquitées, & le Domaine Roïal dégagé sans le secours des impôts, tout cela s'est éxécuté en moins de deux ans malgré les traverses continuelles de ses Ennemis, de Charles-Quint même & de son conseil, quoi qu'il ne travaillât que pour son avantage & pour sa gloire.

Il ne faut pas omettre une des circonstances des plus singuliéres de cette Histoire: C'est la conformité des évenemens avec ceux que nous avons vûs de nos jours, sous le Regne de LOUIS

LE GRAND. Cet ascendant pour le Gouvernement, qui fait que tout réüssit ; Ce génie supérieur qui semble forcer les obstacles les plus invincibles, la promtitude des conquêtes, les Grands soumis, l'autorité Royale rétablie, le secret impénétrable du Conseil, la politique, les maximes du Gouvernement, tout a une ressemblance si éxacte, avec ce qu'on verra dans cette Histoire, qu'il n'est pas possible de ne la pas remarquer.

Il n'y a pas jusqu'aux évenemens particuliers qui n'avoient un raport surprenant. La conversion des Grénadins a quelque chóse de si semblable avec ce qui s'est passé en France depuis la revocation de l'Edit de Nantes, qu'il semble qu'il n'y ait que les noms de changez. La maniére dont la Navarre fut traitée, pour empêcher les François de s'y retrancher, & de s'en prevaloir contre la Castille & l'Arragon, a un raport si entier avec ce que l'on a été obligé de faire dans le Palatinat, qu'on ne peut pas excuser l'un sans justifier l'autre. La levée des Milices & des compagnies Bourgeoises pour la défense du dedans du Royaume: Pendant que les Troupes réglées sont ocupées sur les frontiéres, ou

à faire des Conquêtes, ou à repousser l'Ennemi. Le Domaine Royal: Les Armemens de Mer, les Arcenaux & les Magasins fournis de tout ce qui est nécessaire pour l'ataque ou pour la défense. Les Génois châtiez, les Algeriens reprimez. Tout cela s'est vû sous le Gouvernement de Ximenez, tout cela s'est vû de nos jours. L'on y voit même le projet de l'établissement de Saint Cyr dans une Fondation presque pareille que ce grand Ministre fit à Alcala.

Enfin si l'on ajoute à la grandeur des évenemens & à leur varieté, la singularité des faits dont cette Histoire est remplie, il n'y aura personne qui ne demeure d'acord, qu'on ne pouvoit pas choisir un sujet particulier qui fût plus digne de la curiosité du public.

C'est aparamment ce qui a porté tant de grands hommes à s'éxercer sur cette belle Vie. Alvare, Gomez, Ciaconius, son Additionateur & Antoine Sanderus l'ont écrite en Latin. Eugene de Roblez, Marc de Lisbone & Antoine d'Uza l'ont écrite en Espagnol. Barthelemi Cimarelli & Jerôme Garimberti en Italien. Auberi, Baudier & Hilarion de Cossé en François. Luc Wadingue, Sponde & Varillas, ont traité les plus

beaux

beaux endroits de cette Hiſtoire: Enfin un Religieux Minime, nommé Pierre Quintanilla Mendoza, a fait un Livre exprés de la Conquête d'Oran.

Tous ces Hiſtoriens ont fourni les Mémoires, ſur leſquels l'on a composé cette Hiſtoire; l'on ne s'eſt ataché à aucun en particulier; l'on a pris de tous indiféremment, ce que l'on y a trouvé de meilleur: L'on a même rejetté quantité de faits, qui ne paroiſſant pas ſufiſamment autoriſez, n'euſſent ſervi qu'à rendre le Volume trop gros pour une Hiſtoire particuliére; ou qui ſe trouvant apuyez du témoignage de pluſieurs Auteurs, ne laiſſoient pas d'avoir quelque choſe de Romaneſque.

L'on avouë encore que l'on a fait quelque choſe d'aſſez hardi par rapport à la Chronologie; car on a reculé la Conquête de Grenade: mais cet Epiſode a paru ſi beau; d'ailleurs Ximenez a tant de part aux ſuites de cette Conquête, qui étoit toute récente lors qu'il entra dans le Miniſtére, qu'on a crû devoir faire d'autant moins de dificulté de ſe diſpenſer de l'exactitude Chronologique dans ce ſeul point, qu'on ne manque pas de grands exemples pour une pareille licence.

Au reſte l'on ne préviendra point le

Lecteur sur le stile, les réflexions, & généralement sur tout ce qu'on apelle les ornemens de l'Histoire ; pareilles préventions ont été de tout temps inutiles : un Lecteur qui s'ennuye ne consulte que lui-même sur son dégoût : il n'écoute rien de tout ce qu'on peut aléguer pour justifier une maniére d'écrire froide & insipide. L'on se réduira donc à l'assurer, qu'on n'a rien épargné pour découvrir la vérité des faits ; qu'on l'a toûjours suivie avec exactitude ; qu'on a abandonné dans cette vûë des Auteurs d'une fort grande réputation, avec lesquels le Lecteur pourra remarquer qu'on n'est point d'acord, & qu'on n'a rien négligé pour rendre la narration utile & agréable.



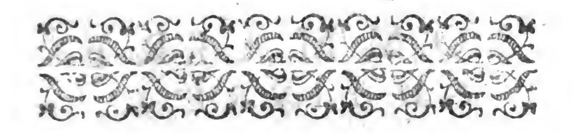


TABLE DES SOMMAIRES.

ON avertit le Lecteur, que cette Histoire du Ministére du Cardinal Ximenez étant divisée en six Livres, il auroit été nécessaire de mettre au tître de chaque feuillet ces mots, *Livre I. II. III. &c.* selon le cours de la matiere: ce qui ayant été omis dans l'Impression; on a crû qu'on supléeroit cette omission en mettant dans cette Table des Sommaires la page où chaque Livre commence, & celle où il finit. Ainsi ceux qui auront besoin de chercher quelque chose dans cette Histoire, n'auront qu'à recourir à cette Table des Sommaires, qui leur facilitera le moyen d'y trouver sans peine tout ce que ce Livre contient de plus considérable.

SOM-

SOMMAIRE
DU LIVRE I.

Qui commence à la page 1, & finit à la page 70.

NAissance & éducation de Ximenez. Il va à Rome, & en revient peu satisfait de son Voyage. Ses démêlez avec l'Archevêque de Tolède, qui le tient long temps en prison. On prédit à Ximenez durant sa prison qu'il sera Archevêque de Tolède. Il se fait Religieux de l'Ordre de S. François. Sa grande réputation porte la Reine Isabelle à le choisir pour son Confesseur. Guerre & Conquête du Royaume de Grénade.

SOMMAIRE
DU LIVRE II.

Qui commence à la page 71, & finit à la page 148.

MOrt du Cardinal Mandosse, Archevêque de Tolède. Divers avis que ce Cardinal donne avant sa mort à leurs Majestez Catholiques. Ximenez est élevé à l'Archevêché de Tolède. Sa manière de vie. Il travaille à la réformation de l'Ordre de Saint François. Les traverses qu'il eut dans l'execution de ce dessein le mettent en danger de sa vie. Grands diférens avec le Chapitre de Tolède.

SOM-

SOMMAIRE
DU LIVRE III.

Qui commence à la page 149 & finit à la page 220.

XImenez acheve la réformation de l'Ordre de S. François : dificultez de cette entreprise. Il travaille à la réformation du Clergé & du Diocése de Tolède, & en vient heureusement à bout. La diminution des Impôts lui attire l'affection du peuple. Ximenez entreprend de faire abjurer aux Maures le Mahometisme, & de leur faire embrasser la Religion Chrêtienne : Les périls qu'il courut dans cette entreprise, dans laquelle il réüssit en fort peu de temps.

SOMMAIRE
DU LIVRE IV.

Qui commence à la page 221, & finit à la page 293.

XImenez fait venir à Alcala plusieurs Sçavans hommes pour rendre l'Université de cette Ville la plus célébre. Il travaille avec eux à la Bible Poliglotte : Diverses Réflexions sur cette Bible. Mort de la Reine Isabelle. Prudence de Ximenez à ménager un acommodement entre Ferdinand & l'Archiduc Philippe. Mort de Philippe : Conduite & prudence de Ximenez pour

pour faire tomber la Régence de Castille sur la tête de Ferdinand.

SOMMAIRE DU LIVRE V.

Qui commence à la page 294. & finit à la page 366.

XImenez est fait Cardinal sous le titre de Cardinal d'Espagne : Il se retire de la Cour. Sa prudence à empêcher que Jules II. n'imposât des décimes extraordinaires sur le Clergé d'Espagne, le lui aquiert entiérement. La prise d'Oran en Afrique fait à ses propres dépens. Ferdinand mourant le fait Régent d'Espagne.

SOMMAIRE DU LIVRE VI.

Qui commence à la page 367. jusqu'à la fin.

XImenez étant Régent de la Castille, exécuta tant & de si grandes choses pendant 22. mois que dura sa Régence, qu'il est regardé comme le plus grand & le plus absolu Ministre que l'Espagne ait jamais eu. Arrivée de Charles V. en Espagne. Disgrace de Ximenez : Sa mort à l'âge de quatre-vingt ans.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVEQUE DE TOLEDE,
ET
REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

Naissance & éducation de Ximenez. Il va à Rome, & en revient peu satisfait de son Voyage. Ses démêlez avec l'Archevêque de Tolède, qui le tient long temps en prison. On prédit à Ximenez durant sa prison qu'il sera Archevêque de Tolède. Il se fait Religieux de l'Ordre de Saint François. Sa grande réputation porte la Reine Isabelle à le choisir pour son Confesseur. Guerre & Conquête du Royaume de Grenade.

IL y avoit environ trois cens ans que les Gots régnoient en Espagne: Ils l'avoient usurpée sur les Romains; & tout ce qui est renfermé entre la Mer Méditerranée, les Colonnes d'Hercule, les Monts Pirenées & l'Ocean, obéïssoit

ſoit au Roi Rodrigue, lors que les Arabes, qui venoient de ſubjuguer toute la partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Egipte juſqu'à l'Ocean le long de la Méditerranée, en entreprirent la conquête au commencement du huitiéme ſiécle.

L'an 712. Les ſuites de cette fameuſe entrepriſe furent l'établiſſement d'un grand nombre de petits Etats, ſous les titres differens, de Royaumes, de Duchez, & de Comtez. Pluſieurs de ces Etats furent occupez par les Arabes, qui s'étoient diviſez entr'eux preſque immédiatement aprés les avoir conquis; & les autres par les Chrêtiens, qui s'étant retirez vers les parties Septentrionales de cette grande Péninſule, s'y étoient maintenus malgré tous les éforts que firent ces uſurpateurs pour les en chaſſer. Il y eut à cette occaſion de ſanglantes guerres pendant pluſieurs ſiécles; les uns tâchant d'achever leur conquête, & les autres de recouvrer les terres dont une injuſte uſurpation les avoit dépouillez.

Mais enfin la révolution ordinaire des Empires, ou plûtôt la providence de Dieu qui leur a preſcrit des bornes, & qui a fixé leur durée, donna l'avantage aux Chrêtiens. Les Arabes, à qui l'on avoit donné le nom de Maures, pouſſez de tous côtez, ſe virent réduits au ſeul Royaume de Grenade, & furent enfin contraints d'abandonner l'Eſpagne, & de repaſſer la mer; comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Des Païs que les Chrêtiens avoient ou conſervez ou reconquis, il s'en forma quatre puiſſantes Monarchies: celle de Navarre, celle de Caſtille, celle d'Arragon & celle de Portugal, leſquelles jointes à celle de Grenade faiſoient en tout cinq Royaumes conſidérables, qui partagérent enfin toute l'Eſpagne.

Les choſes étoient en cet état: Jean II. régnoit en Caſtille; un autre Jean II. dans l'Arragon, & dans la Navarre; dans celle-ci du chef de ſa fem-

femme Blanche II. qui avoit fait passer la Couronne de Navarre de la Maison de France dans celle d'Aragon : Alfonse V. surnommé l'Africain, régnoit en Portugal, & Mahomet el Azeri dans la partie Méridionale de l'Espagne, qui composoit le Royaume de Grenade, lors que Ximenez, dont on écrit ici l'Histoire, vint au monde.

Il nâquit à Villaivar, dans le Diocése de Tolède, d'Alfonse de Cisneros Ximenez, Procureur de la Jurisdiction de Tortelaguna, dans la vieille Castille. On lui donna d'abord le nom de Gonzales de Cisneros ; mais il le changea depuis lors qu'il se fit Religieux, en celui de François. Comme il étoit l'aîné de sa famille, son pére qui n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune, n'eut pas d'abord des vûës fort relevées touchant son éducation : elles se réduisirent toutes à le rendre capable de lui succéder un jour, c'est à dire, à lui faire apprendre à écrire, & les premiers élémens de la Jurisprudence qui étoit alors en usage dans les Tribunaux d'Espagne. L'An 1457.

C'étoit fait de la fortune de Ximenez, & il eût été réduit toute sa vie à celle d'un simple Procureur dans une des plus petites Jurisdictions de toute la Castille, si les premiéres vûës de son pére avoient été suivies. Mais l'extrême aversion que Ximenez témoigna pour la chicane, les grandes dispositions qu'il faisoit paroître pour les sciences, & son penchant pour l'état Ecclésiastique, obligérent son pére à changer de dessein. Il crut qu'en contraignant le génie de son fils il ne feroit que le gâter & le rendre inutile ; que la premiére éducation étant ce qui influë le plus dans le reste de la vie, & ce qui détermine d'ordinaire au choix des emplois, il ne réüssiroit jamais, si l'on s'opposoit à

son penchant, & qu'il vouloit mieux seconder ses inclinations, que de les combatre à contre-tems & aparemment sans succés. L'éfet de ces reflexions fut qu'on l'envoia étudier à Alcala de Henares, & ensuite à Salamanque, qui passoit sans contredit pour l'Université la plus sçavante de toute l'Espagne.

Comme le goût des belles lettres n'avoit pas encore passé dans l'Espagne, & qu'on n'y enseignoit alors qu'une Philosophie aussi peu utile que confuse, & une Théologie seche & barbare, qui n'étoient admirées que de ceux qui ne les entendoient pas; Ximenez aprés avoir avalé la poussiere du Colége, & en avoir soufert durant quinze ans tous les dégoûts, n'en sortit ni fort satisfait de lui-même, ni fort content du tems qu'il avoit emploié à aprendre des choses qu'il lui faloit oublier, pour ainsi dire, s'il vouloit se rendre propre aux fonctions de la vie civile. C'est pourquoi, comme il avoit naturellement le goût fort bon, il changea de lui-même la métode & l'objet de ses études. Il s'apliqua à l'étude de la Jurisprudence civile & Ecclésiastique, & à celle des langues Orientales: Il y joignit ensuite la lecture des Poëtes & des Orateurs, & il y réüssit si bien, que pas un ne le surpassoit dans toutes ces sciences, ni ne l'égaloit dans sa maniere d'écrire & de s'exprimer également délicate & élegante.

Mais Ximenez, pour s'être rendu l'un des plus habiles hommes de toute l'Espagne, n'en étoit pas plus à son aise. Il ne trouvoit aucune ressource ni dans sa famille, dont la pauvreté étoit augmentée par le grand nombre d'enfans qui étoient nais aprés lui; ni dans la liberalité des Grands. Comme ils ne s'ocupoient alors qu'à faire la guerre aux ennemis de l'Etat, & le plus souvent entr'eux, ils ne pouvoient avoir qu'une trés-grande

grande indiference pour les Sciences, & trés-peu de consideratoin pour ceux qui en faisoient profession.

Cette vie obscure & resserrée ne s'acommodoit nullement ni avec l'ambition naturelle de Ximenez, qui n'étoit pas médiocre, ni avec les pressentimens secrets qu'il eût toute sa vie de la grandeur à laquelle il étoit destiné. Il sentit dés-lors du dégoût pour sa patrie; & résolut d'aler chercher ailleurs un établissement qu'il desesperoit de trouver dans la Castille: c'étoit pourtant le lieu où il devoit faire une fortune des plus prodigieuses que jamais un particulier ait faite.

Mais Ximenez étoit bien embarassé sur les moiens d'executer le dessein qu'il avoit conçu. Il n'avoit ni l'équipage ni l'argent nécessaire pour fournir aux fraix d'un long voiage: Sa maison se trouvoit dans une impuissance absoluë de lui fournir l'un & l'autre: Il avoit le cœur grand, & naturellement ennemi des bassesses, qui sont les suites ordinaires de la pauvreté: & il étoit d'ailleurs trop honnête homme pour voiager en Chevalier de l'industrie; quoi que ce fût un métier fort ordinaire à ceux de sa nation.

Le seul remede qu'il trouva à cet inconvenient, fut de publier qu'il enseigneroit le Droit à tous ceux qui voudroient le venir entendre. Sa réputation lui atira bien-tôt un grand nombre d'auditeurs, & en assez peu de tems il fit la somme dont il avoit besoin pour faire le voiage de Rome.

Cette capitale du Christianisme passoit alors, comme elle fait encore aujourd'hui, pour le lieu du monde où ceux qui avoient embrassé l'état Ecclesiastique pouvoient en moins de tems faire la plus grande fortune, & Ximenez de son côté

ne manquoit d'aucune des qualitez qui pouvoient le mettre en crédit.

Son voyage fut d'abord assez heureux. Il traversa une grande partie de l'Espagne & tout le Languedoc sans aucun mauvais rencontre. Mais à peine étoit-il entré dans la Provence qu'il se vit attaqué par des voleurs qui le dévalisérent, & lui laissérent à peine l'habit qu'il portoit. Ce contre-temps, qui pensa le déconcerter, n'eut pas pourtant toutes les facheuses suites qu'il sembloit d'abord lui devoir causer. Il rencontra à Aix, où la nécessité à laquelle il étoit réduit l'avoit obligé de s'arrêter, un Gentilhomme Castillan qui s'en alloit à Rome comme lui. Ce Gentilhomme le voyant triste lui en demanda le sujet. Ximenez lui avoua ingénûment qu'il ne s'étoit trouvé de sa vie dans un état si facheux, qu'ayant été volé, il se trouvoit sans argent, dans un païs étranger dont il ignoroit la langue, & où il n'avoit aucune ressource : que pour comble de malheur il étoit trop avancé pour retourner sur ses pas, & trop éloigné de Rome pour pouvoir continuer son voyage.

Pendant que Ximenez racontoit l'accident qui lui étoit arrivé, il remarqna que le Gentilhomme le regardoit avec cette attention dont on regarde d'ordinaire ceux que l'on croit avoir autrefois connu. Ximenez de son côté s'imagina la même chose. Ils ne se trompoient pas; car aprés s'être fait quelques questions, ils se reconnurent pour avoir étudié ensemble à Salamanque.

Brunet, c'étoit le nom du Castillan, qui n'avoit pas oublié la réputation que Ximenez s'y étoit aquise, fut ravi de l'avoir pour compagnon de son voyage. Il lui en fit l'offre; & Ximenez qui n'étoit pas en état de la refuser, la reçut avec d'autant plus de joye, qu'il se souvenoit que ce

Gen-

Gentilhomme avoit toûjours passé pour un parfaitement honnête homme ; qu'il étoit riche, & qu'ainsi une personne de plus ne pouvoit pas lui être à charge.

Comme le voyage leur donna lieu de se connoître encore mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, il se forma entr'eux une liaison qui dura tant que Ximenez fut dans une condition privée. Mais ayant été depuis élevé à l'Archevêché de Tolède, au Cardinalat & à la Régence d'Espagne ; Brunet n'eut presque plus de commerce avec lui. Il faut pourtant avouër à la gloire de Ximenez, que ce changement ne vint pas de lui. Il fut toûjours le même à l'égard de son bien-faiteur ; & s'il ne lui fit pas à son tour tout le bien qu'il pouvoit lui faire, c'est que la vie retirée dont Brunet faisoit profession, & l'extrême aversion qu'il avoit pour les emplois & le tumulte de la Cour, lui en ôtérent jusqu'à la moindre occasion. Ximenez étant arrivé à Rome, n'y trouva pas les choses comme il se les étoit figurées. Il y avoit déja long temps que les Papes sembloient avoir préféré la puissance temporelle à la spirituelle. Les uns ne s'étoient appliquez qu'à augmenter le domaine qu'ils tenoient de la libéralité des Rois Trés-Chrêtiens, & il ne s'étoit point offert d'occasion d'en étendre les bornes, qu'ils n'eussent embrassée ; & les autres n'avoient interrompu ce dessein, que pour s'appliquer à d'autres soins qui les touchoient de plus prés, comme étoit l'agrandissement de leur maison.

Sixte IV. qui occupoit alors le Saint Siége, tout pauvre Cordelier qu'il avoit été, ne songeoit qu'à élever sa maison sur la ruïne de celle de Médicis : Les charges & les récompenses n'étoient que pour les parens de Sa Sainteté, ou pour ceux qui pouvoient contribuër à l'établissement de leur grandeur ; ou si quelque chose leur échap-

 poit,

poit, elle étoit reservée pour ces illustres fugitifs, que la ruïne toute récente des Empires de Constantinople & de Trébizonde, avoit obligé de se retirer à Rome. Les Papes se piquérent de générosité à leur endroit, & leur liberalité en cette occasion mérite d'autant plus d'être loüée, qu'elle a été une des principales causes du rétablissement des belles lettres dans l'Europe. D'ailleurs comme la Monarchie d'Espagne, non encore réünie, n'étoit pas à beaucoup prés aussi puissante qu'elle l'a été depuis, & que celle de Castille ne possedoit pas alors un pouce de terre en Italie; les Castillans y étoient d'autant moins considérez qu'ils y étoient moins connus, & qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Italiens.

Des dispositions si peu favorables firent juger a Ximenez que le séjour de Rome ne lui seroit pas fort avantageux. Il en parla en ce sens à Brunet, & lui dit à peu prés les mêmes choses que l'on vient de raporter.

Ce généreux ami qui ne se trouva pas du sentiment de Ximenez, lui dit qu'il ne faloit jamais juger des choses sur les prémiéres aparences: Que la fortune étoit de l'humeur de ces femmes, qui, quoi qu'elles aient d'abord dessein de favoriser, ne le font pourtant qu'aprés de grandes assiduitez, & de longues épreuves: Que bien que le mérite & le sçavoir ne fussent pas autant considérez à Rome qu'il se l'étoit imaginé, lors qu'il ne la connoissoit que par réputation; qu'ils n'y étoient pas si généralement négligez, qu'il n'y eût encore quantité de gens sçavans qui y avoient fait des fortunes considérables: Que Bessarion n'avoit point eû de plus fort partisan que son mérite pour s'élever au Cardinalat: Que George de Trébizonde n'auroit pas fait une moindre fotune que Bessarion, si la passion que ce-

celui-là avoit témoignée à contre-temps pour Ariſtote, ne lui avoit atiré l'inimitié de ce Cardinal, qui n'étoit pas moins paſſionné pour Platon : Qu'Argyropile, Théodore de Gaze, & Calcondille, s'étoient fait des établiſſemens ſi conſidérables en Italie, qu'ils n'avoient aucun ſujet de regreter leur patrie, que les armes des Turcs les avoient forcé d'abandonner : Qu'aprés tout, quelque acueil que l'on eût fait à ces illuſtres Grecs, la fortune ne s'étoit pas épuiſée en leur faveur : Que le nombre des Latins qui s'étoient avancez par leur ſçavoir n'étoit ni moins grand, ni la fortune qu'ils avoient faite moins conſidérable que celle de ces Orientaux. Que Platine qui étoit de trés-bas lieu, ne devoit qu'à ſon mérite la charge de Bibliotécaire du Vatican : Qu'Hermolaus Barbarus étoit dans une ſi haute eſtime, qu'il n'y avoit point de Dignité Ecclésiaſtique à laquelle il ne pût prétendre, & qu'on tenoit même pour conſtant qu'on lui avoit promis le Chapeau : Que l'humeur ſatirique de Laurent Valle, & ſes maniéres de parler de la Religion & des Grands trop libres & trop piquantes l'avoient à la vérité empêché de faire une fortune proportionnée à ſon ſçavoir & à la part qu'il avoit au rétabliſſement des belles-lettres ; mais qu'il ne s'en devoit prendre qu'à lui-même : Que Marcile Ficin étoit également eſtimé & honoré de tous les Princes d'Italie ; & que perſonne n'ignoroit la liaiſon étroite qui étoit entre lui & l'illuſtre Laurent de Médicis : Que Blondus n'étoit mort pauvre que parce qu'il l'avoit bien voulu, & que ſa maniére de vivre en Philoſophe lui avoit fait négliger toutes les occaſions qui s'étoient préſentées de s'enrichir : Qu'enfin le Pape même, qui n'étoit que le fils d'un Pêcheur de Savone, n'étoit parvenu au Cardinalat, & enſuite à la prémiére Dignité au

Christianisme, que par son mérite & son sçavoir.

Brunet ajoûta à tous ces exemples, que ces sçavans hommes n'avoient pas réüssi dés le premier jour qu'ils étoient arrivez à Rome; qu'il leur avoit falu du temps pour se faire connoître; que même quelques-uns d'entr'eux, comme Platine * & Laurent Valle † avoient éprouvé quelque temps la fortune fort contraire; mais qu'enfin, par leur fermeté & leur persévérance, ils l'avoient contrainte à leur être favorable: Qu'il étoit donc d'avis qu'il donnât à sa bonne fortune le temps dont elle avoit besoin pour agir en sa faveur; qu'il ne lui demandoit pour cela qu'un an qu'il lui faloit pour achever son voyage d'Italie, que ce temps passé il viendroit le rejoindre, & que s'il persistoit dans ses premiers sentimens, il le rameneroit en Castille avec le même plaisir qu'il l'avoit amené à Rome.

* Paul II. le tint quatre mois en prison.

† Il fut mis à l'Inquisition.

Quoi que Ximenez fût naturellement fort attaché à son sens, il préféra en cette occasion le sentiment de son ami au sien. Il lui promit de l'attendre à Rome, & il s'y occupa pendant son absence à plaider les causes des Espagnols qui avoient des affaires aux Tribunaux Ecclésiastiques. Il y aquit de la réputation, & cette réputation lui valut une Bulle Expectative pour le premier Bénéfice qui viendroit à vaquer dans le Diocése de Toléde: c'est tout ce qu'il remporta de son voyage de Rome.

Cependant il reçut les nouvelles de la mort de son pére, & des lettres de sa mére, par lesquelles elle le conjuroit de la maniére la plus pressante de retourner en Castille, pour donner ordre à l'éducation de ses fréres, & aux affaires de sa maison, que son pére avoit laissé fort embrouillées.

Ces lettres, le retour de Brunet qui venoit d'achever son voyage d'Italie, & la persuasion que Xi-

Ximenez avoit qu'un plus long séjour à Rome ne rendroit pas sa fortune meilleure, le firent résoudre de s'en retourner en Castille.

Il y étoit à peine arrivé, que l'Archiprêtré du Bourg d'Ucéde vaqua par la mort de celui qui en étoit le possesseur. Le revenu n'en étoit pas considérable ; mais plusieurs circonstances qui faisoient que ce Bénéfice étoit fort à sa bienséance, le portérent à s'en mettre en possession en vertu de l'Expectative qu'il avoit apporté de Rome. Il n'est pas aisé de décider s'il n'en prévit pas les facheuses suites, ou si les ayant prévûës il crut qu'elles n'iroient pas aussi loin qu'elles allérent en effet ; mais il est constant que cette affaire lui attira celle de toutes les avantures de sa vie qui lui donna le plus de chagrin.

Alfonse Carille, Archevêque de Toléde, n'eût aucun égard au prétendu droit ni aux bonnes qualitez de Ximenez. Il pourvut un de ses Aumôniers du même Archiprêtré d'Ucéde. L'Aumônier ne manqua pas de se presenter pour en prendre aussi possession ; mais Ximenez qui avoit pris les devans l'en empêcha, & l'Aumônier ne remporta pour tout fruit de son voyage, qu'une signification dans les formes de l'Expectative en vertu de laquelle Ximenez l'avoit prévenu.

Il étoit aisé de juger que l'Archevêque n'en demeureroit pas là, & qu'il mesureroit son ressentiment, plûtôt sur la disproportion qui étoit entre lui & Ximenez pour le rang & pour la qualité, que sur la bonne foi avec laquelle il s'étoit mis & maintenu en possession de l'Archiprêtré d'Ucéde. Sur cette supposition, qui se trouva vraye, il n'y eût pas un des amis de Ximenez qui ne lui conseillât de se retirer, & de se mettre à couvert de la persécution qui alloit éclatter con-

tre lui. Mais Ximenez, qui croyoit que c'étoit perdre la partie que de la quiter, & qui étoit persuadé d'ailleurs que la voie de la justice lui seroit toûjours ouverte pour se défendre, n'en voulut rien faire, & s'obstina à demeurer dans la maison de l'Archiprêtré, qu'il avoit ocupée aussi tôt aprés sa prise de possession.

Mais la voye de la justice n'étoit pas celle que l'Archevêque vouloit prendre. Il sçavoit que les Expectatives avoient lieu en Espagne : Que le Concile de Bâle qui les prémier les avoit abolies n'y passoit point pour général : Que ses Décrets n'y avoient point été reçûs : Que l'on n'y avoit fait aucun Réglement provisionnel pour en arrêter le cours : Qu'ainsi le Pape étoit dans une profession constante de les acorder, & de les faire mettre à éxécution. Il étoit persuadé d'ailleurs que le Nonce de Sa Sainteté, dont le crédit étoit alors, comme il est encore aujourd'hui, fort grand en Espagne, ne manqueroit pas d'intervenir dans cette afaire, & que son intervention auroit d'autant plus de lieu, que l'Expectative dont il s'agissoit étoit peut-être une des plus favorables qui eût jamais été acordée : Qu'enfin quand il auroit assez de crédit pour la faire déclarer nulle, il n'en faudroit pas davantage pour le brouiller irreconciliablement avec la Cour de Rome, dont il lui étoit de la derniére importance de se conserver l'amitié. Ces réfléxions le firent résoudre à n'emploier que les voies de fait contre Ximenez. Il le fit enlever d'autorité & mettre en prison dans la Tour d'Ucéde.

Ce coup de foudre l'étonna sans l'abatre. Il crut d'abord que plus la violence dont l'on usoit envers lui étoit grande, moins elle seroit de durée. Mais il fut bien surpris quand ses amis lui aprirent, que l'Archevéque, aprés avoir re-

refusé long-tems d'entendre à aucun acommodement, s'étoit enfin déclaré, qu'il ne consentiroit jamais à son élargissement, qu'il n'eût renoncé dans toutes les formes au droit qu'il pouvoit prétendre sur l'Archiprêtré. La proposition étoit dure, & elle le parut tellement à Ximenez, qu'il ne pût jamais se résoudre à l'acorder. Sa résistance irrita l'Archevêque, & atira à Ximenez une infinité de mauvais traitemens.

Les Historiens de sa Vie raportent qu'il reçut en cette occasion une consolation qui a quelque chose d'assez surprenant. Il y avoit dans la Tour d'Ucéde un Prêtre fort âgé, qui y étoit prisonnier depuis long-tems. Ce bon homme qui se connoissoit parfaitement en physionomie, & qui se méloit peut-être de quelque chose de plus, aiant remarqué dans celle de Ximenez je ne sçai quoi de grand & d'heureux, lui prédit positivement qu'il seroit un jour Archevêque de Tolede. Il ajoûta pour apuier une prophétie si extraordinaire, & qui avoit alors si peu d'aparence, que quand cela arriveroit, il ne seroit ni le seul ni le prémier qui seroit passé des prisons d'Ucéde au trône de la prémiére Eglise d'Espagne: Qu'il se souvenoit d'avoir vû dans les mêmes prisons où ils se trouvoient tous deux, Jean Verevuella, frére du fameux Alvare de Lune, Grand Connétable de Castille, qui y étoit gardé bien plus étroitement qu'ils ne l'étoient & qui avoit afaire à plus forte partie, & qui y avoit été mis pour un sujet de toute autre importance que le diferent que Ximenez avoit avec l'Archevêque de Tolede; que cependant cela ne l'avoit pas empêché de parvenir à la même Dignité qu'il lui prédisoit.

L'état où étoit Ximenez ne lui permit pas de faire grande réfléxion à une prédiction si précise & si peu équivoque; & il lui arriva quelques jours aprés

aprés un nouvel accident qui lui en fit perdre tout à fait le souvenir.

L'Archevêque de Tolède qui vouloit en toutes maniéres que Ximenez renonçât à son Bénéfice, le fit enlever de la Tour d'Ucéde, & traduire en la Conciergerie de Tolède, résolu de lui faire un procés criminel, mais qui ne pouvoit être fondé que sur des crimes supposez. Une persécution si violente & si injuste redoubla le zéle de ses amis; ils n'oubliérent rien pour porter l'Archevêque à lui rendre justice, & ils furent enfin assez heureux pour mettre dans ses intérêts la Comtesse de Bondiano, sœur de l'Archevêque: c'étoit la personne du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit.

La liberté de Ximenez qu'elle obtint quelque temps aprés n'en fut pas une petite preuve. Elle ne se contenta pas même de la liberté qu'elle lui avoit procurée, elle sçut si bien ménager ses intérêts, qu'elle porta l'Archevêque à consentir qu'il gardât l'Archiprêtré d'Ucéde, sans qu'il fût chargé d'aucune pension en faveur de celui que l'Archevêque en avoit pourvû.

Le premier usage que fit Ximenez de sa liberté recouvrée, fut de permuter l'Archiprêtré avec une Chanoinie de l'Église Cathédrale de Siguença. Il y fut porté par la grande réputation de Pierre Gonsalez Mendosse, Cardinal Evêque de Siguença, qui fut depuis Archevêque de Tolede: C'étoit un Prélat d'un mérite extraordinaire, qui aimoit les gens sçavans, & qui n'épargnoit rien pour les attirer dans son Diocése. Il reçut Ximenez avec tout l'accueil que méritoient ses grandes qualitez; Il le retint auprés de lui, & quelque temps aprés il le fit son grand Vicaire, & partagea avec lui le soin de son Diocése. Ximenez qui étoit né pour l'action, s'aquitta de cette charge d'une maniére qui satisfit également le

Car-

Cardinal qui la lui avoit confiée & le Clergé de ce grand Diocése. Il étoit naturellement fier & sévére comme le sont tous les Espagnols en qui la mélancolie domine comme elle dominoit en lui : Mais sa prison & les mauvais traitemens qu'il venoit de recevoir de l'Archevêque de Tolede, avoient tellement suspendu l'action de ces deux qualitez, qu'il s'aquit en même temps l'estime & l'affection de tout le monde. Alfonse de Sylva, Comte de Cifuentes, l'un des plus grands Seigneurs de toute la Castille, lui en donna une preuve bien sensible à l'occasion que l'on va raconter.

Il y avoit long tems que les Rois de Castille faisoient la guerre aux Maures, avec beaucoup de succés. Aprés leur avoir enlevé leurs plus belles Provinces, ils les avoient souvent rendus tributaires. Jean I I. dont l'on a parlé au commencement de cette Histoire, les avoit reduits à de grandes extrémitez; & il auroit apparemment emporté la ville de Grenade qu'il tenoit étroitement assiégée, si le Grand Connêtable de Castille, Alvare de Lune, ne l'avoit persuadé de préférer un présent de douze mulets chargez de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or, à la prise de cette importante place. Henri I V. fils de Jean I I. avoit continué la guerre avec le même succés ; mais les guerres civiles excitées par Alfonse, son propre frere, l'obligérent d'interrompre ses conquêtes. Ferdinand & Isabelle qui succédérent à Henri, remportérent au commencement de leur regne de grands avantages sur les Maures, & recommencérent une guerre qui ne devoit finir que par la conquête entiére du Royaume de Grenade ; mais pendant qu'ils se préparoient à cette fameuse expédition, le Marquis de Cadix crut qu'il devoit profiter de la guerre civile qui s'étoit élevée entre

entre les Maures : Il assemble en diligence les troupes répanduës dans son Gouvernement, & il écrit à tous ses amis de lui amener le plus de troupes qu'ils pourroient pour une entreprise qui ne pouvoit être ni plus sûre ni plus avantageuse : La Noblesse des environs y acourt aussi-tôt : Elle étoit conduite par le Comte de Cifuentes, & par Dom Pédro de Sylva, son frére : Avec ces troupes faites à la hâte, il courut tout le territoire de Malaga, marquant toûjours sa route par de longues traces de feu & de sang ; résolu d'assiéger Malaga même, aprés qu'il auroit désolé la campagne.

Au bruit de cette irruption, les Maures, quoi qu'extrémement animez les uns contre les autres, suspendirent pour quelque tems leurs animositez, pour combattre tous ensemble leurs ennemis communs. Des troupes dont ils s'étoient servis les uns contre les autres, ils en composérent une armée égalément nombreuse & aguerrie, dont ils donnérent le commandement à Abiabdala, fils du vieux Roi de Grenade. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que les occasions de se signaler pour répondre à la bonne opinion que les Maures avoient conçuë de lui, ne chercha pas long temps les ennemis sans les trouver. Les deux armées se rencontrérent prés de Lora : Les Espagnols soûtinrent le prémier choc avec une fermeté extraordinaire : mais au second, la Cavalerie des Maures aiant enfoncé l'Infanterie, ce ne fut plus un combat, mais un massacre. La Cavalerie qui avoit été ouverte dés le prémier choc, fit de vains éforts pour se ralier ; l'Infanterie des Maures qui n'avoit presque point combatu, l'ataqua de front pique baissée, en même tems que la Cavalerie, qui l'avoit investie, l'ataquoit par les flancs & par la queuë.
L'an 1483. Le Marquis de Cadix perdit en cette occasion trois

trois de ses fréres, deux de ses neveux, & presque tous ses parens & ses domestiques: Il ne se sauva de l'Infantérie que ce qu'il plut aux Maures d'en laisser échaper pour porter l'éfroi dans les Villes voisines, avec les nouvelles de leur victoire. La Cavalerie eût été traitée de même si Abiabdala n'eût fait cesser le carnage pour faire des prisoniers. Le Comte de Cifuentes qui se trouva du nombre des prisonniers, ofrit en vain une grosse somme pour sa rançon; les Maures, soit qu'ils eussent dessein d'afoiblir les Rois de Castille, en retenant une partie de leur Noblesse prisonniere, ou qu'ils voulussent avoir dequoi faire des échanges dans la suite de la guerre, s'obstinérent à retenir tous leurs prisonniers, & ne voulurent mettre persone à rançon.

Ce refus obligea le Comte de Cifuentes à nommer un administrateur général des grands biens qu'il possedoit en Castille, pour en avoir soin tant que dureroit sa prison: Quoi qu'il ne manquât pas de parens ni d'amis qui s'en fussent chargez d'autant plus volontiers, que de pareils emplois ne sont pas d'ordinaire sans profit, la haute probité de Ximenez qui lui étoit connuë, & son habileté qu'il avoit éprouvée en d'autres occasions, le portérent à lui confier aveuglément le soin de toutes ses afaires. Ses parens eurent beau lui écrire qu'il ne devoit pas tant se fier à un étranger, qu'il ne lui donnât pour adjoint quelqu'un de la famille; le Comte persista à vouloir qu'il eût seul l'administration de tous ses biens.

Ximenez répondit à la confiance du Comte, au de là de ce qu'il avoit espéré. Pendant le peu de tems qu'il eut le gouvernement de ses afaires il aquita une partie de ses dettes; & le Comte étant sorti de prison, outre des sommes considérables qu'il avoit épargnées, il lui remit ses biens

&

& ses afaires en beaucoup meilleur état qu'il ne les avoit reçûs. Le Comte qui n'étoit pas moins généreux que riche, & qui avoit à la Cour un crédit proportionné à sa naissance & aux grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, avoit dessein de témoigner sa reconnoissance à Ximenez d'une maniére proportionnée à la grandeur de ses services; mais il lui en ôta l'occasion en quitant le monde. Il résigna ses Bénéfices à Bernardin de Cisneros, le plus jeune de ses fréres, & prit l'habit de Saint François dans les Cordeliers de Tolede.

Une résolution si extraordinaire surprit également tout le monde. Chacun en jugea à sa maniére; les uns crurent qu'elle étoit l'éfet de la profonde mélancolie à laquelle il étoit sujet: d'autres, que la passion qu'il avoit pour l'étude, dont le tumulte & les embaras du monde le détournoient, l'avoit porté à chercher cette retraite: Quelques-uns même, jugeant de cette démarche par ce qui arriva depuis, s'imaginérent qu'il ne l'avoit faite, que par un pressentiment secret de la grandeur à laquelle il étoit destiné; que sa bonne fortune l'avoit conduit dans le Cloître; & qu'il n'y fût jamais entré, s'il n'avoit prévu qu'il y feroit une fortune qu'il n'eût apparemment jamais faite dans le monde. Il y en eut peu qui se persuadassent qu'une piété solide eût été le principal motif de ce nouvel engagement. Ce n'est pas que Ximenez n'eût vécu jusqu'alors d'une maniére assez réglée pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit point eû d'autre vûë; mais comme la Reforme n'étoit pas encore bien introduite chez les Cordeliers, ils ne vivoient pas d'une maniére assez édifiante, pour faire concevoir cette bonne opinion de ceux qui s'engageoient parmi eux dans un âge aussi avancé que celui de Ximenez. Il faut avouër pourtant

que

que la maniere exacte & religieuse dont il vêquit dans le Cloître, & la haute pieté dont il y fit toûjours profession, ne laissent aucun lieu de douter que la dévotion n'eût la meilleure part à sa retraite.

Mais de tous ceux qui furent surpris de la résolution que Ximenez venoit d'exécuter, il n'y en eût point qui le fût davantage que le Cardinal Mendosse, qui avoit succédé depuis peu à Alfonse Carille dans l'Archevêché de Tolede. Il ne se peut rien ajoûter à la surpriise dans laquelle fut ce Prélat lors qu'il le vint saluër dans ce nouvel habit. Il le méconnut d'abord, quoi qu'il eût été dans sa plus étroite confidence lors qu'il n'étoit qu'Evêque de Siguença; puis l'ayant reconnu, il parut fort en peine des raisons qui avoient pû le porter à s'engager dans un état si diferent du premier qu'il avoit embrassé. Ximenez le satisfit d'une maniere qui lui conserva toute l'estime que ce Prélat avoit conçuë pour lui. Mendosse lui fit ensuite des reproches obligeans de ce qu'il avoit privé le Clergé en general, & lui-même en particulier, d'une personne qui lui pouvoit être si utile. Il le pria d'employer ses grands talens au service de son Eglise: Il lui donna tout pouvoir dans son Diocése; & l'assura qu'il ne laisseroit échaper aucune occasion de lui témoigner sa reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus lors qu'il étoit grand Vicaire de Siguença. L'Archevêque lui tint plus qu'il ne lui avoit promis; car il fut en éfet la cause ou l'occasion de la grande fortune que Ximenez fit depuis: & quoi qu'il ne pensât pas peut-être alors qu'il seroit un jour son successeur, il est certain, qu'aprés la Reine Isabelle, il n'y eût personne qui contribuât davantage à le faire Archevêque de Tolede. Car pour le reste de cette grandeur prodigieuse à laquelle il parvint aprés avoir été

élevé

élevé à sa premiere Dignité Ecclésiastique de toute l'Espagne, il n'en fut redevable qu'à lui-même.

Ximenez véquit dans le Noviciat de la maniere du monde la plus exemplaire. Il ne se pouvoit rien ajoûter à l'amour qu'il faisoit paroître pour le silence, pour la pauvreté, & pour la retraite; & sa modestie & son humilité étoient telles, qu'il sembloit avoir oublié ce qu'il avoit été dans le monde, & toutes les grandes qualitez qui le distinguoient de tous ceux qui étoient entrez avec lui dans le Noviciat.

L'année de son Noviciat étant finie, il fit Profession dans le Monastére de Talavera. Ce fut alors qu'il changea le nom d'Alfonse qu'il avoit reçu au Batême en celui de François, pour honorer le Patriarche & l'instituteur de l'Ordre dans lequel il étoit entré. Sa Profession ne changea rien à sa premiere façon de vie; il n'en fut ni moins exact ni moins retiré; l'étude de l'Ecriture Sainte, & des langues Orientales, dans lesquelles ce Livre tout divin a été premierement écrit, faisoit toute son ocupation, & il y aquit cette grande habileté dont il donna depuis de si grandes marques dans l'édition des fameuses Bibles d'Alcala, dont il fit lui seul la dépense, aprés y avoir travaillé plus que personne, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Une vie si édifiante soutenuë d'un mérite aussi universellement reconnu que le sien, fit juger à ses Superieurs qu'il y aloit de l'honneur de leur Ordre de ne pas laisser tant de talens ensevelis dans l'obscurité d'une célule. Ils le firent venir à Tolede, le nommérent Prédicateur Apostolique, & lui ordonnérent de faire sa principale ocupation de la Prédication de l'Evangile.

Ximenez obéit avec tout le ſuccés auquel l'on s'étoit atendu. C'étoit un des hommes le mieux fait de ſon tems ; il ne lui manquoit aucune des qualitez extérieures que les Maîtres de l'Art demandent pour faire un parfait Orateur ; Nul ne le ſurpaſſoit dans l'étude de l'Ecriture Sainte, des Peres, & de la Théologie : & nul ne l'égaloit dans la maniere vive & éloquente dont il ſçavoit s'exprimer. Auſſi dans fort peu de tems il s'aquit la réputation du plus grand Prédicateur de toute l'Eſpagne ; & les Egliſes les plus vaſtes ſe trouvérent trop petites pour contenir tous ceux qui acouroient en foule à ſes Sermons.

Mais les talens de Ximenez pour la converſation n'étoient pas moindres, que ceux qu'il avoit pour la Chaire, & il n'en deſcendoit preſque jamais ſans achever de triompher dans les entretiens particuliers de ceux que l'éloquence & la ſolidité de ſes diſcours avoient ébranlé. Son entretien étoit aiſé, ſolide, inſinüant, & toûjours acompagné d'une modeſtie & d'une modération qui le faiſoient aimer & admirer de tout le monde.

Ces qualitez qui étoient d'autant plus remarquables, qu'elles étoient plus rares, & que ſon ſiécle ſe ſentoit encore du peu de politeſſe de ceux qui l'avoient precedé, atirérent bien-tôt ſous ſa conduite tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans Tolede. Les Dames firent paroître en cette occaſion beaucoup plus d'empreſſement que les hommes ; ſoit qu'elles cruſſent en avoir plus de beſoin ; ou que la curioſité & la vanité, comme il arrive aſſez ſouvent, les portaſſe à rechercher la direction d'une perſonne d'une auſſi grande réputation. Ainſi Ximenez devint en peu de tems un Directeur auſſi célébre, qu'il étoit fameux Prédicateur.

Mais



Mais pendant qu'il se contente de la gloire toute pure que sa réputation lui avoit acquise, & qu'il fait paroître dans toute sa conduite un desinteressement qui n'est pas toûjours fort ordinaire aux personnes de son état, ceux dont les Confessionnaux & les Eglises étoient devenuës desertes par la foule qui de tous les quartiers de la Ville acouroit aux Cordeliers, en conçurent contre lui un ressentiment d'autant plus vif, qu'il ne leur donnoit aucune occasion de le faire éclater. Ils s'aperçurent en même tems que leurs revenus diminüoient tous les jours; & ils ne doutoient pas que les Cordeliers ne s'enrichissent de leurs dépouilles. Ainsi la jalousie & l'interêt, qui sont ordinairement les passions dominantes de ces sortes de gens, s'étant jointes ensemble, ils ne gardérent plus de mesures.

Ils publiérent dans toutes les compagnies où il leur étoit resté quelque accés, que Ximenez n'étoit pas l'auteur de ces Prédications éloquentes qu'il débitoit avec tant de pompe; qu'il prêchoit à la vérité d'une maniere qui imposoit assez agréablement; mais qu'il n'avoit dans le fond aucune solidité: Que ses Sermons n'étoient qu'un pur verbiage, & que si l'on en retranchoit les graces de la nouveauté, on leur ôteroit ce qu'ils avoient de meilleur: Qu'il étoit d'ailleurs trop fier & trop ambitieux: Que la modestie & la retenuë qu'il afectoit n'étoient qu'une hipocrisie toute pure, & qu'on sçavoit de bonne part qu'il avoit détourné à son profit des sommes considérables qu'il avoit éxigées de ses pénitens sous prétexte d'en faire des restitutions. Ils ataquérent ensuite sa reputation par des endroits plus délicats, & qui lui furent d'autant plus sensibles, qu'il étoit en éfet plus éloigné des désordres sécrets qu'on lui imputoit.

Ximenez témoigna en public d'autant plus de mé-

mépris pour de pareilles calomnies, qu'il étoit persuadé qu'elles n'étoient cruës de personne. Toute la réponse qu'il y fit fut de les mépriser; & il ne prit point d'autre vengeance de ceux qui en étoient les auteurs, que de les vouloir ignorer si absolument, qu'il ne voulut pas même sçavoir leur nom lors qu'on voulut le lui aprendre. Mais en particulier il en jugea autrement. Il ne crut pas se devoir exposer à une persécution qui seroit aparemment d'autant plus violente & d'autant plus de durée, qu'elle étoit fondée sur les interêts du monde les plus délicats & les plus agissans. Il connoissoit le génie de ses persécuteurs, & il étoit persuadé qu'ils ne lâcheroient jamais prise jusqu'à ce qu'ils fussent venus à bout de leurs desseins: Qu'ils emploiroient toutes sortes de machines, pour les faire réüssir: Qu'aprés avoir essuyé bien des chagrins, & s'être fait la victime des interêts de ses freres, il s'en verroit peut-être un jour abandonné: Et qu'aprés tout, ce qui lui pourroit arriver de plus avantageux de tous ces diferens, seroit d'en remporter une réputation aussi entiere que celle dont il étoit alors dans une possession incontestable.

Il conclut de toutes ces réfléxions, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une pareille conjoncture, étoit de se retirer. Il en parla à ses supérieurs; mais comme ils n'avoient pas moins d'interêt de le retenir à Tolede, que ses ennemis de l'en faire sortir, ils se trouvérent d'un sentiment tout à fait oposé au sien, & ils lui témoignérent, qu'ils n'étoient nullement disposez à consentir à sa retraite.

Ils lui representerent sur cela, que leur gloire & la sienne étoient également interessées dans la résolution qu'il avoit prise: Que si on lui acordoit sa demande, l'on auroit lieu de leur reprocher qu'ils n'avoient pas eû assez de courage pour sou-

soutenir un homme dont le mérite faisoit tout le crime : Que tous ceux qui avoient de l'atachement pour lui, & qui étoient en fort grand nombre, & des plus qualifiez de la ville, deviendroient infailliblement leurs enemis ; fondez sur cette seule raison, qu'il n'avoit tenu qu'à eux de le retenir dans Tolede, puis qu'ils n'avoient pour cela qu'à lui refuser la permission d'en sortir : Qu'il arriveroit de là qu'ils feroient une double perte, puis qu'en le perdant lui-même, ils perdroient en même tems ce grand nombre de puissans amis que sa seule consideration leur avoit aquis. Ils ajoûterent que la persécution dont il se plaignoit ne pouvoit pas être de durée. Que les calomnies qu'on faisoit contre lui se détruisoient d'elles-mêmes : Que tout le monde lui rendoit déja justice : Qu'en témoignant un peu de fermeté, il reduiroit infailliblement ses ennemis à rechercher son amitié, ou tout au moins à se taire : Qu'aprés tout, il n'étoit responsable de sa conduite qu'à eux-mêmes, & qu'il lui devoit sufire qu'ils en fussent contens, pour vivre dans Tolede avec autant de tranquilité qu'il avoit fait jusqu'alors.

Ximenez ne repliqua rien à ces raisons ; mais comme il étoit extrémement ferme dans ce qu'il avoit une fois résolu, il continüa à presser ses Supérieurs avec tant d'instance, qu'ils furent contraints de lui acorder la permission d'aler demeurer pour quelque tems dans le Monastére de Castagnet, qu'il avoit choisi pour sa retraite, & qui étoit en éfet éloigné de tout commerce. Il n'est pas aisé de marquer précisément quel fut le véritable motif d'une si grande retraite. Les sentimens furent fort diferens sus ce sujet. Les uns disent que ce fut en éfet pour ne pas commettre sa réputation, dont il étoit jaloux au dernier point, contre des gens qui avoient des moiens

moiens d'autant plus sûrs de la noircir, que leur état, & la vertu aparente dont ils faisoient profession, les mettoit plus à couvert du soupçon de l'avoir calomnié. D'autres crurent que l'amour de la retraite, & la passion qu'il avoit pour l'étude, furent l'unique motif de la sortie de Tolede ; d'autant plus que le Couvent même qu'il choisit, étoit un liëu fort retiré, situé au milieu d'un bois de Châteigniers, ce qui lui avoit fait donner le nom de Castagnet. D'autres prétendirent au contraire qu'il avoit cru que s'il s'atachoit davantage à la direction, le profit qui en revenoit au Couvent de Tolede, porteroit infailliblement ses Supérieurs à l'y laisser toute sa vie ; qu'ainsi il seroit reduit à travailler toûjours pour les autres, sans pouvoir rien faire pour lui-même, & que cét emploi deviendroit à la fin un obstacle invincible à son avancement, & une exclusion perpetuelle des charges de son Ordre, qui étoient alors le plus grand objet de son ambition. Il y a même de l'aparence qu'il crut que sa retraite augmenteroit sa réputation, & qu'il se fonda sur cette maxime, que l'on ne connoit jamais mieux le prix d'un bien, que lors qu'on en est privé avant que d'en avoir pû connoître les défauts, dont Dieu seul est éxemt, & dont tous les autres biens sont infailliblement mêlez. Si cette pensée lui vint, elle ne se trouva pas fausse. Car la Reine Isabelle de Castille étant venuë à Tolede quelque tems aprés que Ximenez s'en fut retiré, toutes les Dames de qualité de la ville la priérent d'emploier son autorité pour obliger ses Supérieurs à lui ordonner d'y revenir. Elles lui dirent sur cela tant de biens de lui, & exagerérent si fort ses grandes qualitez, que cette Princesse, qui étoit également vertueuse & habile, conçut dés-lors le dessein de le prendre pour son Confesseur. Ce fut ce qui

B l'em-

l'empêcha de procurer son retour, ne voulant pas donner à d'autres ce qu'elle reservoit pour elle-même: toute la précaution qu'elle prit fut d'en parler au Cardinal Mendosse, Archevêque de Tolede, dont elle faisoit un état tout particulier. Ce Prélat qui se connoissoit d'autant mieux en grands hommes, qu'il avoit lui-même un grand fonds de mérite, renchérit si fort sur tout ce qu'on avoit dit à la Reine des grandes qualitez de Ximenez, qu'elle acheva de se resoudre à en faire le dépositaire de ce qu'elle avoit de plus sécret.

Il n'est pas certain si la Reine fit part de son dessein aux Supérieurs de Ximenez; mais depuis ce tems-là, tout sembla conspirer à son agrandissement, & l'on eût dit que son Ordre agissoit de concert pour le rendre digne de l'emploi auquel la Reine le destinoit. A peine avoit-il passé quelques mois à Castagnet, qu'on l'en tira pour le faire Gardien de la Salcéde; & quelque tems aprés Provincial.

Ximenez aquit dans l'éxercice de ces deux charges une réputation extraordinaire de prudence, de sagesse & de conduite. Les vertus Religieuses dont il avoit fait jusqu'alors une éxacte profession, étant dans un plus grand jour, n'en parurent qu'avec plus d'éclat. Il aloit à pié dans tous ses voiages, acompagné d'un seul Frére Lai, sans autre précaution pour sa subsistence que celle de l'aumône qu'il demandoit lui-même; quoi que selon l'usage, plûtôt que selon l'esprit de sa Régle, il s'en pût dispenser, Il étoit toûjours fort grossiérement vêtu: ce qui pourtant ne rabatoit rien de sa bonne mine, & de l'air grand & majestueux qu'il avoit naturellement. Quelques afaires qu'il eût, il ne se dispensoit jamais des éxercices reguliers. Quand il étoit dans quelque Couvent de son Ordre, il ne mangeoit jamais hors du Re-

Refectoir ; & quelque fatigué qu'il fût, il ne soufroit point qu'on lui servit rien de particulier, ni en plus grande quantité qu'aux autres. Et si contre ses défenses trés-expresses, on lui servoit quelque chose d'extraordinaire, comme il arrivoit quelquefois qu'on ne se croioit pas obligé de lui obéïr si exactement en ce point, il l'envoioit sur le champ aux malades du Monastére ; ou s'il n'y en avoit point, à ceux du lieu où le Monastére étoit situé ; & il demeura si ferme dans cette pratique, qu'il abolit enfin par son exemple, les festins que les Cordeliers avoient coûtume de faire à leurs Provinciaux.

Ximenez en visitant ainsi toutes les Maisons de son Ordre, arriva enfin à Gibraltar, aux extrémitez de l'Espagne. Comme ce lieu est fort proche de l'Afrique, & que de là on découvre aisément cette partie du monde, la vûë d'un si beau païs, qui n'étoit pour lors habité que par des Mahometans, le toucha vivement ; s'il n'eût consulté que son zéle il y seroit passé dés-lors pour faire part à ces infidéles des richesses de l'Evangile. Mais comme il ne sçavoit pas si Dieu l'apelloit à ce grand ouvrage, & qu'il étoit persuadé qu'il travailleroit en vain s'il ne l'y avoit pas apellé ; il résolut de communiquer son dessein à une Religieuse de son Ordre, qui étoit à Gibraltar dans une haute reputation de sainteté. Cette sainte fille bien loin d'aprouver son dessein, n'épargna rien pour l'en détourner. Elle lui dit même positivement qu'il ne pouvoit l'éxécuter sans aller directement contre la volonté de Dieu, qui lui destinoit en Espagne un grand emploi où il serviroit l'Eglise beaucoup plus utilement qu'il ne pourroit faire en Afrique. Elle lui dit que la ruïne de Grenade étoit proche, & qu'il n'y manquoit pas d'infidéles, à la conversion desquels ils pourroit éxercer son zéle. La prophétie

se trouva véritable. A peine fut-il arrivé en Castille, que la Reine qui n'atendoit que son retour l'envoia querir, & lui déclara qu'elle l'avoit choisi pour son Confesseur.

Ximenez étoit pour lors âgé d'environ cinquante ans; mais il étoit d'une complexion si forte, qu'il sembloit être encore à la fleur de son âge; sa taille étoit haute, droite & aisée; son corps bien proportionné, sa voix forte, sa démarche ferme & grave, son visage long & un peu maigre, son front large & uni, ses yeux petits & enfoncez, mais fort vifs, son nez long & aquilin, ses lévres grosses, les dents de devant un peu trop avancées, ce qui lui fit donner par ses ennemis le nom d'Elephant, & il joüissoit d'une santé également à l'épreuve des travaux de l'esprit & des fatigues du corps.

Pour l'esprit, il l'avoit naturellement grand, élevé, & d'une étenduë extraordinaire. Il étoit magnifique, tellement ennemi de l'injustice, qu'aucune considération ne fut jamais capable de la lui faire dissimuler, ni de l'empêcher de la reprimer quand il avoit les moiens de le faire. Sa prudence & sa penétration étoient si grandes, qu'il n'y avoit point d'inconvenient qu'il ne prévît, ni d'expedient qu'il ne trouvât pour faire réüssir les avis qu'il avoit ouverts ou apuiez. C'est ce qui lui aquit depuis cette grande réputation dans le Conseil d'Espagne, qui étoit alors le plus rafiné de toutes les Cours de l'Europe. Sa fermeté étoit à l'épreuve de tout ce qui a acoutumé d'étonner les plus résolus; & c'est par là qu'il réussissoit souvent dans les afaires qui avoient le moins d'aparence de succés. Il étoit lent dans les déliberations; mais l'éxécution en étoit si promte, qu'il recompensoit avec avantage le tems qu'il avoit emploié à déliberer. Il étoit liberal: mais sans faste: sçavant sans afecta-
tion:

tion : & si éxact à tenir les paroles qu'il avoit données, qu'il n'en perdoit le souvenir qu'aprés y avoir satisfait. Il aimoit sincérement les gens sçavans, mais encore plus les gens de bien : ils trouvoient toûjours en lui un azile & une protection qu'il ne se lassa jamais de leur acorder. Enfin il faisoit profession d'une probité à toute épreuve, d'une piété éxacte, & d'un zéle pour la Religion qui ne pouvoit être ni plus agissant ni plus sincére.

Il étoit en échange fier, ambitieux, vindicatif, trop attaché à son sens, & d'une mélancolie si profonde qu'il en étoit souvent à charge à lui-même & aux autres. Mais soit qu'il eût eû soin de cacher la plûpart de ces defauts, ou que le Cloître lui eût ôté les occasions de les découvrir, l'on ne s'en étoit pas apperçu lors que la Reine de Castille l'appella auprés d'elle pour se mettre sous sa conduite.

La Cour regarda ce nouveau Directeur comme elle avoit fait les autres qui étoient pour la plûpart tirez des Ordres Religieux, & particulierement de celui des Cordeliers ; comme ils le sont encore aujourd'hui ; c'est à dire, avec une indiference qui supposoit qu'il ne se mêleroit que de ce qui auroit précisément rapport à la conscience de la Reine. Mais cette Princesse connoissoit trop son merite pour donner à sa confiance des bornes si étroites. Il devint dans peu de tems le plus acredité des Ministres d'Etat : & quoi qu'il n'eût pas d'abord entrée au Conseil ; il est certain qu'il ne s'y concluoit rien d'important qui ne lui eût été premierement communiqué, & qui n'eût été concerté entre la Reine & lui.

Le Cardinal Mendosse qui avoit contribüé plus que personne au choix que la Reine en avoit fait, conserva toûjours avec lui une liaison trés-étroite. Ce Prélat qui en qualité d'Arche-

vêque de Tolede étoit chef du Conseil d'Etat de Castille, avoit extrémement à cœur la guerre des Maures de Grenade. Il étoit persuadé qu'il ne s'étoit jamais présenté d'occasion plus favorable de leur faire repasser la mer : Que c'étoit une faute irreparable en matiére de politique, de ne pas profiter de leur division : & que pour peu que la guerre fût continüée avec chaleur, le succés, qui en étoit infaillible, ne pouvoit être moindre que la conquête entiére de cette belle partie de l'Espagne qu'ils possedoient encore sous le titre de Royaume de Grenade. Il en avoit souvent fait la proposition au Conseil ; mais elle avoit toûjours été rejettée pour deux raisons qui paroissoient invincibles : l'une, que les Portugais qui défendoient les droits que la Princesse Jeanne s'attribüoit sur la Couronne de Castile au préjudice de ceux de la Reine Isabelle, ne manqueroient pas de profiter de cette occasion ; pour renouveller une guerre qu'il seroit d'autant plus dificile de soutenir, que toutes les forces de la Castille jointes ensemble seroient à peine suffisantes pour entreprendre la conquête de Grenade : l'autre raison, qui paroissoit encore plus forte, étoit que si l'on réduisoit les Maures d'Espagne aux derniéres extrémitez, il étoit à craindre que ceux d'Afrique n'acourussent à leur secours, & ne passassent la mer en si grand nombre, qu'ils seroient en état, aprés avoir secouru leurs Aliez, de faire de nouvelles conquêtes sur la Couronne de Castille, comme il étoit souvent arrivé en de semblables occasions. Ces deux raisons avoient toûjours paru si fortes au Conseil de Castille, qu'on n'avoit jamais pû le faire résoudre d'entreprendre la conquête de Grenade, quelque apparence qu'il y eût d'ailleurs d'un heureux succés.

Mais le Cardinal persuadé que la proposition

étoit avantageuse à l'Etat, & qui en croyoit le succés infaillible, crût que s'il pouvoit mettre Ximenez dans ses sentimens, il lui seroit aisé d'en persuader la Reine; & que si cette Princesse pouvoit être gagnée, le Conseil ne s'y opposeroit plus, puis qu'elle y avoit une autorité absoluë, & qu'on y étoit si persuadé de sa sagesse, qu'il n'étoit jamais arrivé que ses sentimens n'eussent pas été suivis.

Sur cette supposition, le Cardinal parla à Ximenez de la guerre de Grenade. Il lui fit un long discours pour lui prouver que la Reine qui avoit sur pié des troupes fort belles & fort nombreuses, n'en pouvoit entreprendre de plus glorieuse ni de plus utile. Ximenez qui aimant les grands desseins étoit entré de lui-même dans les sentimens du Cardinal, non seulement demeura d'accord de la gloire de cette entreprise; mais il ajouta tant de choses pour en faciliter le succés, que ce Prélat ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme élevé d'une maniere si diferente de la sienne en sçût plus que lui en matiere de politique. Le résultat de leur conference fut que Ximenez n'épargneroit rien pour porter la Reine à entreprendre la guerre de Grenade; & le Cardinal s'engagea de son côté à apuyer cette proposition de tout son crédit, quand elle seroit faite au Conseil.

Ximenez tint au Cardinal la parole qu'il lui avoit donnée, & il le fit d'autant plus volontiers, qu'il crût avoir pénétré que l'interêt particulier du Cardinal en cette occasion étoit joint à celui de l'Etat. Cet interêt particulier consistoit en ce que la jurisdiction de l'Eglise de Tolede, dont Mendosse étoit Archevêque, augmenteroit à proportion des conquêtes que la Couronne de Castille pouroit faire sur les Maures, & que quand même l'on seroit obligé d'y établir de

nouveaux Evêques, ils dépendroient toûjours de lui en qualité de Métropolitain. Que ce fût ou non une des vûës du Cardinal dans l'entreprise de Grenade qu'il appuioit avec tant de chaleur; Ximenez le crut ainsi. Il eût à cette occasion de longues conferences avec la Reine. Il fit voir à cette Princesse que les forces des Portugais avoient été tellement ruinées par la victoire qu'elle avoit remportée sur eux à Toro, que bien loin de pouvoir faire de nouvelles entreprises sur la Castille, leurs troupes pouvoient sufire à peine à conserver les places qu'ils avoient sur les côtes d'Afrique: Que la Princesse Jeanne de Castille qui avoit été la cause ou le prétexte de la premiére guerre qu'on avoit soûtenuë avec tant de gloire & de bonheur contre les Portugais, s'étoit retirée dans un Couvent à Conimbre; qu'elle y vivoit d'une maniére qui ne laissoit aucun lieu de douter qu'elle n'eût renoncé à ses injustes prétentions sur la Couronne de Castille; & qu'il n'y avoit point d'apparence que les Portugais qui lui avoient donné retraitte, prissent plus de part à ses interêts qu'elle ne sembloit y en prendre elle-même: Que les divisions qui regnoient depuis si long-tems parmi les Maures d'Afrique leur donnoient assez d'afaires chez eux, pour les mettre hors d'état de se mêler de celles de leurs voisins: Que la conjoncture de la guerre civile entre le vieux Roi de Grenade & son fils étoit si favorable, que si on la négligeoit il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il s'en présentât jamais de pareille: Qu'il faloit en toutes maniéres profiter de leurs animositez: Que si on leur donnoit le tems de se réünir, ou que la mort du vieux Roi, qui selon le cours ordinaire de la nature ne pouvoit pas être fort éloignée; faisoit cesser leurs divisions, toutes les forces de la Castille & de l'Aragon ne seroient plus capables

de

de les domter : Qu'enfin la conquête de Grenade étoit quelque chose de si grand, que quand même le dessein ne réüssiroit pas dans toute l'étenduë qu'on avoit lieu de se promettre, le projet seul sufisoit pour couvrir de gloire ceux qui en auroient été les auteurs.

Les raisons de Ximenez firent sur l'esprit de la Reine tout l'éfet auquel il s'étoit atendu. La guerre de Grenade fût résoluë, & l'éfet n'en fût suspendu que jusqu'au retour de Ferdinand, qui étoit pour lors en Aragon. Ce Prince en aprouva le projet ; & comme il étoit persuadé qu'il n'étoit pas moins avantageux à ses Etats qu'à la Couronne de Castille ; il promit de joindre toutes ses forces à celles de la Reine. Ainsi fût résoluë la conquête de Grenade, qui aquit aux Rois d'Espagne la qualité de Rois Catholiques, dont ils font encore aujourd'hui le plus glorieux de tous leurs tîtres. Comme elle a une liaison particuliére avec la vie & les actions de Ximenez, & qu'elle est d'ailleurs un des plus grands évenemens de son siécle, l'on a cru qu'il étoit du dessein de cette Histoire d'en rapporter le détail qui se passa de la maniére que l'on va raconter.

Depuis que les conquêtes des Maures avoient été réduites au seul Royaume de Grenade, il n'y avoit point eu de Roi si puissant que Abul Hascem, dix-neuviéme Roi de la Maison des Almahares. A son arrivée à la Couronne il trouva son Etat dans une profonde paix, à l'occasion d'une tréve qui avoit été concluë entre les Princes Chrêtiens & son prédécesseur. Mais l'espérance d'étendre les bornes de son Etat, & la conjoncture de la guerre qui survint entre Ferdinand & Isabelle, Roi de Castille & d'Aragon, & Alfonse, Roi de Portugal, qui soutenoit les droits prétendus de la Princesse Jeanne sur la Couronne de Castille, le portérent à la rompre.

Il entra donc dans l'Andalousie & dans le Roiaume de Murcie avec deux puissantes armées, & y fit de si grands ravages, que Ferdinand & Isabelle qui n'étoient pas en état de lui résister, furent obligez de conclure avec lui une tréve fort desavantageuse.

Elle fut observée de bonne foi de la part des deux Princes Chrêtiens; mais le Roi Maure aiant apris que l'importante place de Zahara étoit mal gardée à cause de la tréve, il la prit de nuit par escalade, tüa le Gouverneur, & amena prisonniers tous ceux qui s'y trouvérent.

La prise de cette forteresse jointe à la perfidie du Roi de Grenade touchérent si sensiblement Ferdinand & Isabelle, que quoi qu'aprés la victoire de Toro ils fussent en état de continuër la guerre contre les Portugais avec de grands avantages, ils firent la paix, & acoururent dans l'Andalousie avec leurs troupes victorieuses. La Ville d'Alhama, que les Maures nommoient le rempart de Grenade, fut d'abord emportée d'assaut, & Ferdinand poursuivant sa pointe entra par là dans la plaine de Grenade. Il y fit par deux fois un éfroiable dégât, laissant par tout de sanglantes marques de sa vengeance: Puis laissant sa frontiére bien garnie, il s'en retourna victorieux à Cordouë. Alhama fut aussi-tôt assiégée par les Maures, qui ne pouvoient souffrir que la clef de leur Capitale demeurât plus long-tems au pouvoir de Ferdinand; mais ce Prince revenant sur ses pas la secourut si à propos, que les Maures furent obligez d'abandonner cette entreprise.

Il arriva sur ces entrefaites que la division se mit entre les Maures lors qu'ils avoient le plus de besoin d'être unis. Le Roi de Grenade, qui avoit déja des enfans d'un prémier lit, devint tellement amoureux d'une fort belle Chrêtienne

Re-

Renegate, qu'il l'épousa & répudia même pour la satisfaire, sa prémiére femme, qui étoit sa cousine germaine. Zoraïde, c'étoit le nom de la Renegate, qui n'étoit pas moins ambitieuse que belle, & qui étoit aussi cruëlle qu'ambitieuse, se voiant des enfans, entreprit de les faire regner au préjudice de ceux du prémier lit. Mais comme l'ordre de la succession reçu parmi les Maures ne permettoit pas cette préférence, elle fit naître tant de soupçons dans l'esprit du Roi, qui étant devenu aveugle étoit aussi en même tems devenu extrémement défiant, & l'aigrit si fort contre ces jeunes Princes, qu'il resolut de les faire mourir. Il en fit faire aussi-tôt l'éxécution dans la grande Sale de l'Alhambra; mais leur mére qui avoit été répudiée sauva l'aîné & le plus jeune, en les faisant tous deux descendre la nuit du haut de la Tour de Comare par une corde faite des voiles & des coifures de ses femmes. Ils furent reçus à Cadix par les Aben-Cerrages; qui étant mécontens du Roi, ne cherchoient que l'occasion de venger la perte toute recente de quelques Princes de leur Maison que le Roi avoit fait mourir sous prétexte que l'un d'entr'eux avoit reçu sa sœur qui s'étoit retirée de la Cour sans son congé; mais en éfet parce qu'ils favorisoient les enfans du prémier lit, & qu'il les aprehendoit.

La crüauté que le Roi venoit d'éxercer sur ses propres enfans étant divulguée, fut également détestée des Grands & du peuple, & elle le rendit si odieux, qu'on fit venir l'aîné des deux Princes secrétement de Cadix, & un jour que le Roi étoit allé changer d'air dans ses * jardins hors de la ville, il se fit un soulévement général, & le jeune Prince qui s'appelloit Abiabdala fut proclamé Roi, pendant que les Aben-Cerrages s'emparoient de Lalhambra, & qu'ils dispo-

* On les nommoit les Alicares.

soient toutes choses pour soutenir cette entreprise, qui devoit apparemment avoir de grandes suites. Elles furent telles qu'ils les avoient prévûës. Le Roy ne voyant aucune apparence de rentrer dans Grenade à moins qu'il ne fût le plus fort, se retira par la Valée de Lecrin dans la Forteresse de Monduchar, d'où par le moyen d'un de ses fréres qui étoit fort brave, il fit une cruelle guerre au Prince son fils. Cette guerre emporta une infinité de monde de part & d'autre sans que ces Princes pussent jamais s'accorder, quoi qu'ils prévissent leur ruïne, qui fût infailliblement arrivée dés-lors par eux-mémes, si la malheureuse entreprise du Marquis de Cadix que l'on a racontée, ne les avoit obligez de se réünir pour quelque tems. Mais leurs divisions ayant recommencé aprés ce succés avec plus de furie qu'auparavant, elles donnérent lieu aux Rois de Castille & d'Aragon de s'en prévaloir, d'entreprendre la conquête du Royaume de Grenade, qui étoit un obstacle perpétuel à leurs desseins, & de banir de toute l'Espagne la secte de Mahomet, qui y avoit régné pendant prés de huit siécles, à la honte du Christianisme.

Cette fameuse entreprise ayant donc été arrêtéè dans le Conseil de Castille; le jeune Roi de Grenade, qui en fût aussi-tôt averti, s'imagina qu'il pourroit tout à la fois soutenir la guerre contre son pére & contre les Chrêtiens, il crût même qu'il lui seroit glorieux de les ataquer le prémier, & qu'avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs & se fussent mis en campagne, il pourroit faire d'assez grands progrés pour les occuper long-tems à reprendre les places qu'il auroit conquises. C'est pourquoi ramassant tout ce qu'il pût de troupes, il fût mettre le siége devant Lucenne, place du Gouvernement de los Donzéles. Les Historiens Maures racontent que comme il

ſortoit de Grenade par la porte d'Elvire, il lui arriva deux choſes qui furent regardées comme des préſages aſſurez du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe; l'une fut que la lance de l'Etendart Roial ſe rompit contre la voute; & l'autre qu'étant arrivé au torrent de Veyre, un Renard paſſa à travers de ſes troupes, & tout proche de lui, ſans qu'il fût poſſible de le tuër, quoi qu'on lui tirât une infinité de coups. Les Devins qui accompagnoient ce Prince n'oubliérent rien pour lui perſuader d'abandonner l'entrepriſe de Lucenne, ou du moins de la remettre à un autre tems. Mais ſoit que ce Prince mépriſât éfectivement de pareils préſages, ou qu'il ne crût pas que ſes deſſeins duſſent être ſuivis d'un ſuccés auſſi malheureux qu'ils le furent en éfet, rien ne fût capable de l'arrêter. Il entra dans le territoire de Lucenne, & y ayant fait un furieux dégât dans les vignes, les blés & les jardins, il fût mettre le ſiége devant la place.

Au bruit de cette entrepriſe le Comte de Cabra qui commandoit un corps de troupes choiſies dans l'Andalouſie, manda au Gouverneur de los Donzéles de le venir joindre avec le petit corps d'armée qu'il avoit compoſé des garniſons de la frontiére. La jonction s'étant faite, quoi que leurs troupes fuſſent de la moitié moins nombreuſes que celles du jeune Roi de Grenade, ils ne laiſſerent pas de marcher en diligence pour aler ſecourir Lucenne. Le jeune Roi ne jugea pas à propos de les attendre: il leva le ſiége avec précipitation, & prit la route de Locha avec quantité de priſonniers & de butin.

Le Gouverneur de los Donzéles étoit d'avis qu'on le laiſſât retirer ſans le pourſuivre, & qu'on ſe contentât d'un ſuccés auſſi avantageux que l'étoit celui d'avoir contraint une armée Roiale

Roiale une fois plus nombreuse que la leur, d'abandonner le prémier siége qu'elle avoit osé entreprendre. Mais le Marquis de Cabra qui connoissoit parfaitement le païs, soutint au contraire qu'il le faloit poursuivre, que pour peu qu'on se hatât on le joindroit au passage d'une petite riviére assez profonde qui n'étoit qu'à une lieuë & demie de Lucenne, & que si on l'ataquoit dans cette conjoncture embarassante, sa défaite étoit infaillible.

La conjecture du Comte de Cabra se trouva véritable: Il suivit de si prés l'armée du Roi de Grenade, qu'il l'ateignit lors qu'une partie étoit déja passée de l'autre côté de la riviére; ainsi les deux armées étant à peu prés égales, le Comte ne fit aucune dificulté d'engager le combat; & il le fit avec d'autant plus d'avantage, qu'il avoit marché en bataille, & qu'il trouva les Maures en désordre, comme il arrive d'ordinaire aux passages des riviéres, lors qu'on ne s'attend pas de combatre. Les Maures au désespoir de perdre leur butin & leurs prisonniers soutinrent le prémier choc avec une valeur extraordinaire, & combatirent d'abord en désespérez; mais comme les Espagnols les attaquoient avec plus d'ordre & de discipline, & qu'ils ne leur cédoient point en valeur, le second choc fut si rude, que l'avant-garde qu'ils avoient formée à la hâte étant tombée sur le corps de bataille où étoient les prisonniers, le désordre s'y mit; ainsi n'étant plus si éxactement gardez, ils se jetérent sur les prémiéres armes qu'ils rencontrérent, & se mirent à charger les Maures avec toute la vigueur que peut inspirer le désir de recouvrer tout à la fois les biens & la liberté. Cet accident qui n'avoit pas été prévû acheva de mettre la confusion parmi les Maures, & ne contribüa pas peu à leur défaite: Car le Comte, qui sans en sçavoir la

cause

cause s'étoit aperçu de leur désordre, étendit le front de sa petite armée, les attaqua en même tems par la tête & par les flancs, avec tant d'impétüosité, qu'il les poussa jusqu'au bord de la riviére, où il s'en noya un fort grand nombre. Alors les Maures ne pouvant plus reculer, ils furent enfoncez de tous côtez. Jamais victoire ne fut plus entiére : presque tous les Maures restérent sur la place, parce que les vainqueurs ne se voulurent point charger de prisonniers ; tous les drapeaux & les étendarts furent pris : le butin & les prisonniers furent recouvrez ; & le Roi lui-même fut fait prisonnier ; ce qui ne contribüa pas peu à la perte entiére de son Roiaume. Pendant que ces choses se passoient du côte de Lucenne, Ferdinand étant entré avec une grosse armée dans la plaine de Grenade, y fit un éfroïable dégât aussi-bien qu'aux environs d'Illora & de Montefrio : & aprés avoir menacé plusieurs places pour obliger les Maures de partager leurs forces, il tomba brusquement sur la forte place de Tachara qu'il emporta d'assaut ; & l'aiant fait raser jusqu'aux fondemens, il retourna victorieux à Cordouë, où le Roi de Grenade avoit été conduit immédiatement aprés sa prise.

A peine y étoit-il arrivé qu'il y vint des Ambassadeurs de la part de la mére du Roi prisonnier pour traiter de sa délivrance. Ils étoient chargez d'ofrir à Ferdinand & à Isabelle l'hommage perpetuël de la Couronne de Grenade, douze mille ducats de tribut, & telle somme d'argent comptant qu'on voudroit leur prescrire. Quelque avantageuses que fussent ces offres, elles ne le parurent pas assez au Conseil de Castille, & peu s'en falut qu'elles ne fussent rejettées. Il se fondoit sur trois raisons qui paroissoient décisives dans la conjoncture dont il s'agissoit ; l'une, qu'on ne pouvoit pas accepter les

pre-

propositions du Roi de Grenade, & lui rendre la liberté, sans abandonner la conquête de Grenade, dont l'on avoit fait tant de bruit, puis qu'on ne le pouvoit sans faire en même tems la paix avec lui: l'autre, qu'il n'y avoit point de conditions quelles qu'elles fussent qui pussent égaler l'avantage présent qu'on pouvoit tirer des divisions de Grenade, pour achever une conquête qui importoit si fort au repos de toute l'Espagne; qu'il s'ensuivoit de là, par une conséquence également évidente & nécessaire, qu'à quelque prix que ce fût, il ne faloit point faire la paix, ni par conséquent rendre la liberté au Roi prisonnier; puisque l'une étoit une suite inséparable de l'autre: que l'unique ressource des Maures, supposé l'état présent de leurs affaires, étoit de faire la paix, quoi qu'il leur en pût couter; mais que par des raisons toutes opposées, le véritable interêt de la Couronne de Castille consistoit à la rejetter: Qu'enfin si l'on avoit à traiter avec le jeune Roi de Grenade, il valoit bien mieux éxiger de lui des villes que de l'argent; qu'il étoit en état de ne rien refuser, & que ce seroit autant d'avancé quand l'on voudroit recommencer la guerre & reprendre le dessein de la conquête de Grenade.

Ces raisons parurent si convaincantes à tous ceux du Conseil que l'on auroit infailliblement rejetté les offres du Roi de Grenade, si la Reine, qui n'avoit point encore dit son sentiment, n'eût témoigné qu'elle croioit l'affaire assez importante pour en déliberer plus d'une fois. A la sortie du Conseil elle envoia querir Ximenez, & lui ordonna de lui dire librement ce qu'il pensoit des propositions qui avoient été faites de la part du Roi de Grenade.

Ximenez qui n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé au Conseil, lui répondit avec la liberté qui lui

étoit

étoit ordinaire, que puisque sa Majesté lui ordonnoit de lui dire ce qu'il pensoit de cette importante afaire, il lui avouëroit franchement qu'il lui sembloit que le Conseil avoit pris le change dans cette occasion ; qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne falût accepter les offres du Roi de Grenade, & lui rendre au plûtôt la liberté ; que c'étoit le seul moien d'entretenir les guerres civiles de Grenade, qui seules en pouvoient rendre la conquête infaillible ; que le tems qu'on tardoit à rendre la liberté à ce Prince, étoit autant de tems gagné pour le Roi son pére, qui ne manqueroit pas d'en profiter pour regagner les partisans de son fils, ou pour les accabler par un dernier effort ; ce qui lui seroit d'autant plus aisé qu'étant sans chef il les prendroit dans la conjoncture la plus desavantageuse à ce parti ; que la liberté du Prince lui donneroit au contraire une nouvelle chaleur : que bien loin d'éxiger de lui des conditions plus onereuses, il faudroit le laisser aller quand les offres qu'il faisoit ne seroient pas aussi avantageuses qu'elles l'étoient en effet, & que bien loin de l'affoiblir en éxigeant de lui des villes à la reddition desquelles son parti ne manqueroit jamais de s'opposer, il faloit lui offrir des troupes, pour le mettre en état de se soutenir plus long-tems contre son pére : Que d'en user de la sorte n'étoit pas abandonner la conquête de Grenade, mais se l'assurer ; puis qu'on ne manqueroit jamais de prétextes pour recommencer la guerre quand les partialitez des Maures les auroient mis hors d'état de pouvoir résister.

Les raisons de Ximenez firent sur l'esprit de la Reine tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Elle les communiqua à Ferdinand, & ce Prince les approuva d'autant plus volontiers, que depuis qu'il avoit été obligé de consentir à la réünion du Royaume de Grenade à la Couronne de Castille,

Castille, en cas qu'on en pût achever la conquête; il ne portoit plus ce dessein avec tant de chaleur.

Ainsi le Conseil aiant été assemblé, les ofres du Roi de Grenade furent acceptées, la liberté lui fut renduë, à condition d'un tribut si modique qu'il ne pouvoit l'incommoder, & on lui ofrit même du secours contre son pére pour conquerir les villes qui s'étoient déclarées en sa faveur.

Quoi qu'il fût aisé de s'apercevoir qu'une pareille ofre ne pouvoit venir que du dessein que l'on avoit d'entretenir la division dans son état, pour le conquerir ensuite d'autant plus aisément qu'il auroit lui-même contribüé plus que personne à sa désolation; la passion que ce jeune Prince avoit de regner seul la lui fit accepter. Il se rendit ensuite à Grenade accompagné des plus considerables de son parti qui l'étoient venus joindre sur la frontiére; mais il fut bien surpris d'y trouver les esprits autant choquez contre lui qu'ils avoient pris auparavant son parti avec chaleur: l'infamie du traité qu'il venoit de conclure avec les Rois de Castille & d'Aragon en étoit la cause, & l'on n'y pouvoit soufrir qu'il eût rendu à perpetuité sa Couronne tributaire de celle de Castille: le mécontentement même alla si loin que plusieurs quitérent son parti pour prendre celui de son oncle qui étoit Généralissime des Armées de son pére: Il s'apelloit Abiabdala comme lui, & ses grandes actions lui avoient aquis le surnom de brave, au lieu que le jeune Roi porta toûjours depuis ce tems-là celui de Malencontreux.

Les éfets répondirent aussi-tôt au mécontentement des Grenadins: quinze Gouverneurs des places frontiéres du Roiaume, aprés avoir protesté que leur Roi n'avoit pû conclure sans

eux une paix si desavantageuse, ramassérent tout ce qu'ils purent de troupes, & entrérent dans l'Andalousie pour y faire un dégât aussi grand que celui que Ferdinand avoit fait il n'y avoit pas long tems dans la plaine de Grenade. Mais si l'entreprise fut pareille le succés fut bien diferent. D. Loüis Hernandés Porto-Carrero, Seigneur de Palme, averti de leur projet, marcha au devant d'eux, & les chargea si vertement lors qu'ils s'atendoient le moins de rençontrer les ennemis, qu'il les défit avant qu'ils eussent eu le tems de se reconnoître & de se mettre en bataille.

D'un autre côté le Marquis de Cadix qui ne cherchoit depuis sa défaite que les occasions de réparer l'afront qu'il y avoit reçu, les aiant rencontrez lors qu'ils se retiroient avec ce qui leur étoit resté de troupes, leur donna si rudement la chasse, qu'il les contraignit de sortir de l'Andalousie aprés y avoir perdu tout leur monde, leurs Enseignes & leur bagage.

Le Marquis encouragé par ce succés marcha en diligence du côté de Zara, & y étant arrivé de nuit, y présenta l'escalade, l'emporta, tüa le Gouverneur, fit main-basse sur toute la garnison, fortifia la place, & en aiant chassé les Maures, la repeupla de Chrêtiens.

Tant de mauvais succés arrivez en fort peu de tems, redoublérent la haine des Grenadins contre leur jeune Roi. Quelque innocent qu'il fût des pertes qu'ils venoient de faire, ils les lui imputérent toutes, & le firent avec tant d'emportement & de fureur, que ne se croiant pas en sureté dans Grenade, il la quita & alla demeurer à Almerie. Le vieux Roi averti de sa sortie ne manqua pas d'en profiter; il se presenta devant Grenade, & les Grenadins, les plus inconstans de tous les peuples, le reçurent avec d'aussi gran-

grandes acclamations de joie, qu'ils l'avoient quelque temps auparavant chassé avec insolence.

Cét avantage remporté par le vieux Roi de Grenade sur le Prince son fils ne servit qu'à irriter les esprits : les animositez particuliéres prétextées de l'interêt public, furent poussées à outrance ; & la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Les Rois de Castille & d'Aragon profitérent à leur ordinaire de ces désordres, [la conjoncture étoit trop favorable pour la négliger ;] mais comme il étoit à craindre que les Maures ouvrant enfin les yeux, ne s'apperçussent qu'ils étoient sur le penchant de leur ruïne, & n'obligeassent le jeune Roi de se reconcilier avec son pere, pour s'opposer tous ensemble à leurs communs ennemis, ils eurent la précaution de l'avertir qu'ils étoient persuadez qu'il n'avoit pas tenu à lui que la paix qu'il venoit de conclure ne fût gardée, qu'ils n'en vouloient ni à lui, ni à ceux qui avoient suivi, ou qui voudroient à l'avenir suivre son parti ; qu'ils prétendoient même que la guerre se fit à son profit ; qu'ils ne l'eussent jamais renouvellée si la derniere irruption des Gouverneurs de ses frontieres ne les avoit obligez à repousser la force par la force ; & qu'ils ne la continueroient qu'autant de temps qu'il en faudroit pour convaincre ceux qui avoient pris le parti de son pere, que leur véritable interêt consistoit à observer la paix qu'il venoit de conclure avec eux.

Ce Prince véritablement malheureux de se fier plutôt à des ennemis qui avoient juré sa ruïne, qu'à son propre pere, dont la mort prochaine lui aloit assurer la paisible possession de la Couronne de Grenade, se laissa tellement endormir par les feintes protestations des Rois de Castille

Castille & d'Aragon, qu'il les assura qu'il ne s'opposoit point à leurs desseins, & que même il les aideroit de tout son pouvoir. Ainsi Ferdinand n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là; entra de celui de Malaca dans le Royaume de Grenade. Il y fit un dégât incroiable; puis ayant pris d'assaut la petite ville d'Alore, il éfraïa si fort celles d'Alocayne & de Setenil, qu'elles se rendirent; & comme l'hiver approchoit, il donna des quartiers à ses troupes, & l'ala passer à Seville.

L'année suivante Ferdinand rentra dans le Royaume de Grenade avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'en avoit eu jusqu'alors, & l'ayant partagée en plusieurs corps, il attaqua tout à la fois, & emporta avec une diligence incroïable plusieurs Châteaux qui empêchoient l'aproche de Ronde. Cette ville que les Maures croyoient imprénable, tant par sa situation naturelle & les fortifications que l'art y avoit ajoûtées; que par sa forte garnison composée des meilleures troupes de tout le Royaume, fût ensuite sommée de se rendre, & attaquée dans toutes les formes, sur le refus qu'elle fit d'accepter les conditions avantageuses qu'on lui ofroit. Sa résistance ne fût pas si longue que les Maures l'avoient espéré: car Ferdinand qui apréhendoit qu'elle ne fût sécouruë, redoubla si souvent ses assauts, qu'elle fût enfin contrainte de se rendre.

La prise de cette importante place jetta un si grand éfroi dans toutes les villes voisines, qu'il sufisoit de les sommer pour les obliger de se rendre, & Ferdinand de son côté les traitoit avec tant de bonté, & leur accordoit des conditions si avantageuses, que s'estimant plus heureuses de vivre sous sa domination que sous celle de leurs propres Princes, elle s'y soumettoient à l'envi.

C'est

C'est ainsi qu'il se rendit maître des dix-neuf villes des montagnes d'Arraval, des dix-sept de celles de Gausin, des douze de Villalonga, de Maravelle, de Montemayor de Cortos, & d'onze places des environs.

Ces succés ausquels Ferdinand lui-même ne s'étoit point atendu lui firent aprehender que le jeune Roi n'en entrât en jalousie ; pour l'en empêcher, sçachant qu'il manquoit d'argent & de troupes, il lui en ofrit, & sçut si bien augmenter ses défiances à l'égard de son pére, que ne croiant pas avoir de plus dangereux ennemi, il accepta l'argent & les troupes que lui ofrit le Roi d'Arragon, & sçut si bien s'en servir contre son pére, qu'il l'empêcha toûjours de s'oposer aux progrés de Ferdinand.

Mais il arriva dans ce même tems une grande revolution parmi les Maures. Ces peuples persuadez que leur vieux Roi aveugle & acablé d'incommoditez n'étoit pas capable de gouverner l'Etat parmi tant de troubles, élurent pour leur Roi le brave Abi Abdala, oncle du jeune Roi, & déclarerent son neveu déchu de la Couronne, pour s'être rendu tributaire des Chrêtiens. Cette démarche faite si à contretems fut le coup fatal de leur entiére ruïne. Car le nouveau Roi ne pouvant soufrir de compagnon, traita sécretement avec quelques Alfaquis d'Almerie, & * les engagea par de grandes promesses à l'introduire de nuit dans la ville, & à terminer ainsi tout d'un coup la guerre civile, en lui donnant le moien de prendre & de tuër son neveu. Mais le sécret fut mal gardé, le jeune Roi fut averti de cette entreprise, & il en fut si éfraïé, qu'au lieu de donner ordre à la défense d'Almerie, ou du moins d'avertir son frére, & les principaux de son parti, de pourvoir à leur sureté, il les abandonna à la vengeance de son oncle, s'enfuit pres-

* Moines Mahometans.

que tout seul, & s'ala jetter entre les bras de Ferdinand.

A peine ce Prince étoit-il sorti d'Almerie que son oncle y entra par une porte que les Alfaquis qui étoient de son intelligence lui livrérent; & comme avant que d'y entrer il avoit donné tous les ordres nécessaires pour s'emparer des portes & des postes les plus avantageux de la ville, il courut droit à la forteresse: La consternation y étoit si grande à cause de la fuite du Roi qui l'avoit abandonnée sans pourvoir à sa défense, qu'il y entra sans aucune résistance. Mais il fut bien surpris lors qu'il aprit que son neveu, qu'il croioit en son pouvoir, s'étoit sauvé; & la fureur où il entra à cette nouvelle ne se peut bien comprendre que par les suites de cette fuite: Elle le rengageoit dans une crüelle guerre civile qu'il croioit terminée par la seule prise de son neveu laquelle il avoit cru infaillible: Elle l'obligeoit de partager une Couronne qu'il croioit posseder seul; elle le rendoit ennemi irreconciliable d'un Prince avec lequel il eût pû s'accommoder; enfin elle lui atiroit sur les bras non seulement les armes de son neveu, mais encore celles des Rois de Castille & d'Arragon beaucoup plus redoutables, & exposoit enfin un Etat, à la conservation duquel il avoit tant d'interêt, à la derniére de toutes les désolations.

Ces suites facheuses que ce Prince pénétroit dans toute leur étenduë; le firent entrer dans une si grande fureur, qu'il tüa de sa propre main le plus jeune des fréres du jeune Roi de Grenade, qui s'étoit retiré dans Almerie aprés qu'on l'eut dérobé à la crüauté de son pére qui le vouloit faire massacrer comme les autres.

La mort de ce jeune Prince n'apaisa pas la fureur de son oncle; il passa le reste de la nuit à prendre des mesures & à donner les ordres pour

pour se saisir de tous les partisans du jeune Roi qui étoient en fort grand nombre dans la forteresse & dans la ville, & ses ordres furent si bien suivis, qu'il n'en échapa aucun. Le nombre & la qualité de ces malheureux qui étoient tous des plus grands Seigneurs d'entre les Maures, ne touchérent point le nouveau Roi : il les condamna tous à la mort, & cet Arrét fût exécuté avec tant d'exactitude, que personne ne se pût sauver de ce massacre, qui fut également détesté des partisans & des ennemis du nouveau Roi.

La nouvelle de cette sanglante exécution produisit dans l'esprit du jeune Roy un ressentiment qui ne pouvoit être ni plus vif ni plus profond. Il détesta hautement la cruauté de son oncle ; il s'engagea par les sermens les plus horribles à poursuivre sans relâche la vengeance de la mort de son frére, & de tous ceux de son parti qui étoient péris dans le massacre d'Aimerie ; & à ne jamais faire la paix avec son oncle, quelque avantageuse qu'il la lui pût offrir. Il les garda en éfet si religieusement, que quelques propositions d'accommodement qu'on lui pût faire depuis de la part de son oncle, il n'en voulut jamais accepter aucune : Il acheva par cette obstination de donner le coup fatal à la ruïne de Grenade, qu'il ne pouvoit sauver que par une réünion générale de tous les Maures, ce qui ne se pouvoit faire sans une paix sincére, ou du moins feinte avec son oncle.

La mort du vieux Roi qui arriva quelque tems aprés fit naître quelque espérance de paix : tous les amis du jeune Roi l'en sollicitérent avec chaleur, & son oncle qui avoit eu plus de tems qu'il ne lui en faloit pour faire réfléxion que le massacre d'Almerie lui avoit fait autant d'ennemis irreconciliables que ceux qu'il avoit fait égorger avoient d'amis & de parens, n'oublia

rien

rien pour l'y porter ; mais ce jeune Prince n'écoutant que son ressentiment, & ne consultant que sa vengeance, au lieu de profiter de cette occasion qui lui eût conservé sa Couronne, ou qui du moins en eût retardé la perte, publia un manifeste, où parlant en Roi aussi absolu qu'il l'étoit peu, il déclaroit son oncle & tous ses partisans ennemis de l'Etat, si dans le tems qu'il leur prescrivoit ils ne mettoient les armes bas, & ne le reconnoissoient pour leur Roi légitime, qui seul avoit eu droit de succéder au Roi son pere.

L'oncle du Roi qui étoit persuadé qu'une Couronne se défendoit mieux par les armes que par des écrits, ne jugea pas à propos de répondre à ce manifeste ; supposant qu'il pouvoit être Roi par la même raison que son neveu, avoit prétendu le pouvoir être du vivant de son pere, il leva une puissante armée, marcha du côté des frontiéres de l'Andalousie, pour prévenir les desseins de Ferdinand & de son neveu, qui assembloient de puissantes troupes pour entrer dans le Roiaume de Grénade. Il eût d'abord un succés qui lui fit bien augurer de la suite de cette guerre, mais qui ne fut pas secondé de la fortune ; ayant rencontré le Comte de Cabra qui batoit la campagne avec un camp volant de quatre mile chevaux, il sçut l'investir si à propos, que ce Comte eût bien de la peine à se sauver presque tout seul aprés avoir laissé la plus grande partie de son monde sur la place.

Les Maures firent autant de bruit de cette victoire que s'ils eussent défait & taillé en piéces toute l'armée Chrêtienne. Mais Ferdinand qui sçavoit de quelle importance il étoit de ne pas laisser acréditer les armes de ses ennemis, & décréditer les siennes, reprima bien-tôt leur joie en emportant tout à la fois les fortes places de

Cambil & d'Haraval, qui servoient de rempart aux Maures contre la ville de Jaën. Sabra fut ensuite emporté d'assaut, & Locha, qui passoit pour imprénable, fut contrainte aprés une longue résistance de se rendre à composition ; les villes d'Illora, Moclin, Montefrio & de Colomera eurent le même sort, & les garnisons en ayant été changées, Ferdinand ala joindre la Reine de Castille qui l'attendoit à Cordouë, laissant le reste de ses troupes sous le commandement du jeune Roi de Grenade.

Les Maures de son parti le voyant à la tête d'une armée aguerrie, accoururent de tous côtez se ranger sous ses Enseignes ; & ce Prince qui ne s'étoit jamais vû de meilleures troupes, ni plus nombreuses, résolut de s'en servir pour quelque grand exploit qui pût rétablir ses afaires ; mais le malheur qui l'accompagnoit par tout, rendit tous ses desseins inutiles : il n'épargna rien pour engager son oncle au combat, mais il ne pût jamais l'y contraindre : il attaqua plusieurs places, mais ce fut inutilement, & il ne pût en emporter aucune : il tâcha de corrompre plusieurs Gouverneurs de places, & de débaucher une partie des troupes de son ennemi, mais ce fut sans succés ; ainsi rebuté de tant de tentatives inutiles, voyant son armée à demi ruïnée par les longues marches qu'il lui avoit fait faire par des païs rudes & presque entiérement ruïnez, il prit une résolution désesperée, qui fut d'aler attaquer Grenade, où l'on ne l'atendoit pas, de l'emporter ou d'y périr. Mais jugeant bien que la force ouverte ne lui réüssiroit pas, il partit sans communiquer son dessein à personne, & marchant par des chemins rudes & détournez, il arriva au commencement de la nuit du côté de l'Albayzin ; c'est un quartier de la ville de Grenade entiérement separé du reste,

& qui a ses murs, ses retranchemens & ses fortifications séparées, de sorte qu'elle paroit plûtôt une Ville particuliere jointe à Grenade, qu'une partie de cette grande Ville.

Le jeune Roi qui y avoit encore des partisans, & qui y avoit ménagé des intelligences, laissa le reste de ses troupes à quelque distance de la Ville, & s'approchant des portes acompagné seulement de cinq ou six de ses meilleurs Oficiers, il sçut si bien cajoler le Corps de garde, & ses partisans, qu'il avoit avertis de sa venuë, agirent en même tems avec tant de chaleur, qu'on le reçut avec toutes ses troupes dans l'Albayzin; ainsi sans avoir perdu un seul homme il se vit maître d'une partie de la Ville de Grénade, d'où il fit dessein de ne point partir qu'il ne se fût rendu maître du reste. Mais comme il étoit aisé de juger que dés que la nouvelle de la surprise de l'Albayzin seroit répanduë dans Grénade son oncle ne manqueroit pas de le venir attaquer avec toutes ses forces; il emploia le reste de la nuit à se retrencher & à disposer toutes choses pour une vigoureuse défense.

Les choses étoient en cét état dans l'Albayzin lors que la nouvelle se répandit dans Grénade du changement qui y étoit arrivé pendant la nuit; elle fut en même tems portée à l'Alhambra, où l'oncle du Roi faisoit sa résidence: Il en partit aussitôt pour aler chasser son neveu de l'Albayzin; mais il y trouva plus de résistance qu'il ne pensoit, & il y fut repoussé avec perte. L'on se batit de la sorte pendant cinquante jours sans donner quartier à personne; mais enfin le jeune Roi prévoyant qu'il ne pouvoit éviter à la fin d'être forcé s'il n'étoit puissamment sécouru, envoya demander du secours aux Rois de Castille & d'Arragon.

La Conseil étoit d'avis qu'on le lui refusât

ſous des prétextes qu'il n'étoit pas dificile de trouver, & qu'au lieu d'afoiblir l'armée par des détachemens, qu'on l'employât toute entiere à accabler ces deux Princes qui s'étoient imprudemment renfermez dans l'enceinte d'une même Ville. Mais Ximenez, ſans le conſeil duquel la Reine ne faiſoit plus rien, fut d'avis qu'il ne faloit pas ſi-tôt lever le maſque, qu'il reſtoit encore trop de places à conquerir qu'on ne pouvoit pas laiſſer derriere; qu'il faloit ſecourir le jeune Roi, mais ſi foiblement, que ce ſecours ne ſervît qu'à l'empêcher d'être accablé. Son avis fut ſuivi. Dom Fadrigue Henriquez fut chargé de la conduite du ſecours qui ne pouvoit être plus foible. Il ne conſiſtoit qu'en cinq cens Arquebuziers, qui furent jettez dans l'Albayzin; aprés quoi Dom Fadrigue ſe retira avec le reſte de ſes troupes.

Le jeune Roi qui attendoit un plus grand ſecours, en fit des plaintes; mais on le ſatisfit en lui répondant qu'un plus grand nombre de troupes eût incommodé les habitans de l'Albayzin, qui étoient obligez de les loger, & les eût infailliblement portez à un ſoûlevement; qu'on lui envoiroit de tems en tems de pareils ſecours, & même de plus grands s'il en étoit beſoin; & que cependant Ferdinand avec une puiſſante armée feroit une ſi forte diverſion, que ſon oncle ſeroit obligé de ſortir de Grenade pour s'oppoſer à ſes progrés; & qu'il lui ſeroit aiſé de profiter de cette conjoncture.

En éfet Ferdinand à la tête d'une puiſſante armée marcha auſſi-tôt du côté de Veles * Malaga, & l'aſſiégea dans toutes les formes. Le bruit de ce ſiége produiſit dans Grénade tout l'éfet que Ferdinand avoit prévû; toute la

* On l'apelloit autrefois Ménéba.

Ville

Ville s'en émut, ensorte que les Alfaquis *, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans Grenade, qui apprehendoient une sédition, se rendirent à l'Alhambra. L'oncle du Roi leur ayant aussi-tôt donné audiance, ils lui représentérent fortement que pendant qu'il disputoit de la Couronne il la laissoit perdre ; que les Chrêtiens profitoient de leurs divisions : qu'aprés s'être emparez d'une partie du Royaume ils avoient assiégé Veles, & qu'en la perdant, il perdroit bien-tôt Malaga & que la perte de Malaga entraineroit infailliblement avec elle celle du reste de l'Etat : Que son néveu étoit maître de l'Albayzin, où il le tenoit en échec avec les forces des ennemis, tandis qu'ils s'emparoient à leur aise de tout le Royaume sans que personne s'y opposât ; qu'ils le conjuroient au nom de toute la Ville d'avoir compassion de l'Etat qui étoit sur le penchant de sa ruine, & de faire paix ou tréve avec son neveu ; quand même il devroit relâcher quelque chose de ses prétentions ; pour pouvoir tous ensemble repousser leurs ennemis, qui avoient conjuré leur perte, & qui en viendroient bien-tôt à bout si leurs divisions ne finissoient enfin par une bonne paix.

* Moines Mahometans.

L'oncle du Roi répondit en peu de mots ; que comme personne n'avoit plus d'interêt que lui à la conservation de la Couronne de Grenade, il n'y avoit aussi personne qui ressentît plus vivement que lui le danger où elle étoit de se perdre ; qu'il n'avoit entrepris la guerre que pour soutenir le choix qu'ils avoient fait de lui en le préférant à son neveu, qui n'avoit en éfet aucune des qualitez nécessaires pour gouverner l'Etat dans des conjonctures aussi facheuses que celles où il se trouvoit depuis long-tems ; qu'il les prenoit eux-mêmes à témoin qu'il n'avoit

rien épargné pour porter son neveu à un bon accord ; qu'il étoit encore dans la même disposition, & qu'ils pouvoient eux-mêmes l'aler trouver, & lui faire de sa part toutes les propositions qu'ils jugeroient à propos, & qu'il leur donnoit sa parole de les ratifier aussi-tôt que son neveu les auroit acceptées.

Les Députez de Grenade se chargérent volontiers de cette négociation ; ils se rendirent tous ensemble dans l'Albayzin, & représentérent au jeune Roi à peu prés les mêmes choses qu'ils venoient de représenter à son oncle. Il est certain que la paix ou la tréve étoient pour le jeune Roi de la derniére nécessité, parce que ses afaires étoient en beaucoup plus mauvais état que celles de son oncle ; cependant, soit qu'il prit avantage de la démarche qu'on faisoit en lui demandant la paix, & qu'il crût que c'étoit une preuve certaine du mauvais état des afaires de son oncle, ou que la haine & la vengeance l'aveuglassent, ou que la fatalité de Grenade, qui étoit sur le point de périr, l'entraînât dans le même précipice, il répondit que son oncle étoit un rebelle & un usurpateur avec lequel il ne pouvoit traiter avec bienséance, & que quand même il le pourroit faire, les perfidies & les cruautez dont il avoit usé envers lui-même, & envers tous ceux de son parti, ne lui permettoient pas de prendre jamais aucune confiance en lui.

Les Députez persuadez que l'unique ressource de l'Etat consistoit dans la paix ou dans la tréve, ne se rebutérent pas pour avoir fait une tentative inutile, ils retournérent à l'audiance, mais aussi inutilement que la premiére fois ; enfin voyant qu'ils ne pouvoient vaincre les défiances du jeune Roi, ni le porter à aucun acommodement avec son oncle tant qu'il prétendroit partager avec lui la Couronne de Grénade, ils lui

lui ofrirent qu'il la lui céderoit toute entiére, & l'assurérent qu'en cas de refus ils étoient assez forts pour l'y contraindre.

Jamais le jeune Roi n'avoit eu une plus belle occasion de rétablir ses afaires, on lui ofroit tout ce qu'il pouvoit souhaiter d'avantageux, & ce qu'il lui étoit impossible d'avoir par toute autre voye que celle de la négociation, & il n'y avoit aucun des Députez qui ne crût qu'une ofre aussi considérable que celle qu'ils lui faisoient ne lui fit enfin ouvrir les yeux à ses véritables intérêts. Cependant ce Prince par une obstination la plus à contre-tems qui fût jamais, & dont l'on ne peut rendre de raison plus vraisemblable que les ordres sécrets de la providence qui avoit résolu la perte de ce malheureux Etat, & qui disposoit toutes choses pour l'éxécution de ce dessein, refusa leurs ofres; & ils furent bien surpris lors qu'il leur répondit que la Couronne de Grenade lui apartenoit par le droit incontestable de la succession; que l'usurpation que son oncle en avoit fait ne lui avoit aquis aucun droit; que quand il ne la lui céderoit pas, elle n'en seroit pas moins à lui; qu'il espéroit être bien-tôt en état de lui arracher par force ce qu'il lui retenoit contre toute sorte de justice; que la cession forcée qu'il seroit contraint de lui faire ne lui ôteroit ni l'envie de régner ni celle d'exciter de nouveaux troubles à la premiére occasion favorable qui s'en présenteroit; que quand même il se pourroit résoudre à vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il ne lui rendroit ni son frére ni tant de grands Seigneurs qu'il avoit fait massacrer avec une crüauté qui jusqu'alors n'avoit point eu d'exemple parmi les Maures, quoi que son frére & ces grands Seigneurs n'eussent point d'autre crime que celui d'avoir tenu son parti; qu'en-

qu'enfin il s'étoit engagé par les sermens les plus saints à venger leur mort, & à n'entendre jamais à aucun accord avec son oncle, & qu'il étoit résolu de tout risquer plûtôt que de les violer d'une maniére si indigne d'un Roi, dont non seulement les sermens, mais les moindres paroles devoient être inviolables.

Une réponse si peu atenduë ayant fait juger aux Députez qu'ils n'obtiendroient jamais du Roi ni la paix ni la tréve, ils prirent congé de lui, & s'en retournérent à Grenade fort mal satisfaits de leur négociation; mais fort contens chacun en particulier du bon acueil qu'ils avoient reçu de ce Prince, qui n'avoit rien épargné pour se les aquerir; & le succés fit voir que les caresses qu'il leur avoit faites n'avoient pas été inutiles: car ce furent eux qui contribuérent le plus à le faire recevoir dans Grenade quelque temps aprés.

Cependant les nouvelles y étant venuës que Velés reduit à l'extrémité étoit sur le point de se rendre, les Alfaquis, qui avoient un fort grand crédit parmi le peuple: retournérent à l'Alhambra, & firent tant d'instances à l'oncle du Roi de la secourir, que ce Prince ne pouvant résister à leurs importunitez, ou plutôt aprehendant qu'ils ne fissent soûlever le peuple contre lui si cette place étoit emportée faute de l'avoir secouruë, résolut de marcher en personne pour en faire lever le siége. Ainsi aprés avoir pris toutes les précautions possibles pour mettre la forteresse de l'Alhambra à couvert de surprise, & renforcé les troupes destinées à l'ataque de l'Albayzin, il partit avec cinq ou six mille chevaux, & plus de vingt mille hommes de pié.

Quelque précaution qu'il eût prise pour rendre sa marche secrette, Ferdinand qui étoit in-

informé par ses espions de tout ce qui se passoit parmi les Maures en fut averti, & se tint sur ses gardes. Cependant la diligence du Prince Maure fut si grande, qu'il parût à la vûë du camp de Ferdinand lors qu'on le croioit encore fort éloigné. Il est certain que s'il l'eût ataqué brusquement sans lui donner le tems de se reconnoître, la défaite des Chrêtiens étoit infaillible; mais le peu de tems qu'il mit à déterminer par où il attaqueroit leurs retranchemens les ayant rassurez, ils sortirent en bon ordre au devant de lui, pendant qu'une partie restoit dans les lignes pour s'opposer aux sorties de la garnison.

Cette démarche à laquelle les Maures ne s'étoient point attendus les étonna, & Hurtado de Mendoze s'en étant apperçû, poussa l'avant-garde qu'il commandoit comme s'il eût voulu engager le combat. Il n'en falut pas davantage pour mettre le désordre parmi les Maures; au lieu de faire ferme ils réculérent, leur avant-garde étant tombée sur le corps de bataille, elle y mit le désordre. Mendoze profitant de cette conjoncture, changea la feinte en vérité, & les attaqua tout de bon. Les Maures continuérent de lâcher le pié; & depuis ce tems-là ce ne fut plus une retraite réglée, mais une veritable fuite. C'étoit fait de toute cette armée, si Ferdinand, qui n'avoit pas eu le tems de faire reconnoître le païs, apprehendant de s'engager & de tomber dans quelque embuscade, n'eût arrêté l'ardeur de ses troupes, & fait sonner la retraite. La perte ne laissa pas d'être fort considerable du côté des Maures, & l'éfroi y fut si grand, que plusieurs des mieux montez piquérent jusqu'à Grenade, & y portérent la nouvelle de l'entiere défaite de l'armée.

D'un autre côté l'oncle du Roi par une faute encore plus grande que celle qu'il avoit faite en

C 5 aban-

abandonnant Grénade, au lieu d'y retourner pour rassûrer toutes choses par sa présence, se retira avec le reste de l'armée à Almugnecar; mais ne s'y croiant pas en sureté, il passa à Almerie, & de là à Guadix.

Ces fausses démarches eurent tout le mauvais succés dont elles pouvoient être suivies; car les partisans du jeune Roi sçurent si bien profiter de l'absence de son oncle, & cabalérent en sa faveur avec tant de bonheur, qu'on lui livra Grénade, l'Alhambra, & toutes les forteresses.

Il en usa à peu prés comme son oncle avoit fait à Almerie, c'est à dire, qu'il fit égorger devant lui tous ses partisans. Il dépêcha ensuite à Ferdinand & Isabelle, pour leur donner avis de tout ce qui s'étoit passé; il demandoit en même tems la sureté pour tous les Maures de son obéïssance, & les prioit de donner ordre qu'il ne leur fût fait aucun tort, & même de leur laisser le passage & le commerce libres par toutes les terres de son obéïssance. Afin que sa priére eût plus d'effet, il confirma le traité sécret qu'il avoit fait avec eux; il portoit expressément qu'en cas qu'ils pussent se rendre maîtres des Villes d'Almerie, de Baça & de Guadix, où son oncle s'étoit retiré, il leur livreroit trente jours aprés la Ville de Grénade en lui accordant quelques lieux de retraite où il pût vivre selon sa qualité; c'étoit signer lui-même son abdication & la reddition de tout le Roiaume: mais soit qu'il jugeât la prise de ces Villes impossible, ou qu'il crût qu'en cas qu'elle arrivât il ne manqueroit pas de défaites pour éluder ce qu'il avoit promis, ou qu'en effet la haine irreconciliable qu'il portoit à son oncle lui fit croire qu'il ne pouvoit trop paier la vengeance que les Chrêtiens l'aideroient à tirer de lui, il est certain qu'il promit positivement de livrer

Grénade aux conditions qu'on vient de raporter.

Les Rois de Castille & d'Aragon étoient trop éclairez pour ne pas voir les suites avantageuses d'un pareil traité : on lui accorda tout ce qu'il voulut, l'on fit tout ce qu'il désiroit, & l'on déclara même aux Villes du parti contraire, que si dans six mois elles ne le reconnoissoient pour Souverain, les Princes Chrêtiens en seroient la conquête pour eux-mêmes.

Cependant Velés se voyant sans espérance d'aucun secours, se rendit à composition ; & quoi que la campagne fût fort avancée, l'on ne laissa pas d'entreprendre le siége de Malaga : Elle se défendit avec une vigueur qui fit souvent desespérer de sa prise ; mais enfin elle fut obligée de se rendre. La perte de cettte place entraina celle de quantité d'autres ; ce qui rendit les Princes Chrêtiens maîtres de toute la partie Occidentale du Roiaume de Grénade.

L'année suivante Ferdinand qui songeoit à finir une guerre qui duroit depuis si long tems, entra du côté de l'Orient avec la plus puissante armée qu'il eût eû jusqu'alors ; il s'atacha d'abord au siége de Baça, qui passoit pour la plus forte place de tout le Roiaume de Grénade, & l'emporta enfin aprés un long siége, parce qu'elle n'avoit pas été sufisamment pourvûë des munitions nécessaires à sa défense.

La prise de cette place fit juger à l'oncle du Roi qu'une plus longue résistance seroit inutile, & qu'il ne devoit pas attendre qu'il fût entiérement dépouillé pour faire son accommodement avec les Rois de Castille & d'Aragon ; il envoya donc leur ofrir de leur rendre Almerie, Guadix, & généralement toutes les places qui le reconnoissoient pour Souverain, pourvû que

ces Princes de leur côté lui accordassent un établissement digne du rang qu'il tenoit depuis si long tems parmi les Maures.

Les deux Rois Chrêtiens lui accordérent tout ce qu'il voulut, & il leur remit de bonne foi toutes les places de sa dépendance, aimant mieux les voir entre leurs mains qu'en celles de son neveu, avec lequel il etoit persuadé qu'il ne pourroit jamais faire un bon accord. Mais enfin s'ennuiant de vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il leur demanda permission de se retirer en Afrique avec tous ses trésors, & tous les Maures qui le voudroient suivre. Cette proposition qui n'étoit point comprise dans le traité qu'il venoit de faire, embarassa le Conseil des deux Rois; comme l'on y étoit persuadé que ce Prince ne demandoit cette permission qu'afin d'aler soliciter du secours, & de revenir ensuite dans le Roiaume de Grénade plus fort qu'il ne s'y étoit jamais vû; tous les avis alérent d'abord à la lui refuser: mais la Reine qui ne quitoit plus le camp depuis la prise de Malaga, & qui avoit toujours Ximenez avec elle, voulut avoir son avis avant que de rien résoudre sur une afaire de cette importance.

Ximenez qui n'étoit pas encore du conseil, & qui ne sçavoit pas ce qui s'y étoit passé, fut en cette occasion comme en beaucoup d'autres d'un sentiment tout opposé à celui de tous ceux qui y avoient opiné. Il dit qu'il ne sçavoit pas quelles pouvoient étre les vûës du Prince Maure en se retirant en Afrique; mais que s'il y aloit pour y chercher du secours, il étoit persuadé qu'il le feroit inutilement; que les afaires des Maures d'Afrique n'étoient guere moins brouillées que celles des Maures d'Espagne; qu'ils etoient assez occupez chez eux sans s'embarasser des querelles de leurs voisins; & que s'ils

s'ils avoient été en état de se mêler de celles de Grénade, ils n'auroient pas attendu si tard à le faire : Que le Prince Maure étoit vaillant & inquiet ; que ceux qui suivoient son parti, étoient les plus braves de toute leur nation ; qu'ils ne pourroient jamais s'empêcher de se revolter à la premiere occasion favorable qui s'en presenteroit : Que plus il en sortiroit d'Espagne, moins il y resteroit d'ennemis & de personnes mal afectionnées, dont l'on auroit éternellement à se défier : que le Prince Maure demandoit ce qu'il eût falu en bonne politique éxiger de lui, s'il ne l'eût pas demandé ; & qu'il feroit assurément beaucoup moins de mal en Afrique, qu'il n'en feroit en Espagne, s'il y restoit : Que lors qu'il en feroit, une fois sorti, l'on n'auroit plus afaire qu'au jeune Roi de Grénade, qui n'avoit ni assez de valeur ni assez de conduite pour se soutenir contre les troupes victorieuses de Sa Majesté : Qu'enfin les afaires étoient si avancées, & la consternation si grande parmi les Maures, que l'on auroit infailliblement achevé la conquête de tout le Roiaume de Grénade, avant que l'Oncle du Roi fut en état d'y amener du seccurs, quand même il seroit assez heureux pour en obtenir.

La Reine proposa l'avis de Ximenez à Ferdinand ; & ce Prince ne se contenta pas de l'aprouver, mais il ajouta, qu'il étoit lui seul plus éclairé, & qu'il penetroit mieux les véritables interêts de l'Etat, que tout le Conseil ensemble ; ainsi la demande du Prince Maure y ayant été proposée une seconde fois, l'avis de Ximenez passa tout d'une voix, & le Prince partit quelques jours aprés avec trois ou quatre mille Maures des plus riches & des plus grands Seigneurs du Royaume pour ne jamais revenir en Espagne.

Il n'y avoit plus rien à conquérir que la ville de Grénade, & quelques autres petites Places aux environs qui s'étoient maintenuës à l'abri de cette grande Ville. Pour en achever la conquête, Ferdinand & Isabelle envoïérent au Roi de Grénade le Comte de Tendilla. Il étoit chargé de représenter à ce Prince, que les Rois de Castille & d'Arragon avoient exécuté le dernier Traité qu'ils avoient conclu ensemble : Que les villes d'Amerie, de Baça & de Guadix avoient été conquises : Que les Princes Chrêtiens avoient fait même quelque chose de plus, en contraignant le Prince son Oncle de sortir du Roiaume de Grénade pour se retirer en Afrique : Qu'il étoit juste que de son côté il leur remît la ville de Grénade, comme par le même Traité il s'étoit obligé de le faire : Qu'en ce cas il avoit ordre de lui ofrir quatre milions de maravedis de pension, avec tous les lieux de la Taa d'Andarax, & leurs revenus, pour sa résidence & pour sa subsistance.

Le Roi répondit que son dessein avoit toûjours été d'éxécuter de bonne foi le dernier Traité qu'il avoit conclu avec les Rois de Castille & d'Arragon mais qu'il y avoit si peu de tems qu'il étoit rétabli dans Grénade, qu'il n'avoit pas encore pû s'y rendre assez absolu pour en disposer conformément au Traité ; que la liaison étroite qui avoit toûjours été entre lui & les Princes Chrêtiens, l'avoit rendu suspect ; que ses actions étoient éclairées, & que le peuple se tenoit sur ses gardes : Que le moindre soupçon que l'on auroit, qu'il eût dessein de rendre Grénade, sufiroit pour lui faire perdre la liberté, & peut-être même la vie ; qu'ainsi il étoit de l'interêt de ses maîtres de lui laisser tout le tems dont il avoit

besoin pour s'assurer de Grénade : Que de précipiter trop l'éxécution de ce dessein étoit le moyen infaillible de le faire manquer ; qu'on pouvoit cependant se reposer sur sa foi, & que quand il en seroit tems, il n'oublieroit rien pour l'éxécution de sa parole, sans qu'il fut besoin de l'en soliciter.

La réponse du Roi de Grénade satisfit aussi peu les deux Rois, que le Comte de Tendilla, qui la leur avoit fait savoir par un Exprés. On lui dépêcha aussi-tôt le même courier, avec de nouveaux ordres de soliciter incessamment la reddition de Grénade ; & comme l'on soupçonna que le Roi n'étoit pas content des prémieres offres qu'on lui avoit faites, on lui ordonna de lui en faire de nouvelles, & même de lui ofrir qu'il porteroit toute sa vie la qualité de Roi de Grénade, & qu'on le laisseroit joüir de tous les honneurs de la Royauté.

A ces nouvelles instances le Roi de Grénade fit la même réponse qu'aux prémieres ; & ses délais ayant été pris pour un refus, les Rois de Castille & d'Arragon résolurent de faire une nouvelle Armée, & d'assiéger Grénade dans toutes les formes. Le Roi de Grénade, qui l'avoit prévû, n'atendit pas qu'on l'ataquât. Il commença la guerre le prémier, en solicitant à la revolte les peuples d'el Pacherra, des montagnes, & de la valée de Lecrin. Ses desseins furent d'abord suivis de quelque succés ; car il assiégea & prit les fortes places d'Alhendin & de Marchenne. Mais la fortune peu accoûtumée à le favoriser, lui tourna bien-tôt le dos : Ferdinand ne se fut pas plutôt mis en campagne, qu'il remit sous le joug tous ceux qui s'étoient revoltez ; reprit toutes les places dont le Roi Maure venoit

noit de s'emparer, & le reduisit lui-même à se renfermer dans Grénade.

L'Hiver qui suivit cette glorieuse campagne, fut emploïé aux préparatifs du siége; & dés que le Printems fut arrivé, Ferdinand envoïa le Marquis de Villaina avec trois mille chevaux, & dix mille hommes de pié, pour ruiner toutes les petites places des environs de Grénade, & désoler toute la campagne; afin que les Grénadins ne pouvant faire la recolte accoutumée, fussent plus aisément réduits par la famine. Ce fut encore dans cette vûë qu'on obligea les peuples des villes que l'on venoit de ruïner, & la plus grande partie des habitans de la campagne, à se retirer dans Grénade, afin que les vivres & les munitions étant plutôt consommées, la ville fut aussi plutôt contrainte de se rendre.

Mais comme Ferdinand ne doutoit pas que les Grénadins ne s'opposassent de tout leur pouvoir à ces éxécutions militaires, il suivit lui-même avec le reste de l'Armée, qui étoit composée de sept mille chevaux & de trente mille fantassins presque tous vieux soldats. Outre Ferdinand, qui étoit lui-même un habile Général, elle étoit remplie d'un grand nombre d'Oficiers expérimentez, qui s'étoient presque tous distinguez dans les guerres précédentes. Le fameux Gonzalve de Cordouë étoit de ce nombre; c'est lui qui par ses grands exploits mérita depuis le surnom de grand Capitaine: Il étoit dés-lors intime ami de Ximenez, & cette liaison dura autant que sa vie.

Le Marquis de Villaina ayant éxécuté sa commission, vint rejoindre le gros de l'Armée. Alors toutes les troupes étant réünies, l'on força le chemin creux & le Pont de Tablatte; & toute l'Armée étant entrée par là dans la

plaine

plaine de Grenade, campa à une lieuë de cette ville, résoluë de n'en point partir qu'elle ne l'eût contrainte de se rendre. L'on travailla aussi-tôt aux retranchemens. A peine furent-ils achevez, que la Reine de Castille par les conseils de Ximenez vint au camp avec les Princes ses enfans, résoluë de n'en point partir que la ville ne fût prise. Le motif d'un pareil conseil étoit de rompre les mesures de Ferdinand : Il avoit consenti à la réünion du Royaume de Grenade à la Couronne de Castille ; mais il l'avoit fait avec tant de repugnance, qu'il y avoit lieu de craindre que si on le laissoit le maître de l'Armée, il ne fist cette grande conquête à son profit. L'on prétend même qu'il le tenta ; & que sans Consalve qui rompit ses desseins, il en seroit venu à bout. Ximenez, qui étoit le conseil de Consalve, se méla si secrétement de cette intrigue, que Ferdinand, tout défiant qu'il étoit ; n'en eût pas le moindre soupçon ; de là vint que tout son ressentiment tomba depuis sur Consalve. Quoi qu'il en soit, la nuit, qui suivit le jour de l'arrivée de la Reine, le feu s'étant mis à sa Tente, la consuma avec plusieurs autres, qui étoient autour. Cet accident fût cause qu'on bâtit des hutes de terre couvertes de tuiles, avec des ruës comme dans une Ville ; & chaque corps ayant pris soin de fortifier son quartier, il se fit du camp une Ville fermée de tours & de murailles avec un fossé profond, & quatre ruës principales qui répondoient aux quatre portes ; le camp par ce moyen devint également assuré & contre le feu & contre les sorties presque continuelles que faisoient les assiégez. Cette nouvelle Ville, que l'on nomma depuis Sainte Foi, fit perdre courage aux Maures ; qui virent par là une ré-

résolution constante de ne point quiter le siége que la ville ne fût prise.

Leur dessein étoit d'atirer Ferdinand hors de ses retranchemens, & de l'obliger à remettre la décision de cette afaire à un combat général ; mais ce sage Prince, qui étoit persuadé que la famine sans rien risquer, le rendroit à la fin maître de la place, ne voulut rien confier au hazard.

Sa conjecture ne fût pas vaine ; car aprés que le siége eut duré huit mois & dix jours, depuis le vingt-sixiéme d'Avril de l'année 1491, jusqu'au deuxiéme de Janvier de l'année 1492, aprés que les Maures eûrent fait pusieurs tentatives inutiles pour forcer le camp de Ferdinand, & pour l'atirer à la campagne, aprés avoir éprouvé pendant plusieurs mois tout ce que la famine a de plus terrible : Enfin se voyant sans vivres, sans ressource, sans sécours, & sans aucune espérance d'en avoir, ils furent contraints de rendre Grenade à composition.

Aprés que l'on eut disputé pendant prés de deux mois des conditions de cette fameuse reduction, l'on convint enfin que le Roi & le peuple de Grenade remétroient de bonne foi aux Rois de Castille & d'Arragon dans l'espace de quarante jours l'Alhambra, la ville de Grenade, & toutes ses dépendances : Qu'à l'avenir les Maures, tant de la ville que du reste du Royaume, ne reconnoîtroient point d'autres Souverains que la Reine de Castille & ses successeurs : Que pour sureté de cet acord l'on donneroit en ôtage la veille de la reddition, cinq cens personnes d'entre les enfans & les fréres des principaux de la Ville pour être au pouvoir des Rois de Castille & d'Arragon l'espace de dix jours, pendant qu'ils prendroient posses-

possession des Forteresses & de la Ville, & qu'ils y metroient des troupes & des munitions.

Les deux Rois Chrétiens de leur côté promirent, tant pour eux que pour leurs successeurs, de prendre sous leur protection tous ceux d'entre les Maures qui voudroient rester en Espagne; de les considérer & chérir comme leurs autres sujets; de ne consentir jamais qu'il leur fût fait aucun tort ni aucun déplaisir; ni que l'on agît contr'eux autrement que par les formes ordinaires de la justice, & de les maintenir dans la jouïssance des biens, des droits & des priviléges dont ils avoient été en possession jusques alors: Que pour ceux qui ne voudroient pas vivre en Espagne, il leur seroit permis de disposer, comme il leur plairoit, de tous leurs biens, tant meubles qu'immeubles, & qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter en Afrique. L'on acorda au Roi en particulier tout ce qui lui avoit été ofert par le Comte de Tendilla, excepté la qualité de Roi, & les honneurs dûs à la Royauté.

Le jour étant venu que le Roi de Grenade devoit remettre l'Alhambra & les autres Forteresses, le Cardinal Mendosse Archevêque de Toléde, acompagné de Ximenez, de la plupart des Oficiers, & d'un grand nombre de Noblesse, & suivi des meilleures troupes, & de quantité d'artillerie, partit pour en aler prendre possession au nom de la Reine de Castille. Tout se passa fort paisiblement, & de bonne foi. Le Cardinal s'étant saisi de tous les postes, fit arborer sur les plus hautes tours la Croix que l'on portoit devant lui, & les étendars de Castille. A cette vuë l'Armée Chrêtienne, qui n'étoit qu'à demie lieuë de la ville, témoigna sa

sa joye par quantité de décharges, & par toutes les marques de réjoüissance que l'on a coutume de donner dans ces ocasions. En même tems Ferdinand & Isabelle marchérent vers la ville pour en aler prendre possession. Lors qu'ils en furent proche, ils rencontrérent le Roi de Grenade qui en sortoit. Il voulut mettre pié à terre pour les saluër, mais ces Princes ne le voulurent point soufrir : Ils lui rendirent au contraire, mais pour la derniére fois, tous les honneurs qu'ils lui eussent pû rendre, s'il avoit encore été maître de tout le Royaume de Grenade. Ils se séparerent ainsi, apparemment fort satisfaits les uns des autres. Ce Prince dépouillé fût prendre possession des lieux qui lui avoient été assignez pour sa résidence, & les deux Rois Chrêtiens entrérent dans Grenade, dont ils ne pouvoient assez admirer la beauté.

Cette ville étoit alors au plus haut point de sa gloire & de sa magnificence : Il y avoit plus de trois cens ans que les Rois de Grenade travailloient à l'envi à l'embellir. Le seul Mahomet Alamar, lequel fit bâtir l'Alhambra qui servoit de Forteresse à la Ville, & de Palais aux Rois de Grenade, & qui étoit le plus bel édifice, & le mieux fortifié de toute l'Europe, y fit de si prodigieuses dépenses, qu'on crût qu'il avoit trouvé le sécret de faire de l'or. Elle étoit sans contredit la plus grande ville de toute l'Espagne : Son enceinte étoit de plus de quatre grandes lieuës de circuit ; ses murailles étoient à peu prés d'une même structure, & l'on y avoit ajoûté à une distance égale les unes des autres, plus de mille tours ornées de crenaux, qui ne servoient pas moins à l'embellir, qu'à la fortifier. L'on y comptoit soixante & dix mille maisons,

&

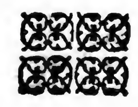
& plus de trois cens mille habitans. On la divisoit alors en quatre principaux quartiers, l'Alhambra, Grenade, l'Albayzin & l'Antequerúla, ainsi nommée, parce que cette partie de la Ville fût premiérement habitée & bâtie par des Maures venus d'Antequerra. Comme elle est toute située sur plusieurs côtaux, & que le païs des environs est fort beau, elle a les plus beaux aspects du monde. D'ailleurs quoi qu'elle soit située dans la partie la plus méridionale de toute l'Espagne, l'air y est si sain à cause de sa pureté & du grand nombre des riviéres, des sources, & des fontaines qui arrôsent tout le païs, que les Maures avoient coutume de dire que le Paradis étoit situé dans cette partie du ciel qui répond sur cette Ville. A present Grénade, aussi-bien que le Royaume qui en porte le nom, ont bien changé de face; car au lieu qu'autrefois le dernier étoit rempli d'un nombre incroyable de Villes, de Bourgs, de Châteaux & de Villages, l'un & l'autre est aujourd'hui ruïné; & presque tout dépeuplé; ce n'est pas que Ferdinand & Isabelle ayent rien épargné pour maintenir cette belle conquête dans tout l'éclat où ils l'avoient trouvée; ce fût dans cette vuë qu'Aléxandre VI. à leur solicitation établit dans Grénade un Archevêché & une Université, qui a encore aujourd'hui beaucoup de réputation; mais les fréquentes revoltes des Maures, & le banissement général qui en fût fait de toute l'Espagne en 1609, l'ont réduite en l'état où on la voit aujourd'hui, c'est à dire, fort peu semblable à ce qu'elle étoit, lors que Ferdinand & Isabelle en firent la conquête.

Cependant les Rois de Castille & d'Arragon étant entrez dans cette belle ville d'une maniére qui avoit quelque chose de l'air des anciens triomphes, ils y firent observer la capi-

pitulation avec tant de soin, donnérent si bon ordre à la Police de la Ville, & sçûrent si bien caresser la Noblesse & le peuple, que les nouvelles en étant portées par tout le Roiaume, chacun se soûmit de bon cœur à ces nouveaux maîtres ; & s'il resta quelque regret du changement arrivé dans cet état, ces peuples le sçûrent si bien cacher, qu'il n'en parut rien du vivant de Ferdinand & d'Isabelle qui les avoient conquis, qu'en une seule rencontre qui n'eut pas de suites, comme on le rapportera dans la continüation de cette Histoire. Ainsi par la valeur de Ferdinand, la prudence d'Isabelle, le zéle & les conseils de Ximenez, la Religion Chrêtienne fut rétablie dans toute l'Espagne ; la Secte de Mahomet en fut banie, aussi-bien que la domination des Maures, qui y avoient regné pendant prés de huit cens ans ; Ferdinand & Isabelle aquirent pour eux-mêmes & pour leurs Successeurs, la qualité de Rois Catholiques *, qu'on leur donnera desormais dans cette Histoire.

* Aléxandre VI. qui étoit Espagnol de nation, leur donna cette qualité, aussi-tôt aprés la prise de Grénade à l'exemple des Rois de France, qui portent depuis tant de siécles celle de Rois Très-Chrêtiens.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE



HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVEQUE DE TOLEDE, ET REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

Mort du Cardinal Mendosse, Archevêque de Tolède. Divers avis que ce Cardinal donne avant sa mort à leurs Majestez Catholiques. Ximenez est élevé à l'Archevêché de Tolède. Sa manière de vie. Il travaille à la Réformation de l'Ordre de Saint François. Les traverses qu'il eût dans l'execution de ce dessein le mettent en danger de sa vie. Grands diférens avec le Chapitre de Tolède.

SI la conquête de Grenade fut glorieuse aux Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, elle fut extrémement funeste au Cardinal Mendosse, Archevêque de Tolède. Il tomba dangereusement malade des fatigues qu'il s'étoit

toit donné pendant le siége ; & la réduction de Grenade, & cette maladie jointe à son grand âge, aprés l'avoir fait languir deux ans, firent presque desespérer de sa vie. Les Rois Catholiques ayant apris le danger où il étoit, le furent visiter. Ce fût un honneur qu'ils rendirent autant à son mérite, & aux services qu'il leur avoit rendus, qu'à sa naissance & au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat. La confiance qu'ils lui témoignérent en cette occasion, fit bien voir que l'estime qu'ils faisoient de lui, avoit du moins autant de part à cette visite, que toute autre considération. Car aprés lui avoir fait connoître de le maniére du monde la plus obligeante la part qu'ils prenoient à son mal, la Reine ordonna à tout le monde de sortir de sa chambre ; & s'étant assise avec Ferdinand proche de son lit, elle lui dit que l'apréhension qu'ils avoient de le perdre, les obligeoit de profiter du reste d'une vie qui avoit toûjours été si utile à l'Etat, & qu'ils le conjuroient dans cette vûë de leur donner avec sa sincérité ordinaire tous les avis qu'il croiroit leur être avantageux.

Le Cardinal, aprés avoir remercié leurs Majestez de l'honneur qu'ils lui faisoient de le visiter, & de la confiance qu'ils vouloient bien lui marquer, leur dit que l'état où il se trouvoit ne lui permettant pas de dissimuler la vérité, & ne pouvant pas d'ailleurs se dispenser de leur obéïr, & de répondre à l'honneur qu'elles lui faisoient de le consulter ; il les prioit de trouver bon qu'il leur donnât deux avis qu'il estimoit également importans à la gloire & au repos de l'Etat ; & d'atribuër à son zéle pour leurs Majestez la liberté dont il seroit contraint d'user en les donnant. Le premier étoit de faire la paix avec le Roi de France *; & quand ils l'auroient faite, de la garder

*Charles VIII.

der inviolablement : Le second, de marier le Prince d'Espagne leur fils * avec la Princesse Jeanne qui s'étoit retirée en Portugal.

* Don Jean.

Le Cardinal qui se trouvoit ce jour-là un peu mieux, ajouta pour appuier le premier avis, que la conquête du Roiaume de Grénade encore toute récente, exigeoit absolument que l'on entretint un grand nombre de troupes, dont l'on pût au besoin former tout d'un coup une puissante Armée ; que les conquêtes ne se conservoient que par les mêmes moyens dont l'on s'étoit servi pour les faire : Que quelque bonne mine que fissent les Maures, ils ne pouvoient soufrir que trés-impatiemment de se voir privez de leurs Rois naturels, & d'être assujétis pour toûjours à la Couronne de Castille : Qu'à la premiere occasion favorable qui se présenteroit, ils ne manqueroient jamais de se revolter : Que le seul moyen de les en empêcher étoit de les mettre dans l'impuissance de le faire : Que l'Oncle du Roi de Grénade étoit en Afrique ; qu'il y solicitoit continuellement de puissans sécours, & qu'il les pressoit d'autant plus vivement, qu'il savoit bien que l'autorité de leurs Majestez parmi des peuples nouvellement conquis, ne pouvoit être que trés-mal afermie : Qu'à la vérité l'état des afaires d'Afrique ne lui avoit pas permis de les obtenir jusques alors ; mais qu'il ne faloit qu'un moment pour changer les choses de face : Que ce Prince avoit emporté de grands trésors ; qu'il avoit la réputation d'être fort brave ; qu'il n'en faloit pas davantage pour faire déborder en Espagne un nouveau déluge de Maures, qui aprés avoir reconquis le Royaume de Grénade, ne seroient que trop sufisans pour pousser les conquêtes plus loin, & réduire peut-être la Castille à des extrémitez contre lesquelles l'on

D ne

ne pouvoit trop se précautionner : Qu'il s'ensuivoit de là évidemment qu'il faloit demeurer armé, & tenir sur pié de puissantes troupes ; mais que bien loin de les mener à l'extrémité de l'Espagne contre le plus puissant Prince de la Chrêtienté ; où elles seroient absolument inutiles pour la conservation du Roiaume de Grénade, il en faloit mettre une partie dans le cœur de ce Roiaume, & l'autre sur les frontieres, afin de tenir de tous côtez les Maures en bride, & d'être en état de s'opposer aux sécours qui pourroient venir d'Afrique.

Le Cardinal, qui avoit toûjours fait profession d'une piété trés-sincére, & qui en étoit encore plus vivement pénétré dans le danger où il se trouvoit, ajoûta à ces raisons de politique ; Qu'il ne faloit point attribuër aux forces humaines, mais à la protection que Dieu avoit accordée aux armes de leurs Majestez, le succés étonnant de la guerre de Grénade : Qu'il étoit à craindre, que si au lieu de continüer à les emploïer contre les Infidéles, l'on s'en servoit contre le Fils ainé de l'Egise, ce sécours venant à manquer, l'on ne perdît contre les François la gloire & la réputation que l'on avoit aquis contre les Maures : Qu'au moindre échec que leurs troupes recevroient sur les frontieres d'Espagne, la revolte des Maures, & la perte du Roiaume de Grénade étoient infaillibles ; & que quelques avantages qu'on pût obtenir contre le Roi Trés-Chrêtien, ils n'égaleroient jamais la perte que feroient l'Eglise & l'Etat, si l'Empire des Maures se rétablissoit en Espagne.

Il ajoûta, en s'adressant à Ferdinand, que le recouvrement qu'il prétendoit faire par les armes des deux Comtez de Roussillon & de Cerdagne, n'étoit ni juste ni de saison ; qu'il n'étoit pas de saison,

saison, parce que, comme il venoit de le faire voir, l'état des afaires ne permetoit pas qu'on emploïat ailleurs des troupes absolument nécessaires pour la conservation du Roiaume de Grénade. Qu'il n'étoit pas juste non plus ; qu'il savoit mieux que personne, que le feu Roi d'Aragon son pere avoit engagé les deux Comtez, dont il s'agissoit, au Roi de France Louïs XI. pour trois cens mille écus qu'il lui avoit prêté dans le plus grand besoin où il se fut jamais vû : Que le Contract d'engagement portoit à la vérité que le Roi d'Aragon pourroit les retirer dans neuf ans, à compter du jour du contract, en rembourçant le principal & les interêts ; mais qu'il portoit aussi, que s'il ne le faisoit pas pour quelque raison que ce pût être dans le terme préfix, il n'y seroit plus reçû, & que la proprieté du Roussillon & de Cerdagne demeureroit aquise au Roi de France : Que le feu Roi avoit laissé passer ce terme sans parler de les retirer : Que quoi qu'en vertu du contract sans autre formalité le Roi de France fut devenu propriétaire des deux Comtez, il n'avoit pas laissé pour une pure abondance de droit de faire sommer par un Héraut le Roi d'Aragon de retirer les Comtez : Que ce Prince ne l'aiant pas fait, Sa Majesté Trés-Chrêtienne les avoit réünis à sa Couronne, & les avoit laissez en mourant au Roi Charles VIII. son fils unique & son successeur : Qu'il y avoit neuf ans que ce Prince en étoit paisible possesseur : Que conjointement avec son pere il y avoit trente ans qu'il en joüissoit sans contestation : Qu'ún si long terme les ayant rendus aussi inaliénables que les autres Provinces de France, la guerre qu'il feroit pour les recouvrer, ne pouvoit être juste : Qu'ainsi il étoit persuadé que leurs Majestez ne pouvoient

mieux faire que de conclure une bonne paix avec Sa Majesté Trés-Chrétienne, & de la garder inviolablement.

Pour comprendre l'importance du second avis, il faut reprendre les choses de plus loin, & supposer que Henri IV. dernier Roi de Castille, frere & prédécesseur immédiat d'Isabelle, passoit si absolument pour impuissant, que c'est encore aujourd'hui le surnom que lui donnent tous les Historiens d'Espagne, pour le distinguer des autres Rois de Castille, qui ont porté comme lui le nom de Henri. Son premier mariage avec Blanche de Navarre ne contribua pas peu à lui aquérir ce titre : Il eût beau la répudier pour se venger des plaintes qu'elle avoit faites, d'être obligée de garder dans le mariage une continence à laquelle elle ne s'étoit point atenduë ; son second mariage avec Jeanne Infante de Portugal ne rétablit pas sa réputation ; sa stérilité pendant plusieurs années avoit persuadé tout le monde qu'il étoit incapable de se faire des successeurs, & l'on regardoit déja la Princesse Isabelle sa sœur [celle-là même dont l'on a parlé jusqu'à present] comme son heritiere, lorsque la Reine devint grosse, & acoucha d'une fille, la plus belle, à ce qu'on dit, mais aussi la plus malheureuse Princesse de son siécle : C'est cette Jeanne de Castille dont l'on a déja parlé dans le livre précédent.

Le bruit courut aussi-tôt que Henri ne pouvant non plus avoir d'enfans de sa seconde femme que de la premiere, avoit mieux aimé que Bertrand de la Cueva son favori, qui fut depuis Duc d'Albuquerque, suppléât à son défaut, que de passer pour impuissant. Isabelle y avoit plus d'interêt que personne ; puisque, supposé que cette fille passât pour légitime,

gitime, étant plus proche d'un dégré, & representant son pere, elle excluoit manifestement de la succession à la Couronne de Castille, qu'elle s'étoit accoûtumée à regarder comme une chose qui ne lui pouvoit être enlevée. Ainsi soit que l'interêt agît tout seul, ou qu'en éfet elle fut persuadée que le Duc d'Albuquerque étant le pere de cette fille, elle ne devoit pas succéder aux Couronnes de Castille ; Henri étant mort, elle forma un puissant parti, se mit à sa tête, & aluma la guerre dans l'Etat. Mais ne se sentant pas assez forte pour faire passer sa Niéce prétenduë pour illégitime, elle eût recours à Ferdinand, & l'épousa, à condition qu'il apuïeroit son parti de toutes les forces d'Aragon. Il entra aussi-tôt dans la Castille à la tête d'une puissante Armée, en se joignant aux Grands qui tenoient le parti d'Isabelle ; il défit en bataille rangée les partisans de la Princesse Jeanne, la contraignit de se retirer en Portugal, obligea les Etats de Castille de la déclarer batarde ; fit reconnoître la Reine Isabelle sa femme pour seule légitime héritiere du feu Roi Henri son frere, & la maintint toûjours depuis dans la paisible possession de la Castille, & des Couronnes qui en dépendent.

Le Cardinal Mendosse, qui avoit été témoin oculaire de ce que l'on vient de raconter, le supposa manifestement dans l'avis qu'il donna aux Rois Catholiques de marier l'Infant leur fils avec la Princesse Jeanne : Il soutint ensuite que c'étoit l'unique moyen d'assurer le repos de la Castille, & d'éviter une guerre qui ne pouvoit que lui être trés-funeste, si cette Princesse épousoit quelque puissant Prince, qui fut en état de faire valoir les droits qu'elle prétendoit avoir à cette Couronne, ou qu'elle en

eût des enfans, qui apparemment ne seroient pas d'humeur de négliger les prétentions de leur mere. Il ajoûta, en s'adressant à la Reine, que c'étoit le seul moien qu'elle avoit de reparer le tort qu'elle pourroit avoir fait à cette Princesse sans s'en faire à elle-même. Que le respect dû à la Majesté Royale avoit empêché de vérifier l'impuissance prétenduë du feu Roi son frere, comme on l'auroit pû faire à l'égard d'un particulier; qu'il avoit toûjours maintenu que la Princesse Jeanne étoit légitime; Qu'il avoit persisté dans cet aveu au lit de la mort, & que ce moment fatal qui oblige de découvrir les veritez les plus cachées, n'ayant pû porter ce Prince à changer de sentiment, le moins qui pouvoit en résulter en sa faveur, étoit de douter si elle étoit légitime: Que le doute dans les occasions de cette importance obligeoit de prendre le plus seur, c'est à dire, de lui rendre justice; que cela se feroit en la mariant avec le Prince d'Espagne; que ce mariage reparoit le tort qu'on auroit pû lui faire; qu'ainsi il croïoit qu'il étoit de la derniere importance de le conclure au plûtôt, & de l'éxécuter dés que l'âge du Prince d'Espagne pourroit le permettre.

La liberté dont avoit usé le Cardinal en apuïant les deux avis que l'on vient de raporter, déplut également à leurs Majestez Catholiques. La Reine qui ne pouvoit soufrir qu'on revoquât en doute la justice de ses droits sur la Couronne de Castille, en fut si choquée, que quelque cas qu'elle eût fait jusques alors du Cardinal, elle ne fit pas dificulté de dire depuis, que sa derniere maladie lui avoit altéré l'esprit. Mais comme elle avoit ses vûës, elle jugea à propos de dissimuler, & lui demanda avec la même tranquilité que si elle n'en

n'en eû[illegible]t été ofencée, s'il n'avoit pas encore que[illegible] avis à lui donner touchant son successeur.

Le Cardinal, qui apparemment avoit été prévenu par cette Princesse, à qui il devoit tout ce qu'il étoit, & qui croïoit n'avoir plus rien à ménager avec Ferdinand, répondit que puisque Sa Majesté lui ordonnoit de lui dire son sentiment sur ce point qui n'étoit pas des moins importans au repos de l'Etat, il ne pouvoit s'empêcher de lui dire, que l'Archevêque de Tolède étant, comme Primat d'Espagne, le Chef du Clergé, la premiere personne du Roïaume aprés les Princes du Sang en qualité de Grand Chancelier de Castille, & le plus riche particulier de toute l'Espagne; il étoit de la derniere conséquence de n'élever à cette dignité qu'une personne, du zéle & de la fidélité duquel l'on seroit bien assuré: Qu'il y avoit pour cet éfet deux inconveniens également à éviter; l'un d'y nommer un étranger, quel qu'il pût être: que les Loix fondamentales de l'Etat s'y opposoient formellement; & que d'ailleurs les Castillans ne soufriroient jamais que contre les Privilèges de leur Nation, cette grande dignité fut occupée par un homme qui ne seroit pas de leur païs: Que cet inconvenient évité il faloit bien se garder de tomber dans un autre, qui consistoit à en pourvoir une personne de qualité, comme l'on avoit fait jusques alors; mais qu'il y faloit élever un homme de mérite, & dont la capacité & les talens extraordinaires suppléassent à la naissance. La raison qu'il en rendit, fut que les Grands & la Noblesse de Castille avoient besoin d'être humiliez; qu'ils en avoient usé jusques alors à l'égard de leurs Rois avec une insolence qui ne pouvoit plus se dissimuler:

Que le peuple gémissoit sous le joug de ces petits tirans : Que le plus doux moyen, & en même tems le plus éficace de les ranger à leur devoir, étoit de les afoiblir, en rompant l'union étroite qu'ils conservoient depuis si long tems avec le Clergé ; & que cela arriveroit infailliblement, si l'on donnoit un Chef à ce premier corps de l'Etat, qui n'eût aucune liaison avec eux ni par sa naissance ni par ses aliances.

Ces dernieres paroles du Cardinal touchérent si vivement le Roi Catholique, que quoi qu'il fut le plus dissimulé de tous les hommes, il eût toutes les peines du monde de s'empêcher de le témoigner ; en éfet ce Prélat venoit de choquer directement par ce dernier avis le plus délicat de tous les interêts qu'il eût pour lors à ménager. Il y avoit long tems qu'il souhaitoit avec la plus forte passion de procurer l'Archevêché de Toléde à l'un de ses batards, qui étoit Don Alonce, Archevêque de Saragosse, & il n'avoit rien épargné pour y disposer l'esprit de la Reine. Il avoit en cela un double interêt ; il consistoit à procurer un puissant établissement, sans qu'il lui en coûtat rien, à un fils qui lui étoit fort cher, & à se rendre à peu prés aussi absolu dans la Castille, qu'il l'étoit dans l'Aragon ; ce qu'il croïoit ne lui devoir pas être dificile, quand il auroit mis à la tête du Clergé & du Conseil d'Etat une personne puissante, & qui seroit aussi aveuglément dans ses interêts, qu'il avoit lieu de l'esperer de l'Archevêque de Saragosse. Cependant comme il étoit étranger, & qu'il ne cédoit en qualité qu'aux Princes de Sang, le Cardinal venoit de lui donner l'exclusion formelle, & la maniere dont la Reine lui avoit paru recevoir cet avis, lui donnoit lieu d'a-

pré-

prehender qu'elle ne s'obstinât à l'executer. Il étoit occuppé de ces pensées qui se presentoient en foule à son esprit, lorsque la Reine, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éluder les solicitations qu'il lui pourroit faire en faveur de l'Archevêque de Saragosse, demanda au Cardinal, s'il ne connoissoit point quelqu'un qui eût toutes les qualitez qu'il venoit de lui marquer.

Le Cardinal, qui estimoit éfectivement Ximenez autant qu'il le méritoit, & qui peut-être agissoit de concert avec la Reine, lui répondit qu'il ne croïoit pas qu'il y en eût dans toute l'Espagne qui les possédât dans un dégré plus éminent que le P. Ximenez, Confesseur de Sa Majesté.

Il aloit s'étendre sur ses loüanges; mais la Reine, qui avoit tout ce qu'elle s'étoit proposé, & qui étoit outrée d'ailleurs de l'avis que le Cardinal lui avoit donné touchant le mariage du Prince d'Espagne, se leva en lui disant, qu'un plus long entretien ne pouroit qu'augmenter son mal. Elle sortit aussi-tôt; le Roi la suivit, & le Cardinal mourut quelques jours aprés.

Cette mort donna lieu à une infinité de brigues que firent tous les Grands de Castille pour mettre l'Archevêché de Toléde dans leur famille; mais il n'y en eût point de plus forte que celle du Roi Catholique en faveur de l'Archevêque de Saragosse. Cependant il n'y en avoit point à qui la Reine fut plus éloignée de le donner. Elle haïssoit generalement tous les batards du Roi Catholique, mais elle avoit encore plus d'aversion pour D. Alonse que pour les autres, par la seule raison qu'il étoit fils de la Comtesse d'Eboli, qui étoit celle de toutes les maitresses du Roi qu'elle avoit le plus irréconci-

liablement haïe : D'ailleurs comme elle n'étoit pas moins habile que Ferdinand, elle avoit pénétré ses desseins ; comme elle étoit infiniment jalouse de l'autorité souveraine qu'elle s'étoit reservée toute entiere, comme propriétaire de la Castille, elle n'avoit garde de faire des démarches qui pussent donner atteinte ; en donnant lieu au Roy de la partager avec elle: Ainsi quoi qu'il pût faire en faveur de l'Archevêque de Saragosse, elle persista toûjours dans le dessein de donner à Ximenez l'Archevêché de Toléde ; & elle l'éxécuta d'une maniere qui a quelque chose d'assez singulier pour n'en omettre aucune circonstance : Voici comme la chose se passa.

La Reine ayant destiné à Ximenez l'Archevêché de Toléde, non seulement elle ne lui communiqua pas la résolution qu'elle avoit prise ; elle en fit un fort grand secret à tout le monde, & particuliérement au Roy Catholique: Elle craignoit qu'il ne la traversât du côté de Rome, où il pouroit beaucoup sur l'esprit d'Aléxandre VI, qui étant Aragonois de nation, étoit né sujet de Ferdinand. Elle en fit pourtant expédier le Bref par les Sécretaires d'Etat ordinaires ; mais afin qu'on ne pût pénétrer son dessein, elle fit laisser en blanc le nom du pourvû, & le remplit elle-même de celui de Ximenez. Elle envoya aussi-tôt à Rome pour l'expédition des Bulles ; & les ayant reçûës un jour de Carême que Ximenez étoit prêt de partir de Madrit avec son compagnon, pour aler assister selon sa coûtume à l'Ofice de la Semaine Sainte dans un Couvent de son Ordre, la Reine l'envoïa quérir. Elle l'entretint quelque tems de choses indiférentes ; puis tirant tout d'un coup de sa poche les Bulles du Pape : Voïez, lui dit-elle, ce que

mande

mande Sa Sainteté par ces lettres que je viens de recevoir. Il les prit avec beaucoup de respect, & lut le dessus qui portoit ; *A nôtre Vénérable Frere François Ximenez, élû Archevêque de Toléde.* Il fut d'abord extraordinairement surpris ; mais revenant à soi, il se contenta de baiser ces Lettres sans les ouvrir, & les rendant à la Reine, *Madame*, lui dit-il, *ces Lettres ne s'adressent pas à moi.* Il se retira aussi-tôt, & partit pour son voïage.

La Reine, qui connoissoit parfaitement son mérite & sa capacité extraordinaire, & qui étoit persuadée qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez nécessaires pour soûtenir la premiere dignité de l'Eglise d'Espagne, fut tout à fait édifiée de lui trouver l'esprit aussi humble, qu'il étoit grand. Elle dépêcha aussi-tot aprés lui plusieurs Seigneurs de la Cour pour tâcher de lui persuader de recevoir cette importante charge. Mais étant arrivez à son Couvent, ils ne l'y trouvérent pas ; il avoit passé outre, & continüoit son chemin à grand hâte, lors qu'il fut rencontré par ces mêmes Seigneurs qui l'avoient suivi, & qui étant bien montez, n'eurent pas beaucoup de peine d'atraper un homme qui marchoit à pié, qui étoit chargé d'habits fort pésans, & qui étoit afoibli par le jeûne du Carême, que l'on pratiquoit encore en ce tems-là avec une austérité toute autre que l'on ne fait aujourd'hui.

Ils n'épargnérent rien pour lui persuader de se rendre au choix que le Pape & la Reine avoient fait de lui. Mais soit que Ximenez qui faisoit profession de la piété la plus scrupuleuse, se crût véritablement indigne de l'Archevêché de Toléde ; ou qu'il fut persuadé que sa résistance seroit vaine, & qu'il le recevroit avec d'autant plus de gloire, qu'il auroit fait

plus de dificulté de l'accepter, tous leurs éforts furent inutiles, & il falut un commandement exprés du Pape pour l'obliger d'accepter une charge qui faisoit l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs du Royaume.

Il fit même quelque chose de plus: Car lors qu'il falut donner son consentement, il ne le fit qu'à deux conditions; l'une que pour quelque considération que ce pût être, il ne quiteroit jamais l'Eglise de Tolède, qu'on le forçoit, pour ainsi dire, d'épouser: L'autre, qu'il ne consentiroit jamais qu'on imposât un sou de pension sur cet Archevêché, l'un des plus riches de toute la Chrêtienté; ni qu'on donnât la moindre ateinte aux libertez & aux immunitez de son Eglise. La Reine lui promit tout ce qu'il voulut, mais cela n'empêcha pas que le Roi Catholique, qui ne se croyoit pas obligé par les promesses de la Reine, & qui n'étoit pas fort scrupuleux à garder les siennes, ne fit depuis la mort de cette Princesse tous ses éforts pour y donner ateinte; mais il rencontra un Prélat ferme, qui l'obligea à garder les paroles qu'on lui avoit données. L'acceptation que fit Ximenez de l'Archevêché de Tolède, fut aussi-tôt suivie de son Sacre. Il se fit avec toute la magnificence possible dans une Eglise de son Ordre proche de Burgos: Elle étoit parée des plus riches meubles de la Couronne; tous les Grands de Castille & d'Aragon y acompagnérent leurs Majestez Catholiques, & lui baisérent les mains l'un aprés l'autre à l'imitation du Roi & de la Reine; qui suivant la coûtume de ce tems-là, leur en avoient donné l'exemple.

Quoi que par son élévation à l'Archevêché de Tolède Ximenez fust devenu l'un des plus ri-

riches Prélats de la Chrêtienté ; il ne changea presque rien à sa premiére façon de vie, soit qu'il ne voulût pas passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, ou qu'il fût persuadé que les Evêques d'Espagne acoutumez à vivre avec beaucoup de magnificence, lui fourniroient bien-tôt par leurs plaintes l'ocasion d'en changer, sans qu'on lui en pût faire aucun reproche ; ou que lui étant de la derniére importance de ménager l'estime de la Reine, il attendît que cette Princesse, qui aimoit l'éclat, le pressât elle-même de vivre d'une maniére plus magnifique.

Ainsi, quoi que par tout où il acompagnoit la Reine, on eût soin de lui retenir toûjours des apartemens magnifiques, il ne se reservoit en éfet qu'une chambre trés-médiocre, dont les murailles étoient toutes nuës, & sans tapisserie en hiver comme en été ; il y faisoit mettre pour tous meubles une table sans tapis, deux chaises, un lit de trois ais sur deux traiteaux, une paillasse piquée sans matelas & sans draps. Il se couchoit & se levoit toûjours sans vouloir être servi de personne ; il ne portoit point de linge, & ne quitoit jamais l'habit de son Ordre, pas même la nuit pour se reposer : outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, qu'il observoit avec beaucoup d'austérité, il pratiquoit avec beaucoup d'exactitude ceux qui étoient ordonnez par la Régle & les Constitutions de son Ordre ; les autres jours il gardoit inviolablement tout ce que l'Eglise prescrit touchant la tempérance & la frugalité des Evêques. On ne lui servoit d'ordinaire qu'un seul plat de viande des plus communes, & si l'on s'avisoit de lui servir quelque chose de plus délicat & de mieux aprêté, il l'envoyoit aussi-tôt aux malades du lieu sans y toucher.

Ou-

Outre quelques séculiers qu'il jugea nécessaires pour les bas ofices de sa maison, il ne prit pour ses Aumôniers & ses Chapelains qu'un assez bon nombre de Religieux de son Ordre des plus graves & des plus pieux, avec lesquels il recitoit l'Office divin, & faisoit tous les exercices qu'il avoit coûtume de faire dans le Cloître. Son dessein outre cela étoit de s'en servir pour l'accompagner dans les visites qu'il avoit résolu de faire dans tout le Diocése de Tolédc dés qu'il seroit en état d'aler prendre lui-même possession de cette premiere Eglise d'Espagne, & pour confesser, prêcher, & faire toutes les instructions qu'il jugeoit nécessaires à l'éducation du peuple : Son écurie consistoit en un âne, dont il se servoit quelquefois pour se soulager dans ses voyages, qu'il faisoit toûjours à pié, comme tous ceux qui l'acompagnoient : C'étoit-là toute sa maison, tout son équipage, & tout son train. Il ne voulut pas seulement entendre parler de Chambelans, de Maîtres d'Hôtel, d'Ecuiers, de Gentilshommes, de Pages & de Laquais, quoi que tous ces Oficiers eussent été ordinaires aux Archevêques de Tolédc ses prédécesseurs. Il parloit au contraire avec un extrême mépris de cette pompe séculiére, & disoit hautement qu'un Evêque qui se reconnoissoit Ministre de Jesus-Christ pauvre, devoit faire gloire d'imiter sa pauvreté, & non pas disputer de la vanité & du faste avec les Grands du monde.

Pour ce qui est de son revenu, toutes les dépenses surperfluës étant retranchées, & le bien de ce riche Archevêché étant administré avec beaucoup déconomie, aprés en avoir pris ce qui étoit nécessaire pour sa personne & pour sa maison, il employoit le reste à secourir un nombre presque infini de pauvres.

Si Ximenez eût toûjours continué à vivre de la sorte, il seroit encore aujourd'hui la régle des plus saints Evêques, comme il passe, sans contredit, pour le modéle des plus grands politiques ; mais la vérité qui doit faire le principal caractére de l'Histoire, oblige d'avoüer, qu'il y a peu de metamorphoses semblables à la sienne. Ximenez, qui dans toutes ses actions n'avoit jusqu'alors paru ocupé que des sentimens de la piété la plus éxacte, ne fut plus rempli que des idées qui tendoient à sa propre grandeur, & à l'agrandissement de la Monarchie d'Espagne. Il ne se souvint plus ni de la médiocrité de sa naissance, ni des devoirs de l'état religieux qu'il avoit embrassé, ni de ceux de l'Episcopat dont il avoit fait d'abord toute sa gloire. Il ne s'ocupa presque plus, du moins à l'extérieur, que des afaires politiques ; l'ambition parut sa passion dominante, & il n'égala pas seulement ses prédécesseurs en magnificence, mais il les surpassa de beaucoup ; ce n'est pas qu'on lui puisse reprocher aucun de ces défauts grossiers qui ont deshonoré tant de grands hommes, au contraire il fit toûjours profession d'une haute probité ; il aima la justice jusqu'à l'excés, & l'appuia toûjours de toute son autorité ; il ne se lassa jamais d'être le protecteur des pauvres, des gens de bien, & de tous ceux qu'il sçavoit être injustement oprimez ; l'on ne peut pas même nier qu'il n'ait fait de fort grandes choses pour la gloire de l'Eglise & de la Religion. Mais tout cela se faisoit avec un air de faste & de grandeur, qui faisoit bien connoître qu'il ne travailloit que pour la sienne, & qu'il n'avoit point d'autre dessein que celui de s'immortaliser. On peut dire qu'il y a réüssi mieux que personne, puis qu'il pas-

passe encore aujourd'hui pour le plus grand génie & le plus heureux politique qui ait jamais gouverné l'Espagne.

Mais le changement dont on vient de parler n'arriva pas tout d'un coup : voici quelle en fut la cause ou le prétexte. La maniére dont Ximenez continuoit de vivre, aprés son élevation à la prémiére Dignité Ecclésiastique de l'Espagne, déplût également aux Grands & aux Evêques qui se trouvoient alors à la Cour. Comme le choix que la Reine en avoit fait, y avoit été fort mal reçû de tous les Grands qui avoient prétendu à l'Archevêché de Tolède, ils ne manquérent pas d'interpréter toutes ses actions en mauvaise part, & d'en faire la peinture du monde la plus odieuse; ils publiérent aussi-tôt qu'il n'avoit d'un Evêque que le seul nom, & qu'il n'avoit pas même voulu en prendre l'habit; ils apellérent la frugalité de sa table, une mesquinerie honteuse; l'épargne qu'il faisoit de son revenu pour les pauvres, l'éfet d'une avarice sordide; son éxactitude dans tous les éxercices de sa charge, un avilissement de l'Episcopat; & enfin sa modestie & sa modération, une lâcheté & une bassesse.

La Reine avoit beaucoup de peine de voir que la malignité des Grands de Castille se servît de ces vains prétextes pour obscurcir un mérite qu'elle connoissoit mieux que personne. Elle n'ignoroit pas que tous ces reproches retomboient tacitement sur elle, puisque tout le monde sçavoit qu'elle n'avoit consulté qu'elle même pour faire le choix de Ximenez, qu'on s'éforçoit de faire passer pour extravagant. Mais comme elle connoissoit parfaitement l'atachement extrême que l'Archevêque de Tolède avoit à ses propres sentimens lors qu'il les croyoit conformes à la justice & à la piété, elle aprehenda de sa

com-

commettre inutilement, si elle entreprenoit de lui persuader de vivre d'une maniére un peu plus conforme à l'usage & aux coutumes de son siécle. L'expédient qu'elle prit dans cette conjoncture fut d'en écrire au Pape, & de le prier d'ordonner à Ximenez de vivre d'une maniére un peu plus conforme à celle de ses prédécesseurs, dont plusieurs avoient passé pour de trés-grands Evêques, quoi qu'ils eussent donné quelque chose à leur Dignité de Primats de toute l'Espagne, & qu'ils eussent été trés-éloignez de la vie pauvre & resserrée dont Ximenez faisoit profession.

Le Pape qui avoit beaucoup plus des sentimens d'Alexandre le Grand, dont il avoit afecté de prendre le nom, que de ceux de Saint Pierre, dont il étoit le successeur, ne manqua pas d'écrire à Ximenez un Bref tout à fait conforme aux intentions de la Reine. Il contenoit en substance, que quoi qu'il condamnât comme lui ces Prélats qui paroissoient plutôt des Gouverneurs de Province, que des successeurs des Apôtres; il souhaitoit pourtant qu'il se souvint qu'étant Archevêque, & Archevêque de Tolede, il y avoit quelque bienséance à garder pour soutenir la Dignité de premier Evêque de toute l'Espagne; que la vie pauvre dont on lui avoit écrit qu'il faisoit profession, y étoit mal propre; que ses prédécesseurs, entre lesquels il y avoit eu de fort grands Evêques, n'avoient pas vécu de la sorte; qu'il devoit se souvenir que nous n'étions plus au tems de ces grands Saints dont la sainteté étoit soutenuë par les miracles; que les Chrêtiens des derniers siécles étoient devenus foibles, qu'ils avoient besoin de quelque chose qui frapât leurs sens, pour rendre aux Evêques tout le respect qui est dû à leur caractére; qu'il avoit apris avec douleur qu'on avoit

Alexandre VI.

pris

pris sujet de sa maniére de vivre, de le décrier par toute l'Espagne, & l'acuser d'une conduite basse & injurieuse à son caractére; que ces réproches retomboient sur la Reine Catholique, qui l'avoit choisi, & sur lui-même, qui avoit aprouvé & confirmé son choix; qu'enfin de peur qu'en laissant à sa disposition de quiter ou de continuër sa prémiére façon de vie, il ne prît le parti de la continuër, il lui ordonnoit par toute l'autorité qu'il avoit sur lui, de la changer, & de vivre à l'avenir avec plus d'éclat & d'une maniére plus conforme au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat.

Ximenez qui étoit aparemment embarassé plus que personne du genre de vie qu'il avoit embrassé, & qui n'atendoit peut-être qu'un prétexte pour le quiter, obéït sans délai aux ordres du Pape; tout changea chez lui en fort peu de tems; ses meubles, son train, sa table, tout devint magnifique; & s'il n'égala pas la somptuosité de ses prédécesseurs, il ne s'en éloigna pas beaucoup: il est vrai que ce reste de modération, qui regardoit particuliérement ses habits & sa personne, dura jusqu'à la mort de la Reine Catholique. Depuis ce tems-là, il s'abandonna tout à fait à son génie, qui étoit naturellement magnifique, & il oublia si bien ce qu'il avoit été, qu'il ne parut en avoir conservé aucun souvenir.

Cependant sa faveur augmenta à proportion du rang où il avoit été élevé. La Reine ne mit plus de bornes à sa confiance, ni à l'autorité qu'elle lui donna. Comme il étoit Chef du Conseil d'Etat, il y étoit maître absolu de toutes les Déliberations: & quoi que la Reine parût disposer de toutes choses, c'étoit en éfet Ximenez qui en avoit la dispo-

position. Enfin il devint si nécessaire à cette Princesse ; que ne pouvant obtenir d'elle la permission d'aler prendre possession de son Eglise, il fut obligé de la faire prendre par des Procureurs qu'il envoya exprés sur les lieux.

Dans le changement que Ximenez avoit fait à sa premiére façon de vie, il n'avoit pas jugé à propos de renvoyer dans leurs Couvens les Religieux de son Ordre qu'il avoit logé dans son Palais, & qui faisoient partie de sa famille : il ne fut pas long tems sans avoir lieu de s'en repentir ; car ils excitérent contre lui une persécution si violente, qu'elle pensa lui couter la vie.

Ces Religieux s'étoient imaginez qu'en quitant leurs Couvens pour loger dans le Palais de l'Archevêque, ils y vivroient plus à leur aise, & y joüiroient d'une liberté beaucoup plus grande qu'ils n'en pouvoient espérer en continuant de vivre sous la conduite de leurs Supérieurs ordinaires. Ils avoient même suposé, que quand il leur faudroit soufrir quelque chose de l'humeur sévére de Ximenez, qu'ils connoissoient entiérement oposée au libertinage dont ils se flatoient, ils en seroient avantageusement recompensez par la part qu'il ne manqueroit jamais de leur donner aux afaires publiques, & aux Prélatures de Castille. Sur cette suposition ils avoient déja partagé entr'eux les meilleurs Evêchez du Royaume ; & les plus moderez croyoient faire beaucoup de se contenter des premiéres charges de leur Ordre.

Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'ils s'étoient imaginez : Ximenez les obligea de vivre dans son Palais d'une maniére beaucoup plus éxacte & plus retirée qu'ils n'auroient fait dans les Couvens les plus réglez.

Bien

Bien loin de leur donner part aux afaires publiques, il ne leur communiquoit pas même les siennes ; & il paroissoit si éloigné de les tirer de leur état pour les élever aux Prélatures de Castille, que lors qu'il en avoit vaqué quelqu'une, personne n'avoit été assez hardi pour lui en faire la proposition. Il vivoit d'ailleurs avec eux d'une maniére si sérieuse & si reservée qu'aucun n'osoit prendre en sa présence la moindre de ces petites libertez qui sont si ordinaires parmi les Religieux.

Leurs espérances ainsi frustrées, ils tombérent dans un desespoir qui ne se peut mieux exprimer que par les éfets funestes qu'il produisit. Leur mécontentement commença à éclatter par des plaintes & des murmures ; ces murmures furent suivis d'assemblées secrettes ; & ces assemblées de complots. Mais ils ne furent pas long temps sans s'appercevoir que toutes les mesures qu'ils pourroient prendre pour se venger de Ximenez seroient inutiles, s'ils ne trouvoient le moyen d'engager tous les Cordeliers de Castille dans leur ressentiment.

Ils le cherchérent long temps inutilement, & ils desespéroient déja de réüssir contre un Ministre si éclairé, & dont l'autorité étoit si bien afermie ; lors qu'ils découvrirent tout à propos que Ximenez, qui connoissoit mieux que personne le besoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne Réforme, avoit en éfet formé le dessein de la procurer. Ils sçurent de plus que son projet aloit jusqu'à faire l'union des Cordeliers Conventuels avec les Observantins ; c'est à dire, à dépouiller les premiers de leurs revenus, & à les soumettre à des austéritez ausquelles ils n'avoient point prétendu de s'engager quand ils avoient fait Profession :

Que

Que pour venir plus facilement à bout de l'un & de l'autre, il avoit déja pris des mesures pour se faire nommer par le Pape, Commissaire Général pour la Réforme de l'Ordre de Saint François dans les Etats de leurs Majestez Catholiques; & ils ne doutoient point qu'il n'en vint aisément à bout, si la Reine en faisoit la demande, comme il étoit indubitable qu'elle la feroit, si Ximenez, qui avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de cette Princesse, lui en faisoit la moindre instance.

Il n'est pas aisé de sçavoir comme ils purent découvrir tant de particularitez, Ximenez étant de tous les Espagnols, qui sont naturellement fort sécrets, le plus caché & le plus impénétrable. Quoi qu'il en soit, ce dessein de Ximenez n'eut pas plutôt été publié dans les Maisons de l'Ordre, qu'au seul nom de Réforme tous les Cordeliers se soûlevérent: Les plaintes & les emportemens contre Ximenez devinrent la matiére ordinaire de leurs entretiens; ils ne parloient à leurs dévots & à leurs dévotes, que de son orgueil & de son ambition, qu'ils prétendoient être sans bornes; de ses entreprises, qu'ils traitoient d'insoutenables; de son ingratitude à l'égard de son Ordre, qu'ils publioient avoir été jusqu'à le décrier à la Cour, & à faire perdre à la Reine l'estime & la bonne volonté qu'elle avoit pour lui: Ils éxageroient ensuite sa dureté à l'égard de ceux de son Ordre, qu'il traitoit comme des esclaves dans son Palais; & à l'égard de son sang, puisque son propre frére n'y étoit pas mieux traité que les autres. Ils faisoient par tout des railleries sanglantes, sur ce qu'il avoit atendu à procurer la Réforme de son Ordre, que son élévation à l'Archevêché de Toléde l'eût exemté des rigueurs & des austéritez ausquelles il prétendoit

doit assujétir les autres. Enfin ils n'épargnérent rien pour le faire passer pour un hipocrite achevé qui n'avoit qu'une fausse aparence de vertu, & qui étoit dans le fond le plus scélerat de tous les hommes.

Le peu de mesures que gardoient les Cordeliers en publiant de pareilles médisances, & la témérité qu'eurent quelques-uns d'en faire la matiére de leurs Sermons, & d'en entretenir leur auditoire, les rendirent si publiques, que Ximenez en fut averti. Il en tira aussi-tôt trois conséquences; l'une, que son dessein étoit éventé; l'autre, qu'il le faloit soutenir hautement, & employer tout son crédit pour le faire réüssir: la troisiéme, qu'il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, & que pendant que les Cordeliers exhaleroient leur bile, en publiant contre lui des médisances, qui se détruisoient d'elles-mêmes, il faloit prendre du côté de Rome & de leurs Majestez Catholiques, des mesures si sûres, que tout l'Ordre des Cordeliers fût hors d'état de les rompre lors qu'elles seroient venuës à sa connoissance.

Comme Ximenez étoit le plus ardent de tous les hommes dans l'éxécution de ce qu'il avoit une fois résolu, il représenta avec tant de force à leurs Majestez Catholiques le bien qui reviendroit à l'Eglise & à l'Etat, de la Réforme de l'Ordre de Saint François, qu'il en obtint tout ce qu'il voulut: Ce qui consistoit en deux choses, à l'apuyer en Espagne de toute leur autorité, & à Rome du grand crédit qu'ils y avoient auprés du Pape, pour obtenir de Sa Sainteté une Commission extraordinaire pour la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majestez. Ximenez avoit jugé à propos de soliciter ainsi la Réforme de tous les Ordres, afin d'éloigner le soupçon qu'il eût entre-

trepris celle des Cordeliers en particulier, pour ſe venger des injures qu'il en recevoit tous les jours, comme il ſçavoit qu'ils avoient fait deſſein de le publier.

La Reine en écrivit auſſi-tôt à ſon Ambaſſadeur à Rome, & lui ordonna de demander en ſon nom à Sa Sainteté pour Ximenez la Commiſſion dont il s'agiſſoit, & de n'épargner rien pour l'obtenir, la choſe étant d'une égale importance pour le bien de l'Egliſe & de l'Etat.

Mais Ximenez s'étoit trompé en ſupoſant que ſa patience & ſa diſſimulation endormiroient les Cordeliers, & que tous leurs éforts n'aboutiroient enfin qu'à des déclamations inutiles, qui ne l'empêcheroient pas d'éxécuter ſes deſſeins. Les Conventuels ne s'étoient pas contentez de prévoir ce qu'il devoit faire du côté de Rome, ils l'avoient prévenu; & comme le Général de l'Ordre étoit de leur corps, ils lui avoient écrit au long des meſures que Ximenez devoit prendre pour obtenir du Pape une Commiſſion des plus amples pour la Réforme de ſon Ordre dans les Etats de leurs Majeſtez Catholiques: Ils l'avertiſſoient qu'il n'y avoit point de tems à perdre; qu'il faloit le prévenir & s'opoſer inceſſamment à une pareille expédition; ils lui repréſentoient en ſuite que l'entrepriſe aloit directement contre le plus inconteſtable de tous ſes droits, qui conſiſtoit à Reformer l'Ordre dont il étoit le Chef; & que ſi une pareille Réforme avoit à ſe faire, ce devoit être par ſes ordres & de ſon autorité: Ce qui penſa renverſer le projet de Ximenez, & ce qui l'eût en éfet infailliblement ruïné, ſi le Général par des emportemens à contre-tems, ne ſe fût décrédité lui-même. Ils lui mandérent, que s'il voyoit Sa Sainteté perſuadée que leur Ordre eût beſoin de Réforme; il s'ofrît de

la

la faire lui-même ; & d'entreprendre pour cela tout exprés un voyage en Espagne ; que la demande étoit trop juste pour lui être refusée ; que Ximenez lui-même n'oseroit s'y opposer ; ou que s'il l'entreprenoit, il n'en faudroit pas davantage pour persuader tout le monde qu'il n'agissoit pas en cette occasion par des motifs aussi épurez qu'il le prétendoit.

Le Général des Cordeliers approuva les avis qui lui étoient venus d'Espagne, & il les éxécuta ponctuellement : Il poussa même la politique plus loin ; car dans une audiance extraordinaire qu'il obtint du Pape, il représenta à Sa Sainteté qu'il s'étoit glissé plusieurs désordres dans son Ordre qui demandoient une promte Réforme ; qu'il n'avoit pas voulu l'entreprendre sans avoir pris les ordres de Sa Sainteté, & sans avoir obtenu d'elle tout le pouvoir dont il pouroit avoir besoin dans une entreprise où il prévoyoit qu'il trouveroit des obstacles qui ne se pourroient surmonter que par une autorité aussi grande & aussi universellement respectée que celle du successeur de Saint Pierre & du Vicaire de Jesus-Christ : & il conclut enfin, en disant, comme il étoit persuadé que les Cordeliers d'Espagne avoient plus besoin de Réforme que les autres, c'étoit par eux qu'il prétendoit commencer ; & que si Sa Sainteté l'agréoit, il étoit résolu de partir au plutôt pour l'éxécution d'un dessein qui lui paroissoit également important à l'honneur de l'Eglise en général & de son ordre en particulier.

Le Pape aprouva en général le dessein de Réformer l'Ordre de Saint François ; il demeura d'acord en particulier, que ce dessein ne se pouvoit mieux éxécuter que par celui qui en étoit le Chef ; il témoigna ensuite qu'on

lui

lui feroit plaisir de commencer par un païs auquel il devoit sa naissance & son éducation ; il permit au Général de partir quand il lui plairoit, & ordonna qu'on lui expediât tous les Brefs dont il pourroit avoir besoin.

Les choses étoient en cet état lors que l'Ambassadeur d'Espagne fut à l'Audiance en éxécution des ordres de la Reine Catholique : Mais il fut bien surpris, lors qu'aprés avoir exposé sa Commission au Pape, Sa Sainteté lui répondit qu'elle avoit été informée d'ailleurs du besoin qu'avoient les Cordeliers d'Espagne d'une promte Réforme, qu'elle avoit donné sur cela ses ordes à leur Général, & qu'il devoit partir au premier jour pour les aler executer. Cette réponse à laquelle l'Ambassadeur ne s'atendoit pas, le surprit sans le déconcerter : Il répondit à Sa Sainteté, que le Général des Cordeliers ne manquoit pas d'occasions d'exercer son zéle dans les autres Etats de la Chrêtienté, où l'on sçavoit que ses Religieux n'étoient pas mieux réglez que dans ceux de Sa Majesté Catholique ; qu'ainsi on lui feroit aparemment plaisir de lui épargner un voyage aussi long & aussi pénible que celui d'Espagne ; que Sa Sainteté n'avoit pour cela qu'à adresser la Commission pour la Réformation des Ordres Religieux à l'Archevêque de Tolède ; que ce Prélat étoit d'autant plus propre à executer avec succés celle des Cordeliers, qu'il étoit de leur Ordre, que tout le monde reconnoissoit en lui un mérite & un génie extraordinaire, capable de faire réüssir les afaires les plus dificiles, & qu'il s'étoit aquité depuis peu parmi eux de la charge de Provincial d'une maniere qui lui avoit aquis toute la réputation nécessaire dans une pareille conjoncture ; que toutes ses grandes qualitez, soutenuës de la

E faveur

faveur & de l'autorité de la Reine Catholique, dont ce Prélat possedoit toute la confiance, ne laissoient aucun lieu de douter que de tous les sujets qu'on pourroit choisir il ne fut le plus propre à s'aquiter, à la satisfaction de Sa Sainteté, de la Commission qu'il lui plairoit de lui adresser.

Le Pape demeura d'accord de tout ce que l'Ambassadeur avoit dit à l'avantage de Ximenez; mais il ajouta que les Cordeliers Conventuels, qui avoient le plus besoin de Réforme, étoient sans comparaison en plus grand nombre, & plus puissans que les Observantins, parmi lesquels l'Archevêque de Tolède avoit été élevé; que la jalousie qui regnoit depuis si lomg tems entre ces deux branches de l'Ordre de Saint François, dont les Conventuels prétendoient être les chefs & les aînez, les empêcheroit infailliblement de se soumettre aux Réglemens faits par un Observantin; ou que ne s'y soumettant qu'à regret, ils secouëroient le joug à la premiere occasion qui s'en presenteroit, & rendroient inutiles tous les soins qu'on auroit pris pour les Réformer; que cet inconvenient ne se rencontroit pas dans la personne du Général; qu'à la vérité il étoit Conventuel, mais que les Observantins ne l'en reconnoissoient pas moins pour leur Supérieur; qu'ainsi son autorité étant également reconnuë des uns & des autres, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne fut le sujet le plus propre qu'on pût employer pour faire une Réformation générale; que pour ce qui étoit de l'autorité de la Reine, dont il demeuroit d'accord que l'intervention étoit absolument nécessaire pour le bon succés de la Réformation, il étoit trop persuadé de sa pieté pour douter qu'elle ne l'employât toute entiere à faire réüssir un dessein où l'Etat & l'Eglise étoient également interessez.

L'au-

L'audiance finit de la sorte ; l'Ambassadeur qui connoissoit l'humeur du Pape infiniment ennemie des repliques, n'ayant pas jugé à propos de lui faire de nouvelles instances qui n'auroient servi qu'à l'afermir dans son premier dessein. Il en écrivit en ce sens à la Reine Catholique, qui ayant des interêts plus considerables à ménager avec le Pape, ne crût pas devoir se commettre avec lui pour une afaire qui dans le fond lui étoit tout à fait indiferente, & dans laquelle elle ne s'étoit engagée que parce que Ximenez la lui avoit representée plus facile qu'elle ne s'étoit trouvée en éfet.

C'est ainsi qu'elle lui en parla en lui communiquant la réponse de l'Ambassadeur. Ximenez qui n'avoit pas de plus grand interêt que de ménager l'esprit de la Reine, feignit de prendre la chose avec la même indiference qu'elle la prenoit, & se contenta de répondre à cette Princesse, que la connoissance qu'il avoit du besoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne & promte Reforme, l'avoit obligé de prier Sa Majesté d'employer son autorité pour la procurer ; mais que dans le fond il demeuroit d'accord qu'il étoit fort indiferent par qui elle se fit.

Mais comme il ne désistoit pas aisément de ce qu'il avoit une fois résolu, & qu'il étoit persuadé d'ailleurs que le voyage du Général des Cordeliers en Espagne étoit l'éfet d'une collusion toute visible entre lui & les Conventuels pour éluder la Réforme qu'il avoit projettée, il s'atacha plus que jamais à ce dessein, & résolut de profiter de toutes les fausses démarches que ce Général pourroit faire, soit dans l'éxécution de sa Commission, soit dans les autres afaires qu'il avoit à traiter.

Les Cordeliers contribuérent eux-mêmes à le

le fortifier dans ce dessein; car comme c'étoit une afaire de pique, ils ne purent s'empêcher de lui insulter sur l'avantage qu'ils avoient remporté dans la premiere occasion où il les avoit obligez de se commettre avec lui.

Mais le Général des Cordeliers contribua lui-même plus que personne au mauvais succés de son voyage. Ses intrigues & la dépense qu'il avoit faite avoient plus contribué que son mérite à l'élever au Généralat: ce n'est pas qu'il manquât de bonnes qualitez; il étoit bien fait, il avoit même quelque chose de majestueux dans son air & dans ses manieres, il parloit d'ailleurs avec une facilité qui imposoit aisément dans les conversations où il ne s'agissoit pas d'afaires importantes; & c'est ce qui fit qu'il réüssit assez bien dans la premiere audiance qu'il eût de leurs Majestez Catholiques. Mais il étoit d'ailleurs peu judicieux, facile à se laisser prevenir, capable des plus grands emportemens, & incapable d'en revenir quand il y étoit une fois tombé.

Ximenez, qui excelloit en l'art de connoître les hommes, s'apperçut bien-tôt de ces défauts, & il jugea aussi-tôt que ce Général se feroit plus de tort à lui-même, que tous ceux qui entreprendroient de le traverser ne lui en pourroient faire.

Le Général de son côté, qui s'étoit laissé prevenir contre Ximenez par les Observantins & les Conventuels, qui étoient égalément animez contre lui, & qui d'ailleurs étoit encore tout fier de l'avantage qu'il avoit remporté dans la concurence où Ximenez & lui s'étoient trouvez touchant la Commission de la Réforme, en usa d'abord avec la derniere indiference à son égard; de l'indiference il passa au mépris, & du mépris au dessein formé de le perdre dans

l'esprit

l'esprit de la Reine & de ruiner une fortune qui étoit trop bien établie pour céder à des sécousses aussi foibles que celles qu'il étoit capable de lui donner.

La bonne opinion qu'il avoit de lui-même, l'empêcha de communiquer ce dessein, dont les plus sages de son ordre n'auroient pas manqué de le détourner. Il demanda une audiance particuliere à la Reine; & l'ayant obtenuë, il lui dit qu'il étoit venu tout exprés en Castille pour travailler, suivant les intentions de Sa Majesté, à la réforme générale de l'Ordre de S. François : Qu'il étoit persuadé qu'il ne réüssiroit jamais dans l'éxécution d'un dessein si dificile, si elle ne lui faisoit l'honneur de lui accorder sa protection; qu'il la lui avoit déja demandée au nom de Sa Sainteté, en lui rendant ses lettres dans la premiere audiance qu'elle lui avoit fait l'honneur de lui accorder, & qu'il venoit la lui demander encore au nom de tout son Ordre, qu'elle avoit toûjours honoré d'une bienveillance particuliere : Que la persuasion où il étoit de sa haute piété, ne lui laissoit aucun lieu de douter qu'Elle n'apuyât une si sainte entreprise de toute l'autorité que Dieu lui avoit mis entre les mains, s'il n'avoit été informé que l'Archevêque de Toléde, qui avoit plus de part que personne à l'honneur de sa confiance, étoit resolu de le traverser, & de l'obliger de sortir de ses Etats sans aucun succés: Qu'il supplioit Sa Majesté de lui permettre de lui dire à cette occasion bien des choses qui importoient également à sa gloire, au bien de ses Etats, & au repos de sa conscience.

Le Général s'arrêta là, comme pour atendre que la Reine lui permît de continuer; mais voyant que cette Princesse sembloit par

E 3 son

son silence lui en donner la permission, il devint plus hardi, & reprenant son discours où il l'avoit interrompu, il lui dit avec une insolence qui ne paroîtroit pas vrai-semblable, si tous les Historiens ne s'accordoient en la rapportant, que l'Espagne qui avoit toûjours eû une si haute idée de sa sagesse, n'étoit point encore revenuë de l'étonnement où l'avoit jété le choix que Sa Majesté avoit fait de Ximenez pour l'élever à l'Archevêché de Tolède, pour le mettre à la tête de son Conseil, en faire son premier Ministre, & pour lui confier le soin de sa conscience : Qu'il n'y avoit personne qui ne le jugeât également indigne & incapable de tant de grands emplois; que c'étoit un homme sans naissance, sans éducation, sans génie, sans experience, sans capacité & sans vertu : Que pour ce qui étoit de sa naissance, tout le monde savoit qu'il n'étoit fils que d'un misérable Procureur de Tortelaguna; c'est à dire, d'une des plus petites Jurisdictions de la Castille : Que la pauvreté de sa maison, & le nombre des enfans dont elle s'étoit trouvée surchargée, l'avoit réduit à aler mandier à Rome un méchant établissement, dans lequel il n'avoit sçû se maintenir, son peu d'éducation ne lui ayant pas permis de prendre les mesures d'honnêteté qu'il devoit à l'Archevêque de Tolède son Supérieur : Que son peu de génie & de capacité avoient paru en ce que l'un & l'autre s'étoient trouvez n'avoir aucune proportion avec le Grand Vicariat du petit Evêché de Siguença : Que l'impuissance où il s'étoit vû de le soûtenir, l'avoit contraint de l'abandonner, & d'aler cacher sa honte dans les Cloîtres des Observantins : Que le manquement des bons sujets, dont l'on savoit qu'ils avoient grande disette, étoit l'unique

que

que raiſon qui les avoit portez à l'élever aux charges de Gardien & de Provincial : Que toute ſon experience ſe réduiſoit à ce qu'il en avoit pû aquerir dans l'éxercice de ces deux emplois, qui avoient ſi peu de rapport aux grandes charges auſquelles Sa Majeſté l'avoit élevé: Que la plus grande preuve que l'on eût de ſa vertu, conſiſtoit dans un extérieur morne & ſévére; & dans le refus qu'il avoit fait de l'Archevêche de Toléde; que le premier étoit moins le caractére de la ſainteté, que celui de l'hipocriſie; que le ſecond en étoit une marque encore plus équivoque, puiſque les gens véritablement vertueux ne cherchoient pas à la vérité les honneurs & les dignitez : mais auſſi qu'ils ne les refuſoient pas avec autant d'afectation & de faſte que Ximenez l'avoit fait, lors qu'ils s'étoient oferts ſans qu'on les eût recherchez : Qu'enfin il avoit donné lui-même une preuve inconteſtable de ſon peu de fermeté, & de ſon peu de vertu, en abandonnant la vie réglée & édifiante qu'il avoit continuée pendant quelques mois aprés ſon élevation à l'Archevêché de Toléde, pour en mener une toute molle, toute faſtueuſe, & infiniment éloignée de la Profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſſée.

Si le Général eût été moins prévenu de ſa paſſion, il auroit aiſément remarqué ſur le viſage de la Reine les marques de l'indignation que ſon diſcours y avoit excitée, & ſe ſeroit aperçû en même tems, qu'au lieu de nuire à Ximenez, il ſe faiſoit à lui-même un tort qu'il ne ſeroit plus en ſon pouvoir de reparer. Mais la haine qu'il portoit à l'Archevêque ne lui permettant pas de penſer à autre choſe qu'à lui nuire, il ajouta que Sa Majeſté étoit d'autant plus à plaindre d'avoir donné ſa confian-

ce à un homme qui la méritoit si peu, & de l'avoir élevé à une fortune qui ne faisoit que des mécontens parmi les grands, aussi-bien que parmi ceux qui étoient zélez pour la gloire de Sa Majesté; qu'outre que Ximenez manquoit de toutes les qualitez qui lui étoient nécessaires pour répondre à l'estime de Sa Majesté, il avoit tous les défauts qui étoient capables de l'en rendre indigne. Il s'étendit ensuite sur son ingratitude à l'égard de son Ordre: Il prétendit qu'il n'avoit rien épargné depuis qu'il en étoit sorti pour le décrier dans le monde, & pour lui faire perdre l'estime de Sa Majesté: Il parla satiriquement du dessein qu'il avoit eû de le réformer; Il éxagera sa dureté à l'égard de son propre frere, auquel il n'avoit encore procuré aucun emploi, quoi qu'il ne manquât pas de mérite: Il attribua à une basse envie de ce qu'il laissoit languir dans l'oisiveté un grand nombre de personnes de son Ordre trés capables, au lieu de leur procurer les Prélatures d'Espagne, dont ils étoient en éfet trés-dignes. Il assura que son orgueil & son ambition sans mesure l'avoient rendu insuportable à tous les Grands de Castille. Enfin aprés avoir repété toutes les médisances dont on a déja dit que les Cordeliers étoient les auteurs, il finit son discours, en disant que la Reine ne pouvoit reparer le tort qu'elle s'étoit faite à elle-même, en élevant Ximenez à l'Archevêché de Toléde, qu'en l'en dépouillant & le réleguant dans le Cloître d'où elle l'avoit tiré; & il ajouta que comme il étoit sans naissance & sans apui, il sufiroit à Sa Majesté de le vouloir pour en venir à bout.

Le Général ayant cessé de parler, la Reine, dont l'indignation étoit augmentée par la violence qu'elle s'étoit fait pour ne le pas in-

interrompre, lui demanda d'un ton où cette indignation paroissoit toute entiere : *S'il avoit aporté à l'audiance ce qu'il avoit de bon sens, & s'il avoit fait réfléxion à ce qu'il étoit, & à ce qu'étoit la personne devant qui il avoit l'honneur de parler.*

Alors le Général qui sentit le poids de cette demande, à laquelle il ne s'étoit point atendu, achevant de perdre le respect : *Oui, Madame*, lui dit-il d'un ton élevé, *j'y ai fait réfléxion ; Je sçai que je parle devant la Reine Isabelle, qui n'est qu'un peu de cendre & de poussiere comme moi.* En achevant ces paroles, il sortit de l'audiance si transporté, qu'il fut long tems sans se reconnoître.

La Reine, qui ne vouloit pas se commettre davantage avec un homme de ce caractere, qui n'étoit pas son sujet, ne jugea pas à propos de parler de ce qui s'étoit passé entre elle & lui, mais le Général par une faute encore plus grande que la premiere, le publia jusqu'à la moindre circonstance, soit qu'il se fist une gloire d'avoir dit à la Reine ce que tout autre que lui n'eût osé lui dire ; ou qu'il voulût bien qu'on sçût, qu'il ne se reconcilieroit jamais avec Ximenez, & qu'il n'avoit pas tenu à lui de le détruire.

Cependant il n'y eût pas un des amis de l'Archevêque qui ne prit l'alarme, & qui ne lui conseillât d'aller trouver la Reine pour se justifier des calomnies dont on s'étoit éforcé de le noircir dans l'esprit de cette Princesse ; mais, soit qu'il les méprisât en éfet, autant qu'il paroissoit le faire ; ou qu'il fut persuadé que sa modération dans une conjoncture si délicate feroit plus d'éfet sur l'esprit de la Reine, que l'apologie la plus étudiée, il continua à la voir à son ordinaire, sans que jamais il lui

échapât un seul mot pour sa justification. L'événement fit voir qu'il en avoit mieux usé que personne ; car la Reine de son côté ne lui parla jamais de ce que le Général des Cordeliers lui avoit dit à son desavantage. Son estime pour lui augmenta au lieu de diminuer, & cette avanture ne servit qu'à convaincre tout ce que Ximenez avoit d'ennemis secrets & déclarez, que sa réputation étoit hors d'atteinte à l'égard de la Reine, & que sa fortune étoit trop bien afermie pour pouvoir esperer de la détruire.

Elle ne produisit pas le même éfet à l'égard du Général des Cordeliers ; il acheva de perdre le peu d'estime que l'on avoit pour lui. Tous les Grands, & généralement toutes les personnes de quelque considération, persuadez qu'ils faisoient plaisir à la Reine, l'abandonnérent, & ne témoignérent plus pour lui que du mépris, & il fut lui-même si étonné de cet abandon général, qu'il prit la résolution de s'en retourner à Rome, laissant son Ordre exposé au ressentiment de Ximenez. Mais l'Archevêque étoit trop politique pour témoigner qu'il eût aucun dessein de s'en vanger, ou plutôt il crût ne pouvoir mieux le faire qu'en continuant le projet de sa reforme. Il le fit avec une hauteur qui pensa desespérer les Cordeliers, mais qui pensa lui couter la vie. Comme Bernardin de Cisnéros son propre frere fut le principal acteur de cette tragédie, l'on sera sans doute bien aise de le connoître, & d'aprendre en même tems par quel enchainement de motifs il pût être porté à entreprendre un crime, qui, de quelque maniere qu'il réüssît, ne pouvoit que causer sa perte.

C'étoit le plus jeune des freres de Ximenez, & celui-même auquel en entrant dans l'Or-

l'Ordre de S. François il avoit résigné ses Bénéfices. Il avoit beaucoup de l'air de l'Archevêque, car il étoit grand comme lui; il avoit sa démarche & ses manieres; le visage long & maigre, le nez long & aquilin, les yeux petits & enfoncez, le front large & relevé, le bas du visage tout à fait semblable, enfin la ressemblance eût été exacte sans le teint que Bernardin avoit extrêmement vif, au lieu que Ximenez l'avoit pâle, & un peu abatu.

Pour ce qui est de l'ame & du génie, les deux freres n'avoient aucun raport. Bernardin l'avoit aussi bas que Ximenez l'avoit élevé: Il étoit vain, inégal, ambitieux, colére, peu sensible aux bienfaits, vindicatif, aimant la bonne chére, facile à s'emporter, dificile à revenir de l'emportement, & irréconciliable enfin pour les plus légéres ofences; quant à sa capacité, elle étoit beaucoup au dessous de la médiocre.

L'inconstance naturelle à laquelle il étoit sujet, l'avoit porté à quiter ses Bénéfices presque aussi-tôt qu'il s'en vit en possession, & à faire profession parmi les Observantins, comme Ximenez l'avoit faite quelques années auparavant. Il y vécut d'abord d'une maniere assez réglée; & soit que le Cloître lui eût ôté l'occasion de faire paroître la plûpart de ses défauts, ou qu'il eût été assez fin pour les cacher, il est certain qu'il avoit quelque réputation, quand Ximenez l'en tira pour être du nombre des Religieux qu'il retint dans son Palais, aprés son élevation à l'Archevêché de Tolède.

Il n'y fut pas long tems, sans que l'Archevêque eût lieu de se repentir du choix qu'il en avoit fait. Ses défauts, qu'il n'avoit pas

connus, parurent aussi-tôt dans toute leur étenduë; & il fut même assez imprudent pour entrer dans la conspiration que les Cordeliers avoient faite contre Ximenez pour le décrier, & pour empêcher l'execution du projet qu'il avoit fait de la réformation de son Ordre.

Son ingratitude ala encore plus loin: Car aprés le départ du Général, Ximenez ayant jugé à propos de renvoyer dans leurs Couvents les Cordeliers qu'il avoit dans son Palais, retint néanmoins auprés de lui son frere & François Ruiz, qui avoit pour Ximenez un atachement des plus sincéres, & qui étoit d'ailleurs un homme d'un fort grand mérite. Celui-là prit néanmoins hautement le parti de ces Religieux contre Ximenez, lequel persuadé que la bien séance l'obligeoit de garder avec son frere de grandes mesures, dissimula d'abord ses emportemens; mais voyant que sa modération l'aigrissoit au lieu de l'adoucir, il lui fit dire par des personnes tierces, que s'il ne changeoit de conduite, il l'obligeroit de prendre des mesures, dont il n'auroit pas lieu d'être content.

Il n'en falut pas davantage pour jetter Bernardin dans les derniers transports. Il fut trouver Ximenez; & aprés lui avoir dit les choses les plus ofençantes, il quita le Palais de l'Archevêque qui étoit alors à Alcala, & se retira dans un Couvent de son Ordre à Guadalfajara.

Ximenez soufrit avec beaucoup de peine cet emportement, qui rendoit publics ses diferens avec son frere, & dont il étoit persuadé que ses ennemis ne manqueroient pas de profiter. Mais comme il étoit sans remède, & que la faute étoit toute entiere du côté de Bernardin, il crût qu'il devoit le laisser revenir de lui-même, & qu'il ne pouvoit mieux le punir qu'en

qu'en le laissant dans le Cloître, où il avoit jugé à propos de se réleguer lui-même, & où il seroit contraint de mener une vie bien diférente de celle qu'il avoit accoûtumé de mener dans son Palais.

Ce mépris aparent de Ximenez, auquel Bernardin ne s'étoit point attendu, & la vie du Cloître si peu conforme à ses inclinations, achevérent de le jetter dans le dernier desespoir. Il n'est pas certain si les ennemis de Ximenez crurent qu'il étoit à propos d'en profiter, ou s'il ne consulta que son ressentiment; mais il est vrai qu'il employa tout le tems qu'il demeura à Guadalfajara, à composer un mémoire, où la réputation de l'Archevêque étoit déchirée de la maniére du monde la plus sanglante. Ce furieux libelle contenoit plus de quarante chefs, dont les uns regardoient sa conduite domestique, d'autres celle du Spirituël de son Diocéze, & d'autres enfin l'administration de la Justice, & du Temporel de l'Archevêché de Tolède. Il prétendoit que l'éxamen de ces chefs & des faits qui leur servoient de preuves, sufisoit pour convaincre qui que ce fust, que Ximenez étoit un homme sans conduite & sans expérience, qu'il agissoit en toutes choses avec une hauteur insuportable, ne consultant jamais que son caprice, qui lui tenoit toûjours lieu d'équité & de raison. Il soutenoit ensuite qu'une conduite si bizarre lui avoit fait & lui faisoit encore tous les jours une infinité d'ennemis, que le respect que l'on portoit à Sa Majesté Catholique les avoit obligez jusques alors de dissimuler; mais qu'enfin l'insolence de Ximenez avoit poussé leur patience à bout, & qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'éclater. Enfin l'on ne peut mieux faire comprendre jusques où aloit l'emporte-

ment

ment de Bernardin dans cet injurieux mémoire, qu'en disant qu'il renchérissoit de beaucoup sur ce que le Général des Cordeliers avoit dit à la Reine contre l'Archevêque : Qu'il étoit résolu de le representer lui-même à cette Princesse, & d'ofrir de subir toutes les peines ausquelles l'on voudroit le condanner, s'il ne justifioit pas tout ce qui y étoit avancé.

C'étoit prendre Ximenez par son foible : Car quoi qu'il fut trés-persuadé que la Reine Catholique avoit pour lui un fond d'estime qu'il n'étoit pas aisé de détruire, il n'y avoit rien qui lui fust plus sensible que de voir qu'on portât devant elle de pareilles accusations ; & il l'eût soufert avec d'autant plus de peine dans la conjoncture dont il s'agissoit, que son propre frére étant son accusateur, il en seroit d'autant plus aisé à ses ennemis de faire valoir ses acusations.

Mais la bonne fortune de Ximenez le tira de ce mauvais pas ; & il sçût si bien la seconder, que ce terrible libelle ne porta préjudice qu'à Bernardin même qui en étoit l'auteur.

A peine ce mémoire fut il achevé, qu'il en fit confidence à Jean Viana, c'est à dire, à celui de tous les hommes qui y étoit le moins propre ; ce n'est pas que Viana ne fust de ses amis, mais il l'étoit encore plus de Ximenez, qui même s'étoit fié à lui du soin d'éclairer la conduite de Bernardin, & de modérer ses emportemens. Viana n'oublia rien pour persuader Bernardin d'abandonner une entreprise qui ne pouvoit que lui être préjudiciable, quelque succés qu'elle pût avoir ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur cet esprit que la vangeance aveugloit, il crut que des deux extrémitez qui consistoient ou à le laisser faire ou à en avertir Ximenez ; la derniére avoit sans comparai-
son

ſon moins d'inconvéniens que la premiére. Sur cette ſuppoſition il l'alla trouver, & lui découvrit juſqu'à la derniére circonſtance tout ce que Bernardin avoit fait, & tout ce qu'il avoit encore deſſein de faire contre lui.

Ximenez n'héſita pas un moment ſur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture : Il envoya enlever Bernardin, & ſe le fit amener ſous une bonne garde à Alcala avec tous ſes papiers & tous ſes coffres. Il les fit auſſi-tôt ouvrir en ſa préſence, & y trouva le mémoire dont il s'agiſſoit ; l'écriture de Bernardin, ſon ſtile, & le témoignage de Viana qui ne pouvoit être ſuſpect, ne laiſſant aucun lieu de douter qu'il n'en fuſt l'auteur, & que le reſte de l'acuſation de Viana ne fuſt trés-véritable, Ximenez ne jugea pas qu'il fuſt néceſſaire de le lui repréſenter, de l'obliger de s'en reconnoître l'auteur, & de lui faire avouër ce qu'il avoit deſſein d'en faire. Mais comme il étoit perſuadé qu'il n'arrêteroit jamais de ſi dangereuſes ſaillies, s'il n'uſoit à l'égard de Bernardin d'une ſévérité qui fuſt capable de le faire rentrer en lui-même ; il le fit mettre en priſon, & aprés l'y avoir tenu quelque tems, il le renvoya dans le Couvent de Guadalfajara par les mêmes gens qui l'en avoient tiré. Il les chargea d'une lettre au P. Gardien du lieu, par laquelle il l'informoit du crime de Bernardin ; & le prioit en même tems de ne le point laiſſer ſortir de ſon Convent pour quelque raiſon que ce fuſt ſans ſon conſentement par écrit.

Une pareille priére, qui du rang & de l'humeur dont étoit Ximenez, pouvoit paſſer pour un ordre poſitif, embaraſſa extrémement le Gardien de Guadalfajara : Il étoit perſuadé d'un côté qu'il ne pouvoit deſobliger Ximenez dans une conjoncture ſi délicate, ſans s'en faire

re en son particulier un ennemi irréconciliable : Il crut même qu'en ne traitant pas Bernardin comme l'Archevêque témoignoit si positivement le souhaiter, c'étoit en quelque façon se déclarer complice de l'atentat qu'il avoit commis contre lui. Il jugea qu'un pareil soupçon l'exposeroit tout entier au ressentiment d'un homme qui ne manqueroit pas d'ocasion de se vanger, & avec lequel il avoit grand interêt de ne point se commettre. Mais il savoit aussi qu'on portoit dans tout son Ordre d'autant plus de compassion à Bernardin, que Ximenez y étoit généralement haï ; & que l'on y étoit persuadé que ce Religieux ne s'étoit atiré la persécution qu'il soufroit, que pour avoir préféré les interêts de son Ordre à ceux de son propre frére. Cela lui tenoit lieu de mérite ; ainsi ce Gardien ne pouvoit se rendre l'instrument des mauvais traitemens dont l'Archevêque prétendoit punir la témérité de son frére, sans s'atirer en même tems les Observantins & les Conventuëls, avec lesquels sa profession l'obligeoit de passer le reste de ses jours.

Ces réfléxions oposées donnérent pendant quelque tems bien de l'éxercice à la politique du Gardien, & il eût été aparemment fort embarassé du parti qu'il avoit à prendre, sans un accident qui arriva tout à propos pour le tirer d'embaras.

Bernardin tomba malade, soit des mauvais traitemens qu'il avoit reçûs, soit du chagrin de n'avoir pas réüssi dans son entreprise ; ou de déplaisir de se voir réduit aparemment pour le reste de ses jours à mener une vie aussi contraire à son inclination que l'étoit celle du Cloître. Sa maladie, qui dura deux ans, l'empêcha pendant ce tems-là de sortir du Couvent de Guadalfajara, sans qu'il parût aucune con-

contrainte de la part du Gardien : elle produisit même à son égard un éfet fort avantageux ; car soit qu'elle eût reprimé pour quelque tems son mauvais naturel, ou qu'il eût tout le tems de se convaincre lui-même qu'il ne pouvoit être que malheureux tant qu'il seroit brouillé avec l'Archevêque ; les amis communs ne l'eurent pas plutôt porté à lui écrire une lettre de soumission, par laquelle il lui demandoit pardon de sa faute, & le prioit de le tirer du facheux état où elle l'avoit réduit, & de lui rendre son amitié, qu'ils l'assurérent qu'elle auroit tout l'efet qu'il pouvoit souhaiter.

Ils ne le tromperent pas ; car soit que Ximenez, qui avoit l'ame naturellement genereuse, fust en efet bien-aise de lui pardonner ; ou qu'il aprehendât qu'en poussant plus loin son ressentiment il ne donnât lieu à l'acuser d'une dureté peu séante à sa profession & à son caractére ; il reçut ses excuses ; il l'envoya querir à Guadalfajara, & la reconciliation fut si entiére, qu'il ne resta aucun doute à Bernardin que l'Archevêque ne lui eût sincérement pardonné.

Mais il poussa dans cette occasion la générosité trop loin : il rétablit Bernardin dans son Palais au même état qu'il y étoit auparavant ; il ne fut pas long-tems sans en abuser, ni Ximenez sans s'en repentir.

Il étoit malade lors que son frere arriva à Alcala ; Bernardin en prit occasion contre ses défenses trés-expresses, de se mêler fort avant d'un procés d'importance que les Juges de l'Archevêque étoient prêts de juger : Il fit même quelque chose de pis ; car il prit si fortement le mauvais parti, & se déclara si hautement contre la partie qui avoit le meil-

leur

leur droit, qu'il obligea les Juges de rendre une Sentence injuste au profit de celle pour laquelle il s'étoit déclaré.

Ximenez en fut aussi-tôt averti par les plaintes que lui en porta la partie lézée : l'aversion qu'il avoit pour l'injustice ne lui permit pas de dissimuler celle que ses propres Oficiers venoient de commettre ; il les envoya querir, les obligea de lui remettre l'original de la Sentence injuste qu'ils venoient de rendre, il la déchira en leur présence ; & aprés leur avoir fait une reprimande proportionnée à la faute qu'ils venoient de commettre, il leur ordonna de se rassembler & de réparer l'injustice qu'ils avoient faite, en rendant une nouvelle Sentence plus conforme aux loix & à l'équité.

Il n'en falut pas davantage pour jetter Bernardin dans de nouveaux emportemens ; il crut que l'Archevêque n'en avoit usé de la sorte que pour le choquer & le rendre méprisable ; ainsi sans écouter autre chose que la fureur dont il étoit transporté, sans avoir aucun égard pour la mamaladie de son frére, qui étoit augmentée depuis quelques jours, il le va trouver dans son lit, où ses domestiques, qui s'étoient retirez pour le laisser reposer, l'avoient laissé seul : Il renouvela ses anciennes plaintes du peu de considération qu'il avoit pour lui, & du peu de soin qu'il avoit de son établissement & de sa fortune ; des plaintes il passa aux reproches les plus ofençans, & des reproches aux injures les plus atroces.

Une conduite si outrée poussa à bout la patience de Ximenez : il commanda à Bernardin, avec sa hauteur ordinaire, de sortir de sa chambre, & de ne paroître jamais devant lui ; ajoûtant que s'il tardoit un moment à le fai-

faire, il l'envoieroit chargé de chaînes dans un endroit où il aprendroit à vivre, & où on lui répondroit de ses actions.

Cette menace, dont il aprehenda peut-être que l'éfet ne suivît de prés, acheva de faire perdre à Bernardin le peu qui lui restoit de raison; il entra en même tems dans une fureur qui ne se peut mieux exprimer que par l'excés où elle le porta; il tira avec violence de dessous la tête de Ximenez l'oreiller sur lequel elle étoit apuiée, & lui en couvrit le visage, en sorte que tous les conduits de la respiration étoient bouchez: il le prit ensuite à la gorge, & la lui serra de toute sa force avec ses deux mains autant de tems qu'il crut qu'il en faloit pour lui ôter la vie. C'étoit fait de Ximenez si cette violence eût duré encore quelques momens; mais soit que l'idée du crime que commettoit Bernardin l'eût éfrayé, soit qu'il aprehendât d'être pris, ou qu'il crût qu'il étoit impossible que son frére revint de l'état où il le laissoit, il s'enfuit tellement hors de lui-même, qu'au lieu de sortir du Palais de l'Archevêque, & de s'en éloigner avec toute la diligence possible, il s'y cacha pour aprendre, à ce qu'il dit depuis, quel auroit été le succés de son crime.

Mais la bonne fortune de Ximenez, qui l'avoit jusqu'alors servi si utilement, ne permit pas qu'il fust tel que ce méchant Frére l'avoit espéré. Quelques domestiques de l'Archevêque, qui les avoient ouï se quereller, s'aperçurent du trouble où étoit Bernardin quand il sortit de la chambre de son frére; il leur vint sur cela quelque soupçon, non pas de la vérité, qui étoit trés-éloignée de leur pensée, mais que l'Archevêque pourroit avoir besoin de quelque secours; ils entrérent sur cela dans sa chambre, & s'é-

tant

tant aprochez de son lit, ils furent bien surpris de le voir tout en désordre, & de le trouver lui-même sans pous, & presque sans vie. Son Médecin averti du danger où il étoit, se rendit aussi-tôt auprés de lui ; il crut d'abord que cet accident étoit un éfet de sa maladie ; Mais Ximenez étant enfin revenu à soi, demanda où étoit son Frere, le traita de scélerat & de parricide : Il raconta la violence dont il avoit usé en son endroit, & les éforts qu'il avoit fait pour lui ôter la vie : Il commanda ensuite qu'on mît tant de gens aprés lui qu'il ne pût échaper ni éviter la punition d'un si grand crime. On le chercha long-tems sans en avoir des nouvelles ; parce que comme l'on ne s'imaginoit pas qu'il eût demeuré dans le Palais, on le cherchoit par tout ailleurs que où il il étoit. Enfin on le trouva dans un endroit fort obscur, où il s'étoit caché ; mais si éperdu & si troublé, que s'acusant lui-même du crime qu'il venoit de commettre, il ne cessoit de dire qu'il méritoit la mort, & qu'il ne demandoit point d'autre grace sinon qu'on le dépêchât au plutôt, & qu'on ne le fit point languir.

Mais Ximenez étoit trop politique pour soufrir qu'il fût puni d'une maniére dont le contre-coup eût porté sur lui, & sur toute sa famille. Il arrêta lui-même les procédures que la Justice du lieu, pour signaler son zéle, avoit commencé de faire sans sa participation, ne croyant pas qu'il fust de la bienséance de lui demander son consentement pour agir contre son Frere. Il obtint de leurs Majestez Catholiques, qui vouloient qu'il fust jugé à la rigueur, qu'on le laissât le maître de cette afaire : Enfin toute sa vengeance se réduisit à l'en-

l'envoyer les fers aux piez & aux mains, dans un Couvent d'Obſervantins, proche de Toléde, ſans éxiger qu'on lui fit ſoufrir d'autres peines que celles que les Conſtitutions de ſon Ordre preſcrivoient pour la punition des crimes ſemblables au ſien.

Mais le reſſentiment qui reſta dans le cœur de Ximenez de l'attentat que Bernardin avoit commis contre lui, fut d'autant plus profond que la peine dont on l'avoit puni étoit moins proportionnée à l'ofenſe qu'il en avoit reçûë. Il le laiſſa long-tems languir dans l'obſcurité du Cloître où il l'avoit relégué, ſans ſoufrir qu'on lui parlât de lui, ni qu'on fit la moindre choſe qui pût lui en renouveller le ſouvenir; & ce ne fut que pluſieurs années aprés, qu'à la priére du Roi Catholique, il lui acorda une penſion médiocre; encore fut-ce à condition qu'il ne paroîtroit jamais devant lui, & qu'il ne ſe rencontreroit jamais dans les lieux où il ſeroit.

Il ne manqua pas de gens qui crurent que Bernardin n'étoit pas le ſeul complice d'un ſi grand crime; & l'on ſoupçonna même les Cordeliers d'avoir abuſé de ſon humeur naturellement violente, & capable des plus grands emportemens, pour rompre le cours des deſſeins de Ximenez touchant la réforme de leur Ordre, & l'union des Conventuels & des Obſervantins, dont ils aprehendoient qu'il ne vint enfin à bout malgré toutes leurs intrigues. Quoi qu'il en ſoit, Ximenez ne voulut jamais qu'on aprofondît cette afaire; mais auſſi comme il n'étoit pas homme à démordre de ce qu'il avoit une fois entrepris; il n'en pourſuivit pas moins vivement ſes prémiers projets. Il eſt vrai que pour en venir plus aiſément à bout, il changea quelque choſe à la maniére de l'éxécution:

Car

Car au lieu qu'il avoit d'abord insisté fortement à ce que la Commission pour la Réforme des Ordres Religieux lui fust adressée, il s'en déporta; mais pour empêcher les Cordeliers de se vanter à leur ordinaire qu'ils l'avoient emporté sur lui, & qu'il n'avoit renoncé à la Commission que parce qu'il desespéroit de la pouvoir obtenir; il fit en sorte que le Pape se remît à leurs Majestez Catholiques du choix des personnes qu'elles jugeroient les plus capables de travailler avec succés à ce grand dessein. Il en arriva ce qu'il avoit prévû; il fut nommé par leurs Majestez, & ce fut pour lors qu'il refusa la Commission, avec d'autant plus de gloire, que tout le monde étoit persuadé qu'il en avoit été le maître, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'accepter.

Ce trait de politique embarassa d'autant plus les Cordeliers, qu'outre que Ximenez par le refus qu'il venoit de faire leur avoit ôté l'ocasion de se plaindre de lui, & de publier à leur ordinaire que la Réforme qu'il solicitoit n'étoit qu'un éfet de son ressentiment, & du dessein qu'il avoit de se venger d'eux; ils voyoient qu'il n'étoit pas moins le maître de cette afaire, que s'il eût accepté la Commission. En éfet ceux qu'il avoit fait nommer en sa place étant absolument de sa dépendance, il étoit aisé de juger qu'ils ne porteroient que le nom de Commissaires, & qu'ils ne seroient dans le fond que les exécuteurs de ses ordres.

Mais Ximenez porta ses vûës encore plus loin; il avoit prévû que les Commissaires ne réüssiroient pas dans l'éxécution de leur Commission, soit qu'en éfet ils n'en fussent pas capables; ou que les obstacles que les Cordeliers ne manqueroient jamais d'y mettre ne fussent pas aisez à surmonter: il avoit conclu de là qu'on

qu'on seroit forcé d'avoir recours à lui, & qu'il reprendroit un jour la Commission avec d'autant plus d'avantage & d'honneur, que tout le monde seroit convaincu, qu'il étoit le seul dans toute l'Espagne qui fust capable de faire réüssir une afaire que les vains éforts de ceux qui l'auroient précedé auroient fait passer pour impossible.

Les afaires étoient à peu prés en cet état; (car l'on a été obligé d'anticiper le recit de bien des choses de peur de l'embarasser en l'interrompant trop souvent), lors que François Alvare de Tolède & Jean Quintanapallia, Chanoines & Députez du Chapitre de Tolède, arrivérent pour complimenter l'Archevêque sur son élévation à l'Archevêché de Tolède: le premier étoit un homme de la premiére qualité; & le second un des plus habiles Théologiens de toute la Castille.

Ximenez les reçut en public avec beaucoup de civilité: il parla avec éloge du Chapitre de Tolède en général, & des Deputez en particulier; & tout s'y passa de part & d'autre avec une satisfaction réciproque.

Mais il n'en arriva pas de même de l'entretien particulier qu'il eût avec les deux Députez lors qu'ils furent prendre congé de lui: il leur témoigna un fort grand zele pour le rétablissement de la discipline Ecclésiastique en général; & en particulier de celle de son Diocése: il leur dit que son dessein étoit de se rendre au plutôt à Tolède, d'y tenir le Sinode général, & d'y faire des Réglemens pour les mœurs & pour la conduite de tout son Clergé: Il ajoûta que son dessein n'étoit pas d'en faire un grand nombre; mais qu'il n'oublieroit rien pour les faire bien observer. Il fit ensuite tomber le discours sur l'état particulier du Chapitre

pitre de Toléde, & il ne fit point de dificulté de leur dire, qu'il avoit été informé de plusieurs abus qui s'étoient glissez dans leur Corps : Qu'il n'étoit pas juste que pendant qu'il procuroit de tout son pouvoir la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majestez Catholiques, il laissât régner le desordre dans le Clergé de son Eglise : Que plus ils étoient élevez au dessus des autres Ecclésiastiques, plus les mauvais exemples qu'ils donnoient étoient pernicieux : Que puis qu'ils étoient les premiers, ils devoient servir de régle aux autres, & que c'étoit le pié sur lequel il prétendoit qu'ils fussent à l'avenir : Enfin il leur recommanda de faire au Chapitre à leur retour un recit exact de tout ce qu'il leur avoit dit, & de lui recommander de sa part de se réformer lui-même avant son arrivée à Toléde, qu'autrement il seroit obligé de le faire, & que rien ne seroit capable de l'empêcher d'employer toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée, pour bannir les scandales de son Eglise.

Quoique les Députes fussent extrémement ofensez des derniéres paroles de Ximenez, qui faisoient assez connoître qu'il ne seroit pas longtems sans donner ateinte à leurs Priviléges ; ils ne jugérent pas à propos de lui en témoigner leur ressentiment. Ils se contentérent de lui répondre en peu de mots, qu'ils loüoient son zéle pour le rétablissement de la discipline ; que le Chapitre de Toléde seconderoit toûjours de tout son pouvoir les bonnes intentions ; & qu'ils ne manqueroient pas de lui faire un fidelle raport de ce qu'il les avoit chargez de lui dire de sa part. Ils prirent en suite congé de l'Archevêque, bien résolus de

de porter le Chapitre à ne rien épargner pour prévenir ses entreprises.

Il y en a qui prétendent que Ximenez ala bien plus avant, & qu'il déclara positivement aux deux Députez, que son dessein étoit de rétablir dans sa Cathédrale la vie commune: l'habit des Chanoines Réguliers, & la pratique éxacte de la Régle de Saint Augustin, qui y avoient été long tems en usage. Mais il n'y a pas d'aparence que s'il se fut ouvert de ce dessein il ne l'eût pas porté plus loin, ou qu'il l'eût desavoüé, comme les Historiens raportent qu'il fit depuis, tant en public qu'en particulier.

Quoi qu'il en soit, les deux Députez sçurent representer si vivement au Chapitre de Tolède ce qu'il avoit à aprehender de l'humeur sévére & entreprenante de Ximenez, qu'on y résolut sur le champ de députer à Rome un des plus considerables du Corps, pour prévenir Sa Sainteté & le Colége des Cardinaux sur tout ce que l'Archevêque pourroit entreprendre, & pour être en état, s'il en étoit besoin, de lui faire un procés dans les formes. Alfonse Albornoz, Chanoine & Trésorier de l'Eglise de Tolède, fut ensuite nommé pour cette députation, il reçût ordre de l'éxécuter au plutôt; & le Chapitre, avant que de se séparer, défendit sous de grandes peines, de revéler ce qui s'y étoit passé.

Mais il n'est jamais arrivé qu'un secret sçû de tant de monde fut long tems sans être découvert: Quelque précaution que le Chapitre eût pris pour tenir sa Déliberation sécrete, & quelque soin qu'il eût eû de prendre pour prétexte d'autres afaires, pour couvrir le véritable motif du voyage d'Albornoz; Ximenez en fut aussi-tôt averti; il n'hésita pas un moment

sur ce qu'il avoit à faire, & supposant qu'il n'auroit à l'avenir d'autorité à l'égard du Chapitre qu'autant qu'il lui plairoit de lui en accorder, s'il ne rompoit l'éfet de cette premiere entreprise, il fut trouver la Reine.

Il lui presenta la députation du Chapitre de Tolède comme un atentat contre l'autorité Roiale: Il soutint qu'elle n'avoit pû se faire sans le sçû & le consentement de Sa Majesté: Qu'Albornoz possedant un des plus grands Bénéfices de la Castille, n'avoit pû l'accepter, & encore moins l'éxécuter en sortant du Royaume à son insçû, sans se rendre coupable, & qu'il étoit de la dernier conséquence d'arrêter de pareilles entreprises en faisant un exemple de celui qui s'en étoit chargé.

C'étoit prendre la Reine par son foible: jamais Princesse ne fut plus jalouse de son autorité, & elle portoit sur ce sujet la délicatesse si loin, qu'elle ne voulut jamais la partager avec le Roi Ferdinand, quoi qu'il fut son mari, & qu'elle lui eût les plus grandes obligations. Ainsi il fut aisé à Ximenez d'obtenir tout ce qu'il voulut: & il obtint en éfet qu'il feroit dans cette occasion tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il pourroit se servir du nom & de l'autorité de la Reine.

Il usa de cette permission dans toute l'étenduë qu'elle pouvoit recevoir: Il envoya aussitôt dans tous les ports, où il prevoyoit qu'Albornoz auroit pû se rendre pour s'embarquer, des personnes capables de tout entreprendre: il leur ordonna de faire toute la diligence possible, & que s'ils trouvoient le Député du Chapitre, sans avoir aucun égard ni à sa naissance, qui étoit des plus illustres, ni à son caractére, ils le lui ramenassent lié, & avec toutes les précautions dont on a accoûtumé d'u-

ser

ser en de pareilles occasions, quoi qu'il pût aléguer pour s'en défendre, & quelque résistance qu'il pût faire.

Les ordres de Ximenez furent exécutez avec toute la diligence qu'il avoit prescrite ; mais Albornoz les avoit prévenus, & étoit déja fort avant en mer lorsque les mieux montez arrivérent au port où il s'étoit embarqué. Ce contre-tems ne surprit point Ximenez : il l'avoit prévû, & y avoit remédié en faisant partir en même tems pour Rome une Galére des plus légéres & des mieux équipées, avec des ordres de la Reine Catholique à l'Ambassadeur d'Espagne : Ces ordres portoient en termes précis, qu'il empêchât en toutes manieres qu'Albornoz n'entrât dans Rome ; qu'il n'oubliât rien pour le prevenir, & que quand il l'auroit en son pouvoir, il le fit prisonnier, & le renvoyât en Espagne chargé de chaînes.

La Commission n'étoit pas peu embarassante: il n'y avoit point d'exemple en Espagne qu'on eût fait un crime à des Ecclésiastiques de s'être adressez au Pape pour leurs afaires particuliéres ; & Alexandre VI. qui occupoit alors le Saint Siége, étoit d'une humeur trop altiére pour soufrir qu'on entreprît sous son Pontificat ce que l'on n'avoit jamais osé entreprendre sous celui de ses prédécesseurs: D'ailleurs il s'agissoit de traiter de la maniere du monde la plus outrageante un homme d'une des plus illustres familles de toute la Castille, & en sa personne le Clergé de la premiere Eglise de toute l'Espagne ; c'est à dire, un grand nombre de personnes de la premiere qualité, dont le Chapitre de l'Eglise de Tolédc étoit composé.

Mais quand la Commission eût été moins

odieuse, la maniere de l'éxécuter n'étoit pas moins dificile à trouver : car d'entreprendre d'arrêter Albornoz avec la permission de Sa Sainteté, c'est ce qu'il n'y avoit aucune aparence d'obtenir ; une des maximes les plus inviolables de la Cour Romaine ayant toûjours été d'apuier le Clergé du second ordre contre les entreprises des Evêques.

Il y avoit encore moins d'aparence de l'entreprendre sans son consentement ; puisque c'étoit se commettre avec elle d'une maniere qui ne pouvoit être suivie que de trés-grands inconveniens dans la conjoncture présente des afaires de Naples, pour lesquelles il étoit de la derniere importance de ne point aliener Sa Sainteté de leurs Majestez Catholiques.

Mais d'un autre côté les ordres de la Reine Catholique étoient conçus en des termes qui ne laissoient aucun lieu de se dispenser de les éxécuter : d'ailleurs l'Ambassadeur étoit l'un des meilleurs amis de Ximenez, & il étoit assez persuadé du besoin qu'il avoit de son crédit, pour ne pas le mécontenter dans une conjoncture aussi délicate que celle où Ximenez s'étoit commis pour la premiere fois avec le Chapitre de son Eglise.

L'expédient qu'il trouva pour se tirer de tous ces embaras fut de s'en aler lui-même sans perdre de tems à Ostie, dans le dessein de prévenir Albornoz, & d'éxécuter sa Commission avant qu'il fut entré dans l'Etat du Pape. La Galére qui avoit aporté les ordres de la Reine avoit fait une si grande diligence, qu'il l'y atendit cinq jours entiers ; mais ayant découvert le sixiéme le vaisseau qui le portoit, il monta la même Galére que Ximenez lui avoit envoyée ; & supposant que le Pape,

Pape, ou ne sçauroit rien de cette afaire, ou n'auroit pas lieu de trouver à redire qu'il eût arrêté en pleine mer un des sujets de sa Reine, dont elle lui avoit donné ordre de se saisir : il fut au devant de lui.

L'arrivée de l'Ambassadeur surprit d'autant plus Albornoz, qu'il étoit trés-éloigné de soupçonner le véritable motif de la démarche qu'il lui voyoit faire: Mais ayant apris par celui qui lui vint faire compliment de sa part, qu'il n'étoit venu que pour s'informer de quelques nouvelles d'Espagne, dont il lui étoit de la dernier importance d'être au plutôt instruit; il fit ce à quoi l'Ambassadeur s'atendoit, c'est à dire, quita son vaisseau, & passa dans la Galére où étoit l'Ambassadeur.

L'Ambassadeur voyant Albornoz en son pouvoir, l'acabla de civilitez, & l'ayant entretenu long tems des afaires dont il suposoit qu'il étoit venu s'informer, il le retint à souper: L'entretien y fut trés-libre de la part d'Albornoz, qui ne soupçonnoit rien du malheur où il étoit si proche de tomber; mais comme il voulut se retirer dans son vaisseau, l'Ambassadeur le retint, & le tirant à part il lui fit voir les ordres qu'il avoit de la Reine Catholique de l'arrêter, & de le renvoyer incessamment prisonnier en Espagne; il le remit ensuite à la garde du Capitaine qui commandoit la Galére sur laquelle avoient été aportez les ordres de la Reine, & passant aussi-tôt dans le vaisseau d'Albornoz sans le vouloir entendre, il s'en retourna à Ostie, & de là à Rome, où le Pape ne lui parla jamais de l'afaire d'Albornoz, soit qu'il n'en sçût rien, ou qu'étant sans reméde, il crût qu'il valoit mieux faire semblant de l'ignorer que d'en paroître instruit.

Cependant le malheureux Albornoz ayant débarqué à Valence fut aussi-tôt conduit au Château d'Attiença, au grand étonnement du Chapitre de Tolède, qui le croyoit à Rome.

Jusqu'alors l'on n'avoit paru agir qu'au nom & par les ordres de la Reine: Mais Ximenez, qui vouloit mortifier le Chapitre en la personne de son Député, jugea qu'enfin il étoit tems de faire connoître qu'on n'agissoit en éfet que par les siens; & afin que l'on n'eût aucun lieu d'en douter, il le fit traduire de son autorité d'Attiença à Alcala, où il faisoit sa résidence ordinaire. Mais pour avoir changé de prison, Albornoz n'en fut pas mieux traité: on continua d'éxercer à son égard toutes les rigueurs dont on a accoûtumé d'user à l'endroit des criminels d'Etat: La famille d'Albornoz, qui étoit des plus illustres, solicita inutilement, & le Chapitre de Tolède employa envain tout son crédit pour tirer son Confrere de prison, ou du moins pour en faire adoucir la rigueur. Ximenez demeura infléxible: Albornoz resta dix-huit mois entiers prisonnier à Alcala, & Ximenez ne consentit enfin à son entier élargissement, qu'aprés l'avoir retenu long tems auprés de lui, & l'avoir obligé de le suivre dans tous les voyages qu'il se vit obligé de faire d'Alcala à la Cour, & de la Cour à Alcala.

Ximenez ne justifioit une sévérité si extraordinaire, que par la nécessité où se trouvent les personnes qui comme lui étoient élevez de bas lieu aux plus grandes Dignitez, d'établir leur autorité sur de grands exemples: il disoit que lors qu'ils étoient bien ménagez, ils ne contribuoient pas moins à la soutenir, que les avantages que l'on a coûtume de tirer de la naissance & des aliances: le preten-

pretendoit que ce n'étoit pas une cruauté de punir rigoureusement les premieres fautes ; parce que la severité dont l'on usoit dans ces occasions empêchant de retomber, l'on s'épargnoit par là le chagrin de faire souvent de pareilles corrections, ou même de plus rigoureuses : il ajoutoit enfin que la detention d'Albornoz avoit été une précaution nécessaire pour éviter une infinité de contestations entre le Chapitre & lui ; & qu'elles n'auroient jamais manqué de naître de l'esperance que le Chapitre auroit eû de les voir terminer à son avantage par le moyen du Député qu'il auroit eû à Rome, qui de son côté pour se rendre nécessaire auroit tout employé pour les fomenter.

La conduite de Ximenez eût en cette occasion tout le succés qu'il avoit prétendu. Il établit son autorité d'une maniere que le Chapitre de Tolède n'entreprit jamais de la choquer ; & comme de son côté il eût grand soin de ne donner aucune ateinte à leurs Privilèges, ils vécurent toûjours depuis dans une intelligence qui ne contribua pas peu au bon ordre qu'il établit dans son Diocése, & qui le rendit enfin le mieux réglé de toute l'Espagne.

Il y avoit alors prés de cinq ans que Ximenez étoit pourvû de l'Archevêché de Tolède, sans avoir pû trouver le tems qui lui étoit nécessaire pour en aler prendre lui-même possession ; ce n'est pas que la Reine ne lui en eût accordé la permission toutes les fois qu'il la lui avoit demandée ; mais elle lui avoit prescrit pour cela un terme si court, qu'il n'avoit pû s'en accommoder. Comme il n'en vouloit pas faire une action de pure cérémonie ; mais qu'il avoit dessein de faire en même tems la visite de ce grand Diocése, qui est composé de plus de huit cens Paroisses,

dont une partie est située dans des lieux presque inaccessibles ; il avoit besoin pour le moins d'une année de résidence non interrompuë. Il en avoit souvent fait la proposition à la Reine Catholique ; mais il étoit devenu si nécessaire à cette Princesse, qu'elle ne s'étoit pû résoudre à y consentir. Il étoit donc réduit à atendre qu'une conjoncture favorable lui procurât la liberté qu'il demandoit depuis si long tems. Il croyoit l'avoir trouvée au commencement de l'année 1497 ; & il se préparoit déja à partir pour Toléde, lors qu'il en fut empêché par l'occasion que l'on va raconter.

Quoi que lors qu'Isabelle épousa Ferdinand, l'âge des parties fut assez peu proportionné, puis qu'elle avoit trente deux ans, & que Ferdinand n'en avoit que seize ; leur mariage ne laissa pas d'être assez fécond, il en sortit un fils & quatre filles. Le fils se nommoit Jean ; l'ainée des filles, Isabelle ; la seconde, Jeanne ; la troisiéme, Marie ; & la derniere, Catherine. La Princesse Isabelle fut mariée la premiere : elle épousa, étant encore fort jeune, Alphonse, Infant de Portugal, qui la laissa veuve à l'âge de dix-huit ans.

Le mauvais succés de ce mariage, que l'on attribuoit à la trop grande jeunesse des parties, fut cause que leurs Majestez Catholiques diférérent de quelques années le mariage du Prince d'Espagne *. Mais voyant qu'il avoit ateint l'âge de dix-neuf ans, & qu'il paroissoit d'ailleurs d'une constitution assez vigoureuse, ils songérent tout de bon à s'assurer des successeurs. Leurs Majestez jeterent ensuite les yeux sur toutes les maisons souveraines de l'Europe, & s'arrêtérent enfin à la Maison d'Austriche, qui avoit pour Chef l'Empereur Maximilien, par deux raisons qui ne pouvoient être plus fortes ;

* Don Jean

fortes ; l'une, que son aliance étoit la plus avantageuse ; l'autre, qu'elles y pouroient faire un double mariage, ce qui ne se rencontroit point dans les autres Maisons souveraines.

L'utilité étoit toute évidente ; puis qu'en cas que l'Archiduc Philippe, qui étoit d'une compléxion fort délicate, vint à mourir sans enfans, ce qui n'étoit pas sans aparence, l'Archiduchesse Marguerite sa sœur, qui étoit de la compléxion du monde la plus saine, & qu'on se proposoit de faire épouser au Prince d'Espagne, heriteroit infailliblement des riches succéssions de Bourgogne & d'Austriche ; c'est à dire des Païs-Bas & des dix Provinces héréditaires de la Maison d'Austriche. Ces espérances jointes à une trés-grande fécondité, dont la Princesse Marguerite avoit toutes les marques, flatoient agréablement le dessein de la Monarchie universelle, dont Ferdinand avoit déja fait le projet, & dont les Princes de la Maison d'Austriche se sont toûjours flatez jusqu'à LOÜIS LE GRAND, qui par ses Conquêtes, & le haut point de gloire & de grandeur où il a porté la France, leur a fait perdre ce dessein de vûë, & les a enfin réduits dans une entiere impossibilité de l'éxécuter.

La double aliance que leurs Majestez Catholiques s'étoient proposée, n'étoit pas sans dificultez ; puis qu'elles étoient résoluës de n'ofrir à l'Archiduc Philippe, fils unique de l'Empereur, que la Princesse Jeanne, la seconde de leurs filles. La disproportion étoit évidente ; puis qu'il s'agissoit de proposer à l'Empereur, que leur fils unique épousât la fille unique de Sa Majesté Impériale, & que néanmoins son fils unique n'épousât que la seconde des filles de leurs Majestez Catholiques.

Comme une pareille proposition aloit directement contre la bienséance, & qu'il s'en faloit bien que l'avantage fut égal des deux côtez, il en naissoit une dificulté qui ne paroissoit pas aisée à surmonter. Peut-être même fut-elle demeurée invincible, si leurs Majestez Catholiques eussent choisi un moins habile négociateur, que celui qu'Elles envoïérent à leur Majesté Impériale.

Ce fut le fameux Jean Manuël, si célébre dans l'Histoire d'Espagne, & dont il sera souvent parlé dans la suite de celle-ci. Il étoit Castillan de nation, & de bas lieu; mais la nature l'avoit traité comme Ximenez; c'est à dire, qu'elle avoit recompensé avec avantage ce qui manquoit à sa naissance. Il étoit grand, bien fait & de bonne mine: Il avoit l'esprit fin, insinuant, adroit: Il ne prenoit jamais le change, & sçavoit admirablement profiter des moindres démarches que ceux avec qui il avoit à traiter, faisoient à son avantage. Le peu de biens qu'il avoit trouvé dans sa maison, lui avoit ôté les moyens d'étudier; mais l'aplication, l'experience, & une certaine éloquence naturelle dont il savoit mieux se servir que personne, faisoient en lui le même éfet que l'étude des belles lettres a coûtume de faire dans les autres. Son cœur répondoit parfaitement à son génie: Il l'avoit grand, liberal, magnifique, & capable des plus grandes entreprises.

Deux talens qui ne se rencontrent guere ensemble, savoir celui d'écrire extrêmement vite, & d'écrire en même tems parfaitement bien, l'avoient d'abord introduit à la Cour, & avoient porté Ferdinand à le faire Sécrétaire des dépêches, qui demandoient une promte expédition. Il ne fut pas long tems dans cette

te charge, sans faire connoître qu'il étoit capable des plus grands emplois; & leurs Majestez Catholiques qui le reconnurent, ne firent point de dificulté de lui confier pour son coup d'essai l'importante négociation dont l'on vient de parler: Il est vrai que l'instruction en fut dressée par Ximenez; mais il est vrai aussi qu'on ne pouvoit la remettre en de meilleures mains.

Il s'en aquita avec encore plus de succés, que les Rois Catholiques n'avoient espéré: Il conclut la double aliance qui faisoit le sujet de son Ambassade; & il le fit avec tant d'adresse, qu'il s'aquit l'estime & la bienveillance de l'Empereur, & devint le Favori de l'Archiduc Philippe son fils.

L'on a déja dit que la principale dificulté de cette négociation consistoit en ce que les Rois Catholiques n'ofroient que la seconde de leurs filles au fils unique de l'Empereur. Le motif d'une pareille offre étoit encore plus ofençant que l'offre même; car c'étoit dans le dessein, en remariant leur fille ainée à Manuël Roi de Portugal, de frustrer la Maison d'Autriche des successions de Castille & d'Arragon qui ne pouvoient lui manquer, au cas que le Prince d'Espagne mourant sans enfans, comme il arriva, l'Archiduc Philippe eût épousé la Princesse Isabelle.

Quoi qu'une préference si injurieuse que l'on donnoit au Roi de Portugal au préjudice du fils unique de l'Empereur, dût ofencer ces deux Princes, d'une maniere d'autant plus sensible, qu'ils y avoient plus d'interêt; Manuël non seulement fit en sorte que ni Sa Majesté Impériale ni l'Archiduc ne s'en choquérent pas; mais il fut assez adroit pour leur persuader que c'étoit par un respect particulier que

les Rois Catholiques avoient pour l'un & l'autre, qu'ils n'avoient osé leur ofrir la veuve, c'est à dire, les restes de l'Infant de Portugal: Que cette offre leur avoit paru d'autant plus messéante, qu'ils étoient persuadez qu'on ne pouvoit ignorer en Alemagne ni dans les Païs-Bas, que l'Infant de Portugal, que la Princesse Isabelle avoit épousé en premieres nôces, avoit eû pour aïeul paternel un batard, & pour bisaïeulle une concubine fille d'un Cordonnier Juif. Il insinua ensuite avec toutes les précautions qui pouvoient empêcher Sa Majesté Impériale de s'en choquer, que la passion que les Rois Catholiques avoient d'entrer dans son aliance, les faisoit passer sur un inconvenient qui ne pouvoit étre récompensé que par un pareil honneur: Que cet inconvenient consistoit en ce que la Princesse Marguerite avoit été non seulement promise au Roi de France *, & élevée auprés de lui, lors qu'il n'étoit que Dauphin, mais que de plus les cérémonies de leur mariage avoient été faites, & qu'il n'y avoit manqué que la consommation: Que la préférence que le même Roi avoit accordée à l'Hériticre de Brétagne aprés de pareilles démarches, ne pouvoit être que trés-injurieuse à l'Archiduchesse; & que Charles VIII. pourroit avec raison se vanter un jour, que le Prince d'Espagne, destiné à la succession de tant de Couronnes, n'avoit eû que son reste.

* Charles VIII.

Manuël ajoûta à toutes ces raisons, que quand Sa Majesté Impériale seroit d'humeur à passer par dessus l'inconvenient qu'il lui avoit proposé touchant l'ainée des Infantes d'Espagne, les peuples de la Haute & de la Basse-Alemagne s'oposeroient infailliblement à son mariage avec l'Archiduc; & qu'ils ne soufriroient

roient jamais que leurs Princes s'aliassent dans une Maison, où il y auroit eu une pareille tache.

Manuël avoit trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir que ses raisons avoient fait impression sur l'esprit de l'Empereur & de l'Archiduc; mais il acheva de les persuader, & d'en obtenir tout ce qu'il prétendoit, en leur remontrant deux choses; la prémiére, Que quand les peuples leurs sujets n'auroient pas la délicatesse dont il venoit de parler, les Princes d'Alemagne l'auroient infailliblement: Que Sa Majesté Impériale & l'Archiduc deviendroient par là l'objet de leur mépris: Que l'Empereur, en faisant une pareille démarche, mettroit un obstacle invincible au juste dessein qu'il devoit avoir de procurer à son fils la succession à l'Empire; & que les Electeurs ne se résoudroient jamais à lui donner pour Chef un Prince qui y auroit introduit l'exemple pernicieux de se mesalier. Il ajouta, comme de lui-même, & feignant de reveler un grand sécret, qu'il savoit de fort bonne part que l'Infante Isabelle, ou n'auroit point d'enfans; ou que si elle en avoit, ils ne pourroient pas vivre long tems: Que la Princesse Jeanne au contraire, ayant toutes les marques d'une fort grande fécondité, porteroit infailliblement les riches successions de Castille & d'Arragon dans la Maison du Prince qu'elle épouseroit.

Ce dernier raisonnement de Manuël fit tout l'éfet qu'il avoit prétendu. La proposition de leurs Majestez Catholiques fut acceptée; les deux mariages furent arrêtez; & la Princesse Jeanne d'Arragon ne fut pas plutôt arrivée à Gand, que l'Archiduchesse Marguérite en partit pour aler épouser le Prince d'Espagne. Elle s'embarqua quelque tems aprés à Flessingue sur le

le Vaiſſeau Amiral de la Flote deſtinée pour l'eſcorter en Eſpagne: Elle y aborda enfin, aprés avoir eſſuyé une tempête qui la fit deſeſpérer plus d'une fois de ſa vie : Elle ſe rendit par terre à Burgos, qui étoit alors la ville capitale de Caſtille, où leurs Majeſtez Catholiques l'atendoient.

L'arrivée de cette Princeſſe rompit le voyage que Ximenez étoit prêt de faire à Tolede, pour y prendre en perſonne poſſeſſion de ſon Egliſe. La Reine Catholique, qui ne perdoit aucune occaſion de l'atirer auprés d'elle, lui écrivit auſſi-tôt de ſe rendre inceſſamment à Burgos, pour y célébrer les nôces du Prince d'Eſpagne, la coutume & la bienſéance ne permettant pas qu'une pareille cérémonie ſe fiſt par le Primat d'Eſpagne.

L'honneur qu'on faiſoit à Ximenez en cette occaſion, étoit trop grand pour s'en diſpenſer, & l'afaire trop preſſante pour uſer du moindre délai. Il ſe rendit auſſi-tôt à la Cour, où les nôces de l'Infant furent célébrées avec toute la magnificence poſſible. La groſſeſſe de l'Archiducheſſe, qui parut quelque tems aprés, renouvella la joye de la Cour; l'on ne ſongea plus qu'à s'y divertir. Comme l'éxactitude dont Ximenez faiſoit profeſſion, ne lui permettoit pas d'aſſiſter à de pareils divertiſſemens, il en prit occaſion de demander à leurs Majeſtez Catholiques la permiſſion d'aler prendre poſſeſſion de ſon Egliſe; & l'ayant obtenuë, il partit auſſi-tôt pour Alcala, & de là quelques jours aprés pour Toléde.

Cettte ville qui eſt ſituée juſtement au milieu de toute l'Eſpagne, paſſoit autrefois pour la plus conſidérable de toutes les villes de ce grand Royaume. Lorſque les Viſigots eurent conquis l'Eſpagne, ils en firent leur Capitale, &

& le lieu ordinaire de leur séjour. Les Arabes qui les en chassérent, en firent de même ; & elle devint sous leur domination la Capitale d'un Royaume qu'ils apellérent de son nom le Royaume de Toléde. Alphonse sixiéme Roi de Castille l'ayant conquise sur les Maures, elle cessa d'être la Capitale d'un Royaume ; mais elle fut toûjours reconnuë pour Capitale de la nouvelle Castille ; & c'est encore un de ses droits, que les Etats du Royaume doivent s'y assembler.

Il y a bien de l'aparence que la grandeur temporelle de cette ville a produit la grandeur temporelle & spirituelle de ses Archevêques. Du temps des Gots ils passoient déja pour les premiers Prélats de toute l'Espagne : Ils furent rétablis dans les mêmes droits par Urbain II, aprés qu'Alfonse VI. en eût fait la conquête. Ils sont encore aujourd'hui reconnus pour Primats de toute l'Espagne ; & il n'y a que les Evêques de Portugal qui leur disputent cette qualité en faveur des Archevêques de Brague.

L'Archevêque de Toléde avoit autrefois sous sa Jurisdiction dix-neuf Sufragans ; presentement il n'en a plus que huit, qui sont les Evêques de Cordouë, de Segovie, de Cartagéne, de Siguença, d'Osma, de Cuença, de Jaen & de Valladolid. Il est encore à présent Seigneur temporel & spirituel de dix-sept Villes ; & le nombre de ses vassaux est si grand, qu'il pouvoit autrefois mettre sur pié vingt-cinq ou trente mille hommes sans incommoder le païs ; comme Ximenez le fit, lors qu'il entreprit à ses dépens la conquête d'Oran. Il porte la qualité & joüit de tous les droits de Grand Chancelier de Castille : Il est Chef né du Conseil d'Etat. Enfin son revenu est de deux cens mille ducats ; ainsi l'Archevêché de Toléde peut passer pour un des plus riches Bénéfices de la

Chré-

Chrêtienté. C'est ce qui faisoit dire aux Grands de Castille, lors que Ximenez en fut pourvû ; *Que c'étoit un trop bon morceau pour un Moine.* Aussi plusieurs siécles avant lui il n'avoit été possédé que par des gens de la premiére qualité, & même par des Princes du Sang, & des fils de Roi ; témoin les deux Sanchés, l'un fils d'un Roi de Castille, l'autre fils d'un Roi d'Arragon.

C'est peut-être ce qui a donné lieu de dire, que le dessein des Rois Catholiques en y nommant Ximenez étoit de s'accommoder d'une partie de son revenu, en établissant dessus de fortes pensions, sur la prétention qu'ils avoient que la quatriéme partie de ce grand revenu seroit plus que sufisante pour un homme accoûtumé comme lui à se contenter de peu, & presque de rien. Cette pensée paroît d'autant mieux fondée, qu'en éfet Ximenez, qui avoit aparemment pénétré ce dessein, protesta hautement, en prenant possession de cet Archevêché ; qu'il ne consentiroit jamais qu'on établit dessus un sou de pension. Il tint parole, & de son vivant l'Archevêché de Toléde en fut toûjours exemt. Il y en a même qui prétendent que Ferdinand ne consentit à sa nomination, que dans l'espérance de le contraindre un jour de s'en défaire en faveur de quelqu'un de ses batars : On prétend même qu'il l'entreprit aprés la mort de la Reine en faveur de Don Alonse Archevêque de Saragosse, Il suposoit que Ximenez n'auroit jamais assez de courage, ou du moins assez de crédit pour se soutenir, & pour lui resister. Cependant les Historiens qui raportent ce fait, qui paroît d'ailleurs assez peu vrai-semblable, assurent qu'il se trompe, & que Ximenez, malgré ses intrigues & ses menaces, sçut se maintenir toûjours dans une possession entiére de ses droits, de ses revenus, & de sa dignité.

Au

Au reste, quoi que Toléde soit située sur le Tage, l'un des plus beaux & des plus fameux fleuves de toute l'Espagne, l'on peut dire que sa situation n'est point agréable; sa figure même est tout à fait bizarre. C'est un rocher séparé par le Tage, qui coule au pié d'une haute montagne qui domine la Ville. Le haut de ce rocher est une plate-forme où sont l'Eglise Cathédrale, le Palais de l'Archevêque qui est des plus magnifiques, les maisons des Chanoines, & une assez belle place. Le penchant du rocher jusqu'au Tage est tout couvert de maisons en maniére d'Amphithéâtre, ce qui fait un assez bel éfet. Quoi que depuis plusieurs siécles les Rois d'Espagne n'y fassent plus leur séjour, n'ont pas laissé de l'orner. Charle Quint y fit bâtir un magnifique Palais: & Philipe II. son fils y fit faire par le fameux La Tour, Ingénieur François, l'un des plus hardis Aqueducs de toute l'Europe: Il sert à transporter une partie des eaux du Tage jusqu'au haut du rocher sur lequel la Ville est située; de là elles se répandent dans toute la Ville, où elles fournissent un grand nombre de fontaines, qui ne servent pas moins à la commodité qu'à l'embellissement de cette Ville.

Du tems de Ximenez, outre l'Université qui étoit des plus fameuses, Toléde avoit alors prés d'une lieuë & demie de circuit. Elle étoit si peuplée qu'on y contoit vingt-six Paroisses, & plusieurs Monastéres d'hommes & de filles. Elle est présentement bien déchuë de cet état; puis qu'à peine y pouroit-t-on conter huit mille habitans. Il en est de même de toute l'Espagne: c'est un des païs du monde le moins peuple, & le moins cultivé pour les raisons que l'on sçait, & que l'on pourra raporter ailleurs.

Le dessein de Ximenez en arivant à Toléde, étoit de n'y faire point d'entrée, & d'y étre reçû sans cé-

cérémonie. Il en avoit même écrit au Chapitre de l'Eglise Cathédrale, & à la Ville; mais ces deux Corps bien loin d'en user à son égard d'une autre maniére que de celle qu'on avoit acoutumé à légard de ses prédécesseurs, n'épargnérent rien pour le recevoir avec toute la magnificence possible.

Jamais Archevêque de Tolède ne fut reçû avec plus de pompe; tous les Corps & presque tout le peuple fut au devant de lui à un quart de lieuë de la Ville: Il trouva sur son passage des Arcs de Triomphe chargez d'inscriptions à sa loüange; à l'entrée de la Ville il fut complimenté par tous les Corps, & la foule s'y trouva si grande, qu'il y eut quelques personnes étoufées dans la presse. Il étoit nuit fermée lors qu'il arriva à la Cathédrale, quoi que la cérémonie eût commencé dés le matin. A l'entrée de l'Eglise il jura, selon la coutume, de conserver inviolablement les droits & les Priviléges du Chapitre & de l'Eglise, & d'employer toute son autorité pour les maintenir. On croyoit qu'il y mettroit des restrictions; cependant non seulement il ne le fit pas, mais il les conserva plus religieusement qu'aucun de ses prédécesseurs: Il acheva ensuite de prendre possession de son Eglise avec les cérémonies accoûtumées, & fut accompagné dans son Palais par tous les Corps qui l'étoient alé recevoir.

Les prémiers jours de son arrivée furent occupez à recevoir les complimens de tous les Corps de la Ville, & ceux de la Noblesse; des Gouverneurs & des Commandans des Places de la dépendance de l'Archevêché de Tolède. L'Archevêque leur répondit à tous d'une maniére aussi précise, que si les complimens lui eussent été communiquez, ou qu'il eût pû prévoir ce que chacun avoit à lui dire; & il sçût si bien mê-

ler l'air de Grandeur avec la modeſtie d'un Evêque, qu'il ſe fit également craindre & aimer; & qu'on ne pouvoit aſſez louër le choix que la Reine avoit fait de lui, pour remplir la premiére Dignité Eclé ſiaſtique de toute l'Eſpagne.

Il s'ocupa enſuite à connoître les beſoins des pauvres honteux & mandiants : pendant pluſieurs jours les portes de ſon Palais leur furent ouvertes; il les écoutoit lui-même, recevoit & liſoit toutes leurs Requêtes; il les répondoit ſur le champ; & ſi leurs néceſſitez demandoient un ſoulagement préſent, il leur diſtribuoit lui-même ce qui leur étoit néceſſaire, & donnoit ſes ordres pour les empêcher de retomber dans de pareils beſoins.

Une occupation ſi pénible, mais ſi digne d'un Prélat, dont la premiére qualité eſt celle de pere des pauvres, fut ſuivie d'une autre qui ne l'étoit pas moins, & qui ne donna pas moins d'éxercice à ſa libéralité. Il entreprit la viſite des Egliſes, des Coléges & des Hopitaux; & s'étant fait rendre compte de leurs revenus, & de l'emploi qu'on en faiſoit, il ſupléa du ſien à ce qui manquoit pour les reparations, pour l'ornement & pour la commodité de tous les lieux, avec une libéralité qui tenoit plus de la magnificence d'un grand Prince, que de celle d'un particulier.

L'on ne doit pas douter que la charité de Ximenez n'eût beaucoup de part à cet excés de libéralité qu'il fit en ſi peu de tems; mais il y a bien de l'aparence auſſi que la politique & le deſſein qu'il avoit ſans doute déja formé de mettre le Clergé & le peuple de ſon côté, y entroient pour quelque choſe.

Quoi qu'il en ſoit, il finit la viſite des Egliſes de Tolede par celle de la Cathédrale. Cette Egliſe qui eſt une des plus vaſtes & des plus magni-

gni-

gnifiques de toute l'Espagne, avoit un défaut considérable qu'il n'étoit pas aisé de rectifier ; le Chœur étoit plus étroit que la nef d'un tiers & cette irrégularité choquoit d'autant plus, qu'elle étoit plus exposée à la vûë. Cet inconvenient étoit dificile à reparer : car il consistoit uniquement à joindre au Chœur une grande & magnifique Chapelle, qui occupoit tout le côté par lequel seul l'on pouvoit l'élargir. Ce dessein, quoi qu'il parût d'abord d'une exécution assez facile, ne pouvoit s'achever sans une fort grande dépense. Ce ne fut pas pourtant ce qui embarassa Ximenez : comme il étoit extrêmement magnifique, il s'ofrit aussi-tôt à la faire, sans vouloir que le Chapitre, quoi que fort riche, y contribüât d'autre chose que de son seul consentement. Il ajoûta même qu'il se chargeoit de faire rebâtir à ses dépens un grand Autel beaucoup plus magnifique que celui qu'on seroit obligé de détruire ; parce que le Chœur étant élargi, il ne se trouveroit plus au milieu.

Cette dificulté surmontée, il s'en présenta une autre, qui fut l'oposition de la famille des Mendosses. Elle étoit fondée sur ce que ce dessein ne pouvoit s'exécuter sans renverser le superbe Mausolée du feu Cardinal Pierre Mendosse, dernier Archevêque de Tolede, qui joignoit immédiatement le grand Autel. Cet obstacle étoit d'autant plus dificile à surmonter, que ce grand homme, dont la mémoire encore toute récente étoit infiniment chére au Clergé, à la Noblesse, & au peuple ; n'avoit pas seulement été le prédécesseur de Ximenez, mais son ami & son bienfaiteur. Comme tout le monde savoit qu'il lui étoit redevable de son élévation, les Mendosses disoient hautement, qu'il ne pouvoit sans la plus noire de toutes les ingratitu-

titudes ruïner un tombeau qu'il eût dû lui-même faire élever à ses dépens, si sa famille n'en eût pas eu soin.

Cette oposition en attira une autre ; ce fut celle du Clergé de la Chapelle de Sainte Croix qu'il étoit question de joindre au Chœur. Ils remontroient que cette Chapelle avoit eu de tout tems son Clergé particulier : Qu'il avoit été établi expressément pour prier Dieu continuellement pour le repos des ames des défunts Rois de Castille, qui à cette considération lui avoient acordé de fort grands Priviléges : Qu'il n'étoit pas juste de les chasser d'un lieu qui leur avoit été spécialement afecté : Que leur Chapelle portoit le titre de Chapelle Royale ; qu'elle avoit été destinée à la sépulture des Rois de Castille, & des Princes de leur sang : Qu'on y voyoit encore le tombeau du grand Alphonse septiéme du nom, celui du Prince Dom Sanche son fils, celui d'un autre Don Sanche fils d'Alphonse X. & ceux de plusieurs autres Princes & Princesses du Sang Royal de Castille : Que ces monumens, quand il n'y auroit point d'autre considération, devoient rendre cette Chapelle inviolable ; Et qu'enfin, si l'on avoit à y toucher, cela ne se pouvoit faire sans le consentement exprés de la Reine.

Ximenez qui ne s'étoit pas attendu à tant d'obstacles, ne rabattit pourtant rien de son premier dessein. Il se chargea d'obtenir le consentement de la Reine; & il l'obtint en éfet quelque tems aprés. Il contenta le Clergé de la Chapelle de Ste Croix en lui en assignant une autre qui n'étoit ni moins grande ni moins magnifique. Il remédia à l'inconvenient des tombeaux des Rois, en promettant de les faire ranger de côté & d'autre du Chœur, d'une maniére qui sans l'embarasser ne contribuëroit pas peu à son embellissement. Il satisfit aux plaintes

plaintes des Mendosses, & en même tems à ce qu'il devoit à la mémoire de son Prédécesseur, en leur représentant qu'il ne pouvoit pas lui faire un plus grand honneur, qu'en donnant rang à son tombeau parmi ceux des Rois de Castille; ce qui n'avoit jusques alors été acordé à aucun particulier. Ainsi toutes les opositions étant levées, il fit exécuter son dessein, & donna au Chœur de sa Cathedrale cet air de grandeur & de magnificence qu'on lui voit encore aujourd'hui.

Cette afaire terminée, il en entreprit deux autres, & il les finit d'une maniére qui lui aquit une réputation extraordinaire, & qui fait que sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction dans tout le Diocése de Toléde.

Il avoit été informé que plusieurs particuliers qui avoient manié les deniers publics, les avoient détournez à leur profit; & qu'au lieu d'aquiter les dettes de la Ville, ils les avoient augmentées, & pris des interêts excessifs des sommes qu'ils prétendoient avoir avancées. Ximenez prit connoissance de cette afaire; il les obligea de lui raporter leurs comptes, & les éxamina lui-même avec tant d'aplication, que malgré tous leurs détours & toutes les précautions qu'ils avoient prises, il découvrit toutes leurs malversations. Il les obligea ensuite de les avouër; & aprés les avoir tenus quelque temps en prison, & dans l'apréhension d'une mort honteuse, il leur fit grace à condition qu'ils restituëroient incessamment tout ce qu'ils avoient volé. Ainsi il les força à se louër de sa douceur en n'usant pas contr'eux de toute la rigueur des Loix; & se vit entre les mains de quoi aquiter les dettes de la Ville, & dequoi même en augmenter les revenus, par l'emploi qu'il fit des sommes que ces restitutions avoient produites.

Cette action de vigueur fut suivie d'une autre qui

qui ne fut pas moins utile au public. On a remarqué, en faisant son portrait, qu'il aimoit souverainement la justice ; en toute autre chose il étoit capable de dissimulation, mais il lui étoit impossible de dissimuler les abus qui se commettoient dans l'administration de la justice.

La facilité ou la négligence des Archevêques ses prédécesseurs y en avoit laissé glisser plusieurs. Ximenez entreprit d'y remédier, & se prévalut dans cette occasion de toute l'autorité que sa qualité de Seigneur temporel, & son grand crédit auprés de la Reine, lui pouvoient donner.

Il commença par des informations trés-secrettes & trés-exactes qu'il fit faire de la conduite de tous ceux qui avoient eu quelque part à l'administration de la Justice. Il les fit ensuite assembler dans son Palais ; & aprés leur avoir reproché l'abus qu'ils avoient fait d'une chose si sainte, il les obligea de revoquer eux-mêmes toutes les Sentences injustes qu'ils avoient données, & les fit arracher des Registres. Il cassa plusieurs de ces Juges de son autorité, & remplit leurs places de personnes dont la probité & le desinteressement lui étoient connus. Il condamna les autres à de grosses amendes au profit des pauvres, & les congédia ensuite, en éxigeant d'eux pour preuve qu'ils se conduiroient mieux à l'avenir, de purger la Ville si absolument des lieux infames, dont il savoit que quelques-uns d'entr'eux avoient été les soutiens & les apuis, que dans huit jours il n'en resta pas un seul.

Quoi que ce terme fut court, l'Archevêque n'eut pas la satisfaction de le passer tout entier à Toléde : Il reçût des lettres de la Reine, par lesquelles, aprés lui avoir témoigné la satisfaction qu'elle avoit de sa conduite, elle lui ordonnoit de se raprocher de la Cour, afin qu'en cas de besoin, il pût s'y rendre plus promtement.

Il

Il donna aussi-tôt ses ordres pour son départ, & envoya inviter le Chapitre de la Cathédrale de s'assembler le lendemain dans son Palais. Tout le monde s'y étant rendu, l'Archevêque leur communiqua les lettres de la Reine: Il leur dit ensuite qu'il les avoit assemblez pour prendre congé d'eux: Il les exhorta à mener une vie conforme aux obligations que leur imposoit le rang qu'ils tenoient dans l'Eglise; à donner ordre à la réparation & à l'entretien des Eglises de leur dépendance, & à la réformation du Clergé de ces Eglises, sur lequel ils étoient d'autant plus obligez de veiller, qu'il se raportoit entiérement à eux de cette partie de son ministére, dont la confiance qu'il avoit en eux, ne le déchargeoit pas devant Dieu, s'ils y usoient de quelque négligence. Il les invita à envoyer leurs Deputez & leurs mémoires au Sinode Diocésain, qu'il prétendoit tenir dés qu'il seroit arrivé à Alcala. Il leur parla ensuite en particulier, & leur donna tous les avis dont il crut que chacun avoit besoin pour sa conduite; & les congédia enfin d'autant plus satisfaits, qu'ils s'étoient moins atendus à une conduite si pleine de condécendence & de considération.

Il est vrai que les premiéres démarches de l'Archevêque ne leur avoient pas donné lieu de se le promettre; mais, ou il avoit changé de sentimens, ou il avoit trouvé les choses dans un meilleur état qu'il ne l'avoit cru, ou plutôt, selon sa maxime ordinaire, ayant sufisamment établi son autorité, il crut qu'il devoit rabattre de cette grande sévérité, qui n'est bonne, aprés tout, qu'à éfaroucher les esprits.

Ximenez partit le lendemain pour Alcala: il y reçut des lettres de la Cour, qui lui ayant fait juger qu'il auroit le tems de tenir le Sinode de son Diocése, il le convoqua aussi-tôt. L'Assem-
blée

blée fut des plus nombreuses. Comme il y avoit long tems qu'on n'en avoit tenu de semblables, tous ceux qui devoient y assister, s'y rendirent; les uns par curiosité, les autres par la crainte de l'Archevêque; & les autres enfin pour contribuer au moins de leurs avis au rétablissement de la Discipline Eclésiastique.

L'Archevéque fit lui même l'ouverture du Sinode par un discours des plus touchans: Il dit que tout le monde savoit avec combien de répugnance il avoit consenti à son élévation à l'Archevêché de Toléde, mais que Dieu seul connoissoit combien il s'en estimoit indigne: Qu'il avoit été sacrifié comme un autre Jonas; qu'on l'avoit forcé comme lui d'abandonner l'état tranquile dans lequel il avoit fait dessein de passer toute sa vie, pour l'engager dans le tumulte du monde comme sur une mer orageuse & pleine d'écueils: Qu'il étoit d'autant plus exposé à y faire un triste naufrage, qu'on l'avoit chargé de la conduite d'un vaisseau, lui qui ne s'étoit jamais étudié qu'à aprendre à se bien conduire lui-même: Que la perte de ce vaisseau paroissoit inévitable, s'il n'étoit secondé de leurs soins: Qu'on ne pouvoit le sauver qu'en agissant de concert, & en concourant tous à une même fin: Qu'il s'agissoit de faire de bons Réglemens, mais qu'il étoit encore plus important de les bien observer: Qu'il s'ofroit de leur en donner l'éxemple, mais qu'il faloit le seconder, & marcher sur ses pas: Qu'il étoit persuadé que beaucoup d'entr'eux feroient même quelque chose de plus; mais aussi que s'il s'en trouvoit de négligens qui ne répondissent pas à ses bonnes intentions, que l'on ne trouvât pas mauvais s'il employoit toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée pour faire observer les Statuts que l'on jugeroit à propos de faire

pour le rétablissement de la discipline : Qu'ils y seroient d'autant plus obligez, qu'il n'en feroit aucun que de leur avis & de leur consentement, & que c'est à Dieu même qu'ils rendroient compte de l'observation ou de l'inobservation des Loix qu'ils auroient jugé à propos d'établir.

Il seroit à souhaiter que l'on eût eû plus de soin de conserver les Réglemens de ce Sinode, qui ne pouvoient être qu'excellens, ayant pour Auteur un Prélat aussi habile & aussi experimenté que Ximenez. Mais, soit qu'on les ait laissé perdre, ou que les Archevêques ses successeurs s'en soient fait honneur en les publiant sous leur nom ; il est certain qu'il en reste trés-peu qui passent constamment pour être de Ximenez. Cependant comme ce sont des restes trés-précieux, dont on ne pourroit priver le public sans lui faire tort, voici ce que l'on en a pû ramasser.

Il fut donc ordonné dans ce Sinode que les Pasteurs auroient soin dés le commencement du Carême de confesser tous leurs Paroissiens ; afin que la pénitence publique que toute l'Eglise fait en ce tems-là, fut d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle seroit faite par des personnes qui auroient commencé à se purifier de leurs crimes.

Que la Communion Pascale ne seroit accordée qu'à ceux qui auroient observé ce Réglement, & qu'on auroit eû le tems d'éprouver ; la Discipline de l'Eglise ne permetant pas de passer immédiatement & sans milieu, des desordres d'une vie licentieuse à la participation du plus saint des Sacremens de l'Eglise.

Que les Pasteurs auroient soin d'envoyer tous les ans à l'Archevêque un mémoire éxact de tous ceux qui n'auroient pas fait la Communion Pascale, afin qu'il y fut pourvû par son autorité.

Qu'ils en useroient de même à l'égard des pécheurs publics & des scandaleux, afin que l'Ar-

l'Archevêque en étant averti, il pût les obliger à faire une ſatisfaction proportionnée.

Il s'étoit gliſſé en ce tems-là un abus conſidérable en Eſpagne : Les divorces y étoient fort fréquens ; & ce qui les avoit rendus ſi communs, eſt qu'auſſi-tôt que deux perſonnes mariées, pour quelque raiſon que ce pût être, avoient envie de ſe ſéparer, ils n'avoient qu'à ſupoſer qu'ils avoient tenu enſemble un enfant ſur les Fonds de Batême : il ne manquoit jamais de témoins vrais ou ſuppoſez pour l'ateſter ; & ſur cela ſans autre formalité, les parties ſe ſéparoient, & ſe pourvoyoient de part & d'autre comme ils le jugeoient à propos : cette licence avoit introduit en Eſpagne une infinité de mariages illicites.

L'Archevêque ſe crût obligé de remedier à ce deſordre ; & pour en venir à bout, & empêcher qu'on ne ſuppoſât faux ſur un ſujet ſi important, il fut le premier qui ordonna qu'il y auroit dans toutes les Paroiſſes un Regiſtre où l'on écriroit avec la derniere exactitude les noms de ceux qui ſeroient batiſez ; le jour & l'an de leur Batême ; les noms des peres & des meres, & celui des parains & des maraines; ce Réglement parut ſi utile, qu'il fut depuis reçû dans toute l'Egliſe.

Enfin comme l'Archevêque étoit perſuadé que la tenuë des Sinodes ne pouvoit être que d'une trés-grande utilité pour le maintien de la diſcipline, il ordonna que l'on en tiendroit un réguliérement tous les ans. En éfet à un an de là, il en aſſembla un autre, dont l'on n'a point les Statuts ; mais ce fut le dernier, & dans tout le reſte du tems que Ximenez fut Archevêque, il n'en aſſembla plus. Ses ſucceſſeurs en uſérent de même ; & l'uſage s'en fut peut-être inſenſiblement aboli, si le Concile de Trente ne l'eût renouvelé.

Voila ce qui nous eſt reſté de plus remarquable du premier Sinode Diocézain de Ximenez.

Comme ſon ſentiment n'étoit pas de faire beaucoup de Loix, mais de les faire bien obſerver, il ſe pourroit faire qu'il n'y auroit pas fait un grand nombre de Réglemens. Quoi qu'il en ſoit, il ſçût ſi bien tenir la main à leur obſervation, qu'en peu de tems ſon Diocéſe changea de face, & ſervit de modéle à tous les autres Diocéſes d'Eſpagne.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE

HISTOIRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVEQUE DE TOLEDE, ET REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIE'ME.

Ximenez acheve la Réformation de l'Ordre de Saint François : Dificultez de cette entreprise. Il travaille à la Réformation du Clergé & du Diocése de Toléde, & en vient heureusement à bout. La diminution des Impôts lui atire l'afection du peuple. Ximenez entreprend de faire abjurer aux Maures le Mahometisme, & de leur faire embrasser la Religion Chrêtienne : Les perils qu'il courut dans cette entreprise, dans laquelle il réüssit en fort peu de tems.

PENDANT que Ximenez s'ocupoit si utilement dans son Diocése, la Cour d'Espagne changea tout d'un coup de face par la mort de l'Infant Don Jüan, fils unique de leurs Majestez Catholiques. Ce jeune Prince, qui

qui n'étoit pas encore âgé de vingt ans, fut ataqué d'une fiévre violente, qui l'emporta le vingt-quatriéme Octobre de l'année mil quatre cens quatrevingt-dix-sept.

Ferdinand suporta cette perte avec sa constance ordinaire, c'est à dire, qu'il en parut si peu touché, qu'il donna lieu de le soupçonner d'insensibilité, ou de croire que se promettant une longue vie, dont il avoit en éfet toutes les marques, il n'étoit pas faché de se voir défait d'un héritier qui s'ennuïeroit peut-être un jour de le voir regner trop long tems. Cette pensée étoit d'autant plus vraisemblable, que comme il étoit beaucoup plus jeune que la Reine, il n'étoit pas hors d'apparence qu'il se flatât d'avoir des fils d'un second mariage.

Pour la Reine, Elle ne se repaissoit plus de pareilles espérances, aussi en fut-elle si afligée, qu'on apréhenda pour sa vie. Comme l'on étoit persuadé que Ximenez étoit l'homme du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit, & qui étoit plus capable de lui donner la consolation dont elle avoit besoin, on lui écrivit de sa part de quiter tout, & de se rendre incessamment auprés d'elle.

Mais Ximenez, qui n'avoit pas besoin qu'on l'avertit de ce qu'il devoit à sa souveraine & à sa bienfaitrice, avoit prévenu cet ordre, & il étoit déja en chemin lors qu'il le reçût. A son arrivée à Salamanque, il trouva la Cour dans un nouveau deuil, & la douleur de la Reine augmentée d'un nouveau sujet d'afliction, qui n'étoit guére moins sensible que le premier.

L'Infant avoit laissé sa femme grosse, & l'esperance de ce qui en devoit naître n'avoit pas peu contribüé à adoucir la douleur de sa perte : mais cette espérance s'évanoüit tout d'un coup par la plus grande de toutes les impru-

prudences : une perſonne, dont l'on ne ſçait pas le nom, parce que la Princeſſe ſe fit un ſcrupule de la nommer, lui aprit bruſquement, & ſans uſer d'aucun detour, la perte qu'elle venoit de faire. Comme on ne lui avoit rien dit du commencement, ni du progrés de la maladie de ſon époux, la douleur de ſa mort la pénétra ſi vivement, qu'elle entra auſſi-tôt dans le travail, & acoucha quelques heures aprés avant terme d'une fille morte.

Ximenez trouva la Reine plus afligée qu'on ne le devòit atendre d'une Princeſſe qui tenoit pour maxime que les Rois n'ont point de parens ; mais comme elle avoit une force d'eſprit beaucoup au deſſus de ſon ſéxe, elle ſe laiſſa prémierement perſuader de quiter Salamanque, où tout ce qui ſe preſentoit à ſes yeux ne ſervoit qu'à entretenir ſa douleur en lui renouvellant le ſouvenir des pertes qu'elle venoit de faire. Il lui fit enſuite agréer le ſéjour d'Alcala. Comme les Archevêques de Tolède depuis longtems en étoient Seigneurs temporels, & que l'agréable ſituation de cette Ville les avoit invitez à y faire leur ſéjour ordinaire, ils y avoient fait bâtir un Palais magnifique. Ximenez eût l'honneur d'y loger leurs Majeſtez Catholiques ; mais il eût auſſi celui d'y loger avec elles, parce qu'elles ne voulurent jamais conſentir qu'il quitât ſa maiſon pour la leur laiſſer toute entiere. Ce fut dans cet endroit, l'un des plus beaux de toute l'Eſpagne, que la Reine reçût de Ximenez toute la conſolation dont elle avoit beſoin ; il y réüſſit ſi bien, qu'en peu de jours il la remit dans ſa premiere tranquilité, & la rendit capable de vaquer aux afaires d'Etat.

La mort de l'Infant y avoit cauſé un inconvenient des plus embaraſſans ; la Reine ne pou-

voit se résoudre à voir passer les successions de Castille & d'Arragon dans une maison qui ne fut pas Espagnolle: cependant, depuis la mort de l'Infant, cette succession regardoit directement l'Archiduc Philippe, qui étoit Flamand du côté de sa mere, & Allemand de celui de son pere. Mais comme il n'avoit épousé que la seconde des filles de leurs Majestez Catholiques, il y avoit un reméde à cet inconvenient, qui étoit de remarier l'aînée à un Prince Espagnol.

Ximenez ne manqua pas de le suggérer à la Reine, & il ajouta qu'il n'y avoit que Manuël, qui venoit de succéder à la Couronne de Portugal, qui pût pretendre à cette aliance; il se chargea même de lui en faire la proposition: en éfet il fit entendre à ce Prince que s'il recherchoit l'Infante, elle lui seroit accordée.

Manuël avoit trop d'ambition pour refuser un parti si avantageux; non seulement il l'accepta, mais il vint lui-même à Alcala, où la Cour étoit encore, pour en faire la demande à leurs Majestez Catoliques. L'Infante lui fut accordée, & ce Prince l'épousa quelques jours aprés, avec une satisfaction réciproque des Espagnols & des Portuguais.

L'on convoqua aussi-tôt les Etats de Castille dans la Ville de Tolède, où la Reine de Portugal fut connuë héritiere nécessaire de la Castille. Ximenez y accompagna leurs Majestez Catholiques, & ce fut à l'occasion de ce voyage qu'il tint à Talavera le second Sinode Diocésain, dont l'on a parlé à l'occasion du premier. La tenuë des Etats de Castille fut suivie de celle des Etats d'Arragon, où la Reine de Portugal reçût le serment de tous les Députez, en qualité d'héritiere présomptive de la Couronne d'Arragon.

Ximenez fut de ce voyage comme il avoit été de celui de Toléde. Il en pensa arriver un inconvenient, qu'il avoit sans doute prévû ; mais auquel la Reine & Ferdinand ne s'étoient aparemment pas atendus. C'étoit la coûtume de Ximenez lors qu'il voyageoit par la Castille de faire porter sa Croix Archiepiscopale devant lui : étant arrivé en Arragon, il prétendit d'en user de même. Don Alonse d'Arragon, fils naturel de Ferdinand, & Archevéque de Sarragosse, s'en formalisa, & fit dire à Ximenez, que s'il continuoit à en user de la sorte, il s'y opposeroit, & ne soufriroit pas qu'on introduisit de pareilles nouveautez. Ximenez répondit avec sa fermeté ordinaire, qu'il n'innovoit rien, & qu'il ne faisoit que se maintenir dans une possession qui n'avoit jamais été contestée à ses prédécesseurs, qui avoient toûjours été incontestablement reconnus Primats de toute l'Espagne. En éfet ayant fait voir par des Actes autentiques, que ses prédécesseurs, & en particulier le Cardinal Mendosse, en avoient usé ainsi à Compostelle, à Seville, à Grénade, à Valence, & dans Saragosse même ; Don Alonse désista de son opposition, & le traita avec toute la civilité dûë à son caractére, & à son mérite personnel.

Quelque interêt qu'eussent l'Empereur & l'Archiduc à ce qui se passoit en Espagne, Jean Manuël, qui étoit resté auprés du dernier, par l'ordre de la Reine de Castille, sa Souveraine, les avoit si bien persuadez de la stérilité de la Reine de Portugal, qu'ils n'en prirent aucun ombrage ; mais quand ils aprirent les nouvelles de sa grossesse, qui avoit suivi d'assez prés son mariage, ils commencérent à s'en alarmer tout de bon. Jean Manuël, qui étoit devenu par son adresse favori de l'Archiduc, s'en

alarma lui-même plus que personne; il aprehenda que les envieux de sa fortune n'en prissent occasion de la détruire, en persuadant à ce Prince qu'il l'avoit trompé. Mais comme il ne manquoit jamais d'expediens pour se tirer d'afaires, il paya de hardiesse, & rassura l'Archiduc en soutenant que la grossesse de l'Infante ne lui porteroit aucun préjudice.

Il n'est pas aisé de décider s'il en parloit ainsi par hazard, ou si sa conjecture avoit quelque fondement; quoi qu'il en soit, l'évenement la justifia. La Reine de Portugal acoucha à terme, & d'un fils qui fut batisé sous le nom de Michel; mais elle en mourut: & ce petit Prince même étoit si maigre, & promettoit si peu de santé, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne porteroit en éfet aucun préjudice à l'Archiduc & à l'Archiduchesse des Païs-Bas.

La Reine Catholique en fut elle-même si persuadée, que lors qu'elle aprit que l'Archiduchesse sa fille étoit acouchée d'un fils, qui fut depuis le fameux Charles V; elle ne pût s'empêcher de dire que cet enfant seroit un jour un puissant Prince, & qu'il réüniroit en sa personne les successions de la Maison d'Autriche, de Castille & d'Arragon. La mort de l'Infant Michel, qui ne vécut que deux ans, suivit de prés cette prédiction: il mourut à Grénade, comme on le racontera ci-aprés, le 20 de Juillet de la même année, cinq mois aprés la naissance de Charles V.

Le 24. Février le l'an mil cinq cens.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, les Cordeliers n'oublioient rien du côté de Rome pour empêcher l'éfet de la Réformation que Ximenez avoit entreprise. Mais comme ils étoient persuadez qu'ils avoient afaire à un homme éclairé, qui ne manqueroit pas de profiter de la moindre des fausses démarches

ches qu'ils pourroient faire, & qu'ils sçavoient d'ailleurs que le Pape étoit trop convaincu du besoin qu'ils avoient de réformation pour esperer de réüssir en s'y oposant directement ; ils prirent un chemin qui sembloit les y conduire, mais qui les en éloignoit éfectivement.

Ils representérent donc à Sa Sainteté, que connoissant mieux que qui que ce soit les besoins de leur Ordre, il n'y avoit personne qui fut plus persuadé qu'eux de la nécessité d'une bonne Réformation ; qu'il étoit seulement question du choix des moiens : Que tant que l'on la confieroit uniquement aux Commissaires nommez par leurs Majestez Catholiques, elle ne réüssiroit point ; parce que n'étant pas assez informez des veritables interêts de l'Ordre, & ne connoissant pas assez à fond le génie de ceux avec qui ils avoient à traiter, il n'étoit pas possible qu'ils ne prissent souvent l'échange, & qu'ils ne fournissent eux-même les moiens d'éluder toutes leurs bonnes intentions. Qu'il y avoit un remede à cet inconvenient, qui étoit que Sa Sainteté trouvât bon que le Général de l'Ordre nommât un pareil nombre de Commissaires : qu'il les choisiroit entre les plus habiles & les mieux intentionnez de ses Religieux ; & qu'étant ensuite approuvez par Sa Sainteté, & munis de son autorité, ils agiroient conjointement avec les Commissaires Députez par leurs Majestez Catholiques ; & leur fourniroient eux-même des expédiens pour réüssir dans une entreprise si sainte, & dont leur ordre devoit recevoir le plus grand avantage.

Le piége étoit délicat ; aussi ne fut-il point aperçû : Le Pape accorda tout ce qu'on lui demandoit ; les Commissaires furent choisis & agréez par Sa Sainteté, & ils arrivérent en

Castille presque dans le même tems que Ximenez en fut averti par l'Ambassadeur de la Reine Catholique.

Il s'aperçût aussi-tôt que c'étoit fait de la Réformation si ces nouveaux venus étoient reçûs pour adjoints à la Commission ; & que bien loin d'en avancer l'éfet, ils n'oublieroient rien pour la traverser. Mais il n'étoit pas aisé de les en exclurre : leurs pouvoirs étoient dans toutes les formes, & le Pape étoit trop jaloux de son autorité, pour soufrir qu'on y eût si peu d'égard dans un païs où l'on étoit acoûtumé à lui obéïr sans replique.

L'expedient que prit Ximenez fut de les faire recevoir avec beaucoup d'honneur, de témoigner en aparence beaucoup de confiance, & d'agir en éfet aussi indépendamment d'eux, que s'il n'y en eût point eu. Mais les nouveaux Commissaires étoient trop habiles pour ne se pas apercevoir du peu d'état qu'on faisoit d'eux ; & ce mépris aloit trop loin pour le dissimuler. Ils en firent hautement leurs plaintes ; & voyant qu'on n'y avoit point d'égard, ils partirent aussi-tôt pour Rome, aprés avoir fait signifier qu'ils s'oposoient à tout ce qu'on entreprendroit au préjudice de leur Commission.

Soit que Ximenez n'eût pas prévû les suites de ce départ, ou qu'il crût avoir assez de crédit pour y remédier ; il ne s'y oposa pas : il regarda au contraire leur retraite comme ne pouvant être qu'avantageuse à ses desseins ; il en arriva cependant tout autrement

Ce qui s'étoit passé en Castille choquoit assez l'autorité du Pape pour n'avoir pas besoin qu'on l'animât sur un pareil sujet ; cependant les Cordeliers n'ayant rien oublié pour cela,
le

le Pape prit si mal la chose, qu'il résolut, pour se venger, d'empêcher la Réformation, & de défendre d'autorité absoluë de la continuër. Il fut confirmé dans ce dessein par les Cardinaux que les Cordeliers avoient gagné. Ils achevérent de l'irriter; mais ils lui conseillérent en même tems pour éviter le scandale qu'une pareille défense pourroit causer, de se contenter pour le présent de suspendre le pouvoir des Commissaires, jusqu'à-ce que Sa Sainteté en eût ordonné autrement.

Le Pape aprouva cet avis, & fit aussi-tôt expédier un Bref pour en ordonner l'éxécution; il s'étoit adressé à leurs Majestez Catholiques. Sa Sainteté s'y plaignoit en peu de paroles du peu d'égard que l'on avoit eu pour les Commissaires envoyez de sa part: Elle ajoûtoit qu'ils lui avoient même fait des plaintes de plusieurs mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs; qu'un pareil excés commis contre des personnes revêtuës de son autorité ne se pouvoit pas dissimuler; qu'elle étoit résoluë d'en prendre une connoissance éxacte, pour en rendre ensuite à un chacun toute la justice qui se trouveroit lui être dûë; que cependant elle suspendoit les Commissaires, & leur défendoit de passer outre à la Réformation jusqu'à-ce qu'elle en eût autrement ordonné.

Ce Bref est daté du 9. de Novembre 1496 l'an 6. du Pontificat d'Alexandre VI.

Dés que la Reine eut reçû ce Bref, elle envoya querir Ximenez pour le lui communiquer; elle ajoûta ensuite que cette afaire lui donnoit trop de chagrin, qu'elle étoit résoluë de l'abandonner, & qu'elle croyoit en être sufisamment déchargée envers Dieu, puisque le Pape lui-même s'y oposoit.

Mais les grandes afaires ne sont presque jamais plus proches d'un heureux succés que lors qu'elles en semblent plus éloignées. Ximenez s'op-

s'oposa avec respect à la résolution de la Reine, & il sçut ménager sur cela son esprit avec tant d'adresse, qu'il l'engagea plus que jamais à proteger ce grand dessein; mais ce fut à condition qu'il se chargeroit lui-même de le faire réüssir. Il le promit éfectivement à la Reine, & de son côté cette Princesse agit avec tant de chaleur auprés du Pape, qu'il ne se contenta pas de lever l'Interdit des Commissaires; mais qu'il nomma expressément Ximenez, l'Evêque de Jaën *, & celui de Catane, Ville de Sicile, qui étoit alors en Castille en qualité d'Internonce, pour terminer cette afaire en dernier ressort.

* Cette Ville ést dans l'Andalausie, sous la Métropole de Tolède.

Ximenez n'eut pas plutôt reçu sa Commission, qu'il s'aperçut que les Cordeliers avoient eu le crédit d'y faire glisser une clause qui la rendoit tout à fait inutile dans l'éxécution; elle consistoit en ce que Sa Sainteté ordonnoit aux trois Commissaires de faire leur Commission par eux-mêmes, & leur ôtoit expressement le pouvoir de nommer quand il en seroit besoin des Substituts en leur place.

Ximenez écrivit sur cela à Sa Sainteté, & il le fit avec tant d'adresse, & lui sçut si bien représenter les inconveniens de cette clause, que le Pape la revoqua, & donna pouvoir aux Commissaires de subdéléguer ceux qu'ils jugéroient à propos, lors qu'ils ne seroient pas en état d'agir par eux-mêmes.

Alors Ximenez, que les dificultez & la résistance avoient rendu plus ardent, reprit l'afaire de la Réformation tout de nouveau, & y aporta tant d'aplication & tant de soins, qu'il en vint enfin heureusement à bout. Tous les Historiens d'Espagne parlent de cette entreprise, & de l'heureux succés qui la suivit, comme d'une des plus grandes actions de Xi-

L'an 1497.

Ximenez, & ils demeurent tous d'acord que tout autre que lui n'y eût jamais pû réüssir. Ferdinand, tout grand & heureux Politique qu'il étoit, en parloit comme d'une belle idée qui ne seroit jamais éxécutée; & la Reine Isabelle, quoi qu'elle fust l'une des plus sages Princesses qui ait jamais été, & des plus capables de faire réüssir les entreprises les plus dificiles, disoit quelquefois que ce grand évenement manqueroit à la gloire de son Regne, & que c'étoit assez pour elle de l'avoir entrepris. Cependant ce que ces deux grands Princes, les plus entreprenans & les plus heureux qui ayent jamais regné en Espagne, avoient crû impossible, ne le fut pas à Ximenez. Mais s'il exécuta heureusement ce grand dessein, il le soutint depuis avec tant de fermeté, & il sçut si bien prévoir tout ce qui le pouvoit détruire que les choses sont encore aujourd'hui à peu prés sur le même pied qu'il les avoit établies.

La Réformation des Ordres Religieux fut bientôt suivie de celle du Diocése de Toléde. Ximenez l'avoit fort avancée dans les deux Sinodes Diocésains qu'il avoit tenus; mais il avoit rencontré un obstacle qui l'avoit empêché d'y mettre la derniére main: il consistoit, en ce qu'il y avoit plusieurs Eglises, dont le Clergé, comme dépendant immédiatement du Saint Siége, se prétendoit éxemt de sa Jurisdiction, & par conséquent de sa visite, & de l'éxécution de ses Ordonnances: Il y avoit même plusieurs particuliers, qui sous prétexte qu'ils étoient Oficiers de Sa Sainteté, ce qui est assez ordinaire en Espagne, prétendoient avoir les mêmes exemptions.

L'abus étoit visible; mais il étoit de la derniére importance à Ximenez de ne se point

com-

commettre avec la Cour de Rome ; & quand même il l'eût fait il n'étoit pas ſans apparence qu'ayant accordé ces priviléges pour ſe faire des créatures dans tous les Diocéſes particuliers, elle ſé feroit un point d'honneur de les maintenir aux dépens même du rétabliſſement de la diſcipline.

Ces réfléxions avoient porté Ximenez à diſſimuler, quoi qu'il n'y eût point de Prélat dans toute l'Eſpagne qui ſupportât plus impatiemment la diminution de ſon autorité légitime : ce n'eſt pas qu'il y en eût aucun qui n'y fût infiniment ſenſible ; mais le peu d'apparence qu'il y avoit de remédier à la ſource d'un ſi grand mal, les avoit à la fin perſuadez que les maux particuliers qui en deſcendoient étoient tout à fait irremédiables.

Ximenez fut le prémier qui voulut éprouver ſi le reméde ne pourroit point venir de l'endroit même d'où venoit le mal ; mais il le fit avec un ſi grand ſécret, que quelque ſuccés que pût avoir cette tentative, ſa réputation n'en pouvoit ſoufrir aucun préjudice. Il écrivit donc au Pape même, & lui repréſenta, avec toutes les précautions poſſibles, que ſes prédéceſſeurs en accordant des éxemptions aux Egliſes particuliéres n'avoient pas prétendu qu'elles ſerviſſent à détruire la diſcipline de l'Egliſe, ou à en empêcher le rétabliſſement ; qu'il étoit perſuadé que ce n'étoit pas non plus l'intention de Sa Sainteté en les maintenant ; que cependant c'étoit preſque le ſeul uſage qu'en faiſoient ceux qui en joüiſſoient alors ; qu'ils en prenoient occaſion de vivre dans une licence, non ſeulement ſcandaleuſe, mais même contagieuſe pour tout le reſte du Clergé dont ils faiſoient partie ; qu'il n'y avoit que deux remédes à un ſi grand mal ; l'un

l'un de revoquer toutes les éxemptions, & de remettre tout le Clergé dans la dépendance des Evêques, comme il y avoit été autrefois; l'autre de consentir au moins qu'il pût agir dans cette occasion en qualité de Député de Sa Sainteté, & de Commissaire Apostolique : Que cet expédient ne portoit aucun préjudice aux droits du S. Siége; qu'au contraire l'on ne pouvoit mieux les établir qu'en faisant voir qu'un Primat de toute l'Espagne n'auroit agi dans la circonstance dont il étoit question, qu'en qualité de son Commissaire, & en vertu d'une députation extraordinaire.

Soit que le Pape fust persuadé des bonnes intentions de Ximenez, & qu'il crût qu'il y aloit du bien de l'Eglise de les seconder, ou qu'il ne voulût pas mécontenter un Prélat qu'il savoit être tout puissant auprés de leurs Majestez Catoliques, il agréa le second expédient qu'il lui avoit proposé, & fit expédier un Bref en date du 23 de Juin 1497, par lequel il le nommoit Commissaire Apostolique pour la Réformation des Eglises éxemptes, & des personnes privilégiées de son Diocése, & généralement pour tout ce qu'il jugeroit à propos de faire pour le bien de son Eglise : la Commission même étoit si ample, qu'elle n'étoit restrainte par aucune clause, ni limitée à aucun tems déterminé.

L'on croyoit que Ximenez useroit de cette commission d'autant plus à la rigueur, qu'il avoit lieu d'être aigri de la résistance peu respectueuse que lui avoient faite les personnes contre lesquelles il l'avoit obtenuë. Cependant, soit qu'il aprehendât qu'en agissant de la sorte les plaintes des personnes intéressées n'obligeassent le Pape ou à la revoquer ou à la restraindre, ou pour quelqu'autre raison qui n'est

n'est pas connuë, il en usa avec tant de modération & de circonspection, qu'il rétablit la Discipline Ecclésiastique dans tout son Diocése, & ne donna aucun lieu de se plaindre qu'il en usât avec trop de rigueur.

Tant de choses dificiles entreprises & exécutées en si peu de tems, eurent par raport à Ximenez le succés qu'elles ont coutume d'avoir: Elles lui aquirent beaucoup de réputation, mais elles lui firent aussi un grand nombre d'ennemis. Il trouva bien-tôt le moyen de se faire plus d'amis qu'il n'en avoit perdu, voici qu'elle en fut l'occasion.

Les Rois de Castille & de Leon prédécesseurs de la Reine Catholique, pour fournir aux fraix de la guerre contre les Maures, avoient été obligez de charger les peuples de ces deux Royaumes d'un grand nombre d'impôts. Le plus acablant de tous étoit celui que l'on apelloit Alcabala: Il consistoit à paier au Roi la dixiéme partie du prix de toutes les ventes & échanges. Quoi que ce tribut fust de lui-même fort à charge, il le devenoit encore davantage par les pilleries & les chicanes de ceux qui étoient chargez d'en faire le recouvrement. Il naissoit de là une infinité de procés, les Fermiers prétendant qu'on les fraudoit, & que les déclarations n'étoient pas éxactes, & les Marchands soutenant le contraire. L'on avoit sur cela fait plusieurs Réglemens, mais ils n'avoient servi qu'à donner lieu à de nouvelles chicanes, & à multiplier les procés. Pour en arrêter le cours, les Marchands obtinrent qu'on s'en tiendroit à leur serment sur la quantité, la qualité, & le prix de leurs marchandises. Ce remède produisit un autre mal, qui fut de rendre les faux sermens fort communs; les Marchands ne faisant aucune dificulté de se par-

parjurer, pour autoriser des declarations frauduleuses. Comme les vices utiles font en peu de tems de fort grands progrés, la mauvaise foi étoit passée du commerce dans toutes les actions civiles ; & l'habitude du parjure étoit devenuë si grande, qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire.

La guerre des Maures ayant été l'occasion ou le prétexte de cette imposition, elle ne fut pas plutôt finie, que le peuple demanda d'en être déchargé. L'afaire fut proposée au Conseil de Conscience, & ensuite au Conseil d'Etat. Ximenez y opina fortement dans l'un & dans l'autre en faveur de la supression de l'Alcabala ; mais l'avantage qui en revenoit au Trésor Royal, & les oppositions des Grands, dont la plûpart avoient des assignations sur la levée de cet impôt, empêcha l'éfet de ses bonnes intentions : Il fut continué, & les abus, qui en étoient les suites presque nécessaires, continüérent aussi.

Ximenez, qui aimoit autant le peuple, qu'il avoit peu d'inclination pour les Grands, dont il croyoit l'abaissement nécessaire pour rélever l'Autorité Royale, ne se rébuta pas pour n'avoir pas réüssi la premiére fois que cette afaire avoit été proposée. Il tira parole de la Reine, que s'il pouvoit trouver quelque expédient pour la levée de l'Alcabala qui alât au soulagement du peuple, & remédiât aux abus qui en naissoient sans préjudicier à ses Finances, Elle l'embrasseroit volontiers, & le feroit passer au Conseil d'autorité absoluë, s'il n'y vouloit pas consentir. Ximenez en conféra avec Jean Lopez *, le plus habile Financier qui fust alors dans toute la Castille ; & ils tournérent ensemble cette afaire de tant de maniéres, qu'ils trouvérent enfin l'expédient qu'on cherchoit depuis si long-tems.

* Il étoit de Biscaie.

Il

Il consistoit à faire sur les comptes des Receveurs de l'Alcabala une suputation éxacte de la somme totale à laquelle il pouvoit monter, & des sommes particuliéres que pouvoit produire ce qu'on levoit sur chaque ville, & sur chaque Communauté. Cette suputation faite, Ximenez fit son projet: Il portoit que dans chaque Ville tous les Corps des Marchands s'assembleroient; que chacun se taxeroit à proportion de son commerce, en sorte que toutes ces taxes particuliéres produisissent la somme qu'on avoit coutume de lever: Que les Artisans, & généralement tous les gens de trafic en feroient de même; & que pour ce qui regardoit les Bourgeois, & le reste des habitans des Villes & de la campagne, ils pourroient racheter l'Alcabala en paiant une somme qui seroit régalée sur les particuliers à proportion des moiens d'un chacun, & qu'elle seroit ensuite levée de la maniére la moins onéreuse qu'il se pourroit de l'agrément de la Reine & de ses successeurs. Ce projet portoit encore que le recouvrement de toutes ces sommes seroit fait par les Receveurs & Controleurs ordinaires du Domaine, moyennant une médiocre augmentation de gages; & qu'elles passeroient de leurs mains immédiatement au Trésor Royal.

Il est certain qu'en exécutant ce projet le Trésor du Prince n'y perdoit rien, & que l'on évitoit tous les inconveniens qui avoient rendu ce tribut si onéreux aux peuples de Castille & de Leon: les Marchands n'étoient plus obligez à faire des déclarations éxactes, qui donnoient trop de connoissance de leurs afaires, ni réduits d'en faire de fausses, qui les exposoient tous les jours à une infinité de faux sermens & de parjures; ils étoient délivrez des saisies & des amendes qui étoient les suites or-

ordinaires des contraventions véritables ou ſupoſées ; des viſites de leurs boutiques & de leurs magaſins que les Commis faiſoient toutes les fois qu'il leur en prenoit fantaiſie ; & généralement des véxations & des avanies auſquelles ils étoient tous les jours expoſez par l'avarice des Alcabaliſtes. Les Bourgeois, les Artiſans & généralement tous les habitans de la Ville & de la campagne, y trouvoient les mêmes avantages.

Cependant Ximenez n'en demeura pas là : Il porta ſon projet plus loin ; & ayant éxaminé avec ſon éxactitude ordinaire juſqu'où pouvoient aler tous les ans les gages des Oficiers, & généralement tous les fraix qu'il faloit faire pour la levée de l'Alcabala, il en conclut que ces Oficiers étant ſuprimez, & ces fraix retranchez [comme en éfet c'étoit une ſuite de ſon projet] l'on pouvoit réduire cet impôt à la moitié de ce que l'on avoit coutume d'éxiger, c'eſt à dire, ſe contenter d'un vingtiéme au lieu d'un dixiéme ; ce qui étoit d'un grand ſoulagement pour le peuple, ſans que les Finances de la Reine en ſoufriſſent aucune diminution.

Jean Lopez étoit du ſentiment qu'il ne faloit pas porter les choſes plus loin ; mais Ximenez qui ſouhaitoit paſſionnément le ſoulagement du peuple afin de ſe l'aquérir, & de pouvoir en cas de beſoin l'opoſer aux grands, prétendit le contraire : Il ſoutint que c'étoit une ſuite néceſſaire du projet, que l'impôt dont il s'agiſſoit, ne pût être augmenté pour quelque raiſon que ce fuſt ; qu'autrement l'on retomberoit infailliblement dans les inconveniens & les véxations qu'on prétendoit éviter : Que c'étoit le moyen infaillible de faire florir le commerce, le trafic, & les Arts, & de porter les habitans à bien

cul-

cultiver les terres, & à en défricher de nouvelles, puis qu'à l'avenir ils ne travailleroient que pour leur compte, & ne seroient pas obligez de partager les profits qu'ils pourroient faire: Enfin il ajoûta que si le Trésor Roial sembloit perdre quelque chose à la fixation de l'Alcabala, en accordant qu'il ne pourroit être augmenté, il en étoit dédomagé, en ce que Sa Majesté Catholique déclaroit qu'il ne pourroit être diminué; qu'ainsi si Elle ne profitoit pas de l'augmentation du commerce, & des autres choses sur lesquelles l'imposition avoit été faite, Elle ne perdroit rien non plus à leur diminution. Ximenez ayant ainsi rédigé son projet, le porta à la Reine; & sçut si bien se prévaloir du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de cette Princesse, qu'Elle l'agréa, & lui confirma la parole qu'Elle lui avoit donnée de le faire passer au Conseil.

L'afaire y fut portée quelques jours aprés. Ximenez en qualité de Chancelier de Castille fit la proposition de son projet, & l'apuya avec tant de force, qu'il étoit aisé de juger qu'il s'étoit fait un point d'honneur de le faire passer. Les plus politiques de l'Assemblée pénétrérent aussitôt, qu'étant l'homme du monde qui se commettoit le moins, il ne se seroit pas déclaré si ouvertement, s'il n'avoit été assuré du consentement de la Reine; ainsi jugeant bien que l'afaire passeroit nonobstant leur oposition, ils crurent qu'ils devoient se faire honneur d'aprouver le projet de Ximenez.

Les Ducs d'Alve & de l'Infantade n'eurent pas la même complaisance, soit qu'étant ennemis particuliers de Ximenez ils se fissent un plaisir de le choquer, ou que ce fussent en éfet leurs véritables sentimens: Ils representérent que toute innovation en fait de gouvernement, étoit

étoit dangereuse: Que l'habitude & la coutume faisoient tout parmi le peuple; qu'il n'étoit pas moins acoutumé à la maniére dont on levoit l'Alcabala depuis tant de tems, qu'à l'Alcabala même: Qu'il n'étoit pas avantageux à un état que le peuple fût riche; que cela ne servoit qu'à le rendre entreprenant: Que si l'on l'acoutumoit une fois à lui acorder ses requêtes, il faloit s'atendre à en être tous les jours acablé: Qu'une demande en atiroit une autre; & qu'il ne seroit jamais content, qu'on n'eût revoqué ou modéré tous les impôts au grand préjudice des Finances de Sa Majesté.

Le Duc de Béjar opina de la même maniére, & Garcias de la Vega, Seigneur de la Cueva, qui le suivoit, ajouta qu'il trouvoit deux inconveniens au changement que l'on vouloit faire; l'un que le payement des assignations sur l'Alcabala se devant faire au Tresor Royal, cela seroit extrémement à charge à ceux qui étoient dans les Provinces éloignées de la Cour: Qu'il faudroit qu'ils reçussent leur argent par procureur, ce qui n'étoit pas sans risque; ou qu'ils vinssent le recevoir eux-mêmes, ce qui les engageroit dans des fraix de voïage, qui ne pouvant manquer de les incommoder, feroient autant de mécontens. Il demanda ensuite ce qu'on prétendoit faire de ce grand nombre de gens, qui avoient été employez jusques alors à la levée de l'Alcabala, & qui n'avoient point d'autres moyens de subsister; que ce seroit autant de vagabonds réduits au desespoir, & qui seroient capables de tout entreprendre pour se tirer de la misére où on les auroit réduits.

Ximenez qui apréhendoit que le sentiment de ces quatre Seigneurs, qui étoient fort acréditez dans le Conseil, fut suivi par ceux qui restoient à opiner, jugea à propos d'interrompre

pre la Cueva, ſous prétexte de ſatisfaire à la dificulté qu'il venoit de propoſer. Il lui répondit donc que deux ſortes de gens avoient été employez au recouvrement de l'Alcabala, que les uns avoient du bien, mais qu'il deméuroit d'acord qu'une grande partie n'en avoit point : Que pour les prémiers, il n'en faloit rien apréhender, parce qu'ayant quelque choſe à perdre, ils ſe garderoient bien de le riſquer par des mouvemens à contre-tems qu'il ſeroit aiſé de reprimer; que pour les autres, il n'étoit pas dificile de les employer d'une maniére plus utile à l'Etat qu'ils n'avoient été juſques alors; qu'il faloit s'en ſervir à remplir les garniſons des frontiéres de Navarre, de Portugal, de Grénade, & des Côtes de la mer opoſées à l'Afrique: Qu'ils y aprendroient le métier de la guerre parmi les Troupes réglées, & qu'on pourroit s'en ſervir un jour pour la défenſe ou pour l'attaque, comme on le jugeroit à propos.

Il ajoûta qu'il étoit encore plus aiſé de remédier au premier inconvenient qu'avoit propoſé Cueva; qu'il ſufiſoit pour cela de donner ordre aux Receveurs de l'Alcabala de payer ſur les lieux les aſſignations, dont on leur tiendroit compte enſuite au Tréſor Royal, en raportant les quitances.

Ximenez n'en demeura pas là; mais s'adreſſant aux Ducs d'Alve & de l'Infantade, il leur dit, qu'il demeuroit d'acord d'une partie de ce qu'ils avoient avancé, mais qu'on ne pouvoit pas nier que les Souverains ne duſſent la juſtice à leurs ſujets : Qu'une partie de cette juſtice qui leur étoit le plus inconteſtablement dûë, conſiſtoit à leur tenir les paroles qu'on leur avoit données: Que tout le monde ſavoit que les Rois prédéceſſeurs de Sa Majeſté avoient

avoient positivement promis de suprimer l'impôt dont il s'agissoit, quand la guerre des Maures seroit terminée : Que pour aquiter exactement cette promesse, l'on ne pouvoit moins faire que de suprimer entierement l'Alcabala : Que cependant il ne s'agissoit de rien moins, mais seulement de le modérer, & d'en procurer le recouvrement d'une maniere qui ne portoit aucun préjudice aux Finances de la Reine : Qu'on ne pouvoit moins faire dans la conjoncture présente que le peuple étoit épuisé ; qu'il étoit juste qu'il reçût quelque avantage de la paix ; & qu'on ne pouvoit moins faire pour lui que ce qu'il proposoit.

L'artifice de Ximenez eût tout l'éfet qu'il s'étoit imaginé ; ceux qui restoient à opiner, aprouvérent son projet : ainsi la pluralité des voix étant de son côté, la Reine conclut qu'il seroit éxécuté sans aucune modification, & qu'on en dresseroit incessamment une Déclaration en forme d'Edit perpetuel.

Il n'est rien de plus vrai qu'une aparence bien ménagée contente le plus souvent autant le peuple que la réalité même. Le bruit de ce qui s'étoit passé au Conseil s'étant répandu, le peuple en conçût autant de joie, que si l'Alcabala avoit été suprimé. Il se trouve même des Historiens qui assurent qu'il le fut éfectivement ; mais dans la verité il ne fut que modéré, & réglé de la maniere que l'on vient de raporter.

Il revint à Ximenez de cette grande afaire ce qu'il s'en étoit proposé, c'est à dire, qu'elle lui aquit si absolument la petite Noblesse, les Marchands, les Bourgeois, les Artisans, & généralement tous les habitans des Villes & de la campagne, qu'ils se déclarérent toûjours depuis hautement pour lui dans toutes les con-

jonctures où l'on conspira contre lui.

L'on députa aussi-tôt de tous côtez pour lui en faire les remercimens ; mais il ne voulut en recevoir aucun, & renvoya tous ces Deputez à la Reine, en les assurant qu'ils étoient uniquement redevables à la bonté de Sa Majesté, & à la tendresse qu'Elle avoit pour son peuple, de la grace qu'elle venoit de leur accorder.

Il réfusa avec la même générosité les presens que les Deputez étoient chargez de lui ofrir, ajoutant, avec cette grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, qu'une action de justice portoit avec elle sa recompense, & que l'Archevêque de Tolède étoit assez riche pour servir l'Etat sans esperance de profit.

Une maniere si desintéressée lui aquit d'autant plus d'estime, qu'elle étoit plus rare ; mais elle redoubla en même tems la haine que les Grands avoient déja conçûë contre lui. Ils s'étoient aperçûs depuis quelque tems qu'il avoit fait dessein de les abaisser, & d'établir l'Autorité Royale sur la ruine de la leur, & ils ne douterent plus qu'il n'en vint à la fin à bout, s'il continuoit de s'acréditer comme il avoit commencé. Sur ce préjugé, qui n'étoit que trop vrai, ils entreprirent de le faire éloigner. Il se fit sur cela plusieurs cabales à la Cour ; mais Ximenez les ayant dissipées par sa prudence, ils résolurent de se déclarer ouvertement. Les Ducs d'Alve & de l'Infantade se déclarérent les chefs de cette dangéreuse faction : Ils en parlérent plusieurs fois à la Reine, & la pressérent extraordinairement de le renvoyer dans son Diocése. Cette Princesse éluda d'abord leurs solicitations avec sa sagesse ordinaire ; mais peut-être qu'à la fin elle eût été obligée de se rendre à leurs importunitez,

ou

ou à la crainte de les mécontenter, si la bonne fortune de Ximenez ne s'en fut mêlée.

L'on reçût dans ce même tems des lettres du Comte de Tendilla, Gouverneur de la ville de Grénade: Il mandoit à leurs Majestez Catholiques, qu'il avoit découvert que les Maures des montagnes du Royaume de Grénade songeoient à se revolter; que quelque soin que l'on eût eû de les desarmer, ils avoient recouvert des armes: Que si l'on n'y donnoit ordre de bonne heure, leur revolte entraineroit infailliblement celle de tout le Royaume: Que l'empressement qu'il avoit eû de donner cet avis, ne lui avoit pas permis de pénétrer s'ils agissoient de concert avec les habitans de la Capitale; &, ce qui seroit encore pis, avec les Maures d'Afrique: Qu'il n'oublieroit rien pour le decouvrir, & qu'il en donneroit incessamment avis à leurs Majestez: Que cependant il se croïoit obligé de les avertir que la garnison de l'Alhambra étoit trop foible; qu'on ne pouvoit se dispenser de la renforcer, mais qu'il faloit le faire d'une maniere qui ne donnât aucun ombrage aux habitans de Grénade.

Le premier usage que la Reine fit de cet avis, fut de s'en servir à retenir Ximenez à la Cour. Elle fit voir les lettres du Comte aux Grands qui solicitoient son éloignement, & leur dit avec ce ton d'autorité qu'elle sçavoit prendre mieux que personne, que dans une pareille conjoncture les conseils de ce Prélat lui étoient si nécessaires, que s'il étoit dans son Diocése, il faudroit à l'heure même lui depêcher un courier pour le faire revenir incessamment à la Cour.

L'afaire de Grénade fut ensuite proposée au Conseil. Tout le monde demeura d'accord que les avis du Comte de Tendilla n'étoient pas à

négliger ; mais la plupart soutint qu'il faloit en atendre la confirmation ; que cependant il ne faloit faire aucun mouvement qui pût alarmer les Maures ; qu'en usant autrement, c'étoit le moyen infaillible de les porter à la revolte, à laquelle ils n'avoient peut-être pas pensé : Qu'ainsi toute la précaution que l'on avoit à prendre, jusqu'à ce que l'on vît plus clair dans cette afaire, étoit d'avertir les Gouverneurs de se tenir sur leurs gardes.

Ximenez soutint au contraire, que sans atendre de nouveaux avis, l'on ne pouvoit faire trop de fonds sur ceux que l'on venoit de recevoir du Comte de Tendilla ; Qu'on ne pouvoit prendre trop de précautions dans une pareille conjoncture ; & qu'il valoit mieux manquer en en prenant trop, que risquer de le faire en n'en prenant pas assez : Que les assemblées des Maures n'étoient pas sans dessein ; & que leur armement devoit être encore plus suspect. Il demeura d'accord qu'il faloit garder de grands ménagemens pour ne pas précipiter la revolte de gens qui selon toutes les aparences n'avoient que trop de penchant à s'y engager ; mais il ajouta que l'on devoit supposer pour la plus constante de toutes les maximes à l'égard des Maures, que l'unique moyen de les empêcher de se soulever, étoit de le mettre dans l'impuissance absoluë de le faire.

Le Roi qui assistoit au Conseil, quelque antipathie sécrette qu'il eût pour Ximenez, ne laissa pas de se déclarer hautement pour son sentiment. Comme il étoit le Prince du monde le moins sincére, & qu'il jugeoit aparemment des autres par lui-même, il avoit de grands penchans à la défiance, & donnoit toûjours dans les conseils les plus surs. La Reine, qui n'étoit guére moins défiante que lui, donna

donna aisément dans son opinion ; ainsi tout le monde s'étant rangé au sentiment de Ximenez, il ne fut plus question que des expédiens dont l'on pouroit se servir, ou pour empêcher la revolte des Maures, ou pour en arrêter les suites, en cas qu'elle se trouvât véritable.

Comme il est beaucoup plus aisé de convenir d'une fin, que de s'accorder sur le choix des moyens, les avis furent d'abord fort diférens ; mais enfin tout le monde suivit encore le sentiment de Ximenez.

Il soutint que l'afaire de Grénade demandoit absolument la presence de leurs Majestez ; qu'Elles ne pouvoient user de trop de diligence pour se rendre dans la Capitale de ce Royaume : mais que comme il ne faloit point donner d'ombrage aux Maures, qui étoient d'eux-mêmes les plus défians peuples du monde ; & qu'il étoit cependant de la derniere nécessité qu'Elles y fussent assez bien acompagnées pour y faire valoir l'autorité souveraine, il croïoit qu'elles n'y devoient point s'y rendre ensemble, ni par le même chemin ; qu'y arrivant ainsi séparément, le monde dont Elles seroient acompagnées, paroîtroit moins, & donneroit moins de soupçon : Que les Grands qui acompagneroient leurs Majestez, au plus grand nombre qu'il se pourroit, au lieu de leurs domestiques ordinaires, se feroient acompagner de gens de main, & s'il se pouvoit de vieux soldats, dont la livrée empêcheroit de se défier, & qui cependant seroient en état de servir dans l'ocasion : Qu'il faloit par la même raison engager tout ce qui restoit d'Oficiers qui avoient servi dans les dernieres guerres, à être du voyage, & en laisser seulement quelques-uns dans la Castille pour faire des levées, dont l'on pourroit se servir en cas de besoin.

Il ne manquoit plus qu'un prétexte pour couvrir le veritable dessein de ce voyage: Il en fut proposé plusieurs qui furent tous rejettez pour n'être pas assez naturels. Enfin Ximenez en proposa un si spécieux, que les plus ombrageux s'y seroient laissé surprendre.

L'on a déja dit ci-dessus que la ville de Grénade passoit pour le lieu le plus sain de toute l'Espagne. Les Maures en étoient si persuadez, qu'ils y envoyoient leurs malades des extrémitez du Royaume pour y changer d'air. Cette circonstance fournit le prétexte dont l'on avoit besoin, qui fut d'y mener le petit Prince Michel, qui étant toûjours fort valétudinaire, ne laissoit aucun lieu de soupçonner qu'on eût d'autres vûës dans ce voyage, que celle de rétablir sa santé qui étoit presque desesperée.

Les résolutions prises au Conseil furent éxécutées avec tout le sécret & avec toute la diligence que demandoit une afaire de cette importance. La Reine qui commençoit à se défier de Ferdinand, & à regarder ses interêts comme tout à fait séparez des siens pour les raisons que l'on raportera ci-aprés, voulut partir la premiere. Elle se mit en chemin trois jours aprés, acompagnée seulement de Ximenez & de sa maison; mais un peu plus nombreuse que de coûtume, & toute composée de vieux Oficiers, & de personnes choisies. Les Grands de Castille suivirent deux jours aprés, acompagnez suivant le projet de Ximenez. Comme la Reine marchoit à petites journées à cause du petit Prince, de la conduite duquel elle s'étoit chargée, tous les Grands la joignirent, avant qu'elle fut arrivée à Grénade.

Le Roi partit le dernier; mais beaucoup mieux accompagné que la Reine, quoi que la suite ne fut pas assez nombreuse pour donner de l'ombrage.

brage. Sa Maiſon comme celle de la Reine étoit toute compoſée des gens d'élite; & les Grands d'Arragon qui l'accompagnoient, n'avoient perſonne avec eux qui ne fut en état de rendre ſervice, ſi les choſes tournoient de ce côté. L'on introduiſit ainſi dans Grénade quatre ou cinq mille hommes qui en valoient bien trois fois autant. Les Maures ne furent pas long tems ſans s'apercevoir que leurs deſſeins étoient découverts ; mais les meſures étoient ſi bien priſes, qu'il n'y avoit plus d'autre parti pour eux que celui de la ſoumiſſion.

Le Comte de Tandilla qui avoit envoïé faire ſes excuſes de ce qu'il n'aloit pas au devant de leurs Majeſtez, ſur ce qu'il ne croïoit pas qu'il fut de leur ſervice d'abandonner la place dans la conjoncture preſente ſans un ordre exprés d'Elles, leur confirma les premiers avis qu'il avoit donné; mais il les aſſura en même tems que leur promte arrivée avoit tellement déconcerté les mécontens, que les plus conſiderables d'entr'eux s'en étoient fuis, & avoient déja paſſé la mer. Il ajouta que quelque ſoin qu'il eût pris pour pénétrer les liaiſons qu'ils pouvoient avoir avec les habitans de Grénade, il n'en avoit jamais pû être aſſez ſufiſamment inſtruit pour en bien informer leurs Majeſtez: Qu'il ne doutoit pourtant pas de leur correſpondance avec les revoltez; mais qu'il étoit obligé d'avouer qu'elle avoit été ſi ſecrette, qu'il n'en pouvoit acuſer aucun en particulier. Il invita enſuite le Roi & la Reine à venir loger dans l'Alhambra, qui étoit le ſéjour ordinaire des Rois; mais il n'y eût que la Reine qui y fut, dans le deſſein d'augmenter la garniſon d'une partie du monde qui l'y acompagneroit. Pour le Roi, il reſta dans la ville, afin d'avoir un pretexte d'y retenir les troupes qu'il avoit amenées.

Les jours suivans, le Roi & tous les Grands de Castille & d'Arragon furent visiter la Reine à l'Alhambra; & comme ils n'en revenoient jamais avec tous ceux qui les y avoient suivis, ce leur fut une occasion d'y laisser la plus grande partie des gens qu'ils avoient amenez; ainsi la garnison fut augmentée au double de ce qu'elle étoit, non seulement sans donner aucun ombrage, mais même sans que les Maures s'en aperçussent.

L'on fit ensuite les perquisitions les plus secrettes, & en même tems les plus éxactes; pour tacher de découvrir ceux qui auroient eû quelque part à la conspiration: Ce fut en vain; l'on ne pût rien aprendre: soit qu'en éfet les habitans de cette Capitale n'en eussent rien sçû; ou, comme il y a plus d'aparence, que l'on n'eût communiqué ce dessein qu'à un petit nombre des plus considérables, & que leur propre interêt les eût portez à se garder une fidélité inviolable.

Cependant Ximenez qui avoit ses vûës, conseilla à leurs Majestez de faire semblant d'en avoir plus apris qu'ils n'en savoient en éfet. Il y a de l'apparence qu'il leur communiqua dés-lors ce qu'il prétendoit faire. Quoi qu'il en soit, l'on envoya avertir les Morabites & les Alfaquis, qui sont chez les Maures ce que le Clergé & les Moines sont parmi nous, de se rendre à l'Alhambra. Dés qu'il y furent arrivez, ils furent admis à l'Audience. Le Roi leur dit en peu de mots, qu'il les avoit mandez pour des afaires importantes, dont l'Archevêque de Tolède les informeroit plus amplement: Ils furent ensuite conduits à l'apartement de Ximenez qui les y atendoit. Il les reçût avec beaucoup d'honneur; mais cette civilité aparente ne l'empêcha pas de leur dire avec

avec une aſſurance ſoutenuë d'un viſage ſévére : Que leurs Majeſtez avoient été éxactement informées de tout ce qui s'étoit fait dans les montagnes de Grénade pour y porter les peuples à un ſoulevement général : Qu'Elles ſavoient avec la même certitude que les plus conſidérables d'entr'eux avoient trempé dans cette conſpiration : Qu'il n'étoit pas des crimes de Léze-Majeſté comme des autres, qu'il ſuffiſoit d'avoir ſçû une entrepriſe contre l'Etat ſans l'avoir découverte pour être coupable de mort : Que la plupart d'entr'eux avoit encouru cette peine ; que cependant leurs Majeſtez ne vouloient pas uſer envers eux de toute la rigueur des Loix : Qu'Elles étoient prêtes, non ſeulement de leur pardonner, mais même de les combler de biens & d'honneurs ; mais que comme Elles étoient perſuadées qu'on ne pourroit jamais s'aſſurer de la fidelité des Maures tant qu'ils ſeroient d'une Religion diférente de la leur, qu'Elles éxigeoient d'eux abſolument de ne rien épargner pour porter les habitans de Grénade à embraſſer la Religion Chrêtienne ; de leur en donner l'exemple en l'embraſſant eux-mêmes les premiers : Qu'on étoit convaincu que l'un & l'autre dépendoit également d'eux ; qu'ainſi ils n'avoient qu'à choiſir ou la mort ou la Religion de leur Prince.

Un diſcours ſi précis jetta les Alfaquis & les Morabites dans une conſternation d'autant plus grande, qu'ils s'y étoient moins atendus. L'alternative étoit des plus embaraſſantes ; cependant, ſoit qu'en éfet ils ſe ſentiſſent coupables de la conſpiration, ou qu'ils apréhendaſſent qu'elle ne ſervît de prétexte pour les exterminer, ils proteſtérent premierement de leur innocence, & promirent enſuite tout ce que l'on voulut. Alors Ximenez changeant de

visage & de maniere leur fit autant de caresses qu'il leur avoit donné de terreur : il leur parla ensuite avec cette ouverture engageante, qu'il sçavoit être un des plus grands charmes pour gagner les cœurs : il leur promit de la part de leurs Majestez & de la sienne au delà de ce qu'ils pouvoient prétendre, & il le fit d'une maniere qui paroissoit si sincére, qu'il ne leur laissa aucun lieu de douter qu'on ne leur tint parole, si de leur côté ils satisfaisoient à ce qu'ils avoient promis.

Cet entretien fut suivi d'un magnifique repas qu'il leur donna ; & leur ayant fait voir ensuite quantité de raretez qui étoient dans les cabinets de son apartement, il n'y en eût aucun à qui il ne fit quelque present des choses même qu'il avoit remarqué lui plaire davantage. Mais ce qui acheva de les gagner fut qu'étant alé prendre congé de leurs Majestez, elles leur confirmérent tout ce que Ximenez leur avoit promis, & leur firent present de vestes & de turbans de couleur de feu. C'est de toutes les couleurs celle que les Maures estiment davantage; il n'y a que les gens de qualité qui en usent, elle sert également parmi eux à la parure & à la distinction.

Ces mesures étant prises pour la conversion des Maures ; Ximenez crût qu'il les devoit communiquer à l'Archevêque de Grénade, & agir de concert avec lui : Il s'apelloit Ferdinand de Talavera : La grande réputation de sçavoir & de pieté qu'il s'étoit aquise dans l'Ordre de Saint Jérôme, où il avoit passé une partie de sa vie, avoit porté la Reine à le choisir pour son Confesseur ; il l'avoit été immédiatement devant Ximenez : il fut ensuite Evêque d'Avila, puis Archevêque de Grénade. Comme son humilité & sa douceur avoient

peu

peu de pareilles, & qu'il étoit infiniment éloigné de ces jalousies d'autorité, qui font souvent échouer les plus saintes entreprises; il ne fut pas dificile d'obtenir de lui d'associer l'Archevêque de Tolède à celle de la conversion des Maures: il consentit même de n'y travailler qu'en second; soit qu'il voulût faire l'honneur tout entier au Primat d'Espagne; ou qu'il se crût moins capable que lui de soutenir ce grand ouvrage; ou enfin qu'il ne voulût pas se charger des voies de rigueur dont il étoit aisé de juger qu'on seroit contraint d'user dans la suite.

D'un autre côté les Alfaquis & les Morabites n'oublioient rien pour l'execution de ce qu'ils avoient promis. Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne s'en convertît quelqu'un, & il étoit toûjours suivi d'un grand nombre de ses partisans, que la crainte ou l'esperance, ou même la force de l'exemple entrainoient aprés lui. L'on ne manquoit jamais de les combler d'honneurs & de gratifications: Les emplois, les charges & les pensions étoient toutes pour ces nouveaux Chrêtiens. Ximenez de son côté animoit & soutenoit ce grand dessein par des liberalitez extraordinaires, & des Prédications éloquentes & patétiques, ausquelles les Grénadins couroient en foule: Elles étoient toûjours suivies du Batême de plusieurs Maures, que l'Archevêque de Grénade leur donnoit toûjours avec beaucoup de cérémonies.

Le succés enfin devint si grand, qu'on fut obligé d'omettre les cérémonies dans le Batême. Un jour Ximenez prêcha avec tant de force, qu'à la sortie du Sermon, il se presenta trois mille personnes pour recevoir le Batême: L'Archevêque de Grénade étoit d'a-

vis qu'on se donnât le loisir de les instruire ; & de leur donner le Batême à la maniére ordinaire ; Mais Ximenez, qui crut qu'il ne faloit pas laisser refroidir leur zéle, les batisa lui-même sur le champ, se contentant d'une simple aspersion, qu'il crut dans une pareille occasion pouvoir tenir lieu d'une seule immersion, qui étoit encore alors en usage en Espagne.

Les choses alant ainsi d'elles-mêmes, & sans qu'il fust besoin d'employer la moindre violence ; leurs Majestez Catholiques crurent que leur présence n'étoit plus nécessaire à Grénade, qu'elles pouvoient executer le dessein qu'elles avoient fait d'aller à Seville, & d'achever de pacifier en passant les Provinces qui se rencontroient sur leur chemin ; qui étoient justement celles qui avoient paru les plus disposées à la revolte.

Il parut dans cette occasion qu'il n'est point de prudence humaine si consommée qui ne prenne quelquefois le change. Ferdinand, Isabelle & Ximenez étoient sans contredit les plus grands politiqes de leur tems ; cependant ils se trompérent tous trois également dans la conjoncture presente : Peu s'en falut que ce voyage précipité, & fait à contre-tems, ne détruisît en peu de jours les travaux de tant d'années, & ne fit perdre Grénade, qui avoit tant couté à conquerir.

En éfet, à peine leurs Majestez Catholiques furent parties avec presque toutes les troupes qui les avoient suivies, à l'exception de celles qui étoient restées dans l'Alhambra pour en renforcer la garnison, que l'on vit les choses changer de face. On commença par des murmures ; les murmures furent suivis d'assemblées ; & les assemblées de complots

&

& d'insultes publiques qui furent faites en plusieurs lieux aux nouveaux Chrêtiens.

Ximenez étoit resté dans Grénade par ordre exprés de leurs Majestez, pour y favoriser les progrés de la Religion Chrêtienne : Elles lui avoient donné pour cela toute l'autorité dont il avoit besoin, & avoient laissé des ordres trés-exprés au Comte de Tendilla, à l'Archevêque, & aux Magistrats, d'agir de concert avec lui, & de le seconder de tout leur pouvoir. Mais que pouvoit-il faire avec une autorité presque desarmée, dans une puissante Ville nouvellement conquise, qui pouvoit mettre en moins d'un demi jour plus de cent mille hommes sous les armes ; & au milieu d'un peuple des plus entreprenans, & qui étoit poussé par le plus agissant de tous les motifs, qui est celui de la Religion.

Ces dificultez parurent d'autant plus grandes à Ximenez qu'il ne les avoit pas assez prévûës ; mais comme il n'étoit plus tems de reculer, il prit tout d'un coup son parti, & résolut d'agir avec autant de hauteur, que s'il eût été le plus fort dans Grénade. Les éfets suivirent aussi-tôt cette résolution : Il fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit défendu, sous peine de punition corporelle, de faire des assemblées, de parler mal de la Religion Chrêtienne, d'ofenser de parole ou d'action ceux des habitans qui l'auroient embrassée. En conséquence de cette Ordonnance, l'on vit dans peu de jours les prisons pleines de ceux qui y avoient contrevenu : à la vie prés qu'on leur laissa, ils y furent traitez à la derniére rigueur ; & aucun n'en sortit qu'il n'eût abjuré le Mahometisme, & embrassé la Religion Chrêtienne.

Une conduite si rigoureuse reprima pour quel-

quelque tems l'insolence de la populace; mais elle fit un éfet tout contraire à l'égard des personnes de qualité. Il y avoit alors à Grénade un Prince Maure nommé *Zégri*; il descendoit en droite ligne d'Abenhamar, Roi de Grénade, si fameux dans l'Histoire de cette Nation. Tout ce qui restoit de Princes de cettte illustre famille le reconnoissoit pour chef: Il étoit grand, bien fait, spirituël; ses richesses & son crédit parmi les Maures répondoient à la grandeur de sa naissance: mais sa valeur surpassoit toutes ses autres qualitez, quoi qu'il ne lui en manquât aucune de celles qui sont nécessaires pour former un honnête homme, & un grand Prince. Il en avoit donné des preuves éclatantes pendant le dernier siége de Grenade, dans le combat singulier qu'il fit avec le grand Consalve de Cordouë, qui passoit dés-lors pour le plus brave Cavalier de toute l'Espagne: Il s'en falut peu que Zégri ne lui fit perdre cette réputation; & ceux qui lui sont moins favorables demeurent d'acord que ce grand Capitaine ne put avoir aucun avantage sur lui; ils remportérent de ce combat une estime reciproque, qui forma entr'eux une amitié qui ne finit qu'avec leur vie.

Depuis la conquête de Grenade, l'état de ses afaires, & les liaisons qu'il y avoit contractées, l'ayant obligé d'y rester; soit qu'il crût les afaires desespérées, ou qu'il atendît une conjoncture favorable, il avoit vécu d'une maniére si précautionnée, qu'il n'avoit donné aucun soupçon. Ximenez ne laissa pas de s'en défier: il le regarda comme un homme d'autant plus à craindre, qu'ayant toutes les qualitez nécessaires pour soutenir une grande entreprise, il afectoit un dehors qui en paroissoit infiniment éloigné. Il crut qu'il n'é-
toit

toit pas aussi insensible aux mauvais traitemens que l'on faisoit à ceux de sa nation qu'il le paroissoit ; & quoi qu'il crût avoir assez pénétré son génie pour être persuadé qu'il n'étoit pas fort ataché à sa Religion, il ne laissa pas de craindre qu'il ne se fit un mérite de la soûtenir.

Sur ces préjugez, qui n'étoient peut-être que trop véritables, Ximenez résolut de le faire arrêter. On suposa qu'il avoit contrevenu dans tous ses chefs à l'Ordonnance publiée depuis peu ; & l'entreprise fut conduite avec tant de sécret, que Zégri étoit prisonnier avant qu'aucun de ses partisans eût pû prévoir que l'on avoit dessein de s'en saisir. Un coup si hardi devoit aparemment faire soûlever Grénade ; mais les mesures se trouvérent si bien prises, qu'il ne s'y fit aucun mouvement.

Un succés si extraordinaire rendit Ximenez encore plus hardi : Il fit dire au Prince Zégri, que dans l'état où étoient les choses, l'on ne pouvoit prendre confiance en lui tant qu'il seroit Mahometan ; qu'ainsi il devoit se résoudre ou à se faire Chrêtien, ou à perdre pour jamais la liberté. Une pareille proposition donna de l'indignation à Zégri : Il répondit avec fierté, qu'elle n'étoit pas à faire à une personne de son rang. Ximenez qui ne l'avoit pas avancée pour ne la pas soutenir, renchérit sur cette prémiére démarche, & lui envoya dire que si dans trois jours il n'avoit pris le parti qu'on lui proposoit, il le feroit conduire au fond de la Castille, & qu'il prendroit si bien ses mesures, que tous les Maures ensemble ne le tireroient pas de ses mains. Aussi-tôt on redoubla ses Gardes ; on retrancha le peu de liberté qui lui étoit

restée, & on le traita d'une maniére si dure, qu'il ne douta plus que l'on n'éxécutât enfin la menace qu'on lui avoit faite. Elle lui parut plus facheuse que la mort même, & son imagination lui représentant dans ce moment la perte éternelle de sa liberté comme le plus grand de tous les maux, il fit dire à Ximenez au bout de deux jours, qu'un Prince comme lui méritoit bien quelques égards: qu'il satisferoit à ce qu'on demandoit de lui: mais qu'on le remît en liberté, afin qu'il ne parût pas avoir fait par contrainte l'action du monde qui doit être la plus libre.

L'Archevêque de Grenade étoit d'avis qu'on lui accordât sa demande; mais Ximenez ne fut pas de ce sentiment, & il fut résolu qu'on refuseroit à Zégri la liberté qu'il avoit demandée. On lui fit porter cette réponse avec les ménagemens les plus recherchez: On fit même quelque chose de plus: On le logea dans un apartement magnifique: Il y fut servi en Prince: On le fit entretenir par des personnes également habiles & insinüantes.

Zégri ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'un plus long délai à se résoudre ne pourroit qu'empirer l'état présent de ses afaires, & comme il avoit assez de lumiéres pour connoître de lui-même l'abus de la Religion, où la naissance plutôt que le choix l'avoit engagé; il fit dire à Ximenez qu'il seroit bien-aise d'être instruit. Ximenez, qui vouloit le gagner de toutes les maniéres, se chargea lui-même de ce soin: Il le fut visiter: Ils eurent ensemble plusieurs conferences. Ce fut dans cette occasion que Ximenez fit paroître son habileté & son adresse; il gagna si absolument ce Prince, qu'il demanda de lui-même le Batême, & témoigna beaucoup d'impatience

tience de le recevoir. Il le reçut quelques jours aprés en public avec de fort grandes cérémonies ; & il y prit les deux noms de Ferdinand & de Consalve, pour faire honneur au grand Consalve de Cordouë, avec lequel, depuis la prise de Grénade, il étoit lié d'une amitié des plus étroites.

La grace du Batême acheva ce que Ximenez avoit commencé. Zégri devint non seulement un Chrêtien trés-sincére, mais un Chrêtien des plus zélez ; & personne depuis ne travailla avec plus de succés à la conversion des Maures. Ce changement fut suivi d'un autre : car comme si ce Prince eût été éféctivement changé en un autre homme, il devint aussi fidéle à leurs Majestez Catholiques, qu'il se piquoit de l'être à Dieu. L'atachement qu'il eut toujours depuis au service de son Prince ne fut point oisif, & les services qu'il rendit à l'Etat sont une preuve incontestable qu'en fait de Religion, comme en tout autre, une sévérité nécessaire & bien ménagée ne peut produire que de fort bons éfets : que s'il arrive qu'elle ne réüssisse pas, c'est plus la faute de ceux qui l'emploient à contre-tems, que celle de la sévérité même, qui ne peut être que trés-utile, quand elle est soutenuë à propos des biens-faits, & des autres moiens de douceur qui sont capables d'en corriger l'amertume.

C'est ce que Ximenez sçut fort bien pratiquer dans la conjoncture dont il s'agit. Il avoit toujours passé pour avoir trop de penchant à la sévérité, & l'on publia même dans ce tems-là, que la trop grande rigueur dont il avoit usé à l'égard des Grénadins, avoit pensé faire perdre Grénade. Cependant l'exemple de Zégri fait bien voir qu'il sçavoit dans les

les occasions joindre à la sévérité tous les ménagemens qui étoient capables de l'adoucir. En éfet, ayant aprehendé que de quelque dissimulation dont usât ce Prince, il ne lui restât dans le cœur quelque ressentiment de la contrainte dont l'on avoit usé en son endroit; il n'oublia rien pour en éfacer jusqu'à la moindre impression, & il y réüssit. Il lui avoit ofert avant son Batême jusqu'à cinquante mille écus de pension sur ses propres revenus : Ce Prince les ayant refusez, tant parce qu'il n'en avoit pas besoin, que de peur qu'on ne dît qu'il avoit changé de Religion par interêt, quoi qu'il l'eût fait éfectivement d'une maniére fort desinteressée; Ximenez la lui ofrit encore depuis son Batême. Zégri ayant persisté dans son refus; Ximenez lui en fit tant d'instances, qu'il se vit obligé de les accepter; mais ce fut à condition que cette somme, qui étoit plutôt l'éfet de la liberalité d'un grand Roi que de celle d'un particulier, seroit employée toute entiére à gagner ses compatriotes à la Religion Chrêtienne.

Zégri tint plus qu'il n'avoit promis : On eut beau lui représenter que les engagemens forcez n'obligeoient qu'autant que subsistoient les vûës qui les avoient fait prendre; il soutint toûjours qu'il n'avoit point été forcé; que les instructions qu'il avoit reçûës lui avoient si bien fait connoître l'abus de la Religion dans laquelle la naissance & l'éducation l'avoient engagé, qu'il n'avoit pû se dispenser de l'abandonner; qu'il demeuroit d'accord que s'il eût été en pleine liberté, il n'auroit peut-être pas prêté l'oreille à ces instructions; mais que les ayant reçûës, il n'avoit pû faire que ce qu'il avoit fait, & qu'il regardoit la rigueur dont l'on avoit usé à son égard,

égard, comme une contrainte salutaire qui l'avoit tiré du plus dangereux de tous les engagemens : qu'il ne pouvoit comprendre comment des gens à qui il étoit resté quelque honneur, pouvoient demeurer d'acord d'avoir été contraints dans un point aussi libre que celui de la Religion ; que de pareils aveus étoient également honteux & dangereux ; & qu'il ne manqueroit jamais de gens qui se croiroient tout permis contre des personnes qui auroient manqué à Dieu & à leurs consciences dans les obligations les plus essentielles ; puisque ces sortes d'engagemens sont sans comparaison plus saints & plus inviolables que tous les liens de la société civile. Il ajoûta, qu'il faisoit gloire d'être Chrêtien : & qu'il n'épargneroit rien pour procurer l'avancement d'une Religion à l'égard de laquelle il n'avoit qu'un regret, qui étoit de l'avoir connuë & embrassée si tard.

Comme tout le monde étoit persuadé de la générosité & de la sincérité de Zégri, personne ne douta qu'il ne parlât conformement à ses véritables sentimens. Cette persuasion fit deux éfets également avantageux ; l'un, qu'il n'y eut plus aucune personne de quelque distinction qui eût embrassé la Religion Chrétienne qui ne fit gloire d'être Chrêtien ; l'autre, que l'aversion que ceux qui ne l'avoient pas encore embrassée témoignoient pour les instructions cessa éfectivement, chacun se piquant à l'envi d'avoir l'esprit & le cœur fait comme Zégri.

Ces heureuses dispositions, jointes à l'éxemple & aux liberalitez de ce Prince, firent un si grand éfet sur les Grenadins que dans peu de jours l'on ne pouvoit plus sufire à ceux qui demandoient le Batême.

Ce succés engagea Ximenez plus avant qu'il ne devoit, & il eut depuis tout le tems de se repentir d'avoir poussé trop loin des gens qui devoient encore être menagez. Zégri étoit de ce sentiment; mais Ximenez persuadé qu'il pouvoit tout entreprendre, & agissant sur cette dangereuse supposition, pensa ruïner son propre ouvrage, & se perdre lui-même en le détruisant.

Il fit élever un grand bucher au milieu de la grande place de Grenade, & y ayant fait aporter jusqu'à cinq mille Alcorans qu'il avoit obligé les nouveaux Chrêtiens de lui remettre entre les mains, il les fit tous jetter dans le feu, à l'exception d'un seul qu'il fit porter à Alcala, pour être mis dans la belle Bibliotéque qu'il y faisoit bâtir.

Comme ce livre est en aussi grande vénération parmi les Maures que l'Ecriture Sainte parmi les Chrêtiens, ce qui restoit de Mahometans, qui faisoient encore le plus grand nombre, ne put voir sans horreur un traitement qui leur paroissoit si indigne. Il est vrai que la présence des Alfaquis & des Morabites, que les liberalitez & les ménagemens de Ximenez lui avoient absolument aquis, les empêcha d'en rien témoigner; mais le ressentiment n'en pouvant être plus vif, ils n'atendoient que l'ocasion de le faire éclater. Elle se présenta bien-tôt; & ils l'embrassérent avec une fureur que faisoit bien voir qu'elle venoit de plus loin que du cas-fortuit qui paroissoit y avoir donné lieu : Voici comme cette afaire se passa.

Liv. 1. Nous avons dit dans la description de cette fameuse Ville, qu'il y avoit un quartier qui s'apeloit l'Albaizin; qu'il étoit séparé du reste de la Ville par des murs, des fossez, & des retranchemens

mens particuliers. L'on peut juger de la grandeur de ce quartier par le grand nombre des habitans, & du nombre des habitans par celui des maisons, qui aloient en ce temps-là jusqu'à cinq mille. Un des domestiques de Ximenez y étant alé suivi de deux de ses Estafiers, fut rencontré par deux Maures avec lesquels il avoit eu diferend depuis quelques jours: La querelle commença par des injures qu'ils se dirent de part & d'autre: des injures l'on en vint aux coups: Le peuple prit parti pour les deux Maures: On courut aux armes: Les deux Estafiers furent tuëz, & Salzéde, qui étoit le domestique, eût été traité de la même maniére, s'il ne se fût jetté dans une maison où une femme Maure le cacha si bien, que la maison ayant été forcée, on ne l'y put jamais trouver. Le soulevement passa en un moment de la ruë où cette action s'étoit passée dans le reste du quartier: Tout le peuple de l'Albaizin prit les armes: Il entra en cet état dans Grenade, criant tumultüairement: *Liberté; Vive Mahomet.* Aussitôt tout commerce cessa; les boutiques furent fermées: & le peuple de Grenade se joignant à celui de l'Albaizin, en moins de deux heures il y eut plus de cent mille hommes sous les armes.

Ximenez étoit alors dans son Palais, acompagné seulement de ses domestiques. La révolution avoit été si prompte, qu'il n'avoit pû, ni donner ordre à sa défense, ni se retirer dans l'Alhambra, où il eût été en seureté. Sur ces entrefaites, la nuit survint, & augmenta le tumulte & le danger. Le Palais de l'Archevêque fut aussi-tôt investi; à peine eût-on le tems d'en barricader les portes. La consternation étoit grande au dedans: On entendoit par tout les séditieux crier à haute voix,

voix, que l'on exterminât l'Archevêque & tous les siens ; qu'il étoit l'ennemi déclaré de Mahomet, de leurs Loix, & de leur Religion. Ximenez lui-même s'atendoit à tous momens d'être forcé, & de se voir exposé à la fureur d'un peuple extrêmement irrité contre lui, & qui n'en avoit déja que trop fait pour ne pas porter les choses à la derniére extrêmité. Le péril étoit d'autant plus grand, qu'il n'y avoit aucune aparence, ni de le repousser par la force, ni de l'éviter par adresse.

Les choses étoient en cet état, c'est à dire, presque deſespérées, lors que Zégri, qui s'étoit fait connoître à ceux qui le gardoient, entra par une porte secrette du Palais : Il dit à l'Archevêque qu'il venoit lui ofrir tout ce qui dépendoit de lui ; mais que son sentiment étoit que sans perdre un moment de tems il se retirât à l'Alhambra ; qu'il s'ofroit de l'y conduire lui-même ; & que pourvû qu'il consentît de se déguiser & de sortir seul pendant que ses gens amuseroient les séditieux, il lui répondoit qu'il ne courroit aucun danger. C'étoit le parti le plus seur, & Ximenez qui n'avoit rien perdu de sa prudence & de sa fermeté ordinaire en étoit persuadé : Cependant par une grandeur d'ame, dont l'on avoit peu d'éxemples, & qui donna de l'admiration à Zégri ; il répondit qu'il y auroit de l'inhumanité à abandonner les siens dans un danger où sa seule considération les avoit jettez ; que dés que les séditieux se seroient apperçus qu'il s'étoit sauvé, ils ne garderoient plus de mesures : que son Palais seroit infailliblement forçé, & tous les siens cruëllement massacrez ; qu'il étoit résolu de périr avec eux, ou de les sauver en se sauvant lui-même;

même ; qu'il connoissoit aussi-bien que personne la grandeur du péril dont il étoit menacé ; mais que Dieu, qui ne l'avoit jamais abandonné, l'abandonneroit d'autant moins dans cette ocasion, que le seul desir de procurer sa gloire l'y avoit engagé.

Il prit ensuite avec ce Prince les mesures qu'il jugea nécessaires pour apaiser la sédition, & se retirer du péril qui le menaçoit. Elles furent, que paroissant visiblement que les revoltez n'avoient point encore de chef, veu le peu d'ordre qui paroissoit parmi eux, Zégri n'épargneroit rien pour empêcher ceux qui étoient capables de l'être de se déclarer ; qu'il engageroit les Alfaquis & les Morabites par de grandes promesses à emploier l'autorité qu'ils avoient parmi le peuple pour le faire rentrer dans son devoir ; qu'il mêleroit parmi les revoltez le plus qu'il pourroit de Mahometans dont il se croiroit assuré, pour retarder l'éfet de leurs desseins sous prétexte de les aider ; qu'il avertiroit le Comte de Tendilla de se tenir prêt au besoin ; & qu'il feroit un gros de ses amis, des anciens & des nouveaux Chrêtiens sur la fidélité desquels il croiroit qu'on pourroit compter, pour les oposer aux revoltez. Il lui mit ensuite entre les mains tout ce qu'il se trouva d'argent & de pierreries pour les employer comme il le jugeroit à propos, le priant que s'il en faloit davantage, il ne l'épargnât pas, & qu'il lui seroit exactement rendu.

Ces mesures prises, Zégri sortit du Palais de l'Archevêque pour les aler éxécuter. Cependant le jour vint, & fit apercevoir à Ximenez quantité de matiéres combustibles que l'on avoit amassé devant la porte de son Palais : On se disposoit à y mettre le feu, lors que Zégri

Zégri parut à cheval à la tête d'un gros de ses amis & de ses domestiques qu'il avoit ramassez avec une diligence incroyable. L'amour & l'estime que l'on avoit pour lui arrêta la fureur des séditieux: l'on fit silence: & Zégri leur répresenta avec beaucoup de force, que quoi qu'il eût embrassé la Religion Chrêtienne, il n'en étoit pas moins afectionné à sa patrie, & à tous ses compatriotes; qu'ils aloient se précipiter dans des malheurs dont il se croyoit obligé de les avertir; qu'en violant en la personne de l'Archevêque de Tolède le respect qu'ils devoient à leurs Majestez Catholiques qu'il représentoit, ils aloient commettre un crime irremissible, & qui ne se pourroit expier que par la ruïne entiére de leur Ville, & la désolation générale de tous ses habitans; que bien loin de se défaire de Ximenez; ils avoient le plus grand de tous les interêts de le conserver: que tant qu'il seroit en vie, ils auroient une ôtage & un médiateur toûjours prêt à ménager leur paix avec leurs Majestez ofensées; qu'ils ne devoient point tant compter sur leurs forces, qu'ils ne fissent réfléxion que les Rois Catholiques qui les avoient déja domtez, le pourroient faire encore, avec d'autant plus de facilité, qu'ils étoient les maîtres de l'Alhambra, & qu'ils avoient parmi eux quantité de partisans qui ne manqueroient jamais de se déclarer lors qu'ils y penseroient le moins; que sans aler si loin, le Comte de Tendilla pouvoit reduire leur Ville en poussiére à coups de canon; qu'il avoit une garnison nombreuse & composée des meilleures troupes de toute la Castille; qu'il n'avoit qu'à les attaquer d'un côté pendant que les anciens & les nouveaux Chrêtiens réünis ensemble les attaqueroient de l'autre; qu'ils ne pou-

voient

voient esperer d'ailleurs aucun secours ; que s'ils persistoient dans leur revolte, dans peu de jours toutes les forces de la Castille & de l'Arragon leur tomberoient sur les bras, qu'ils auroient alors recours à la clemence de leurs Majestez, & que leur ruine entiere seroit la suite infaillible d'une sedition mal concertée, & qui ne pouvoit être qu'encore plus mal soutenuë.

Ce discours fit impression sur les revoltez ; & Zégri qui s'en aperçut commanda d'un ton d'autorité qu'on ôtât toutes les matieres preparées pour mettre le feu à la porte du Palais. Ses ordres ayant été éxécutez, ce Prince résolut de se prevaloir de leur déférence ; il leur dit qu'il se chargeoit de la garde de Ximenéz ; qu'il en répondroit sur sa tête, & qu'il le representeroit toutes les fois qu'il en seroit requis. Il se mit ensuite en devoir d'executer ce qu'il avoit dit ; & les revoltez lui ayant par respect cédé la place, il la fit occuper par ses gens, se rendit le maître de toutes les avenuës du Palais, & sauva la vie à Ximenez qui l'eût infailliblement perduë, s'il eût tardé un quart d'heure à le secourir.

Pendant que Zégri agissoit avec tant de succés dans le quartier de l'Archevêque, les Alfaquis, les Morabites, & les autres personnes que l'on avoit gagnées, n'oublioient rien pour apaiser la sedition : Leurs soins furent inutiles pendant trois jours ; mais à peine furent-ils passez, qu'on s'aperçût que la sédition s'apaisoit, & que le peuple rentroit dans son devoir.

Ximenez qui avoit des espions par tout qui l'avertissoient exactement de toutes choses, n'oublia rien pour seconder ces bonnes dispositions. Enfin à force d'argent, de promesses & de menaces qui furent également bien employées, en sept jours de tems, tout fut paci-

 fié,

fié ; ſans autre condition de la part des revoltez , que la parole que Ximenez leur donna , que leurs Majeſtez oublieroient ce qui s'étoit paſſé , & que perſonne ne ſeroit recherché ni comme auteur ni comme complice de la ſédition.

Le danger que Ximenez avoit couru pendant les trois premiers jours de la ſédition ne l'avoit pas empêché de donner avis à leurs Majeſtez Catholiques de ce qui ſe paſſoit à Grénade. Mais comme il avoit crû de la derniere importance de prévenir les relations deſavantageuſes que ſes ennemis pourroient envoyer ; il s'étoit ſervi pour porter les lettres qu'il adreſſoit directement à la Reine , d'un Etiopien , le meilleur piéton qui fut en ce tems-là : il avoit la réputation de faire tous les jours trente lieuës à pié : il les fit en éfet le premier jour ; mais ayant trouvé le vin bon la ſeconde journée , il en prit tant , & ſi ſouvent , qu'au lieu de deux jours qu'il lui faloit pour ſe rendre à Seville , il en mit cinq , & ne rendit ſes lettres que le ſixiéme.

Ce que Ximenez avoit prévû arriva : il fut prévenu : les nouvelles de la ſédition de Grénade arriverent à Seville avant qu'on eût reçû ſes lettres : Elles ne pouvoient être plus deſavantageuſes à Ximenez : Elles portoient en termes exprés , que les Grénadins s'étoient rendus maîtres de Grénade ; qu'ils avoient ſurpris l'Alhambra , & chaſſé de la Ville tous les Chrêtiens ; que le reſte du Royaume ſe préparoit à ſuivre l'exemple de la capitale ; que Ximenez étoit l'unique cauſe de ce malheur , pour avoir voulu forcer les Maures par des rigueurs exceſſives à recevoir le Batême.

Les ennemis que l'Archevêque avoit à la Cour ne ſe contenterent pas de publier ces nou-

velles,

velles, ils en tirerent les conséquences le plus desavantageuses à sa réputation. La Reine fut la derniere à les croire. Comme elle le connoissoit mieux que personne, plus on faisoit les choses desesperées, moins elles lui paroissoient croyables. Il n'en fut pas de même de Ferdinand; non seulement il les crût, mais étant venu trouver la Reine, il lui dit avec un emportement qui ne lui étoit pas ordinaire: *Hé bien, Madame, ne vous détromperez-vous jamais de vôtre Ximenez: N'ouvrirez-vous jamais les yeux à ses violences, qui nous font perdre en un jour le fruit de tant de travaux, de tant de dépenses; & de tant de sang répandu par nous & par nos ancêtres.* Ces paroles touchérent vivement la Reine: Elle n'y répondit rien; mais elle écrivit sur le champ à Ximenez des lettres pleines de reproches, où Elle se plaignoit en particulier de sa négligence, & du peu de soin qu'il avoit eû de l'informer de l'état des afaires de Grénade.

Ces lettres firent connoître à Ximenez la faute qu'il avoit commise en confiant les siennes à un inconnu, qui aprés tout n'étant qu'un misérable de la lie du peuple, n'en pouvoit qu'avoir les défauts. Il fit dés-lors une résolution qu'il garda toute sa vie, de ne se fier jamais des afaires importantes qu'à lui-même, ou à des gens distinguez, & qui lui seroient parfaitement connus. Cependant comme il lui étoit de la derniere importance d'éfacer au plutôt de l'esprit de la Reine les impressions desavantageuses qu'on lui avoit donné de sa conduite, il lui dépêcha en poste François Ruiz, pour l'informer, comme témoin oculaire, de tout ce qui s'étoit passé dans l'afaire de Grénade. C'étoit le seul Religieux de son Ordre qu'il eût retenu auprés de lui. Il n'étoit pas

savant; mais il étoit insinuant, & il avoit une habileté extraordinaire pour les négociations. Son atachement pour Ximenez ne pouvoit être plus grand; & il lui en avoit donné tant de preuves, qu'il étoit persuadé qu'il ne pouvoit remettre une afaire si delicate en de meilleures mains.

Ruiz s'aquita de sa commission avec son adresse ordinaire; il parla en particulier à la Reine, & il le fit si éficacement, qu'Elle reprit pour Ximenez toute l'estime qu'elle avoit eûë jusqu'alors. Il fut ensuite introduit au Conseil; & il y representa à leurs Majestez Catholiques, que Ximenez n'avoit entrepris la conversion des Grénadins, que parce qu'il étoit persuadé qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise, & au service de leurs Majestez: Que Dieu avoit béni d'abord cette sainte entreprise, en lui donnant un succés que l'on n'eût jamais osé espérer: Que ce succés étoit dû uniquement, aprés Dieu, aux soins, aux travaux, à la fermeté & aux liberalitez de Ximenez: il en fit le détail; & elles montoient à une somme si excessive, qu'il n'étoit pas aisé de comprendre qu'un particulier, aidé de ses seuls revenus, eût pû fournir à une si grande dépense. Cela lui donna lieu de parler du zéle de Ximenez, de sa générosité, de son dégagement: Il demeura d'accord qu'une si heureuse disposition avoit été troublée par le dernier soulevement; mais il soutint qu'il avoit été causé par un de ces accidens subits & extraordinaires, qu'il est impossible à la prudence humaine de prévoir: Que Ximenez n'y avoit point d'autre part que les perils qu'il avoit courus, & où il avoit cent fois pensé perdre la vie: Que quoi qu'il n'eût point eû de part à la derniere revolte, il

il l'avoit assoupi avec tant de sagesse, & Grénade jouissoit d'une si grande tranquilité, qu'il n'y paroissoit pas la moindre trace de la derniere révolution : Qu'au reste il n'avoit employé pour cela ni armes, ni troupes, ni éfusion de sang ; mais des moyens si doux, qu'il n'étoit pas aisé de s'imaginer comment l'on pouvoit l'acuser de trop de rigueur : Qu'ainsi il étoit d'autant plus juste que leurs Majestez lui rendissent l'estime & la confiance dont elles l'avoient honoré, que ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé à Grénade, ne pouvoient pas comprendre comment un homme seul, sans armes, sans apui, sans autre ressource que lui-même, avoit pû en si peu de tems executer tant & de si grandes choses.

Le discours de Ruiz fit d'autant plus d'éfet, que les dernieres nouvelles que l'on avoit reçûës, confirmoient la plus grande partie des choses qu'il avoit avancées ; & que les plus grands ennemis de Ximenez ne pouvoient pas nier que la pacification de Grénade ne fut un chef-d'œuvre de prudence & de conduite.

Ruiz suivit la Reine à la sortie du Conseil, & lui demanda pour Ximenez la permission de venir à la Cour pour rendre à Sa Majesté un conte plus particulier de toutes choses, & achever de se justifier.

La Reine fit de grandes dificultez de l'accorder, sur ce que l'état des afaires de Grénade ne permetoit pas que Ximenez s'en absentât ; mais Ruiz lui ayant representé que Ximenez ne se serviroit de la permission, que supośé qu'il le pût faire sans préjudice du service de Sa Majesté, qu'elle l'accorda, laissant à la prudence de l'Archevêque de s'en servir, quand il le jugeroit à propos.

Mais Ximenez avoit sçû si-bien persuader

les Grénadins, qu'il étoit de la derniere importance pour eux qu'il fist un voyage à la Cour pour faire leur paix, & ménager leurs interêts auprés de leurs Majestez Catholiques; qu'il n'eût pas plutôt reçû la permission de la Reine qu'il se vit en état de l'executer sans aucun risque pour les afaires publiques. Les Grénadins étoient revenus de leurs emportemens: Ils avoient eû tout le loisir de faire réflexion sur ce qu'ils avoient à craindre du ressentiment de leurs Majestez Catholiques, s'ils n'avoient auprés d'Elles un puissant intercesseur; & ils étoient d'ailleurs si persuadez de la probité, de la sincérité & du grand crédit de Ximenez, qu'ils n'avoient garde de se priver de sa protection par un second soulevement.

Sur ces heureuses dispositions Ximenez ne fit point de dificulté de partir pour la Cour. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, aprés avoir conféré un moment avec Ruiz, il se rendit chez la Reine. Ximenez voulut lui parler de justification, mais Elle l'interrompit, & lui dit, qu'il n'avoit pas besoin de se justifier; qu'Elle étoit contente de sa conduite; qu'il alât voir le Roi, & qu'il se trouvât le lendemain au Conseil.

Ximenez sortit de chez la Reine fort satisfait de cette Princesse; il ne le fut pas moins du Roi. Comme il avoit un interêt particulier à ménager l'esprit de la Reine pour les raisons que l'on dira ci-aprés, il avoit pour Elle une complaisance qui ne pouvoit aler plus loin, sur tout pour les choses qui regardoient la Couronne de Castille; ainsi ayant sçû qu'Elle avoit bien reçû Ximenez, il n'avoit garde de lui témoigner du mécontentement, quand même il n'eût pas été aussi satisfait de sa conduite qu'il avoit lieu de l'être.

L'Ar-

L'Archevêque se rendit le lendemain au Conseil : il y dit à peu prés les mêmes choses que Ruiz y avoit representées, excepté qu'il y parla fort modestement de lui-même. Il n'en usa pas de même à l'égard de Zegri ; il parla avec éloge de son mérite, de sa fidélité & de ses services ; & il le mit si bien dans l'esprit de leurs Majestez Catholiques, & de tout le Conseil, qu'il y fut resolu de le combler de bienfaits, & de ne rien épargner pour l'atacher inseparablement aux interêts de la Couronne de Castille. Il rendit à proportion la même justice à tous ceux qui s'étoient distinguez par leur fidelité dans la derniere revolution de Grénade : Il n'y en eût aucun pour lequel il n'obtint quelque recompense, & quelque marque de consideration.

Il y eût plus de dificulté sur la conduite que l'on devoit garder à l'égard des revoltez. La plupart du Conseil étoit d'avis de faire quelque exemple de severité, & de chatier au moins les plus coupables. A la fin l'on se reduisit au sentiment de Ximenez : Il fut de traiter ces peuples avec douceur ; de leur accorder une amnistie sans condition & sans reserve ; & de se contenter pour toute peine d'obliger les habitans de l'Albaizin, qui étoient les auteurs de la sedition, à embrasser le Christianisme. Il ajouta, qu'en en usant de la sorte, il répondoit des afaires de Grénade, & qu'il assuroit leurs Majestez, que devant qu'il fut peu, il n'y auroit pas un seul Mahométan.

L'amnistie fut ensuite expédiée dans toute l'étenduë que Ximenez l'avoit demandée, & il reçût otdre de leurs Majestez de partir incessamment pour s'en retourner à Grénade. La diligence dont il usa, fut si grande, qu'on le croyoit encore à Séville, lors qu'il arriva à Gré-

nade. Il y fut reçû avec une joie mêlée de l'inquietude qui est ordinaire à ceux qui atendent avec impatience quelle sera la décision de leur sort.

Ximenez ne jugea pas à propos de les laisser plus long tems dans cette cruelle incertitude : Il déclara d'abord aux Députez de Grénade qu'il avoit obtenu leur grace toute entiere ; Que leurs Majestez leur pardonnoient sans autre condition que celle d'être plus fidelles à l'avenir ; qu'il avoit répondu pour eux, & qu'il s'étoit rendu garand de leur fidelité ; mais il leur laissa comprendre, sans s'expliquer clairement, que les habitans de l'Albaizin n'étoient pas traitez avec une indulgence si étenduë.

Il fit ensuite publier l'amnistie par toute la Ville avec de grandes cérémonies. Il seroit dificile d'exprimer la joie du peuple : pendant plusieurs jours ce ne furent que festins ; l'on n'y parloit que de Ximenez, & les Maures le nommoient par tout le libérateur de leur patrie.

Il n'en fut pas de même dans l'Albaizin : ce que Ximenez avoit dit aux Députez de Grénade, & encore plus ce que les habitans avoient remarqué eux-mêmes, qu'ils n'étoient point compris dans l'amnistie, la disposition où ils voyoient tout le reste de la ville à se declarer contr'eux au moindre signe que leur en feroit Ximenez, les mouvemens de la garnison, & tout le canon de l'Alhambra qu'ils remarquérent que l'on avoit pointé contre leur quartier, tout les jetta dans la derniere consternation ; les plus coupables essaïérent de s'enfuir, mais ils rencontrérent plusieurs petits corps de cavalerie qui batoient la campagne, qui les obligérent de rentrer.

Aprés que Ximenez les eût laissez quelque tems dans l'atente d'une sanglante punition

pour

pour les avoir plus ſouples à faire ce qu'il vouloit d'eux, il envoya querir les principaux. Ils rencontrérent dans les Sales & dans les Antichambres tous les Oficiers de la garniſon, qui contre l'ordinaire ne leur firent aucune civilité. A l'entrée de la chambre de l'Archevêque; on leur fit quiter le ſabre & le poignard; ils y entrérent enſuite, & y trouvérent Ximenez, qui n'étoit accompagné que du ſeul Archevêque de Grenade & du Comte de Tendilla. Il leur reprocha leur revolte en des termes qui ne pouvoient être plus forts ni plus humilians pour eux; & il leur déclara que leurs Majeſtez Catholiques avoient laiſſé à ſa diſpoſition de les punir ſelon la grandeur de leur crime. Il ſe tourna enſuite du côté de l'Archevêque de Grenade, comme pour lui demander ſon avis; mais ce Prélat au lieu d'opiner contr'eux, demanda leur grace en des termes d'autant plus touchans, qu'étant le plus doux de tous les hommes, il parloit en éfet ſelon ſon cœur. Le Comte de Tendilla, qui agiſſoit de concert avec l'Archevêque, demanda la même choſe.

Alors Ximenez, comme s'il n'eût pû rien refuſer à des perſonnes de cette conſidération, leur déclara qu'il leur pardonnoit au nom de leurs Majeſtez Catholiques; mais que c'étoit à condition que tous les habitans de l'Albaizin, ſans en excepter un ſeul, embraſſeroient la Religion Chrêtienne.

Ces pauvres gens qui ne croyoient pas en être quittes à ſi bon marché, aprés avoir fait les remercimens les plus ſoumis, acceptérent avec joye la propoſition qu'on leur avoit faite au nom de tout l'Albaizin; ils partirent enſuite pour en aler procurer l'éxécution. Le peuple fut aſſemblé; & la propoſition lui ayant été

faite, comme il s'atendoit aux dernieres extrémitez, il reçût comme une grace : ainsi, sans aucune violence, tout l'Albaizin embrassa la Religion Chrêtienne. Ce qui restoit de Mahométans dans la ville fut entrainé par ce grand exemple; & comme Ximenez l'avoit promis à leurs Majestez, dans peu de tems il ne resta pas un seul Mahométan dans toute la ville de Grénade.

Ce grand succés donna lieu à un petit diférent qui survint entre Ximenez & l'Archevêque de Grénade. Ils avoient travaillé conjointement à l'instruction des Grénadins avec des fatigues incroyables: Tout s'étoit fait de concert; & l'intelligence avec laquelle ils avoient agi, n'avoit pas peu contribué au succés que l'on vient de raconter. L'Archevêque de Grénade, sans en rien communiquer à celui de Tolède, crût qu'il seroit avantageux pour l'instruction des nouveaux Chrêtiens de faire traduire en Arabe l'Ancien & le Nouveau Testament, le Missel, les Rituels, & généralement tous les livres qui servoient à l'Ofice divin. Cette traduction fut faite avec une diligence extraordinaire; & l'on se disposoit à l'imprimer, lorsque Ximenez en fut averti.

Il en parla à l'Archevêque de Grénade; & ce Prélat lui répondit qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux pour les nouveaux Chrêtiens que de leur mettre entre les mains tous ces livres traduits dans une langue qu'ils pussent entendre; que ce seroit même assez son sentiment qu'on recitât l'Ofice divin, ou du moins une partie considerable, en langue vulgaire: Il soutint que c'étoit le sentiment de S. Paul, & qu'il s'en étoit assez declaré en écrivant aux Corinthiens; que les Apôtres en avoient usé de même; qu'ils avoient mis l'Ecritu-

criture Sainte entre les mains du peuple dans une langue qui pouvoit être entenduë de tout le monde : Que toute l'Eglise Grecque avoit suivi leur exemple, & le suivoit encore aujourd'hui: Qu'enfin ç'avoit été la pratique de l'Eglise Romaine pendant plusieurs siécles, c'est à dire, autant de tems que la langue latine avoit été la langue du peuple: Que sur de pareils garands il avoit crû pouvoir faire ce qu'il avoit fait, & qu'il ne voyoit pas les inconveniens qui en pouvoient naître.

Ximenez pretendit au contraire que de mettre l'Ecriture Sainte, & les Livres Ecclésiastiques traduits en langue vulgaire entre les mains du peuple, c'étoit le rendre juge de la Religion; ce qui ne pouvoit être que d'une trés-dangereuse consequence : Qu'il n'étoit point destiné à en connoître le fond; qu'il avoit toûjours de l'admiration pour ce qu'il ne connoissoit pas, & presque toûjours du mépris pour ce qu'il croyoit connoître : Que tous les Législateurs & les Instituteurs de toutes les Religions en avoient jugé de la sorte; & qu'ils avoient toûjours eû grand soin d'en cacher le fin au peuple : Que ce sentiment étoit si raisonnable, que JESUS-CHRIST lui-même l'avoit aprouvé de parole & d'exemple : Que pendant qu'il donnoit à ses Apôtres une connoissance claire de tous les mistéres, il n'en parloit au peuple qu'en paraboles, c'est à dire, d'une maniere envelopée & obscure, à laquelle il ne pouvoit rien comprendre : Qu'on ne pouvoit tirer à conséquence l'exemple des Apôtres; parce qu'outre qu'ils n'avoient jamais traduit ni fait traduire l'Ecriture Sainte, & qu'ils s'étoient contentez de la laisser entre les mains du peuple dans l'état qu'ils l'avoient trouvée, l'Eglise n'étoit alors composée que d'un pe-

tit nombre de personnes choisies, humbles, fidéles, prevenuës d'une profonde vénération pour tous nos misteres ; au lieu qu'il s'agissoit de la mettre entre les mains de tout un grand peuple, accoûtumé à les tourner en ridicule & à blasphêmer ce que nous avons de plus saint : Que les Peres Grecs & Latins n'avoient peut-être pas été autant de son sentiment qu'il le pouvoit croire ; qu'ils avoient toûjours eu de grandes reserves pour les nouveaux Chrêtiens, & qu'il savoit mieux que personne combien il leur étoit ordinaire de dire, sans s'expliquer davantage, *Ce que les Chrêtiens sçavent ; ce que les Fidelles connoissent.*

Pour ce qui est de la recitation de l'Ofice divin en langue vulgaire ; sans aprofondir la question, il se contenta de dire, que l'usage de l'Eglise y étant contraire, il ne croyoit pas qu'une Eglise particuliere eût droit de s'en dispenser. L'Archevêque de Grénade se rendit aux raisons de Ximenez ; les traductions furent suprimées, & les usages reçûs dans l'Eglise Romaine y furent exactement suivis.

Les choses étoient alors à Grénade dans une profonde tranquilité, & les deux Archevêques joüissoient avec plaisir du fruit de leurs travaux, lorsque cette joie fut troublée par la mort de l'Infant Michel. Ximenez partit aussitôt pour en porter la nouvelle à leurs Majestez, & leur donner toute la consolation dont il ne doutoit point que la Reine en particulier n'eût d'autant plus de besoin, que cette perte ne pouvoit se reparer ; cette Princesse n'étant plus d'âge à avoir des enfans. Mais comme Elle étoit persuadée que la compléxion délicate & mal saine de l'Infant ne lui permetroit pas de vivre long tems, il la trouva toute préparée à cet accident. Le cours des afaires n'en fut pres-

Le 20. Juillet de l'an 1500.

presque point interrompu, & elle se trouva dans peu de jours en état de donner audience, & d'assister au Conseil.

La prémiére afaire importante que l'on y traita depuis l'arrivée de Ximenez, fut celle des Députez de l'Isle Espagnolle, comme on l'apelloit alors, ou de S. Domingue, comme L'an on l'apelle aujourd'hui, du nom de sa Capitale. 1492. Elle avoit été découverte il y avoit environ huit ou neuf ans par Christofle Colomb, fameux Pilote de Gennes, qui avoit entrepris avec succés la découverte de cette partie de la terre, que l'on apelle le Nouveau Monde, sous la protection des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, & par le secours qu'ils lui avoient donné.

Ces Députez étoient deux Religieux de S. Jérôme: Ils avoient été envoyez par ceux de cet Ordre, qui avoient accompagné les Espagnols à la conquête de cette Isle, afin d'y établir la foi du même tems qu'ils y établiroient la domination de leurs Majestez Catholiques. Ils avoient envain demandé Audience depuis leur arrivée: le crédit de ceux qui étoient intéressez dans les plaintes qu'ils venoient faire, la leur avoit fait réfuser. Ils desesperoient même qu'on leur rendît justice, quand même l'on se résoudroit à la fin de les écouter; & ils ne songeoient plus qu'à s'en retourner avec le déplaisir d'avoir fait inutilement un voïage si long & si périlleux, lors que Ximenez arriva à Séville.

La réputation qu'il avoit d'aimer souverainement la justice, & de l'apuïer toujours de tout son crédit, qui que ce fût qui y fût interessé, les porta à avoir recours à lui, & à lui demander sa protection. Ximenez la leur acorda d'autant plus volontiers, que leur vertu

tu & les peines qu'ils avoient soufertes pour l'établissement de la Foi, ne lui étoient pas inconnuës. Comme on savoit le sujet de leur voïage, & qu'ils n'avoient point fait dificulté de publier en arrivant qu'ils étoient venus exprés pour demander justice contre le Gouverneur, contre les Troupes, contre les Oficiers de Justice, & généralement contre tous les Espagnols qui étoient passez dans leur Isle; il les exhorta à lui parler avec toute sorte de liberté sans épargner personne, ni lui cacher aucun des desordres qui avoient besoin de l'autorité de leurs Majestez pour être corrigez: Il leur promit sur cela toute satisfaction; mais il les avertit de ne rien avancer qu'ils ne fussent en état de justifier.

Sur cette assurance, les deux Députez lui dirent les larmes aux yeux, qu'ils avoient quité leur patrie, & tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour aler dans des terres inconnuës parmi des sauvages, dont ils ne savoient ni la langue ni les coutumes, par le seul désir de procurer la gloire de Dieu en leur anonçant l'Evangile: Que bien loin d'être aidez dans une si sainte entreprise par ceux de leur nation, comme ils avoient eu lieu de s'y atendre, ils y étoient tous les jours traversez; qu'ils ne songeoient qu'à s'y enrichir, & à faire des esclaves pour travailler aux mines: Que les naturels du païs étoient traitez avec tant d'inhumanité, qu'il en mouroit tous les jours un trés-grand nombre; que l'on ne faisoit en cela aucune diférence entre ceux qui avoient embrassé la Religion Chrêtienne, & ceux qui persistoient dans leur infidélité: Qu'ils étoient tous également assujétis, & traitez avec la même cruauté: Que l'on avoit ouvert le ventre à plusieurs Indiens pour aler chercher leur or jus-

jusques dans leurs entrailles : Que l'on avoit dressé des chiens pour aler à la chasse aux hommes ; que les Espagnols les y conduisoient eux-mêmes ; & que les malheureux Indiens en étoient cruellement déchirez & mangez tout vifs : Qu'il étoit arrivé souvent qu'étant surchargez d'esclaves, ils en nourrissoient leurs chiens, & les leur jettoient à manger : Que le Gouverneur, les Oficiers & les Magistrats, bien loin de remédier à ces desordres, en faisoient autant : Que contre la foi publique, & de la paix solennellement jurée, ils avoient détruit des habitations toutes entiéres, en brulant tout vifs dans leurs maisons des Indiens aliez & fidelles, dont l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre : Que les Caciques, leurs femmes & leurs enfans avoient été traitez dans ces occasions comme les moindres de leurs sujets : Qu'il ne passoit en ce païs-là que des gens perdus de crimes, de débauches & de dettes : Que la nation y étoit en execration ; que cette execration étoit passée à la Religon Chrêtienne ; ces peuples ne pouvant s'imaginer qu'elle fust bonne, puisque ceux qui en faisoient profession, étoient si méchans : Qu'il n'en faloit point d'autre preuve que ce qu'ils disoient d'ordinaire qu'ils ne voudroient pas aler en Paradis, s'ils savoient y trouver des Espagnols ; que ces sentimens desavantageux étoient un obstacle invincible au progrés de l'Evangile : Que lors qu'ils s'étoient voulu plaindre, & procurer le reméde à tant de desordres, on leur avoit répondu que les Indiens n'étoient pas des hommes ; qu'ils n'en avoient que la figure, & qu'étant sans ame raisonnable, tout étoit permis contr'eux : Que c'étoit perdre le tems que de leur prêcher la foi, & profaner le Batême & les Sacrémens, que de les leur donner : Que c'étoit

c'étoit cependant des hommes fort bien faits, fort raisonnables, fort doux & fort dociles, dont l'on pouvoit faire de bons Chrêtiens, & de fort bons sujets de leurs Majestez Catholiques.

Ils ajoutérent qu'ils avoient été témoins occulaires de la plupart des choses qu'ils venoient de rapporter : Que pour les autres, qu'ils n'avoient point vûës, ils en apportoient des preuves si convainquantes, qu'il seroit impossible de les nier : Qu'ils consentoient d'être traitez en calomniateurs, s'ils avoient seulement éxagéré, & qu'ils demandoient des Commissaires pour informer de la vérité des faits contenus dans leur requête : ils la remirent en même tems entre les mains de Ximenez.

L'Archevêque qui avoit été sensiblement touché de leur discours, ne se contenta pas de s'en charger, mais leur promit qu'il employeroit tout son crédit pour leur faire obtenir la satisfaction qu'ils étoient venus chercher de si loin.

Il leur tint parole : Dés le lendemain la Requête fut luë en plein Conseil ; & malgré l'opposition de ceux que l'or des Indiens avoit gagné, il fit nommer pour Commissaires des personnes habiles & desinteressées. François Ruiz fut de ce nombre : Quelque utile qu'il fust à Ximenez il aima mieux s'en passer pour quelque tems, & même risquer de le perdre pour toujours, que de se fier d'une pareille commission à une personne moins capable de la bien soutenir. Leurs pouvoirs furent expédiez dans la forme la plus ample, & leurs Majestez ne se reservérent pas même l'apel de ce qu'ils jugeroient à propos d'ordonner ; la distance des lieux, & le besoin d'une promte justice les ayant persuadez qu'on ne pouvoit leur donner trop de pouvoir.

L'on

L'on vit dans cette ocasion ce que peut l'Autorité Roiale, quoi que foible & desarmée, contre des sujets puissans, & en état de resister, quand elle est entre les mains des gens qui savent la faire valoir. Les Commissaires arrivérent à Saint Domingue, & n'étant soutenus que du seul nom de leurs Majestez Catholiques, ils firent le procés à tout ce qu'il y avoit de personnes puissantes dans cette grande Isle. Ce procés fut suivi de sanglantes éxécutions, & de la destitution d'une partie des Oficiers; & François Ruiz, lors qu'il revint à Seville quelque tems aprés, y fit conduire le Gouverneur de l'Isle, chargé de chaînes, pour y être jugé par le Conseil Roial, & condanné aux peines qu'avoient mérité d'aussi grands crimes que les siens : il s'apelloit François Bobadille.

Pendant que ces choses se passoient dans la S. Domingue, Ximenez, avec la permission de leurs Majestez, étoit alé à Alcala pour y donner ordre à ses afaires particuliéres, ou à celles de son Diocése. Il s'y ocupoit à faire travailler aux magnifiques batimens qu'il y faisoit faire, pour l'Université dont il avoit résolu d'y faire l'établissement, & qu'il y établit en éfet, quelque tems aprés. Ce n'est pas, comme quelques-uns l'ont écrit, que Ximenez en soit le prémier Fondateur, puis qu'il y fit lui-même ses prémiéres études; mais outre qu'elle ne portoit pas le titre d'Université, c'étoit si peu de chose en comparaison de ce qu'elle devint depuis par ses soins, ses bienfaits, ses dépenses, les revenus qu'il lui donna, les privilèges qu'il obtint, & les grands hommes qu'il lui atira de tous cotez par ses libéralitez; que ce célébre Corps, qui ne le céde aujourd'huy à aucune des plus fameuses Universitez d'Espa-

pagne, fait gloire de le reconnoître pour son fondateur. Il y avoit déja quelques années qu'il en avoit fait dresser le plan, & jetter les fondemens; mais son absence ayant retardé cet ouvrage, il en pressoit lui même l'éxécution avec une aplication extraordinaire; lors qu'on reçut la nouvelle d'un second soulevement des Maures des montagnes de Grenade. Comme ils prirent pour prétexte ce qui s'étoit passé depuis peu dans la capitale au sujet de la Religion, & que le plus fort motif qu'ils avoient employé pour faire soulever les peuples avoit été la crainte qu'on ne leur en fit autant; cette revolte donna lieu aux ennemis de Ximenez de renouveler contre lui leurs anciennes plaintes.

Leurs Majestez Catholiques lui rendirent d'elles-mêmes justice dans cette occasion; & comme elles étoient persuadées que l'afaire de Grénade ayant été conduite avec toute la prudence imaginable, il ne pouvoit pas être réponsable des suites qui n'y avoient pas une liaison nécessaire; elles n'en perdirent rien de l'estime qu'elles avoient pour lui. La Reine lui écrivit aussi-tôt qu'elle partoit pour Grénade, & qu'elle souhaitoit qu'il s'y rendît incessamment, pour l'aider à son ordinaire de ses conseils.

Il se mit aussi-tôt en chemin; mais il n'étoit pas encore arrivé à Grénade, qu'il aprit que les Maures avoient été batus, & que la victoire que Ferdinand en personne avoit remportée sur eux étoit si entiére, qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il leur prît envie de se revolter de long-tems, ou qu'ils le pussent faire quand même ils en seroient tentez.

Ce grand succés étoit dû tout entier à l'expérience de Ferdinand, & à la diligence qu'il avoit

avoit faite pour prévenir les suites de cette dangereuse résolution. Il étoit à Cordonë lors qu'il en reçut les premiéres nouvelles : il aprit en même tems que les Maures avoient compté sur deux choses ; sur l'hiver, qui n'étoit pas encore passé ; & sur la dificuté des passages, qui étoit telle qu'un petit nombre d'hommes y pouvoit arrêter des armées entiéres. Ces deux obstacles, qui leur paroissoient invincibles, les avoient engagez à se déclarer avant que d'avoir bien pris leurs mesures.

Ce fut ce qui les perdit : Ferdinand rassembla avec une diligence incroyable les troupes réglées qui étoient dans les garnisons : il en fit deux petits corps d'armées, sous la conduite d'Alfonse, Comte d'Aguilar, & leur donna ordre d'entrer en même tems dans les montagnes par les endroits les plus dificiles ; & par conséquent les moins gardez : il marcha en même tems à la tête des milices du païs ; & de quelques troupes réglées qu'il avoit auprés de lui. Le chemin qu'il prit étoit justement celui auquel les Maures s'étoient attendus. Comme il étoit sans comparaison le plus aisé, & qu'ils s'attendoient qu'on y feroit le plus grand éfort, presque toutes leurs troupes étoient occupées à le garder. Mais Ferdinand, qui ne se fioit pas aux milices, n'avoit dessein que de les amuser, jusqu'à ce que les troupes qui avoient pris le chemin le plus long & le plus dificile fussent en état de les ataquer par derriére. Il resta ainsi quelques jours en présence derriére ses retranchemens, au grand étonnement des Maures, qui ne pouvoient s'imaginer ce qui l'empêchoit d'avancer. Mais ayant vû quelques feux sur les hauteurs, qui étoient le signal dont il étoit convenu, il sortit de ses retranchemens, & se mit en bataille. Avant qu'il

qu'il fust en état de donner, le Comte d'Aguilar tomba sur l'arriére garde des Maures : cette attaque imprévûë les jéta dans la derniére consternation ; le Comte profitant de leur étonnement, sans leur donner le tems de se reconnoître, les enfonce, perce jusqu'au corps de bataille, & les met dans un si grand désordre, que le Roi dans ce même temps les ayant attaquez de front, les Maures se voyant ouverts de tous cotez, jétant leurs armes par terre, ne songérent plus qu'à s'enfuir : Mais comme ils se trouvoient entre les deux Armées Chrêtiennes, la retraite étant extrêmement dificile, ils furent presque tous taillez en piéces. Le Comte d'Aguilar rentra en même tems dans les montagnes ; s'empara de toutes les Villes qui étoient de quelque importance ; obligea les habitans à en détruire eux-mêmes les murailles ; se saisit des principaux ; les envoya prisonniers à Ferdinand pour lui servir d'ôtages de la fidélité de leurs compatriotes ; & laissa par tout de sanglantes marques de la victoire.

Tout avoit réüssi jusqu'alors au Comte d'Aguilar, & il s'en retournoit à Grénade tout couvert de lauriers, lors qu'ils fut rencontré par une troupe de Maures qui ne le cherchoient pas : il en fut reconnu ; & comme il étoit assez mal accompagné, ils résolurent de venger sur lui la désolation de leur païs. Le Comte fit dans cette occasion tout ce que le desespoir, soutenu d'une trés-grande valeur, est capable d'inspirer ; mais à la fin il fut porté par terre, & mourut percé de mille coups. Il étoit frére du grand Consalve de Cordouë, & passoit aprés lui pour le plus brave Cavalier de toute la Castille : il n'échapa personne de tous ceux qui l'avoient accompagné : tout fut taillé en pieces : & l'on n'aprit les nouvelles de cet acci-

accident, que par les Maures qui s'en vantérent eux-mêmes. Il eſt vray que cette imprudente vanité ne demeura pas impunie : preſque tous ceux qui avoient contribué à cette action furent ſévérement punis, mais cette vengeance ne répara pas la perte d'un auſſi brave homme que le Comte d'Aguilar.

L'heureux ſuccés des armes de leurs Majeſtez Catholiques firent ceſſer les plaintes que l'on avoit renouvelé contre Ximenez : jamais il n'en avoit été mieux reçû qu'il le fut en arrivant à Grénade : il eût même cet avantage, qu'il fut le ſeul de tous les Grands de Caſtille & d'Arragon qui fut logé dans l'Alhambra avec leurs Majeſtez. Cet honneur lui couta cher : il y tomba malade d'une longue & dangereuſe maladie ; elle commença par quelques accés de fiévre, qui ſe tourna en continuë, & dégénéra enfin en fiévre lente. De tous les quartiers de Grenade, il n'y en a point de moins ſain que l'Alhambra ; particuliérement en Eté : cela vient de l'inégalité de l'air, qui quelquefois dans un même jour eſt exceſſivement chaud quand le vent vient de la mer ; & exceſſivement froid quand il ſoufle du côté des montagnes, qui ne ſont pas éloignées de la Ville, & qui ſont en tout tems couvertes de néges.

Que ce fuſt ou non la cauſe de ſa maladie, les Médecins, qui avoient épuiſé inutilement tous leurs remédes, ſe l'imaginérent ainſi ; le changement d'air fut réſolu ; & par l'ordre de leurs Majeſtez, Ximenez fut porté aux Alicares, qui ſont de grands & magnifiques jardins, qui avoient autrefois apartenu aux Rois de Grénade. Il y fut ſouvent viſité de leurs Majeſtez, & particuliérement de la Reine ; mais, ni cet honneur, ni la bonté de l'air, ni les remédes qu'il continua d'y prendre, ne rendirent point ſa ſanté meil-

leu-

leure. On étoit persuadé qu'il aloit devenir étique, & cette maladie jointe à son âge, qui étoit de soixante & cinq ans, faisoit déja desespérer de sa vie, lors qu'une femme Maure le vint trouver, & assura qu'elle le guériroit entiérement en huit jours, s'il vouloit se servir de ses remédes. Elle étoit connue pour avoir réüssi souvent dans la guerison des maladies les plus desespérées, & bien des gens étoient persuadez qu'il n'y en avoit point à l'épreuve de ses receptes. Mais elle avoit souffert à cette occasion de si grandes persécutions des Médecins, dont elle rendoit l'art inutile, qu'elle n'osoit plus se produire qu'en secret.

Toute la puissance de Ximenez ne put la guerir de sa crainte : il étoit nuit lors qu'elle le vint trouver la premiére fois, & l'Archevêque ayant fait dessein de se servir de ses remédes, l'on ne la put resoudre à les lui aporter que de nuit, encore éxigea-t-elle un aussi grand sécret, que s'il se fust agi de tuër l'Archevêque de Tolède, & non pas de le guerir. Quelques- uns ont prétendu qu'elle étoit magicienne ; qu'elle n'employoit que des paroles dans toutes les guerisons qu'elle entreprenoit, & que c'étoit l'unique raison qui l'obligeoit à se cacher, & à prendre tant de précautions : ils ont même voulu faire un crime à l'Archevêque d'avoir consenti qu'on le guerît d'une maniére si peu permise. Comme l'on ne prétend pas que Ximenez ait été incapable de manquer, l'on ne voudroit pas être garand qu'il n'eût sucombé à une tentation aussi délicate que celle de conserver sa vie ; & qu'ayant éprouvé inutilement tous les remédes de la Médecine, il ne se soit pas mis en peine de quelle maniére on le gueriroit, pourvû qu'on le

le guerît : C'est tout ce qu'on peut dire de pis ; car de prétendre qu'il eût voulu se servir de remédes magiques, les connoissant tels, c'est ce que la haute vertu dont il faisoit profession ne permet pas de soupçonner : On le doit faire d'autant moins, que les Auteurs qui paroissent les mieux informez, assurent que cette femme employa pour sa guerison des simples dont la vertu spécifique lui étoit connuë.

Tom. 3. Hisp. Illust. Gomez de vita Ximenez, lib. 2.

Quoi qu'il en soit, la Maure tint parole : au bout de huit jours l'Archevêque fut si bien gueri, que non seulemet il se trouva sans fiévre ; mais qu'il ne lui resta presque rien de cette grande foiblesse qui ne lui permettoit pas de se soutenir. Comme son aplication continuelle aux afaires avoit été une des causes de sa maladie ; On crut que pour s'empêcher de retomber il devoit quiter la Cour pour quelque tems : Il en obtint, quoi qu'avec peine, la permission de la Reine, & il partit aussi-tôt pour Alcala.

Il y trouva François Ferrera, Abbé d'Alcala ; qui ne faisoit que revenir de Rome. Il l'y avoit envoyé quelques années auparavant pour y soliciter les Bulles d'érection de l'Université d'Alcala. Ferrera les obtint d'Alexandre VI. depuis Jules II. & Leon X. y ajoûtérent, comme à l'envi, quantité de Priviléges. Ximenez étoit dés-lors à Rome dans une fort grande estime : il y avoit peu de choses qu'il ne fust en état d'y pouvoir obtenir par son seul crédit : On verra ci-aprés les suites avantageuses de ces favorables dispositions.

Toutes choses étant ainsi disposées pour l'érection de l'Université d'Alcala, les soins de Ximenez à cet égard se réduisirent à deux choses ; l'une, d'achever les batimens qu'il y des-

y destinoit ; l'autre, à y atirer de tous cotez, par de grandes promesses & de bons apointemens, quantité d'habiles gens en toutes sortes de sciences : Ils lui étoient absolument nécessaires pour donner à cette nouvelle Université la haute réputation où il eut la satisfaction de la voir quelques années aprés. Ses liberalitez & ses dépenses vinrent bientôt à bout de l'un & de l'autre : les batimens, quoi que nombreux & magnifiques, furent achevez en peu de tems ; & les Sçavans atirez par sa renommée, y vinrent en si grand nombre, que les plus anciennes & les plus riches Universitez d'Espagne n'en étoient pas mieux fournies. Les plus illustres de ces Sçavans furent Démétrius de Créte, Grec de nation ; Antoine de Lebrixa * ; Lopez Astuniga ; Ferdinand de Valladolid ; Alfonse d'Alcala ; Paul Coronelle ; Alfonse Zamora ; Jean Vergara ; & plusieurs autres dont les noms moins fameux sont échapez à l'histoire.

* Lebrixa est un Bourg d'Andalousie.

La conversation de ces sçavans hommes étoit la plus agréable ocupation de Ximenez ; & il faisoit avec eux les projets dont l'on parlera ci-aprés, lors qu'il reçut des lettres de la Reine, qui l'obligérent de tout quiter pour se rendre à Toléde à l'ocasion que l'on va raconter.

La mort de l'Infant Michel ne fut pas plutôt arrivée, que Ximenez, qui en porta la nouvelle à la Reine, & qui étoit bien-aise d'obliger les Archiducs qui devoient être un jour ses Souverains, lui conseilla de leur écrire de passer promtement dans la Castille, pour y être reconnus en qualité de ses héritiers, & y recevoir le serment des peuples. Sa Majesté aprouva ce conseil ; elle le proposa à Ferdinand, & le pria d'écrire conjointement avec

elle. La priere étoit des plus embaraſſantes pour lui : d'un côté la Reine ne lui demandoit rien que de juſte ; les Archiducs étoient devenus par la mort de l'Infant Michel héritiers néceſſaires de la Caſtille, & préſomptifs de l'Arragon : il ſçavoit que c'étoit une loi indiſpenſable de la Monarchie d'Eſpagne, que ſes héritiers fuſſent reconnus Princes des Aſturies, pour y regner un jour paiſiblement : cette reconnoiſſance étoit d'autant plus néceſſaire à l'Archiduc, que la Princeſſe Jeanne en l'épouſant ne s'étoit point reſervé ſes droits ſur les Couronnes de Caſtille & d'Arragon : il en pouvoit naître des inconveniens ; & ces inconveniens ne pouvoient être levez que par une reconnoiſſance expreſſe du vivant de leurs Majeſtez : D'ailleurs il avoit conſenti lui-même qu'une pareille précaution fût priſe en faveur de Manuël, Roi de Portugal ; de l'Infante Iſabelle ſa femme ; & de l'Infant Michel, qui étoit ſorti de leur mariage : ainſi il ne la pouvoit refuſer aux Archiducs, ſans leur faire une injure d'autant plus ſenſible, que l'interêt dont il s'agiſſoit étoit plus conſiderable.

Mais d'un autre côté Ferdinand avoit des vûës qui ne s'acordoient point avec cette reconnoiſſance : il étoit de ſeize ans plus jeune que la Reine : il étoit perſuadé qu'elle ne pouvoit pas vivre long temps : il avoit déja fait deſſein de ſe remarier : il ſe flatoit d'avoir des fils d'une ſeconde femme : On ne pouvoit conteſter à ces Princes les Couronnes d'Arragon ; & les Archiducs étans éloignez, ſans amis & ſans forces dans la Caſtille, il ne deſeſpéroit pas de leur enlever cette Couronne, & d'obtenir des Etats du Païs, de préférer un Prince né parmi eux, à un étranger qui ne ſçavoit ni leurs Loix ni leurs Coûtumes, &

qui ne manqueroit jamais de donner des Charges, les Gouvernemens, & les Bénéfices, à des étrangers comme lui, au préjudice de ceux du païs. Cette espérance lui paroissoit d'autant mieux fondée, qu'une pareille préférence n'étoit point sans exemple dans la Castille, qu'elle en avoit fait perdre la Couronne à la Reine Blanche, & à Saint Louis, son fils; ce qui ne fût pas arrivé, si lors que la succession du Roi Alfonse, pere de cette Reine, fut ouverte par sa mort, elle n'eût pas négligé la reconnoissance dont il s'agissoit.

Ces raisons avoient obligé Ferdinand d'user de tous les delais dont il avoit pû s'aviser; mais enfin, voyant que la Reine lassée de tant de retardemens, étoit résoluë d'écrire seule, & suposant que ses lettres ne seroient que trop sufisantes pour faire venir les Archiducs, il consentit à ce qu'elle diroit, & leur écrivit conjointement avec elle.

L'avantage qui revenoit aux Archiducs de la reconnoissance qu'on leur proposoit étoit trop grand, & Jean Manuël, leur principal Ministre pour les afaires d'Espagne, trop éclairé pour n'en pas presser l'éxécution: les Etats du Païs furent aussi-tôt assemblez: les Archiducs en prirent congé: & pour les mieux persuader de leur promt retour, ils ne laissérent point de Gouverneur pour tenir leur place. Leur premier dessein étoit de faire le voyage par mer; mais la grossesse de l'Archiduchesse ne l'ayant pas permis, il leur falut traverser la France. Ils en obtinrent aisément la permission de Louïs XII. qui étoit le Prince du monde le meilleur & le plus honnête: il les fit recevoir à Paris avec autant de magnificence que si ç'eût été lui-même: l'Archiduc prit séance au Parlement, en qualité de

Pair

Pair de France : leurs Majestez trés-Chrêtiennes les régalérent à Blois pendant quinze jours, & les firent conduire jusques sur la frontiere avec des honneurs qui n'avoient pas encore été pratiquez. On en peut juger par cette seule circonstance, qui est, qu'ils eurent pouvoir de donner grace par tous les lieux où ils passoient, avec aussi peu de reserve que l'auroient pû faire leurs Majestez elles-mêmes.

Les Archiducs arrivérent en Espagne à la fin du mois de Février. Comme leur reconnoissance se devoit faire à Tolède ; ce fut ce qui obligea la Reine d'écrire à Ximenez de s'y rendre en diligence pour donner ordre à leur reception. Il s'en aquita à son ordinaire ; c'est à dire, avec une magnificence dont l'on n'avoit point encore vû d'exemple dans cette capitale de la nouvelle Castille. La Reine & les Archiducs logérent dans son Palais, qu'il avoit fait meubler d'une maniere qui tenoit plus de la propreté que de la magnificence : car du vivant de la Reine il ne l'afecta jamais, ni dans ses meubles, ni dans son train. Il vouloit le céder tout entier ; mais la Reine, qui vouloit aprendre aux Archiducs par son exemple, la considération qu'ils devoient avoir pour un si grand homme, ne voulut jamais consentir qu'il quitât son apartement. L'an 1502.

Elle fit même quelque chose de plus : car, outre qu'elle afectoit de faire paroître qu'elle n'avoit aucun secret pour lui, & qu'elle avoit une déférence absoluë pour ses sentimens, elle dit positivement aux Archiducs, que s'ils vouloient un jour regner heureusement en Espagne, elle n'en sçavoit point de moyen plus infaillible, que de prendre Ximenez pour leur premier Ministre, & d'avoir en lui la même

confiance qu'elle avoit toûjours conservée depuis qu'elle l'avoit appellé auprés de sa personne. L'Archiduc profita de cet avis, & tant qu'il vécut, Ximenez eut toûjours le même crédit qu'il avoit eu du vivant de la Reine.

Fin du troisiéme Livre.

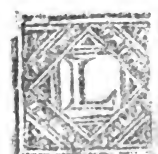


HISTOI-

HISTOIRE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIÉME.

Ximenez fait venir à Alçala plusieurs sçavans hommes, pour rendre l'Université de cette Ville-là plus célébre : Il travaille avec eux à la Bible Poliglotte ; diverses réfléxions sur cette Bible. Mort de la Reine Isabelle : Prudence de Ximenez à ménager un accommodement entre Ferdinand & l'Archiduc Philippe. Mort de Philippe : Conduite & prudence de Ximenez pour faire tomber la Régence de la Castille sur la tête de Ferdinand.



E séjour de Toléde parut si agréable aux Archiducs, qu'ils y demeurérent cinq mois entiers. Comme tout ce temps se passa en jeux, en fêtes & en divertissemens ; Ximenez, que son âge, son humeur & son caractére éloignoient également de tous ces plaisirs, fit des-

dessein de l'employer plus utilement, & de commencer à exécuter les projets qu'il avoit fait à Alcala. Il fit venir pour cet éfet d'Alcala à Toléde tous ces sçavans hommes dont l'on a parlé dans le livre précédent.

Le premier projet qui les occupa, & en même temps le plus beau & le plus digne d'un grand & sçavant Evêque comme Ximenez, fut celui d'une Bible poliglotte, ou en plusieurs langues. Ce n'est pas sans raison qu'il passe pour en être l'Auteur; puis qu'il ne se contenta pas d'en faire toute la dépense, qui monta à des sommes immenses pour ce temps-là, mais qu'il travailla lui-même avec beaucoup d'assiduité. Ce fut, à ce qu'il dit alors, dans le dessein de contribuer à ce grand ouvrage, qu'il avoit autrefois apris avec tant de soin le Grec, l'Hébreu & quelques autres langues, dont la connoissance est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'Ecriture Sainte.

L'an 1562.

Quoi que cet ouvrage ne fût achevé que plusieurs années aprés; comme il fut commencé celle-ci, on a cru qu'on feroit plaisir aux lecteurs d'en donner ici non seulement le plan, mais d'en expliquer encore le dessein, & d'en faire même une espéce de critique.

On a mis dans cette Bible le Texte Hébreu, la Paraphrase Caldaïque sur les cinq livres attribuez à Moïse seulement, la Version Gréque des Septante, & la Vulgate Latine. Il n'y a point d'autre Version Latine sur l'Hébreu que cette derniére version que l'on attribuë à Saint Jerôme; au lieu que l'on a joint une traduction litérale au Grec des Septante.

L'on voit à la tête de cet Ouvrage quelques Préfaces qui servent à en expliquer le dessein. Dans la premiére, qui est une Epître dédicatoire adressée au Pape Leon X. on peut

peut remarquer que Ximenez qui en eſt l'Auteur, y dit en termes exprés, qu'il eſt trés-utile à l'Egliſe de donner au public les originaux de l'Ecriture Sainte. Il en rend deux raiſons ; l'une, qu'il n'y a aucune traduction qui puiſſe repréſenter parfaitement ces mêmes originaux ; l'autre, que ç'a été le ſentiment de S. Jérôme, de S. Auguſtin & des autres Peres, qui ont cru qu'il faloit avoir recours au Texte Hébreu pour les livres de l'Ancien Teſtament, & au Grec pour ceux du Nouveau. Ximen. Préface à Leon X.

Dans la Préface ſuivante, qui eſt adreſſée au Lecteur, Ximenez ſemble détruire tout ce qu'il avoit dit dans la précédente en faveur du Texte Hébreu : Car il témoigne qu'il a placé l'ancienne Verſion Latine de S. Jérôme entre le Texte Hébreu & le Grec des Septante, comme entre la Sinagogue & l'Egliſe Orientale, pour repréſenter Nôtre Seigneur entre deux larrons.

L'on aura de la peine à croire qu'une même perſonne ſoit Auteur de ces deux Préfaces, puiſque l'une donne au Texte Hébreu la préférence ſur toutes les Verſions, & l'autre au contraire la détruit. Il y a d'autant moins d'aparence que Ximenez ſoit l'Auteur de cette ſeconde Préface, qu'en éfet la métode que l'on a ſuivie dans tout cet Ouvrage, fait bien voir que l'on a jugé que le Texte Hébreu devoit être la régle des Traductions Gréque & Latine, puiſque l'on n'a pas fait dificulté de les corriger ſur ce Texte, ſouvent même aſſez mal à propos, & ſans aucune néceſſité. Cela eſt arrivé principalement dans la Verſion Gréque des Septante, qu'on a reformée ou plutôt corrompuë en une infinité d'endroits pour la rendre plus conforme à l'original hébreu. Ximen. Préface au Lecteur.

L'on en a uſé de même à l'égard de la

Vulgate. Comme les exemplaires Latins étoient fort défectueux, on s'est donné aussi la liberté de la reformer, non seulement sur d'anciens exemplaires Latins, mais même sur le Texte Hébreu: de sorte qu'on ne s'est pas contenté d'en ôter les fautes des Copistes, mais on en a retranché plusieurs choses qu'on a cru n'y devoir pas être.

Préface sur le Nouv. Testam.

Pour ce qui est du Nouveau Testament; on y voit le Texte Grec sans aucuns accens; parce que l'on a cru, comme il est vrai, qu'il n'y en avoit point dans les premiers originaux Grecs. Cependant il est certain que les accens & les esprits [comme parlent les Grammairiens] déterminent le sens en beaucoup d'endroits. On les a mis néanmoins dans le Grec des Septante, parce que c'est une simple version, & non pas un Texte original: mais il ne faloit pas marquer par la même raison les points ou les voyelles dans le Texte Hébreu; puis qu'il est certain qu'ils n'étoient point dans les premiers originaux de l'Ancien Testament.

Il est à remarquer que Ximenez avoit d'assez bons exemplaires Grecs manuscrits de la traduction des Septante; mais pour les avoir voulu reformer sur le Texte Hébreu, il est certain qu'il les corrompit en plusieurs endroits, parce que l'on ne sçavoit pas alors la veritable maniére de corriger les exemplaires Grecs. Cependant on a rimprimé depuis cette même édition d'Alcala, dans la Bible d'Anvers, ou de Philippe second, dans la Poliglotte de Paris, dans la Bible à quatre colomnes attribuée ordinairement à Vatable.

Il faut remarquer encore que la meilleure partie des corrections de la Bible d'Alcala a été prise sur de veritables manuscrits Grecs, qui contenoient la version des Septante, avec les

les mélanges ou additions d'Origéne dans ses exemples. Ainsi ces réformations prétenduës n'ont pas tant été faites sur l'Hébreu, que sur ces sortes d'éditions mixtes. On trouvera même que Ximenèz au défaut de celles-là, a eu plus souvent recours à la Vulgare Latine, qu'à l'Hébreu : c'est sur cette Vulgate qu'il compose quelquefois son Grec.

Pour ce qui est des Paraphrases Caldaïques, Ximenez n'osa ou ne jugea pas à propos d'en donner d'autres au public que celle d'Onkelos sur le Pentateuque. Il fit néanmoins traduire en Latin les autres Paraphrases, aprés en avoir retranché les Fables du Talmud; mais il se contenta de les mettre dans la Bibliotéque d'Alcala sans les publier.

Arias Montanus qui eut soin de l'Edition de la Bible Royale de Philippe II. ne fut pas si scrupuleux; il les fit toutes imprimer sans autre précaution que d'en retrancher quelques fables: il crut même satisfaire en cela au premier dessein de Ximenez, qui avoit résolu, selon lui, si la mort ne l'eût prévenu, de les faires imprimer séparément avec les versions Latines. Bible d'Anvers en 1572.

Ce dessein d'une Bible en plusieurs langues parut si grand à Philippe II. Roi d'Espagne, qui ne se piquoit que de desseins magnifiques, qu'il en fit imprimer une à Anvers sous son nom & sous son autorité. Ce qu'il y a de meilleur dans cette Bible est pris de celle de Ximenez.

L'on imprima aussi sur le même modéle d'Alcala une Bible en plusieurs Langues à Paris par les soins & aux dépens de Mr. Le Jai; mais comme cette Bible étoit incommode à cause de la grandeur des volumes, & que peu de personnes pouvoient faire la dépense de l'ache- Bible de Paris l'an 1645.

ter, les Anglois entreprirent d'en donner une nouvelle Edition plus commode & plus utile aux particuliers. Valton en prit le soin, & vint à bout de son dessein plus heureusement que M. Le Jai ; c'est ce que l'on apelle la Poliglotte d'Angleterre ou la Bible de Londres. Mais l'on peut dire à la loüange de Ximenez, qu'ayant entrepris le premier un si grand dessein, & les autres n'ayant fait que marcher sur ses pas, on lui est en quelque façon redevable de tous ces beaux Ouvrages, qui ont été faits sur le modéle qu'il en a donné, & qui en éfet, à quelque chose prés, n'en sont que des copies.

[Bi]ble de [L]ondres l'an1657

Outre la Bible dont on vient de parler, Ximenez, qui n'entreprenoit rien à demi, fit faire encore un Dictionaire Hébraïque fort curieux & fort estimé des connoisseurs. Il le fit imprimer dans le dessein qu'il servît de dernier volume à sa Bible : On l'y trouve en éfet dans plusieurs exemplaires : mais il manque dans la plupart par la négligence de ceux qui les firent relier aprés sa mort.

On peut juger de la dépense extraordinaire que fit Ximenez pour ce grand Ouvrage, par deux choses que raportent ses Historiens ; l'une, qu'il y eût tel manuscrit qui lui couta quatre mille ducats ; l'autre, que la dépense totale ayant été à peu prés suputée, elle se trouva monter jusqu'à cinquante mille ducats & davantage ; c'étoit alors une somme immense. Aujourd'hui même que l'argent est sans comparaison plus commun, à peine trouveroit-on un particulier assez riche pour fournir à une pareille dépense.

Quelque grande qu'elle fût, elle ne borna pas la libéralité de Ximenez. Il fit imprimer plusieurs livres de piété, & vouloit encore faire une nouvelle édition des Ouvrages d'Aristo-

te,

te, plus ample & plus éxacte qu'aucune de celles qui avoient paru jusques alors. Il avoit pour cela ramassé avec beaucoup de dépense quantité de manuscrits : Chaque page devoit être partagée en trois colonnes ; la premiére contenoit le Grec d'Aristote corrigé, celle du milieu la traduction Latine, qui étoit pour lors en usage ; & la derniére, une nouvelle traduction faite sur le Grec. On avoit de son vivant commencé à travailler à cet Ouvrage ; il nous en reste encore les huit livres de Phisique, trois de l'ame, & quatorze de Métaphisique, de la traduction de Jean Vergara : On les voit encore aujourd'hui dans la grande Eglise de Toléde, où ils sont conservez avec soin.

Jean Ferrera entreprit encore par son ordre, & fit imprimer aux dépens de Ximenez un traité de l'Agriculture : L'on y voit tout ce que les anciens & les modernes ont dit de curieux sur ce sujet, avec les observations particuliéres qu'il avoit fait lui-même pendant plusieurs années qu'il s'étoit uniquement apliqué à cette étude. On peut juger de l'excellence de cet Ouvrage par la quantité d'Editions qui en ont été faites ; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit aujourd'hui fort rare.

Pendant que Ximenez s'ocupoit si utilement à Toléde, on préparoit toutes choses à Saragosse pour y reconnoître les Archiducs en qualité d'héritiers présomptifs d'Arragon. Toutes choses étant prêtes, ils partirent de Toléde pour s'y rendre. Ximenez les acompagna jusques à Alcala, où il resta pour y disposer toutes choses pour l'hiver que les Archiducs avoient fait dessein d'y passer avec la Reine Catholique.

Mais la jalousie de Ferdinand ne le permit pas à l'Archiduc. Il étoit le Prince de son siécle le mieux fait & le plus afable : peut-

être même eût-il eu trop de cette derniere qualité pour des Espagnols, qui estiment la gravité sur toutes choses, si les conseils de Jean Manuël, qui connoissoit mieux que personne le génie de sa nation, ne l'eussent obligé de la reduire dans ce juste tempérammment, qui fait aimer les Princes sans les exposer au mépris de leurs sujets. Ces deux qualitez, jointes à une libéralité qui aloit quelquefois jusqu'à la profusion, l'avoient fait si généralement aimer des Grands & des peuples de la Castille, que le soupçonneux Ferdinand ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il ne lui seroit pas possible de le décréditer, comme il en avoit fait dessein. Il apréhenda qu'il ne lui en arrivât autant dans l'Arragon; & cette crainte agit si fortement sur lui, que les Etats ne furent pas plûtôt congédiez, qu'il le pressa de s'en retourner en Flandre.

La Reine Catholique étoit d'avis qu'il atendît que l'Archiduchesse fût accouchée pour la remener avec lui, comme Elle le souhaitoit passionnément; mais Ferdinand ne rabatit rien de ses solicitations; & comme il avoit soin de mettre toûjours autant qu'il pouvoit les aparences de son côté, il prit un prétexte qui ne pouvoit être plus spécieux, ce fut la commission de négocier à Blois en chemin faisant avec le Roi de France un accommodement sur le diférend arrivé entre les François & les Espagnols pour le partage du Royaume de Naples.

Il ne faloit pas moins pour l'exécuter qu'un Prince qui appartint d'aussi-prés au Roi Catholique, dont la sincérité & la bonne foi fussent aussi connuës à Louïs XII. que l'étoit celle de l'Archiduc, pour rétablir la confiance que les perfidies de Ferdinand si souvent réïterées avoient absolument détruite.

L'Ar-

L'Archiduc de ſon côté s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il étoit perſuadé qu'il ne pouvoit manquer à la parole qu'il avoit donnée à ſes ſujets des Païs-Bas, d'y revenir au plûtôt, ſans les porter à la ſédition à laquelle ils n'avoient déja d'eux-mêmes que trop de penchant. D'ailleurs l'extrême jalouſie de l'Archiducheſſe lui devenoit de jour en jour plus inſuportable. Cette Princeſſe l'avoit aimé d'abord avec la paſſion du monde la plus forte: Six ans de mariage n'avoient rien diminué de ſa violence, non plus que de la jalouſie qui l'avoit d'abord accompagnée. Comme l'Archiduc ne s'accommodoit ni de l'une ni de l'autre, il crut ne pouvoir s'en défaire plus honnêtement qu'en la laiſſant avec la Reine ſa mere, ſous prétexte que ſes couches, dont le terme approchoit, ne lui permetoient pas de faire le voyage avec lui. A cette raiſon d'inclination s'en joignit une de politique. Il connoiſſoit aſſez ſon beau-pere pour s'en défier; & il s'en défioit aſſez pour craindre que la Reine venant à mourir pendant ſon abſence, il ne lui débauchât les Caſtillans. Il ne ſçavoit qu'un remede à ce mal, qui étoit de laiſſer l'Archiducheſſe en Eſpagne, pour retenir par ſa préſence les peuples dans leur devoir.

Ces raiſons firent que non ſeulement l'Archiduc ne ſe choqua pas des ſolicitations continuelles de Ferdinand, mais qu'il hâta lui-même ſon voyage. Il partit au commencement de Janvier de l'année 1503. ſans que ni l'hiver, qui étoit des plus rigoureux, ni les larmes de la femme fuſſent capables de le retenir.

Il ne fut pas plûtôt arrivé ſur les frontiéres de France, que le Roi Trés-Chrêtien & lui diſputérent de générosité. Le Roy envoya en Flandre huit des principaux Seigneurs de

ſa

sa Cour pour y servir d'otages de la sureté de l'Archiduc pendant qu'il seroit en France ; & l'Archiduc pour témoigner une entiére confiance à la bonne foi du Roi, ne l'eût pas plûtôt sçû qu'il écrivit qu'on le renvoïât. Il rencontra Sa Majesté Trés-Chrêtienne à Blois. La conformité d'humeur de ces deux Princes & leur amitié reciproque formérent entr'eux cette liaison étroite, dont on parlera dans la suite, de maniére qu'ils eurent bien-tôt terminé tous les diférends.

Le Traité fut conclu. Il portoit que Charles fils de Philippe, âgé seulement de deux ans, épouseroit Claude, fille ainée de Sa Majesté: Qu'elle auroit en dot le Royaume de Naples ; que cependant le partage fait entre les deux Nations, subsisteroit: Que celle qui auroit pris quelque chose sur l'autre, le restituëroit incessamment ; & que les Terres qui étoient en débat, seroient mises en séquestre entre les mains de l'Archiduc.

Le Traité fut signé par l'Archiduc en qualité de Plénipotentiaire de Ferdinand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qu'il avoit amenez, & qui avoient tout pouvoir conjointement avec lui, le signérent aussi, & se soumirent à l'excommunication, en cas qu'il fût violé. Mais Ferdinand n'eût pas plûtôt apris que le Roi Trés Chrêtien, sur la foi du Traité, avoit congédié quatre mille hommes de renfort qu'il envoyoit au Duc de Nemours, & que ses Troupes au contraire venoient d'être renforcées d'un sécours de deux mille Alemans, qu'il leva le masque, desavoüa son Gendre, & se moqua de la crédulité de Louïs. Cette perfidie fit perdre le Royaume de Naples aux François, qui étoient en état d'en chasser les Espagnols.

L'Archiduc se plaignit hautement de ce manque

que de foi. Il n'oublia rien pour obliger ſon beau-pere à le reparer ; & ne l'ayant pû obtenir, il rompit hautement avec lui, s'unit plus étroitement qu'il n'avoit fait encore avec le Roi Trés-Chrêtien, & ſe vangea enfin de Ferdinand de la maniére que l'on racontera ci-aprés.

Cependant l'Archiducheſſe qui étoit reſtée à Alcala avec la Reine Catholique, y acoucha heureuſement de Ferdinand ſon ſecond fils, qui fut depuis Empereur, premier de ce nom. Ximenez prit ocaſion de cette naiſſance pour demander deux graces à la Reine ; l'une fut l'éxemption de toutes ſortes d'impôts pour la ville d'Alcala ; l'autre une gratification ſur le Domaine Royal de mille livres de rente pour l'Univerſité de cette même Ville. Il les obtint toutes deux en conſideration du jeune Prince, & s'aquit par là l'afection des habitans d'Alcala, dont il faiſoit d'autant plus d'état, qu'il avoit choiſi cette Ville pour y faire ſon ſéjour ordinaire.

Cette afection ſe trouva de beaucoup augmentée par une avanture qui a quelque choſe d'aſſez particulier pour n'être pas oubliée. Il y avoit alors dans les priſons d'Acala un homme de condition, qui apartenoit aux premieres familles de la Ville. Il étoit convaincu d'en avoir tué un autre, qui n'étoit pas moins bien aparenté que lui. Ce qui augmentoit le crime, eſt qu'il avoit été commis, pour ainſi dire, aux yeux de toute la Cour ; mais ce qui le diminuoit, eſt qu'il avoit été fait dans un premier tranſport de colére : que le mort étoit un ennemi déclaré, qui avoit ofencé celui qui l'avoit tué de la maniére du monde la plus ſenſible, & que le criminel étoit d'ailleurs un fort honnéte homme. Cette afaire ayant partagé toute la Ville, Ximenez fut ſolicité par les parens du

dû criminel de demander sa grace à la Reine, c'est à dire, de l'obtenir; son grand crédit ne permetant pas de douter qu'il ne l'obtint en éfet: mais il le fut en même temps par les parens du mort, de ne se point mêler de cette afaire, & de laisser aller la justice son cours ordinaire.

Comme le cas étoit des plus graciables, Ximenez eût bien voulu contenter les parens du criminel; mais il eût bien voulu en même temps que cela eût pû se faire sans choquer les parens du mort: Voici comme il se tira de cet embaras. Pour la satisfaction des parens du mort il laissa condamner le criminel; mais il fit en sorte que le Jugement ne fût rendu que la veille de la Naissance de Ferdinand, & que son éxécution fût remise au lendemain, résolu de la faire diférér encore, si ce Prince ne fût pas né ce jour-là. Tout le monde étoit persuadé que c'étoit un homme perdu. On le conduisoit déja au suplice, lorsque Ximenez, qui étoit éxactement averti de toutes choses, sortit de son Palais, & le rencontra en chemin. Il fit semblant d'être surpris & embarassé de cette rencontre; puis, comme s'il eût pris son parti sur le champ, il dit aux Oficiers qui le conduisoient qu'ils prenoient mal leur temps; que le jour de la Naissance de l'Infant n'étoit pas un jour propre à de pareilles éxécutions, & qu'elles se devoient encore moins faire dans le lieu qui en avoit été honoré, que par tout ailleurs. Il ordonna ensuite qu'on laissât le prisonnier sous la caution de ses parens, dont quelques-uns se présentérent pour en répondre, & se chargea de faire agréer à Sa Majesté l'ordre qu'il venoit de donner. Il la fut en éfait trouver de ce pas. Il en obtint la grace du criminel, & la fit expédier sur le champ.

Com-

Comme les couches de l'Archiducheſſe avoient été trés-heureuſes, elle eût bien-tôt recouvré ſa ſanté, mais elle reprit avec elle ſes ſoupçons, ſa jalouſie, ſes ombrages, & tout ce que le deſeſpoir de ſe voir éloignée de ce que l'on aime le plus a de plus furieux & de plus emporté. Elle n'avoit pû voir partir l'Archiduc ſans en reſſentir une douleur qu'il ſeroit dificile d'exprimer. Ce fut en vain qu'on ſongea de l'adoucir; elle ne peut être ſuſpenduë que par la promeſſe poſitive que leurs Majeſtez Catholiques lui firent de lui permettre de l'aler réjoindre, quand elle ſeroit relevée de ſes couches. Cette eſpérance arrêta pour un temps ſes impatiences; mais elle ne ſe ſentit pas plûtôt aſſez de forces pour ſortir de la chambre, qu'elle demanda avec une obſtination invincible qu'on lui tint parole. La Reine avoit toûjours conſervé une grande autorité ſur tous ſes enfans, même aprés leur mariage; ſa volonté leur avoit toûjours ſervi de régle. L'Archiducheſſe en particulier avoit conſervé pour elle un reſpect qui ne pouvoit aler plus loin. Cette autorité ſe trouva inutile dans l'occaſion dont il s'agit; la Princeſſe n'y voulut point déférer; les careſſes & toutes ſortes de divertiſſemens furent employez avec auſſi peu de ſuccés. Enfin la Reine, qui jugeoit obſolument néceſſaire que la Princeſſe reſtât en Eſpagne, chargea Ximenez de ménager ſon eſprit, & de la faire conſentir à diférer au moins ſon départ.

L'Archevêque y employa toute ſon adreſſe. Il lui repréſenta ce qu'elle devoit à la Reine ſa mere, qui étant deja ateinte de la maladie, dont elle mourut quelque temps aprés, ne pouvoit pas vivre long-temps: Ce qu'elle devoit au jeune Prince ſon fils qu'elle abandonnoit à tous les dangers de l'enfance, & qui auroit d'au-

d'autant plus besoin de son sécours, que celui de son ayeule étoit prêt à lui manquer. Enfin il la fit souvenir de ce qu'elle se devoit à elle-même, à l'Archiduc son époux, aux Princes ses enfans, qu'elle se metoit en danger de priver par un départ précipité, & tout à fait à contre-temps, de la Couronne de Castille, & de celles qui en dépendent, aprés s'en être privée elle-même. Toutes ces remontrances furent inutiles, & ce fut beaucoup pour Ximenez de ce qu'elle ne s'emporta pas contre lui, comme elle avoit fait contre tous ceux qui s'étoient ingérez de s'oposer à sa resolution.

Cette tentative manquée, Ximenez se réduisit à la faire consentir de diférer son départ de quelques mois. Les raisons en paroissoient évidentes; les broüilleries survenuës entre Sa Majesté Trés-Chrêtienne & le Roi son pere, ne lui permettoient pas de passer par la France; le seul chemin de la mer lui étoit ouvert; la saison n'étoit pas encore favorable à la navigation, & les vaisseaux qui devoient la porter, ne pouvoient être prêts de quelque temps. Des raisons si fortes sembloient devoir la faire consentir à un délai; mais son obstination encore plus forte l'emporta sur tout ce qu'on put lui représenter. Il falut la laisser partir, & elle s'embarqua en éfet à la Corogne, le premier de Mars de l'année 1504.

Mais si Ximenez ne réüssit pas à l'égard de l'Archiduchesse selon les intentions de la Reine, il fut au moins le premier qui découvrit les dispositions presque insurmontables qu'elle avoit à la folie. Ce fut ce qui le porta à persuader à la Reine, qui avoit résolu de ne la point laisser partir, de consentir à son départ; la resistance dans une pareille ocasion n'étant capable que de hâter les accés d'un mal où elle tom-

tomba enfin pour n'en jamais guérir.

Le chagrin qu'eut la Reine du départ de l'Archiduchesse, & du peu de déférence qu'elle avoit euë pour ses sentimens, & peut-être même les facheuses suites qu'elle en prévoyoit, augmentérent son mal. Elle se mit au lit, & elle n'en releva presque plus. Cela fit juger à Ximenez qu'il n'avoit point de temps à perdre; qu'il devoit se prévaloir de l'autorité qu'elle lui avoit donnée, & dont il prévoyoit la diminution infaillible aprés la mort de cette Princesse.

Il avoit toûjours eu fort à cœur la réformation de son Clergé; il y avoit travaillé avec succés, cependant il aprit que pendant son absence il s'y étoit glissé des abus qui ne pouvoient être dissimulez. Il résolut aussi-tôt d'y donner ordre, & de le faire d'autant plus promtement qu'il prévoyoit des obstacles qui ne pourroient être surmontez que par l'intervention de l'Autorité Royale. Il en parla à la Reine, & en prit occasion de lui demander la permission d'aler faire un voyage à Tolede. Sa Majesté qui étoit persuadée qu'elle pouvoit d'autant moins se passer de lui, qu'elle étoit moins en état d'agir par elle-même, le lui réfusa absolument. L'Archevêque fit semblant de n'y plus penser; mais comme il avoit entiérement resolu d'achever cette afaire du vivant de la Reine, il fit dessein de la réduire à la nécessité de le presser elle-même d'une chose qu'elle paroissoit ne lui devoir jamais acorder.

Il nomma pour cet éfet le Docteur Villapande, & Ferdinand de Fonseque, Chanoines de la Cathédrale, pour travailler en qualité de Vicaires Généraux à la réformation du Clergé de son Diocése. Ils étoient habiles, sur tout pour les procédures de Justice, grands Canonistes,

tes, mais d'une sévérité outrée, & capable de porter toutes choses à l'extrémité : c'est justement ce que demandoit Ximenez, afin d'obliger la Reine à consentir qu'il alât à Tolède pour remédier par sa prudence aux desordres causez par le zéle indiscret de ses Grands Vicaires.

Ce que l'Archevêque avoit prévû, arriva. Comme la commission qu'il avoit donnée, n'exceptoit personne, les deux Vicaires Généraux résolurent de commencer par la réformation du Chapitre de la Cathédrale comme la plus dificile, & celle qui devoit entraîner celle de tout le reste du Diocése. Ils lui firent signifier leur commission, & marquérent le jour auquel ils prétendoient commencer leur visite. Le Chapitre surpris d'une entreprise qui jusques alors avoit été sans exemple, fit ses protestations, & résolut d'un commun acord de ne point soufrir la visite. Les Vicaires Généraux passérent outre sans avoir égard aux protestations ; & le Chapitre appella à Rome de toutes les procédures qui s'étoient faites, & de toutes celles qui se pourroient faire. Il prétendoit que cet apel auroit un éfet suspensif ; mais les Vicaires Généraux, sans y avoir égard, continuérent leurs procédures, & décrétérent un Ajournement personnel contre trois Chanoines. Le Chapitre leur défendit de comparoître ; & les Vicaires Généraux, les delais échûs, les firent enlever d'autorité, & traduire dans les prisons de l'Archevêque. Cette nouvelle entreprise fut d'autant plus sensible au Chapitre, qu'il avoit ses prisons particuliéres, destinées à la detention des Chanoines ; & qu'il étoit sans exemple qu'on se fût servi de celles de l'Archevêque pour les arrêter. Le premier dessein du Chapitre étoit de les enlever de force, & de les envoyer à Rome porter leurs plaintes ; mais ayant fait ré-

flé-

fléxion combien les voyes de fait étoient odieuses, à quels inconveniens elles étoient sujetes, & combien la Reine en seroit irritée, il résolut de lui faire une députation, & de lui demander sa protection pour la conservation de ses Priviléges.

La démarche étoit délicate, & ne paroissoit pas devoir être suivie d'un grand éfet, Ximenez étant auprés de cette Princesse, & y ayant le crédit que tout le monde sçavoit; mais la réputation de la sagesse & de l'équité de la Reine étoit si bien établie, que le Chapitre ne douta point qu'Elle ne lui rendît justice.

Sa Majesté étoit alors à Médina del Campo. Les Députez s'y rendirent; l'audience leur fut aussi-tôt accordée. François Alvarez, Chantre de l'Eglise Cathédrale, homme de qualité, d'un sçavoir & d'une probité reconnuë, qui étoit le Chef de la députation, parla d'abord de la piété, de la justice & des autres grandes qualitez de la Reine d'une maniére où la sincérité paroissoit toute entiére, & où la flaterie ne sembloit avoir aucune part: Il parla aussi de la personne de l'Archevêque avec beaucoup d'estime & de respect, & de ce qui se faisoit à Tolédc par des personnes qui abusoient de son autorité, avec une modération qui fut d'autant mieux reçuë, qu'on s'y étoit moins atendu. Il représenta ensuite que s'agissant d'une contestation entre le Chapitre & l'Archevêque de Tolédc, qui ne reconnoissoit en Espagne aucun Supérieur pour la Jurisdiction Eclésiastique, ils ne pouvoient avoir recours qu'à deux Juges, au Pape ou à Sa Majesté: Que n'ayant pas trouvé bon, lors de leur premier diférend avec l'Archevêque qu'ils députassent à Rome sans sa participation, ils étoient réduits à la nécessité de l'importuner de leurs démêlez. Il sou-

soutint qu'on avoit imposé au Chapitre, en publiant qu'il ne s'agissoit de rien moins dans cette afaire que de s'exempter de la Jurisdiction de l'Archevêque, qu'il ne se piquoit point de pareils Priviléges; qu'il prétendoit au contraire être tellement soumis à l'Archevêque, qu'il ne dépendoit que de lui seul immédiatement; & que ceux qui en étoient membres, ne pouvoient être jugez que par lui seul, étant sur les lieux conjointement avec les Commissaires nommez par le Chapitre, sans pouvoir être obligez de comparoître devant lui par tout ailleurs qu'à Toléde: Que cette partie de sa Jurisdiction lui étoit tellement propre & attachée à sa personne, qu'elle ne pouvoit être communiquée à ses Grands Vicaires, ni en conséquence de leur pouvoir ordinaire, ni en vertu d'une Commission extraordinaire: Que le Chapitre de Toléde ne prétendoit rien en cela, qui ne fût trés-conforme à la dignité du Clergé de la premiére Eglise d'Espagne: Que ne reconnoissant pour le spirituel que l'Archevêque seul au dessus de lui, il y auroit de l'injustice de le soumettre à des personnes, qui par rapport au rang qu'elles tenoient dans l'Eglise, ne pouvoient étre qu'au dessous de lui: Que cette prétention étoit fondée sur l'ordre naturel, sur l'usage perpétuel de l'Eglise de Toléde, & sur les transactions autentiques passées entre les Archevêques & le Chapitre, dont il avoit apporté les originaux. Il s'ofrit en même temps de les remettre à qui il plairoit à Sa Majesté. Elle lui fit signe de les donner à un Sécrétaire d'Etat: Il le fit, & insista ensuite fortement sur l'emprisonnement des trois Chanoines. Il soutint qu'une pareille violence faite à des personnes de leur rang, dont il y en avoit une qui avoit eu l'honneur d'être

Non-

Nonce du Pape auprés de leurs Majestez Catholiques, étoit un scandale plus grand que celui qu'ils avoient pû commettre en s'opposant avec plus de force que les autres aux entreprises des Vicaires Généraux ; en quoi consistoit tout leur crime: enfin il demanda leur élargissement comme une réparation dûë à la violence qu'on leur avoit faite, & ofrit de la part du Chapitre de les représenter toutes les fois qu'il en seroit requis.

La Reine témoigna être fort satisfaite du discours des Députez: Elle leur répondit trés-favorablement, & leur ayant fait signe de se retirer, elle fit lire les Transactions, & les ayant trouvées conformes aux prétentions du Chapitre, elle témoigna à l'Archevêque que les Députez ne demandoient rien que de juste, & qu'elle souhaitoit que l'on terminât au plûtôt cette afaire par les voyes de la douceur ; elle ajouta, que comme il étoit dificile que cela se fist par un autre que lui-même, il étoit à propos qu'il partit au plutot pour Tolede ; mais qu'il se tint prêt pour en revenir au premier ordre.

Soit que Ximenez trouvât que les plaintes du Chapitre étoient fondées, ou que la Reine lui parût trop disposée à rendre justice pour s'y oposer, ou qu'il se piquât de paroître assez équitable pour se condamner lui-même, lors qu'on lui faisoit connoître qu'il avoit trop entrepris, il est certain qu'il promit à la Reine de terminer cette afaire d'une maniére qu'elle n'en entendroit plus parler. Elle en parla en ce sens aux Députez lors qu'ils vinrent prendre congé d'elle. Ils partirent aussi-tôt, & Ximenez les suivit quelques jours aprés. Il ne sçavoit pas apparamment qu'il ne devoit plus revoir la Reine ; s'il l'avoit prévû, il seroit

roit dificile de l'excuser de l'avoir abandonnée, aprés tant de bienfaits, dans les derniers momens de sa vie. Comme l'on ne peut rien sçavoir sur des faits si cachez que par conjecture, l'on verra dans la suite quels motifs l'auroient pû porter à faire une pareille démarche. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que cette Princesse ne lui sçût point mauvais gré de son absence, & que nommant, lors qu'elle mourut, son éxécuteur testamentaire conjointement avec le Roi Catholique, elle lui donna la plus grande marque qu'elle lui pouvoit donner de la continuation de son estime.

Cependant Ximenez étant arrivé à Tolède, ne desavoüa pas à la vérité en public la conduite de ses Vicaires Généraux ; mais aussi il ne la suivit pas : Il se piqua même d'une condécendance qui ne lui étoit pas ordinaire, & s'il vint à bout de la réformation de son Diocése, ce fut sans user de ces voyes de hauteur & de sévérité ausquelles il n'avoit que trop de penchant, mais qui ne sont bonnes, aprés tout, que dans la nécessité, c'est à dire, quand celles de la douceur & de la charité sont absolument inutiles. Cette conduite si diférente de celle qu'il avoit acoûtumé de garder, fit croire que la Reine, qui avoit entiérement improuvé les violences faites par ses Vicaires Généraux, apparamment par ses ordres, lui avoit donné sur cela des avis qu'il n'avoit peut-être jamais reçûs de personne. Quoi qu'il en soit, sa conduite fit voir que les Grands ne font pas moins ce qu'ils veulent par la douceur bien ménagée, que par la violence, qui ne sert bien souvent qu'à faire avorter les meilleurs desseins. Les hommes sont naturellement libres, & ne veulent pas être contraints : on peut les forcer pour un temps à porter le joug ; mais

mais à la premiére ocasion ils ne manquent jamais de le secouer : tout ce qui est violent ne dure pas.

La premiére démarche de l'Archevêque à l'égard du Chapitre, fut de délivrer les trois Chanoines prisonniers. Le Chapitre ofrit de s'en rendre caution; Ximenez n'en vouloit point d'autre que leur parole. Il assembla ensuite le Chapitre pour juger les informations ; mais on lui représenta, qu'ayant été faites par des Juges dont il ne pouvoit reconnoître l'autorité, elles devoient être recommencées. Ximenez, qui s'étoit atendu à cette dificulté, n'y insista pas : elle fut plus grande sur le choix du Gréfier dont l'on se devoit servir ; l'Archevêque prétendoit que ce fût le sien, sur ce que tout Juge est en droit de se servir de ses Oficiers ; mais le Chapitre soutint, que n'étant Juge que conjointement avec lui, & les afaires ne se pouvant vuider qu'à la pluralité des voix, le Gréfier du Chapitre étoit en droit de servir, & avoit en éfet toûjours servi dans les causes des Chanoines : il ajouta, que s'agissant quelquefois de choses infamantes, il étoit juste de ne les confier qu'à des personnes qui étant de leur dépendance avoient interêt de ne les pas divulguer.

L'Archevêque prit sur cela un expédient qui avoit quelque chose d'assez extraordinaire ; ce fut, qu'il écriroit lui-même les dépositions, & que par ce moyen le sécret seroit bien gardé. Le Chapitre, qui vit que la chose ne pouvoit tirer à conséquence, ne s'y oposa pas, & l'Archevêque prit ocasion de cette petite complaisance, pour en user, comme il fit, avec douceur ; en sorte qu'il empécha même le Chapitre de traiter avec toute la rigueur qu'il

L s'étoit

s'étoit proposée, ceux de ses membres qui se trouvérent coupables.

Il fit ensuite des Réglemens trés-utiles, conjointement avec le Chapitre : Les Historiens de sa vie n'en raportent qu'un, qui fut, que le Chanoine qui seroit en semaine pour dire la grande Messe, & les deux autres qui devoient lui servir de Diacre de Soûdiacre, se retireroient dans l'ancien Cloître, dont l'on fit pour cet éfet réparer quelques chambres ; afin qu'éloignez de tout commerce avec les séculiers, ils y pussent vaquer à la priére, à la lecture de l'Ecriture Sainte, & des Livres de piété ; qu'ils n'y eussent de conversation qu'avec des personnes choisies, dont la vie exemplaire & l'habileté seroient également reconnuës, & qu'ils n'en sortissent enfin qu'aprés que la semaine seroit entiérement finie. Ce Réglement a été long-temps en usage dans l'Eglise de Tolède, même aprés la mort de l'Archevêque.

La connoissance que prit Ximenez de la conduite & des mœurs du Chapitre de sa Catédrale lui en donna de l'estime : il y trouva du zéle, du sçavoir, de la piété, bien des gens de mérite, & beaucoup moins de désordres que ne lui avoient raporté ceux qui pour lui faire leur cour donnoient aux dépens de qui que ce fût dans son humeur sévére. Ximenez resta trois mois à Tolède ne s'ocupant d'autre chose que de la réformation de son Diocése : elle lui réüssit enfin heureusement.

Avant que d'en partir, outre ses aumônes ordinaires, qui montoient à de trés-grandes sommes, ayant remarqué qu'une partie des désordres de cette capitale de la nouvelle Castille venoit de ce que plusieurs filles, même de qualité, n'ayant pas dequoi se marier, étoient sou-

ſouvent reduites à de grands inconveniens, il donna cinq cens mille livres, à condition d'en employer trois cens mille à marier les plus pauvres, & les deux cens mille qui reſtoient à racheter un grand nombre de Chrêtiens qui gemiſſoient depuis long temps ſous la ſervitude des infidéles.

L'aprehenſion qu'il eut que la maladie de la Reine augmentant, il n'eût pas le temps de ſe rendre auprés d'elle pour lui rendre les derniers devoirs, l'obligea de quiter Tolède. Il ſe rendit dans cette vûë à Alcala; mais y ayant appris que Sa Majeſté ſe trouvoit mieux, il s'y arrêta pour preſſer l'entrepriſe de ſa fameuſe Bible, & les autres ouvrages qu'il y avoit commencez.

Il n'y reſta pas long temps ſans éxécuter deux deſſeins trés-utiles qu'il avoit conçûs dés le tems qu'il n'étoit que Provincial de ſon Ordre. Il avoit remarqué en faiſant ſes viſites, qu'il y avoit dans les Monaſtéres des Filles, un grand nombre de Religieuſes, qui n'ayant point d'autre vocation que la néceſſité toute pure, & la violence de leurs parens, y vivoient en deſeſpérées, & tomboient dans tous les déſordres où porte d'ordinaire la continence forcée. Il avoit remarqué encore, qu'il y avoit quantité de filles, qui ayant avec la vocation toutes les qualitez néceſſaires pour la vie Religieuſe, ne pouvoient être reçûës dans les Monaſtéres faute d'avoir de quoi payer leur dot, & reſtoient dans le monde en danger de s'y perdre.

Pour remédier à ces deux inconveniens, Ximenez fit bâtir à Alcala deux Monaſtéres vaſtes & magnifiques; il les pourvut de meubles, & généralement de tout le néceſſaire. Il leur aſſigna de gros revenus, & leur donna de quoi ſubſiſter une année entiére ſans y toucher; afin

qu'ayant épargné les rentes d'une année, elles fussent en état de se mieux aquiter des charges ordinaires de leur fondation, & de fournir aux extraordinaires qui pourroient arriver. Le prémier Monastére étoit destiné à recevoir de pauvres filles, dans lesquelles on verroit des marques extraordinaires de vocation à la vie Religieuse : il lui étoit expressément défendu, non seulement de rien éxiger, mais même de rien recevoir quand il seroit ofert volontairement : il lui donna pour Régle celle de Saint François, mais adoucie par des Constitutions particuliéres, & pour protecteur, Saint Jean le Pénitent.

Il destina le second Monastére, qui étoit tout proche du prémier, à l'éducation d'un grand nombre de filles de qualité, mais pauvres, ou orfelines, & destituées du secours de leurs parens, pour quelque raison que ce pût être ; ou qui en étant maltraitées, étoient obligées de s'en séparer pour joüir ailleurs du repos qu'elles ne pouvoient trouver parmi leurs proches : La Régle de Saint François y étoit suivie comme dans le prémier, mais d'autant plus adoucie, que les filles qui y entroient avoient une liberté toute entiére, ou de s'y faire Religieuses aprés s'y être long tems éprouvées, ou de retourner dans le monde, pour y vivre dans le mariage, d'autant plus chrétiennement, qu'on l'avoit eu en vûë dans leur éducation, & que la pratique des vertus Chrêtiennes, dont l'usage est le plus nécessaire dans une famille, n'y étoient pas en moindre recommandation, que celle des vertus religieuses.

Outre la pratique de la Régle de Saint François, qui ne regardoit proprement que les Religieuses, quatre Réglemens faits par Ximenez,

nez, & qu'il voulut être inviolables, faisoient la distinction particuliére de cet établissement.

Le premier étoit, que les pensionnaires, comme on les appelle ordinairement, y seroient reçûës & élevées gratuitement; sans qu'il fût permis ni d'éxiger ni de recevoir aucune pension.

Le second, qu'elles y seroient élevées dans tous les exercices qui étoient pour lors en usage parmi les filles de qualité qu'on destinoit pour vivre dans le monde & dans le mariage; afin que si elles choisissoient ce parti, elles se trouvassent toutes formées pour l'état qu'elles auroient embrassé; ou que si elles se faisoient Religieuses, elles en fussent plus propres à former les filles dont l'éducation leur seroit confiée.

Par le troisiéme Réglement, les places vacantes des Professes ne pouvoient être remplies que des pensionnaires, qui aprés s'être distinguées par une piété exemplaire, & avoir été long temps éprouvées, auroient donné des marques non suspectes d'une vocation libre & exempte de toutes considérations humaines: Il étoit encore trés-expressément défendu par le même Réglement de recevoir ni argent ni presens pour la reception des Novices & des Professes.

Le quatriéme Réglement ordonnoit expressément que le revenu de la premiére année qu'on avoit eu soin d'épargner, & qui donnoit le moyen de faire tous les ans une pareille épargne, & généralement tout ce qui pouvoit rester du revenu, les charges aquitées, seroit éxactement employé, sans pouvoir être diverti à d'autres usages, à doter tous les ans un nombre de ces mémes filles qui auroient été élevées dans ce Monastére, & qui n'au-

roient pas d'ailleurs de quoi être pourvûës.

Enfin, pour conserver à jamais la mémoire de la Reine Isabelle, sa bien-faitrice, Ximenez voulut que ce Monastére fût appellé, *Le Monastére d'Isabelle.*

Outre les sommes considérables que l'Archevêque avoit fournies pour la fondation, les bâtimens, & les meubles de ce Monastére, il lui laissa depuis de grands biens par son testament.

François Ruitz, dont nous avons parlé en plusieurs endroits de cette Histoire, qui fût depuis Evêque d'Avila, y ayant choisi sa sépulture, lui laissa encore de grands biens; les personnes de qualité de l'une & l'autre Castille imitérent depuis la liberalité de ces deux grands hommes.

Enfin Philippe II. le plus magnifique de tous les Rois d'Espagne, & qui afectoit sur toutes choses de passer pour auteur des plus grands desseins, laissant à Ximenez la gloire d'être le fondateur de ce fameux Monastére, se contenta depuis de n'en être que le bien-faiteur.

Comme il étoit persuadé qu'il ne s'étoit point fait dans toute l'Espagne d'établissement plus utile, il ne lui accorda pas seulement quantité de priviléges, mais il y fonda encore cinquante places, pour autant de filles des prémiéres familles de toute l'Espagne. Ximenez ne l'avoit d'abord fondé que dans la vûë de soulager la pauvre Noblesse des deux Castilles. Philippe fit quelque chose de plus, & voulut que la Noblesse de tous ses Royaumes en deça des Pirenées, y pût faire élever ses filles. C'est tout ce qu'il ajoûta à l'Institut de Ximenez; en tout le reste l'on suit exactement les Réglemens du Fondateur,

soit

ſon pour l'éducation des filles, ou pour la vie des Religieuſes, & le gouvernement de la Maiſon. Ce Monaſtére eſt encore à préſent le lieu le plus renommé de toute l'Eſpagne, pour l'éducation des filles de qualité : c'eſt un avantage qu'aucun autre ne lui diſpute.

Comme les grandes ames, par la ſimpatie de leurs génies, conçoivent ſouvent les mêmes deſſeins ſans ſe les être communiquez, il s'eſt fait de nos jours en France un établiſſement pour l'éducation des filles de qualité, qui a tant de raport à celui de Ximenez, qu'on diroit qu'on l'a pris pour modéle. Une Dame, également illuſtre par ſa naiſſance, & par une infinité de grandes qualitez qui la rendent la gloire de ſon ſéxe, en a fait le projet, & Louïs XIV. toûjours Grand, toûjours magnifique, l'a ſi ſuperbement éxécuté, que cette fameuſe Abbaïe ſe trouve dans le temps de ſon érection, ſur tout un autre pié de grandeur & de magnificence, que n'eſt encore aujourd'hui le Monaſtére fondé par Ximenez, aprés même toutes les richeſſes & tous les ornemens que les Rois & les Grands d'Eſpagne ont employé pour ſon établiſſement, & pour le mettre en ſa perfection.

L'abbaïe de S. Cir.

Madame de Maintenon.

Quelque dépenſe que fiſt Ximenez dans l'éxécution de ſes grands deſſeins, elle ne l'empêchoit pas d'en former de nouveaux tous les jours, & leur ſuccés les rendoit d'autant plus recommandable, que leur utilité ne ſe bornant pas au peuple & au Royaume d'Eſpagne, la gloire de l'auteur aloit auſſi loin que ſes ouvrages : telle fut la fameuſe édition de la Bible d'Alcala, dont l'on a déja palé : telle fut encore celle de l'Ofice divin Mozarabique, à laquelle il donna ordre pendant le ſéjour qu'il fit à Alcala.

Pour entendre ce que c'est que l'Ofice Mozarabique, il faut reprendre les choses de plus loin, & supoſer que les Arabes ayant entrepris la conquête de l'Eſpagne, dont l'on a parlé au commencement de cette Hiſtoire, firent d'abord la guerre de la maniére du monde la plus cruelle. Ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de recevoir les Villes à compoſition, & de donner quartier à perſonne; ils mettoient tout à feu & à ſang, & s'ils épargnoient quelques miſérables, c'étoit pour les ocuper dans les plus vils emplois, encore étoient-ils forcez à une ſervitude qui ne finiſſoit pas même avec leur vie, mais qui paſſoit juſqu'à leurs enfans.

Comme ils n'en vouloient pas moins à la Religion Chrêtienne qu'au Trône des Gots, qu'ils avoient entrepris de renverſer, le maſſacre du Clergé, le renverſement des Egliſes, & l'abolition des moindres marques de la Religion, étoient les ſuites inſeparables de leur conquête. Perſonne n'échapoit à leur fureur qui ne renonçât au Chriſtianiſme, & qui n'embraſsât leur Religion, comme il étoit forcé de ſe ſoumettre à leur Empire.

Une maniére de faire la guerre ſi barbare leur réüſſit d'abord; mais ils ne furent pas long-temps ſans s'apercevoir que le deſeſpoir augmentoit la valeur des Chrêtiens. Le cours de leurs victoires ne fut plus ſi rapide. Les ſiéges des Villes devinrent plus longs, plus obſtinez, la réſiſtance plus forte, les rencontres plus ſanglans; Quelquefois la victoire même changeant de parti, les Maures juſqu'alors invincibles, furent batus à leur tour.

Ces mauvais ſuccés les rendirent plus humains; la condition des vaincus devint plus dou-

douce ; l'on ne les contraignit plus à quiter la Religion de leurs péres ; la composition fut oferte aux Villes assiégées ; & s'il y en eut de forcées , ce ne fut qu'aprés l'avoir refusée.

C'est ainsi qu'ils en usérent à l'égard de Tolede, qui étoit alors la capitale des deux Castilles. Comme la prise de cette place leur importoit extrêmement, ils lui ofrirent, aprés un long siége , une composition qui ne pouvoit être ni plus honorable ni plus avantageuse ; elle portoit expressément que les Chrêtiens qui voudroient rester dans la Ville , en faisant le serment de fidélité aux Maures, seroient conservez dans la jouïssance de tous leurs biens , de leur Religion, de leurs priviléges ; & que pour cet éfet les Eglises seroient conservées, pour être converties , les unes en Mosquées , & les autres laissées pour l'usage des Chrêtiens.

Tolede , qui ne pouvoit plus résister, se rendit à ces conditions. La composition fut éxactement gardée , & les Chrêtiens commencérent à vivre sous la domination des Maures avec autant de liberté que sous celle de leurs légitimes Princes. Cependant, quoi que ces Chrêtiens n'eussent point changé de Religion , ils changérent de nom : car les sujets des Princes Chrêtiens les apellérent Mozarabes, comme qui diroit demi - Arabes , ou vivans parmi les Arabes, & l'Ofice divin de ces Mozarabes fut aussi apellé, l'Ofice Mozarabique.

C'est l'ancien Ofice des Eglises d'Espagne ; on l'attribuë pour l'ordre & pour la disposition à Saint Leandre, Evêque de Sevile, ami & contemporain de Saint Gregoire Pape , c'est à dire , que c'est un ouvrage au moins du sixiéme

xiéme siécle ; & comme il n'y a pas d'apparence que Saint Leandre l'ait inventé, mais qu'il a sans doute suivi, pour le choix des priéres & des cérémonies, les usages reçûs & autorisez dans les Eglises Chrêtiennes de son temps, l'on peut avec beaucoup de raison porter l'antiquité de cèt ouvrage encore plus loin que le sixiéme siécle.

Cependant, comme il est aisé de s'en convaincre, puis qu'il y en a encore à present quelques exemplaires en France, sans compter ceux qui sont en Espagne, & à Rome dans la Bibliotéque du Vatican, l'on y voit des preuves évidentes de presque tous les points que les Eglises protestantes contestent à l'Eglise Romaine, soit pour la doctrine, soit pour le culte. La foi de la Réalité y est établie ; puis qu'on y voit l'adoration de l'Eucharistie, même hors de l'usage ; l'on y trouve la priére pour les morts, & le Purgatoire ; l'invocation des Saints, & l'honneur rendu à leurs Reliques ; l'usage des Images, celui du luminaire, de l'encens, des ornemens, des cérémonies ; & s'il y a quelque diference entre cet Ofice & celui qui est aujourd'hui en usage dans l'Eglise de Rome, c'est qu'il est plus long, autrement disposé, & plus chargé de cérémonies.

Cet Ofice, lors qu'Alfonce VI. Roi de Castille, reprit Tolède sur les Maures, étoit précisément tel qu'il étoit du temps de Saint Leandre ; le peu de communication que les Mozarabes avoient avec les autres Eglises Chrêtiennes ne leur ayant pas permis de recevoir les changemens qui avoient été insensiblement introduits dans l'Ofice public. Ce Prince, ni les Evêques qu'il rétablit dans Tolède, jusqu'à Ximenez, n'y changérent rien ; & les Egli-
ses,

ses, où se faisoit l'Ofice Mozarabique, demeurérent dans une possession non interrompuë de faire l'Ofice divin comme ils avoient coûtume de le faire.

Lors que Ximenez fit sa prémiére visite dans Tolède, il trouva les choses en cet état : il ne manqua pas de gens qui entreprirent de lui persuader d'obliger ces Eglises de quiter cette maniére particuliére de faire l'Ofice, pour se conformer à celle qui étoit en usage dans sa Catédrale, & dans les autres Eglises de son Diocése ; mais ce Prélat, qui avoit un goût merveilleux pour la bonne antiquité, n'y voulut jamais consentir : au contraire, s'étant fait représenter les Missels, les Rituëls, & les Livres de chant dont on se servoit dans ces Eglises ; & jugeant que ces vieux manuscrits n'étant point renouvelez périroient à la fin, il résolut des les faire imprimer à ses dépens. Il exécuta cette résolution, & conserva par ce moyen à l'Eglise Catholique des preuves trés-autentiques de sa créance & de son culte, que nous n'aurions peut-être plus sans la prévoyance de ce grand homme.

Au reste, l'estime que Ximenez fit paroître pour les Livres Mozarabiques, les rendit si fameux, que les habiles gens se piquérent à l'envi de les avoir dans leurs Bibliotéques : la France & l'Italie en voulurent avoir ; & Paul III. envoya exprés à Tolède pour en demander de sa part quelques éxemplaires. Ils furent mis dans la Bibliotéque du Vatican, où ils sont conservez comme des monumens autentiques de la piété des Gots, & de la foi des anciennes Eglises d'Espagne. Il s'en fit à cette occasion un si grand débit, que sur la fin du siécle passé le seul Missel Mozarabique se vendit à Tolède trente pistoles. L'on peut ju-

ger de là combien ils sont rares à present ; & comme le temps vient à bout de tout, il y a lieu de craindre, qu'à moins que Dieu ne suscite quelqu'un, qui, à l'exemple de Ximenez, en fasse fairè une nouvelle édition, ils ne périssent à la fin tout à fait.

Ximenez en s'ocupant d'une maniére si digne d'un grand Prélat, n'oublioit pas la Reine sa bien bienfaitrice : il envoyoit de temps en temps des Couriers à la Cour, pour s'informer de sa santé, & recevoir ses ordres. La maladie de cette Princesse continuoit toûjours ; mais comme elle n'augmentoit pas, il se flatoit de l'esperance de se rendre assez tôt auprés d'elle pour lui rendre les derniers devoirs. Dans cette vûë il hâtoit avec une diligence extraordinaire tout ce qu'il avoit dessein de faire dans son Diocése avant que de retourner à la Cour, lors qu'il reçut un Courrier de Ferdinand, qui lui aprit la mort de la Reine en lui rendant les lettres de ce Prince.

Ferdinand lui mandoit comme cette Prin-
1505. cesse étoit morte le vingt-sixiéme de Novembre à Médina del Campo, dans des dispositions si chrêtiennes & si édifiantes, qu'elles ne contribuoient pas peu à adoucir l'extrême douleur que lui causoit une si grande perte.

Il lui mandoit ensuite que pour prévenir les jalousies que les esprits factieux pourroient inspirer aux Archiducs, & les troubles qui en pourroient naître, le jour même de la mort de la Reine il avoit quité publiquement la qualité de Roi de Castille, & fait proclamer les Archiducs en cette qualité, comme successeurs de la feuë Reine.

Il le prioit enfin de se rendre auprés de lui à Toro, pour l'assister de ses conseils dans l'ocasion de sa vie où il en avoit le plus de be-

besoin. Il lui marquoit même le chemin qu'il devoit tenir, de peur que faute d'être averti, il ne rencontrât le corps de la Reine, & qu'il ne se vît obligé de l'accompagner jusqu'à Grenade, où Elle avoit voulu être enterrée.

Quoi que la longue maladie de cette Princesse eût donné plus de temps qu'il n'en faloit pour n'être pas surpris de sa mort, Ximenez ne laissa pas d'en être aussi afligé, que s'il ne s'y fût pas attendu depuis long temps. Il rendit en public & en particulier ce qu'il devoit à la mémoire d'une aussi grande Reine, & de sa bienfaitrice. Aprés avoir ordonné des priéres publiques dans tout son Diocese pour le repos de son ame, il partit en diligence pour la Cour par le même chemin que le Roi d'Arragon lui avoit marqué.

Ferdinand lui rendit en cette ocasion des honneurs extraordinaires. Il fut le recevoir jusques dans son Antichambre, & ne voulut ni s'asseoir ni se couvrir, que l'Archevêque ne fût assis & couvert. Ce Prince, qui aloit toujours à ses fins, avoit ses vuës : Il prévoïoit les diférends qu'il devoit avoir avec l'Archiduc son gendre ; & quoi qu'aparamment il n'eût pas prévû jusques où ils devoient aler, il voulut de toutes maniéres s'aquerir un Prélat du rang & du crédit de Ximenez, pour l'oposer au besoin à ses ennemis, ou du moins pour se servir de son entremise, en cas qu'il fût forcé d'en venir à un acord.

Le lendemain de l'arrivée de l'Archevêque, l'on fit l'ouverture du testament de la feuë Reine en présence du Roi, de Ximenez, des Archevêques de Saragosse & de Valence, d'Antoine Fonseca, de Jean de Velasco, nommez expressément éxécuteurs testamentaires, & de la plupart des Grands de Castille & d'Arragon, qui

qui avoient suivi le Roi à Toro.

Ce Testament contenoit plusieurs articles ; mais l'on n'en raportera que trois, qui font le plus au sujet de cette Histoire, & qui d'ailleurs sont les plus importans.

Il portoit donc expressément, sans aucune mention de l'Archiduc ; Qu'au cas que l'Archiduchesse Jeanne, pour quelque raison que ce pût être, ne jugeât pas à propos de se rendre en personne en Castille, pour y gouverner par elle-même les Etats dont elle héritoit par sa mort, le Roi Ferdinand continuëroit à les gouverner avec une autorité absoluë, jusqu'à-ce que le Prince Charles son petit-fils eût ateint l'âge de vingt ans. Qu'en reconnoissance des services que Ferdinand avoit rendus à la Couronne de Castille dans la conquête du Royaume de Grénade, il joüiroit sa vie durant de la moitié du revenu des Indes Occidentales nouvellement découvertes, & d'un milion de pension, qui seroit pris sur les revenus les plus liquides de la Couronne de Castille.

Qu'enfin il joüiroit encore sa vie durant, des trois grandes Maîtrises de S. Jacques, d'Alcantara & de Callatrava, dont les titres particuliers avoient été depuis peu suprimez, & réünis par le Pape à perpétuïté à la Couronne de Castille.

Ferdinand étoit trop bien traité dans ce testament pour avoir lieu de s'en plaindre. Il n'en arriva pas de même des Grands de Castille ; il n'y en eut aucun qui ne le crût suposé, & qui ne fût persuadé, qu'étant tel, l'on n'y devoit avoir aucun égard au préjudice des droits incontestablement aquis aux Archiducs, par la reconnoissance solennelle que les Etats de Castille avoient faite d'eux en qualité d'héritiers nécessaires de la Couronne de Castille. Les Juris-

risconsultes étant consultez, se trouvérent du sentiment des Grands; ainsi ce qui n'étoit d'abord qu'un simple soupçon, leur parut enfin de la derniére certitude.

Mais comme le flegme de la Nation Espagnolle ne lui permet pas d'éclater sans avoir bien pris ses mesures pour ne le faire pas inutilement, personne ne s'oposa publiquement à l'éxécution du testament de la Reine; & Ferdinand reprit aussi-tôt, en qualité d'administrateur de la Couronne, la même autorité dont il s'étoit dépouillé quelques jours auparavant en quitant le titre de Roi de Castile.

Il étoit aisé de juger que les choses ne resteroient pas long tems dans un état aparamment si paisible; & Ferdinand n'en douta plus lui-même, lors qu'il sçut que Jean Manuël, que l'Archiduc avoit laissé dans la Castille pour y veiller à ses interêts, avoit pris la poste pour se rendre auprés de lui. Avant son départ Manuël s'étoit assuré de tous les Grands, & avoit pris avec eux des mesures si secrettes, qu'il fut impossible à Ferdinand de les pénétrer, & encore moins de les rompre.

Ce contre-temps fortifia Ferdinand dans la résolution qu'il avoit prise aussi-tôt aprés la mort de la Reine, de s'unir encore plus étroitement avec Ximenez qu'il n'avoit fait jusques alors. Il lui fit sur cela de grandes avances; & Ximenez, qui savoit toûjours prendre admirablement son parti, y ayant correspondu autant qu'il pouvoit le souhaiter, il se forma entr'eux une liaison qui valut depuis à l'Archevêque un Chapeau de Cardinal, & la Régence d'Espagne.

Le premier fruit de cette liaison fut que Ximenez conseilla à Ferdinand d'envoyer incessamment des Ambassadeurs à l'Archiduc pour rompre les mesures de Jean Manuël. Ferdinand

les

les choisit lui-même entre les plus habiles du Conseil d'Arragon, & Ximenez dressa leurs instructions. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, Manuël les avoit devancez; & avoit si bien prévenu l'esprit de l'Archiduc, qu'il leur fut aisé de juger que leur négociation n'iroit pas loin.

Ce fut le jugement qu'en fit d'abord Lopez Conchillo, Chef de l'Ambassade. Mais il perdit tout à fait l'espérance de réüssir, lors qu'il aprit de Michel Ferrera son Colégue, que les Archiducs avoient pris les armes & la qualité de Roi & de Reine de Castille. Il n'y avoit pas d'apparence de reculer aprés une pareille démarche.

Dés la prémiére Audience l'Archiduc s'expliqua nettement sur ses prétentions: Il se plaignit hautement de la mauvaise foi du Roi d'Arragon son beau-pere; & s'obstina à prétendre que le testament de la feuë Reine de Castille étoit une piéce de son invention.

Le Chancelier de Brabant, qui parla aprés l'Archiduc, s'étendit plus au long sur la suposition du testament: Il soutint qu'il étoit sans aparence que la Reine de Castille, Princesse d'une sagesse si généralement reconnuë, eût voulu deshériter ses propres enfans, pour gratifier un mari dont elle n'avoit pas d'ailleurs tous les sujets du monde d'être contente: Qu'on ignoroit d'autant moins les fréquens démêlez qu'elle avoit eu avec lui touchant le Gouvernement absolu de la Castille qu'elle s'étoit expressément reservé par son contract de mariage, qu'Elle avoit été souvent contrainte de recourir aux Etats de Castile, pour reprimer les usurpations que le Roi d'Arragon faisoit sur son autorité: Que tant de tentatives faites inutilement de son vivant, donnoient à la feuë

feuë Reine de justes raisons d'apréhender qu'il ne s'emparât tout à fait de la Castille aprés sa mort, & qu'il n'en exclut enfin ses enfans au profit de ceux qui lui pourroient naître d'un second mariage : Que Ferdinand étant de la moitié plus jeune qu'elle, il lui avoit été aisé de prévoir qu'il ne seroit pas d'humeur à se passer de femme ; & que ne lui ayant pas gardé la foi conjugale fort éxactement pendant sa vie, quoi qu'elle fût la plus belle & la plus vertueuse Princesse de l'Europe, il ne feroit pas dificulté de partager son lit avec une autre aprés sa mort : Qu'une administration de la Castille aussi absoluë & aussi longue que celle qui étoit portée par le testament, lui donnoit plus de temps qu'il ne lui en faloit pour s'emparer de la Castille, toutes les fois que l'envie lui en prendroit : Que la proximité de ses Etats d'Arragon, de Valence & de Catalogne, & l'éloignement de ceux de l'Archiduc, lui en donnoient le moyen : Que de pareilles usurpations n'étoient pas sans exemple dans la maison d'Arragon, & que celle qui s'étoit faite de la Couronne d'Arragon sur le feu Prince de Vianne en faveur de Ferdinand même, étoit trop récente pour en avoir perdu le souvenir: Qu'il s'ensuivoit de là évidamment que la feuë Reine de Castille, dont personne n'ignoroit l'habileté & la prévoyance, auroit commis dans cette ocasion la plus grande de toutes les fautes en matiére de politique, si parmi tant de sujets de défiance, elle se fût fiée d'un dépôt aussi délicat que celui de tant de Couronnes, à l'homme du monde à qui éfectivement elle devoit moins le confier.

Il ajouta ensuite qu'il demeuroit d'acord que le Roi d'Arragon avoit rendu un service des plus importans à la Couronne de Castille en

con-

conquérant à son profit le Royaume de Grénade; mais qu'il n'avoit guére moins d'interêt que les Rois de Castille à éloigner les Maures de son voisinage, en les chassant de toute l'Espagne: Qu'en travaillant pour autrui, il avoit travaillé pour lui-même & pour ses enfans: Que cette conquête s'étoit faite, pour la plus grande partie, aux dépens des forces & de l'argent de Castille; & que d'ailleurs il s'en étoit si bien recompensé sur les dépouilles des Maures, qu'on pouvoit dire qu'il s'étoit payé par ses mains: Que cette conquête lui avoit valu celle du Royaume de Naples, qui seroit depuis long-tems au pouvoir des François qui y avoient de si justes & de si anciennes prétentions, si les trésors des Maures ne lui avoient donné le moyen de payer les troupes qui lui avoient aidé à en faire la conquête.

En cet endroit du discours du Chancélier, les Ambassadeurs d'Arragon ayant fait un mouvement comme s'ils eussent voulu l'interrompre; l'Archiduc, qui l'écoutoit avec plaisir, leur imposa silence de la main, le Chancélier continua, & dit:

Que quand le testament, dont il s'agissoit, seroit aussi incontestablement de la feuë Reine, qu'il étoit évident qu'il n'en étoit pas, il faudroit nécessairement supposer, ou que les aproches de la mort lui avoient afoibli l'esprit, ou qu'étant absolument en la puissance du Roi d'Arragon, qui avoit eu la précaution de tenir éloignez tous ceux de ses serviteurs qu'il desespéroit de gagner, & entre autres l'Archevêque de Toléde, qui n'eût jamais soufert une si grande injustice; elle n'avoit pas agi avec la liberté requise pour la validité d'une piéce de cette importance.

Il ajouta que quand même l'on voudroit supo-

poser que le testament étoit éfectivement de la Reine, & qu'elle l'avoit fait avec toute la présence d'esprit & toute la liberté nécessaire pour autoriser sufisamment ces sortes d'actes, il ne pouvoit préjudicier à l'Archiduc : Qu'ayant été reconnu du consentement & à la solicitation de la feuë Reine pour héritier nécessaire de la Couronne de Castille par l'Assemblée générale des Etats assemblez à Burgos, il n'étoit pas en son pouvoir de le priver de cette qualité de son autorité privée : Qu'il étoit inouï qu'on eût deshérité un héritier légitime qui n'en avoit donné aucun sujet, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualitez nécessaires pour soûtenir les charges de la succession : Que jamais la feuë Reine n'avoit eu le moindre sujet de plainte de l'Archiduc, & qu'il avoit assez fait connoître en gouvernant avec tant de sagesse les peuples des Païs-Bas, encore plus dificiles à contenir que les Castillans, qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez requises pour porter avec gloire la Couronne de Castille.

Enfin il conclut en exhortant l'Archiduc à soûtenir ses prétentions, & lui ofrit de la part de ses sujets l'argent & les forces nécessaires pour les faire valoir, en cas qu'on s'obstinât à ne lui pas rendre justice.

Les Ambassadeurs de Ferdinand répondirent au discours du Chancelier par un autre qui n'étoit ni moins long ni moins étudié. Mais comme il se réduisoit à réfuter la supposition du testament de la feuë Reine, & à justifier la bonne foi & les droites intentions du Roi d'Arragon, dont l'on étoit peu persuadé dans l'Assemblée, il fit si peu d'impression sur les esprits, que l'Archiduc bien loin de rien rabattre de ses prétentions, ne voulut plus soufrir qu'on les revoquât en doute, & déclara aux Ambassadeurs, que

que s'ils n'avoient pas d'autres choses à traiter avec lui, ils pouvoient partir quand il leur plairoit. Cependant, comme il étoit éfectivement un fort bon Prince, il envoya des Ambassadeurs à Ferdinand pour terminer leurs diférends à l'amiable, ou du moins pour le mettre dans son tort, & l'amuser sous une fausse aparence de négociation, jusqu'à ce qu'il fust en état de partir pour l'Espagne.

La voye de la négociation ouverte n'ayant pas réüssi aux Ambassadeurs d'Arragon, Conchillo en entreprit une sécrette bien délicate, mais en méme temps bien dangéreuse. Comme l'Archiduc étoit jeune, & l'un des hommes de son tems le plus beau & le mieux fait, il avoit souvent des intrigues, dont l'Archiduchesse, qui l'aimoit avec une passion dont il y a peu d'éxemple, ne s'acommodoit pas. Elle étoit naturellement jalouse jusqu'à l'emportement, & emportée jusqu'à ne garder aucunes mesures, & à faire des éclats dont souvent le public étoit informé. Ces éclats jettoient l'Archiduc dans des froideurs pour elle qui étoient insuportables à cette Princesse, & qui étoient le plus souvent suivies de brouilleries de durée, pendant lesquelles elle étoit capable de tout entreprendre pour se vanger. Comme elle avoit l'esprit foible, & naturellement bien borné, un dessein de vangeance l'ocupoit si entiérement, qu'Elle étoit incapable d'en prévoir les conséquences, ou trop foible, pour y avoir les égards dont tout autre eût été capable.

Conchillo s'étant trouvé à Bruxelles dans une pareille conjoncture, résolut d'en profiter. Il se rendit assidu auprés de l'Archiduchesse : Il entra dans son ressentiment, & sçut si bien s'insinuër dans son esprit, que sous prétexte de la vanger de l'Archiduc, & d'obliger par cet-
te

te vengeance ce Prince à avoir pour elle toute la considération qu'il devoit, il tira d'elle un écrit signé qui eût jetté l'Archiduc dans de grands embaras, si la bonne fortune n'en eût détourné l'éfet. Elle consentoit par cet écrit que le prétendu testament de la Reine sa mére fût éxécuté dans tous ses chefs, & que le Roi son pére demeurât maître absolu de la Castille en qualité d'administrateur, jusqu'à-ce que le Prince Charles son fils eût ateint l'âge de vingt ans.

Tout aloit jusques là au delà des espérances de Conchillo ; & il étoit prêt d'envoïer ce fatal consentement à Ferdinand, qui n'eût pas manqué de s'en prévaloir, si Manuël, qui étoit aux écoutes, & à qui les assiduitez de l'Ambassadeur d'Arragon auprés de l'Archiduchesse étoient devenuës suspectes, n'eût averti l'Archiduc que l'on tramoit quelque chose contre ses interêts.

L'Archiduchesse avoit un si grand foible pour ce Prince, que pour peu qu'il se radoucît, elle étoit incapable de tenir contre lui. La reconciliation se fit aux dépens du sécret de Conchillo, & l'Archiduc l'ayant fait arrêter & saisir ses papiers, lors qu'il s'y atendoit le moins, l'original de l'écrit fut trouvé, & porté à ce Prince. Il résolut dés-lors de faire observer l'Archiduchesse avec tant d'éxactitude, qu'elle ne fut plus en état de lui nuire.

Conchillo croyoit que son caractére le mettroit à couvert du ressentiment de l'Archiduc, & que sa détention ne dureroit qu'autant de temps qu'il faudroit pour calmer le prémier mouvement dont il se persuadoit qu'il n'avoit pas été maître. Il se trompa : Ce Prince ofencé dans un endroit si sensible, le fit conduire en prison, & le traita en criminel de Léze-Ma-

Majesté. Pour Ferrera, ayant justifié qu'il n'avoit eu aucune part aux desseins de Conchillo, il en fut quitte à meilleur marché; & l'on se contenta de lui envoïer ordre de se retirer à deux journées de la Cour, jusqu'à-ce que Ferdinand l'eût rapellé.

L'emprisonnement de Conchillo étant divulgué, fit dans le monde tout le bruit qu'on devoit atendre d'un événement qui jusques alors n'avoit presque point eu d'exemple; & l'Archiduc fut généralement blamé d'avoir violé le droit des gens en la personne de l'Ambassadeur d'un Roi qui n'étoit pas seulement son Alié, mais son beau-pére, à qui en cette qualité il devoit du respect, & dont aprés tout il lui étoit de la derniére importance de ménager l'amitié.

Ferrera en écrivit en ce sens à Ferdinand, & le jetta par ses lettres dans l'un des plus grands embaras où il eût été de sa vie. D'un côté il vouloit ménager l'Archiduc en toutes maniéres; mais de l'autre, l'injure qu'il avoit reçuë en la personne de son Ambassadeur, étoit d'une nature à ne pouvoir être dissimulée.

Ximenez fut le seul qu'il consulta dans cette ocasion. L'Archevêque, qui étoit infiniment sensible aux moindres atentats contre les droits des Souverains, n'hésita pas un moment à lui conseiller d'user de représailles, & de traiter les Ambassadeurs de l'Archiduc comme l'on avoit traité les siens. Mais la politique interessée de Ferdinand ne lui permit pas de suivre un conseil si rigoureux: Il prit l'expédient que l'on va raconter, & donna à l'Archevêque la commission de lui ménager la satisfaction qui lui étoit dûë.

Ximenez s'en aquita avec cette hauteur à laquelle il avoit tant de penchant: Il envoya ordre aux Ambassadeurs de l'Archiduc de venir le

le trouver incessamment pour aprendre de lui ce qu'il avoit à leur communiquer de la part du Roi. Comme les Ambassadeurs n'avoient encore rien apris de ce qui s'étoit passé en Flandre, un début si fier & si éloigné de la considération avec laquelle l'on avoit acoûtumé de les traiter, les surprit, & les choqua; de sorte qu'ayant pris leur parti sur le champ, ils répondirent à l'Envoyé de l'Archevêque qu'ils étoient prêts de se mettre à table, & que le jour ne se passeroit pas sans qu'ils le vissent.

Ximenez renvoya sur le champ leur dire, que s'ils tardoient un moment à se rendre chez lui, ils n'y seroient plus à temps. Les Ambassadeurs étoient à table, & peu disposez à la quiter; mais ayant fait réfléxion qu'il faloit qu'il fût arrivé quelque chose de fort extraordinaire, ils quitérent la table, & suivirent l'Envoyé de l'Archevêque.

Ximenez, qui étoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux soutenir une action d'éclat, les atendit sans faire la moindre démarche pour les recevoir; & les saluant à peine, leur dit d'un air sévére, qu'il avoit ordre du Roi de sçavoir d'eux s'ils n'avoient point reçû des lettres de Flandre qui leur aprît le traitement injurieux que leur Maître avoit fait à ses Envoyez. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'en avoient reçû aucune, mais que l'Archiduc n'étoit pas un Prince à en mal user avec des gens d'un caractére aussi inviolable que l'étoient des Ambassadeurs.

Ximenez reprit aussi-tôt la parole, & leur ayant apris ce qui s'étoit passé en Flandre: *Si j'en avois été cru*, continua-t-il, *l'on vous eût traité comme les Ambassadeurs du Roi l'ont été? Profitez de la clémence de Sa Majesté, qui seule s'y est oposée. Ecrivez à vôtre Maî-*

tre

tre, qu'il remette incessamment Conchillo en liberté ? Que s'il continuë à violer le droit des gens, l'on n'y aura pas plus d'égard que lui ; & que vôtre liberté & vôtre vie répondront de la moindre violence qu'on continuëra de lui faire.

Quelque mortifiez que fussent les Ambassadeurs de l'Archiduc d'un pareil compliment, ils n'en témoignérent rien ; ils promirent tout ce qu'on voulut, & l'Archevêque les quita avec aussi peu de cérémonie qu'il les avoit reçûs.

Au sortir de l'Audience, on leur donna des gardes pour les acompagner par tout, & les veiller de si prés, qu'ils ne pussent ni se sauver, ni rien faire dont le Roi ne fût éxactement informé.

Ce traitement, qui dans toute autre conjoncture les eût infiniment ofensez, ne servit qu'à les persuader qu'ils ne devoient rien épargner pour procurer la liberté de Conchillo. Ils en écrivirent à l'Archiduc d'une maniére pressante, que soit que ce Prince fût touché du danger où ils étoient, ou que le temps eût adouci son ressentiment, il rendit aussi-tôt la liberté à Conchillo, & rappella Ferrera. Il fit même quelque chose de plus ; car ayant fait réfléxion sur l'interêt qu'il avoit de ménager Ferdinand, il consentit enfin que son nom fût mis devant le sien & celui de l'Archiduchesse dans toutes les expéditions qui concerneroient l'administration du Royaume de Castille.

Cette condescendance, à laquelle Ferdinand ne s'atendoit plus, fit l'éfet que l'Archiduc s'en étoit promis. Le Roi d'Arragon supoса sur un fondement si foible, ou que l'Archiduc ne viendroit point du tout en Castille, ou du moins qu'il n'y viendroit pas si-tôt. La grossesse que

l'Ar-

l'Archiducheſſe qui parut dans ce même tems, le confirma dans ce ſentiment : ainſi l'Archiduc arrivant lors qu'il s'y attendoit le moins, il fut pris au dépourvû.

En éfet, ce Prince ayant ramaſſé l'argent & les vaiſſeaux dont il avoit beſoin pour ſon voyage, partit pour l'Eſpagne au commencement de l'année mil cinq cens ſix. La groſſeſſe de l'Archiducheſſe, quoi que fort avancée, ne l'empêcha pas d'être du voiage ; & aprés ſon arrivée elle accoucha heureuſement de Marie d'Autriche, qui fut depuis Reine de Hongrie. Le Gouvernement des Païs-Bas fut laiſſé à Guillaume de Croi *, Seigneur de Chiévre ; & Jean Manuël, l'homme du monde que Ferdinand haïſſoit le plus, acompagna l'Archiduc.

* On diſoit autrefois *de Croüi*.

Ferdinand fut ſi bien informé du chemin que tenoient le nouveau Roi & la nouvelle Reine de Caſtille, qu'il fut au devant d'eux juſqu'à Molina, à une journée de Compoſtelle, où ils s'étoient arrêtez pour ſe remettre des fatigues de la mer. Mais ayant fait réfléxion, que l'un étant ſon gendre, & l'autre ſa fille, il n'en avoit que trop fait pour obliger l'un & l'autre à s'avancer au moins d'une journée pour le venir joindre, il s'arrêta à Molina dans le deſſein de ne pas paſſer outre, & d'y atendre les Archiducs.

La plûpart des Grands de Caſtille avoient déja pris les devants pour ſe rendre auprés de leur nouveau Roi : le peu qui en reſtoit auprés de Ferdinand ne tarda guéres à les ſuivre, & ce Prince en un ſeul jour ſe vit ſi généralement abandonné, qu'il n'y eut que le ſeul Ximenez qui demeurât auprés de lui, & qui eût le courage de ſe déclarer encore ſon ami.

Un abandonnement si général ne fut pas le seul contre-tems que Ferdinand eut à essuyer : L'Archiduc depuis son arrivée en Espagne ne suivit plus que les conseils de Manuël ; son crédit, comme on l'a déja raconté, venoit de loin ; mais il étoit si fort augmenté par l'adresse & le succés avec lequel il avoit ménagé les afaires de Castille en faveur de l'Archiduc, qu'il étoit sans contredit celui de toute sa Cour qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit : il étoit d'ailleurs ennemi particulier de Ferdinand, soit par l'ancienne antipathie des Castillans contre les Arragonois, soit que n'ignorant pas combien il en étoit haï, il se fit un plaisir de s'en venger en rompant toutes ses mesures.

Quoi qu'il en soit, il sçut si bien prévenir le nouveau Roi contre son beau-pére, qu'au lieu de l'aler joindre à Molina, comme il s'y atendoit, il partit avec toute sa Cour, & se rendit à Burgos par des chemins détournez, & si dificiles, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne les avoit pris, que pour éviter la rencontre de Ferdinand.

Une démarche si pleine de mépris, & qui rompoit d'ailleurs tous ses projets, acheva de le déconcerter, il eut recours à son ordinaire à Ximenez ; il se plaignit du nouveau Roi ; il s'emporta contre Manuël ; il menaça l'un & l'autre d'un ressentiment qui couteroit cher à tous les deux : mais ce Prélat lui ayant représenté que l'état de ses afaires demandoit autre chose que des plaintes & des menaces qu'il n'étoit pas en état d'éxécuter, ils convinrent que l'Archevêque iroit trouver le nouveau Roi, qu'il traiteroit avec lui des prétentions de Ferdinand, & qu'il n'épargneroit rien pour lui procurer une satisfaction qui eût au moins

quel-

quelque raport aux grands avantages que lui donnoit le testament de la feuë Reine.

L'amitié sincére dont Ximenez faisoit profession avec le Roi d'Arragon ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût un veritable dessein de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui, & la maniére dont il s'aquita de sa commission sufit pour en convaincre les plus défians. Mais des interêts personnels, sans comparaison plus importans, l'obligeoient de se rendre auprés du nouveau Roi. Il lui étoit aisé de juger que le parti de Ferdinand aloit avoir du dessous, que rien n'étoit capable d'empêcher l'Archiduc de se faire reconnoître Roi de Castille; qu'il étoit d'autant plus obligé de se rendre auprés de lui, que c'étoit à lui à le couronner, & qu'étant d'ailleurs la premiére personne de l'Etat, une plus longue obstination à demeurer ataché aux interêts de Ferdinand ne pouvoit que lui faire un ennemi irreconciliable, d'un Prince, dont le regne, à en juger par le cours ordinaire de la nature, devoit être plus long que la vie de son beau-pére.

Ximenez n'avoit donc pas à déliberer sur ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture si délicate; mais l'atachement public pour Ferdinand, dont il avoit fait profession jusqu'alors, sa délicatesse sur ce qu'on apelle le point d'honneur, & la loi qu'il s'étoit imposée, & qu'il ne viola jamais, de ne pas desavouer ses premiéres démarches par des secondes qui les démentissent, l'obligeoit de garder de grandes mesures.

La négociation dont Ferdinand le chargea vint tout à propos pour le tirer d'embaras: Il partit en diligence pour Valladolid, & il y arriva presque aussi-tôt que le nouveau Roi.

 Il

Il en fut reçu avec une distinction proportionnée à son caractére, au rang qu'il tenoit dans le Royaume, & à son mérite personnel. Il n'eut pas plûtôt demandé une audiance sécréte, qu'elle lui fut acordée: Il représenta tout ce qu'il voulut en faveur de Ferdinand: il solicita: il pressa, mais l'Archiduc demeura toûjours ferme à ne rien acorder.

Il répondit en peu de mots à l'Archevêque, qu'il ne faisoit aucun tort au Roi d'Arragon en venant prendre possession de la Couronne de Castille: Qu'il n'y aloit en cela rien du sien: Qu'en ayant été déclaré héritier nécessaire du consentement de Ferdinand, & du vivant de la Reine, il étoit indubitable qu'aprés sa mort cette succession lui étoit ouverte: Que Ferdinand n'y avoit aucun droit, que le sien au contraire étoit incontestable, & reconnu généralement de tout le monde; & qu'il ne soufriroit jamais qu'on le revoquât seulement en doute: Qu'il faloit donc avant toutes choses faire ce pourquoi il étoit venu de si loin; c'est à dire, se faire couronner; & qu'il verroit ensuite s'il pourroit acorder quelque chose à la satisfaction de son beau-pere.

L'Archevêque fit sur cela de nouvelles instances; mais ce fut en vain. A quelques jours de là, l'Archiduc & l'Archiduchesse furent reconnus & couronnez à Burgos Roi & Reine de Castille, sans avoir égard au prétendu testament de la feuë Reine.

Il n'en falut pas moins, pour faire comprendre à Ferdinand qu'il étoit bien loin de ses prétentions: il parla d'acommodement: demanda une entrevûë avec le Roi de Castille: Ximenez enfin la lui obtint; mais ce fut à des conditions si mortifiantes, qu'un autre moins

moins intereſſé que lui ne les eût jamais acceptées.

On l'obligea de donner des ôtages, de venir trouver le Roi de Caſtille, & de ſe remettre entre ſes mains ſans autre ſauf-conduit que la parole & la bonne foi de ſon gendre. On régla le nombre de ceux qui le devoient acompagner, tout au plus à deux cens hommes: ils devoient être en capes, ſans armes, & montez ſur des mules. Le Roi de Caſtille au contraire ſe pouvoit faire acompagner par autant de gens qu'il lui plairoit.

Il parti en éfet pour Sanabria *, qui étoit le lieu de l'entrevûë, acompagné de mille hommes de pié, & d'une cavalerie aſſez nombreuſe, de tous les Grands de Caſtille, & des Seigneurs Flamans qui l'avoient acompagné: Tout cela marchoit en bataille, armez comme s'il ſe fût agi de donner un combat: Le Roi de Caſtille étoit au milieu, & il avoit Ximenez à ſa droite, & Jean Manuël à ſa gauche.

* Petite ville ſur les frontiéres de Caſtille & de Leon.

Ferdinand, qui s'étoit rendu le premier à Sanabria, n'eût pas plûtôt apris que le Roi de Caſtille aprochoit, qu'il monta à cheval; & fut une grande lieuë au devant de lui. Il en avoit trop acordé juſques-là pour s'aviſer ſi tard de ſe piquer d'honneur; & d'ailleurs ce n'étoit pas un Prince qui s'arrêtât aux formalitez, pourvû qu'au fond il vint à bout de ſes intentions.

Les deux Rois ſe rencontrérent au milieu d'une grande plaine; ils s'y entretinrent quelque tems au milieu d'un grand cercle que formoient les troupes du Roi de Caſtille; mais le lieu n'étant pas fort propre pour une conférence ſécréte, telle qu'on l'avoit acordée à Ferdinand, les deux Princes entrérent dans

une Chapelle qui étoit proche, où persoune ne les suivit que Ximenez & Jean Manuël.

L'Archevêque s'aperçut d'abord que la présence de Manuël choquoit & embarassoit Ferdinand; il étoit d'ailleurs persuadé que tant que Manuël seroit présent ces Princes ne pourroient jamais s'acorder, & que le Roi d'Arragon ne remporteroit de cette entrevûë que le chagrin de s'être inutilement abaissé : Mais l'expédient pour écarter Manuël n'étoit pas aisé à trouver, puisqu'il n'assistoit à la conférence que par l'ordre exprés du Roi de Castille : il se défioit de la grande habileté de son beau-pere : tout lui étoit suspect de sa part : & il croyoit ne pouvoir se défendre d'en être surpris, qu'en lui oposant un homme aussi pénétrant & aussi peu capable de prendre le change que l'étoit Manuël.

Cependant Ximenez n'hésita qu'un moment sur ce qu'il avoit à faire pour en débarasser Ferdinand; car prenant Manuël par la main: *Laissons*, dit-il, *leurs Majestez s'entretenir en liberté, ils s'acorderont bien sans nous.* Manuël pris au dépourvû le laissa conduire hors de la Chapelle; Ximenez retournant sur ses pas s'assit à l'entrée de la porte, & regardant Manuël avec cet air d'autorité qui ne manquoit jamais d'imposer lors qu'on ne s'y atendoit pas : *Vous pouvez faire*, lui dit-il, *ce qu'il vous plaira, pour moi je servirai aujourd'hui de portier à nos Princes.*

Ferdinand débarassé de Manuël ne douta plus que la conférence ne lui réüssit, & le Roi de Castille au contraire aprehendant de trop acorder, prit la résolution de tout refuser. Ferdinand renonça d'abord à l'usufruit de la Castille, qui lui étoit acordé par le testament de la feuë Reine; mais il ne prétendoit rien

rien moins que celui du Royaume de Grénade: il se fondoit sur ce que ce n'étoit qu'une petite partie de ce qui lui étoit acordé par le testament de sa femme : il ajouta que c'étoit sa conquête ; que ces peuples nouvellement assujétis regrétoient encore leur Religion & leurs anciens Rois ; que dés qu'ils auroient changé de maître, ils ne manqueroient pas de se revolter ; & lui donneroient tant de peine, que ce Royaume lui seroit beaucoup plus à charge qu'il n'en tireroit d'avantages : qu'ils étoient acoûtumez à le craindre & à le regarder comme leur vainqueur : qu'il connoissoit leur païs, leurs mœurs, leurs intrigues, leur maniére de combatre : qu'aprés tout il ne demandoit pas une cession, mais un simple usufruit, qui ne pouvoit durer que quelques années : Qu'il employeroit ce temps-là à achever de domter les Maures, & à pacifier le Royaume, & qu'enfin l'Archiduc le recouvreroit tranquile & florissant : que cela s'apelloit prendre pour soi les risques & les fatigues de la guerre, & lui laisser les fruits & avantages de la paix.

Comme cette proposition avoit déja été faite par Ximenez de la part de Ferdinand, Philippe en fut d'autant moins surpris. Il répondit en peu de mots au Roi d'Arragon, que la Couronne de Grénade ayant été réünie à celle de Castille, elle faisoit une partie de ses Etats ; que la proposition qu'il lui faisoit lui paroissoit d'autant moins équitable, qu'il n'ignoroit pas cette union, & qu'elle avoit été faite de son consentement : Qu'il ne lui retenoit rien du sien en conservant la Couronne de Castille telle qu'il l'avoit reçûë de la feuë Reine, sa belle-mere : Qu'en un mot les Couronnes ne se partageoient point, & que quand il auroit pour lui la complaisance de

partager la sienne, il étoit assuré que les Etats de Castille n'y consentiroient point.

Une réponse si précise ne rebuta point Ferdinand : il fit de nouvelles instances ; elles ne furent pas mieux reçûës : il passa ensuite à d'autres propositions. Mais Philippe qui avoit résolu de ne lui rien acorder, rompit brusquement la conférence, en lui disant, que chacun se contentât du sien ; que c'étoit tout l'acord qu'il avoit à faire avec lui. Les deux Rois se séparérent ainsi sans rien conclure ; & l'on remarqua, comme une chose assez singuliére, que Ferdinand n'eût pas témoigné le moindre désir de voir sa fille la nouvelle Reine de Castille. Philippe en fut extrêmement choqué, & regardant son beau-pere comme un Prince dénaturé, qui sacrifioit tout à l'interêt sans se mettre en peine d'autre chose que du succés, il lui envoya dire que n'ayant plus rien à négocier ensemble, il lui feroit plaisir de se retirer au plûtôt dans ses Etats.

Tout autre que Ferdinand n'auroit pas hésité à le faire ; mais comme il étoit l'homme du monde qui perdoit le plus tard l'esperance lors qu'il y avoit quelque chose à gagner, il fit tant par le moyen de Ximenez, qu'il obtint une seconde entrevûë, mais aussi mortifiante que la premiére. Elle se fit dans la Sacristie de l'Eglise de Remedo, à une lieuë de Valladolid. Ximenez fut choisi seul par les deux Rois pour assister à la conférence : elle auroit eu aussi peu de succés que la premiére, si la confiance reciproque qu'ils avoient en l'Archevêque ne les eût portez à lui faire l'honneur de le prendre pour arbitre.

La commission étoit délicate : elle devoit aparamment le commettre avec l'un des deux Princes, & peut-être même avec tous les deux ;

deux ;

deux ; cependant il s'en aquita d'une maniére qui lui conſerva l'amitié de Ferdinand ſans aliéner de lui le Roi de Caſtille ſon Souverain.

Il obligea d'abord Ferdinand à renoncer abſolument, & ſans reſerve, à l'adminiſtration de la Caſtille, & de ſes dépendances ; mais ce fut à condition que Philippe le laiſſeroit joüir ſa vie durant des trois grandes Maîtriſes des Ordres de Saint Jaques, d'Alcantara, & de Callatrava. Philippe le refuſa d'abord abſolument : il ſe fondoit, ſur ce que les mêmes raiſons qui avoient porté Ferdinand lui-même à obtenir du Pape que les trois grandes Maîtriſes ſeroient réünies à perpétuité à la Couronne, en étoient pour lui d'invincibles pour l'empêcher de s'en dépouiller : il ajoûtoit, que ſi cette réünion avoit paru formidable aux Rois ſes prédéceſſeurs, lors qu'il s'étoit agi de la faire en la perſonne d'un particulier & d'un ſujet, combien devoit-elle l'être davantage ſi elle ſe faiſoit en celle d'un auſſi puiſſant Prince que celui d'Arragon. Ximenez ne répondit point aux raiſons de Philippe ; mais le prenant en particulier, il ſçut ſi bien lui perſuader l'intérêt qu'il avoit de donner quelque ſatisfaction à un Roi qu'il n'avoit déja que trop maltraité, & qui pourroit enfin, s'il étoit trop pouſſé, le fruſtrer un jour de tant de Couronnes qui étoient réünies à celle d'Arragon, qu'il ſe rendit, & conſentit que Ferdinand gardât le reſte de ſes jours les trois grandes Maîtriſes qui avoient été pour la premiére fois réünies en ſa perſonne à la Couronne de Caſtille : On ſtipula expreſſément qu'il n'en pourroit diſpoſer en faveur de qui que ce fût, & qu'aprés ſa mort, ſans autre formalité, elles de-

meureroient réünies à la Couronne de Castille.

Cette dificulté levée, il n'en restoit plus qu'une, mais incomparablement plus aisée à vuider : c'est que Ferdinand renonceroit de bonne foi à tout ce qu'il pourroit prétendre de son gendre en vertu du testament de la feuë Reine, & que pour l'en dédommager on lui feroit une pension qui lui seroit exactement payée tous les ans à Saragosse : On convint aisément sur cet article : la dificulté fut plus grande sur la somme qu'il faudroit payer ; mais enfin, Philippe s'étant obstiné à n'acorder que cinquante mille écus, Ferdinand fut obligé de s'en contenter : On lui hipotéqua, pour lui tenir lieu de fonds, la Ferme des soyes du Royaume de Grénade, qui montoit à la même somme, à condition toutesfois que Ferdinand sortiroit incessamment de la Castille, & se retireroit dans celui de ses Etats qu'il lui plairoit de choisir. Ainsi Ximenez eut la gloire de terminer dans une seule conférence un diférend entre deux grand Rois, qui sembloit ne devoir jamais finir.

Il restoit encore la réünion des esprits, & pour y donner lieu, l'Archevêque jugea à propos de laisser les deux Princes seuls, afin qu'ils pussent se parler en liberté. Ferdinand, que l'interêt avoit obligé de dissimuler, reprit alors son véritable caractére : comme il étoit trés-habile, & mieux informé que personne des véritables intérêts du Roi de Castille, il l'en entretint à fond : il lui donna des avis qui ne pouvoient partir que d'une expérience consommée, soûtenuë d'un trés-grand génie : il lui parla avec beaucoup de force contre Jean Manuël, & contre une troupe de jeunes favoris, dont il lui prédit que les

les conseils le perdroient, s'il continuoit à les suivre.

Etant ensuite tombé sur le chapitre de Ximenez, il lui en parla comme d'un homme d'une probité, d'une sagesse, d'une fidélité, & d'une expérience à toute épreuve : il l'assura que la feuë Reine, qui étoit elle-même si habile en l'art de regner, & qui se connoissoit si bien en grands hommes, lui en avoit toûjours parlé comme du plus grand Ministre d'Etat que l'Espagne eût jamais produit ; & il conclut enfin, que le plus importãnt avis qu'il pouvoit recevoir de lui, étoit de donner toute sa confiance à Ximenez, de suivre ses conseils en toutes choses, & d'en faire son prémier Ministre ; que c'étoit l'infaillible moyen de régner heureusement & avec gloire. Les deux Rois se séparérent ensuite avec tous les témoignages extérieurs d'une amitié reciproque; mais dans le fond fort peu satisfaits, l'un de l'autre. Philippe retourna à Valladolid, & Ferdinand se retira en Arragon.

Comme Philippe étoit l'un des meilleurs Princes de son siécle, tout le monde fut surpris de la dureté avec laquelle il avoit traité son beau-pére ; les uns l'attribuoient à la Politique, qui ne permet pas de soufrir deux Souverains dans un Etat ; d'autres la rejettoient sur le génie particulier de Ferdinand, qui prenant avantage des ménagemens qu'on eût eu pour lui, n'eût pas si-tôt quité la Castille, s'il y eut été traité avec plus de considération ; presque personne n'en sçavoit les véritables motifs : voici en peu de mots ce que de bons mémoires nous en aprennent.

Isabelle de Castille (dont il avoit été aisé de prévoir la mort) n'avoit pas encore rendu

l'esprit, lors que Ferdinand, son mari, fit dessein de se rendre maître de la Castille, & d'en exclure pour jamais l'Archiduc & l'Archiduchesse. Ce fut aparamment dans cette vûë qu'il supposa ce fameux testament, & dont on a tant parlé jusqu'ici; mais jugeant bien que ce seroit un foible tître à opposer aux prétentions de l'Archiduc, s'il n'étoit soutenu de quelque chose de plus fort; il fit un projet qui n'aloit à rien moins qu'à mettre le feu aux quatre coins de la Castille; mais qui selon toutes les aparences lui en devoit assurer la possession.

Pour le bien concevoir il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin. L'on a dit au commencement de cette Histoire qu'il étoit né du mariage de Henri IV, frére d'Isabelle, avec l'Infante de Portugal; une fille* que l'on avoit soupçonnée n'être pas de lui. Qu'Isabelle avoit relevé & apuyé ce soupçon. Qu'elle avoit prétendu que son véritable pére étoit le Duc d'Albuquerque: que sur cette pretention aprés la mort d'Henri IV, elle avoit épousé Ferdinand, dans la vûë d'apuyer son parti de toutes les forces d'Arragon: que Ferdinand avoit défait en bataille rangée ceux qui soutenoient le parti de Jeanne de Castille, & l'avoit contrainte de se refugier en Portugal, où elle étoit encore lors que la mort d'Isabelle arriva.

* Jeanne de Castille.

Ferdinand jetta les yeux sur cette Princesse, & sous prétexte de reparer le mal qu'il lui avoit fait en la dépouillant des Etats qui lui apartenoient par le droit de sa naissance, il résolut de la demander en mariage, de faire revivre ses droits, de rechaufer son parti, qui n'étoit peut-être pas si abatu qu'il ne se pût relever, & de la rétablir à main-armée sur le Trône qui avoit apartenu à Henri IV.

qui l'avoit jusqu'à la mort reconnuë constamment pour sa fille & son héritiére universelle : Il suposa que les prétentions de cette Princesse, jointes à celles que lui donnoit le testament de la feuë Reine, rendroient son droit incontestable ; & que les forces de l'Arragon, jointes à celles du parti qu'elle avoit encore dans la Castille, seroient tellement supérieures à celles de l'Archiduc, qu'il seroit contraint de lui céder, ou d'en venir du moins à un traité, qui mettroit tout l'avantage de son côté.

Il y avoit dans l'éxécution de ce projet plusieurs dificultez à surmonter. La Princesse haïssoit Ferdinand avec toute la fureur dont une femme est capable contre l'usurpateur d'un trône qu'elle croit lui apartenir. Il faloit l'adoucir, & la faire consentir à s'unir de la maniére la plus étroite à l'homme du monde qu'elle haïssoit le plus ; mais que ne fait-on point pour régner ! Elle étoit en la puissance du Roi de Portugal ; il l'en faloit tirer, & le faire consentir au projet de Ferdinand.

La négociation étoit délicate. Ferdinand pour la faire réüssir choisit le fameux Raymond de Cardonne, l'un des plus habiles Négociateurs de son siécle.

Il y avoit encore une dificulté qui paroissoit la plus grande de toutes ; ce fut pourtant celle qui fut le plus aisément surmontée. Il s'agissoit d'épouser la niéce, aprés avoir épousé la tante : les Canons & l'usage de l'Eglise ne permetoient pas ces sortes de mariages ; & Jule II, homme peu scrupuleux à la vérité, mais sévére, paroissoit peu propre à y consentir. Ferdinand lui en fit faire la proposition par l'Ambassadeur qu'il avoit à Rome. Le Pape avoit une haine extrême contre les François : Il avoit résolu de les chasser d'Italie ; & n'en pou-

pouvant venir à bout sans le sécours de Ferdinand, il le fit assurer qu'il ne tiendroit pas à lui que son mariage ne réüssît.

La négociation de Ferdinand n'eut pas un succés si heureux du côté du Portugal. Manuël Prince paisible apréhenda d'alumer un feu dans la Castille, dont il pourroit bien se ressentir en étant le plus proche voisin. Il craignit d'atirer dans l'Espagne, & peut-être dans ses Etats, les forces des Païs-Bas, de la France & de l'Empire: Il crut que l'Archiduc étant de beaucoup plus jeune que le Roi d'Arragon, il vivroit plus long tems que lui, & qu'il se verroit tôt ou tard exposé à son ressentiment. En un mot il voyoit beaucoup à craindre, & rien à espérer en favorisant Ferdinand. Ce fut ce qui l'obligea de refuser la Princesse de Castille avec une obstination qui ne put être vaincuë; & Ferdinand n'étant pas en état de l'enlever malgré lui, abandonna son projet.

Il seroit dificile de décider par quelle voye l'Archiduc en fut averti; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le fut, & qu'il en conçut contre son beau-pére un ressentiment proportionné au tort qu'il avoit prétendu lui faire. La liaison étroite qui étoit alors entre Ferdinand & Ximenez, l'a fait soupçonner d'avoir sçû quelque chose de son dessein, & même de l'avoir aprouvé; mais il n'y a point d'aparence qu'il eût voulu favoriser un projet si préjudiciable à la mémoire de la feuë Reine sa bienfaitrice, & qui n'aloit à rien moins qu'à exclure pour jamais sa postérité du Royaume de Castille, & des Couronnes qui en dépendent; ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'Archiduc, qui étoit parfaitement instruit des intrigues de son beau-pére, ne le soupçonna jamais d'y avoir trempé; & quand il n'y auroit point d'autres preu-

ves en sa faveur, la confiance dont ce Prince l'honora tant qu'il vécut, sufiroit pour l'en justifier dans l'esprit de toutes les personnes équitables.

Le projet dont l'on vient de parler, n'ayant pas réüssi, Ferdinand qui n'aimoit pas l'Archiduc, ne pouvant lui faire perdre la Couronne de Castille, tâcha du moins de le priver de la succession d'Arragon, & de rompre la liaison étroite qui étoit entre lui & le Roi de France.

Ce fut dans cette double vûë qu'il fit demander en mariage Germaine de Foix, niéce de Sa Majesté Trés-Chrêtienne, qu'elle faisoit élever à sa Cour auprés des Princesses ses filles, & pour laquelle elle n'avoit guére moins de tendresse que pour ses propres enfans. Louïs XII. le meilleur Prince du monde, eut peine d'abord à consentir à ce mariage. Sa répugnance étoit fondée sur le peu de proportion qu'il y avoit entre l'âge des parties ; en éfet le Roi d'Arragon eût pû être le pere de Germaine. Mais Ferdinand le prit par son foible. Il connoissoit la passion violente qu'avoit ce Prince de réünir le Royaume de Naples à sa Couronne : Son prédécesseur * & lui n'avoient rien épargné pour le conquérir sans en pouvoir venir à bout. Ferdinand le possédoit alors presque tout entier, & il étoit aisé de juger que les François acheveroient bien-tôt de perdre le peu qu'ils en avoient conservé.

* Charles VIII.

Quelque avantage qu'eût Ferdinand de ce côté-là, il ne laissa pas de propôser au Roi de France, que s'il vouloit lui donner sa niéce, il consentiroit que le Royaume de Naples appartint aux enfans mâles qui sortiroient de ce mariage. Que s'il n'avoit point d'enfant mâle, ce Royaume retourneroit à la Couronne de France, au préjudice des filles qui en pourroient

roient naître, & des enfans du premier lit. La proposition fut acceptée ; l'article fut inséré dans le contract de mariage. Ferdinand épousa Germaine. La jeunesse & l'embonpoint de cette Princesse lui faisoient espérer des successeurs ; cependant il n'en eût point, ou du moins qui vécussent ; mais les enfans du prémier lit n'en conservérent pas moins le Royaume de Naples ; & les Princes qui en sont sortis, le possédent encore aujourd'hui.

Ce mariage étoit à peine conclu ; lors que l'Archiduc arriva en Castille de la maniére qui a été racontée. Tant de marques de la mauvaise volonté de son beau-pére lui firent juger qu'il n'avoit rien à ménager avec lui. Voila les véritables motifs des défiances de l'Archiduc, & de la dureté avec laquelle il traita Ferdinand.

Cependant, quelque brouillez qu'ils fussent, le nouveau Roi de Castille ne laissa pas de profiter des avis qu'il lui avoit donné touchant Ximenez. Il le prévint de mille honnêtetez : il lui donna toute sa confiance ; il le mit à la tête de tous ses Conseils ; & le conjura de s'atacher à lui, & de ne le pas abandonner, s'il se pouvoit, d'un moment.

Le parti étoit trop avantageux pour ne le pas accepter, & il étoit encore de la derniére importance pour le bien de l'Etat de ne pas abandonner ce jeune Prince, qui étoit de l'humeur du monde la plus facile, à une troupe de jeunes gens, qui ne pouvant qu'abuser de sa faveur, ne pouvoient aussi que le jetter dans une infinité d'inconvéniens, s'il eût suivi leurs conseils aussi aveuglément qu'ils le prétendoient. Le Roi de Castille étoit d'ailleurs d'une humeur si libérale, qu'elle dégénéroit quelquefois en prodigalité. Il ne savoit ce que c'étoit que de refuser ;

ſer ; & pour obtenir quelque choſe de lui, il ne faloit que la lui demander. Mais comme les revenus de la Couronne de Caſtille n'étoient pas alors, à beaucoup prés, auſſi conſidérables qu'ils le ſont aujourd'hui, & qu'il s'en faloit beaucoup qu'ils puſſent ſufire à ſa dépenſe, à l'avidité des Flamans, & aux gratifications exceſſives dont l'Epargne étoit ſurchargée, il étoit aiſé de prévoir de grands deſordres dans les Finances: Ces deſordres en euſſent infailliblement atiré d'autres dans tout le corps de l'Etat; il eût falu enfin avoir recours à de nouveaux impôts; & les Caſtillans, qui ſe croyoient déja ſurchargez, n'euſſent pas ſoufert patiemment qu'on les augmentât.

Il n'y avoit qu'un homme auſſi habile, auſſi bien intentionné & auſſi deſintéreſſé que Ximenez, qui pût remédier à tant d'inconvéniens; & comme il ſe connoiſſoit lui-même auſſi-bien que perſonne, & qu'il ſe ſentoit une fermeté à l'épreuve de tout ce qui a coûtume d'ébranler les plus conſtans, il ne crut pas qu'il dût préférer le bien particulier de ſon Egliſe à l'avantage que tout l'Etat pouvoit tirer de ſon adminiſtration: Ce fut ce qui le fit conſentir à demeurer à la Cour, & à s'atacher à la perſonne du nouveau Roi. Mais comme il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner tout à fait ſon Egliſe, il choiſit deux hommes également diſtinguez par leur ſcience & par leur probité: Il les envoya dans ſon Diocéſe en qualité de Grands Vicaires; il leur donna toute ſa Juriſdiction, de peur que l'obligation d'avoir recours à lui ne fût à charge à ſon peuple, & ne retardât les éfets de leurs bonnes intentions. Mais de peur que la concurrence ne fiſt à peu prés le même éfet, il ordonna que l'un demeureroit à Toléde, & l'autre à Alcala: Il ré-

régla à chacun le ressort de sa Jurisdiction, & leur recommanda expressément de l'informer souvent & exactement de tout ce qui se passeroit de plus considérable dans ce grand Diocése, & particuliérement des cas douteux, ou de ceux qui auroient besoin de l'intervention & de l'apui de son autorité.

Ces précautions prises, Ximenez se donna tout entier au Gouvernement de l'Etat. Le premier objet de ses soins fut le réglement des Finances. Il y trouva tout le desordre qu'il avoit prévû; mais il étoit d'autant plus dificile d'y remédier, qu'il venoit de Jean Manuël même, à qui le Roi en avoit confié l'administration. Ce n'est pas qu'il ne fût fort habile; mais comme il étoit persuadé que le foible des jeunes Princes est le plaisir, & qu'il étoit encore d'âge à en prendre sa part, il n'épargnoit rien pour les divertissemens du Prince: D'ailleurs, comme il connoissoit son humeur porté à la profusion, tout son soin étoit de la seconder; cela rendoit son administration agréable, quoi qu'enfin elle n'alât à rien moins qu'à la ruïne entiére de l'Etat.

Ximenez comprit aussi-tôt qu'il seroit impossible de régler des Finances tant qu'elles seroient entre les mains d'un homme aussi peu ménager que Manuël. Il étoit question de les en tirer; mais le grand crédit qu'il avoit auprés du Roi, rendoit la chose fort dificile. Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre: Il faloit pour cela avoir en main quelque fait constant & important qui pût faire perdre au Roi la confiance qu'il avoit en lui: Il étudia si bien sa conduite, qu'enfin il le trouva, & il en fit tout l'usage qu'il avoit coutume de faire des avantages que la fortune lui présentoit.

Un jour qu'il étoit alé chez l'Intendant des Fi-

Finances, il lui demanda à voir le Regître des Gratifications : il le parcourut comme par maniére d'aquit, & sans qu'il parût fort apliqué à ce qu'il faisoit. Mais étant tombé sur le rôle de celles qui n'étoient pas encore païées, il fut bien surpris d'y en trouver plusieurs qui étoient assignées sur les droits que le Roi tiroit des soïes du Royaume de Grénade : Il demanda si elles étoient expédiées ; & l'Intendant, qui n'y entendoit point de finesse, les fit voir toutes signées, & prêtes à être envoïées au Trésorier de l'Epargne pour en faire le payement. Alors Ximenez prenant un visage sévére : *Vous êtes*, lui dit-il, *bien obligé à l'amitié que je vous porte depuis si long-temps ; sans cela rien ne seroit capable de m'empêcher de vous faire arrêter, & d'aler de ce pas demander vôtre tête au Roi.* Il lui fit ensuite de sanglans reproches, de ce que sçachant que ces droits ayant été cédez au Roi d'Arragon, il avoit été assez hardi pour signer de pareils billets, sans avoir aucun égard à l'honneur du Roi qu'il aloit faire passer pour un Prince sans foi & sans parole. L'Intendant lui répondit tout éfraïé, qu'il n'avoit pû moins faire, n'étant que subalterne à Manuël que de lui obéïr : Que ce n'étoit pas à lui à éxaminer s'il faisoit bien ou mal : Il ajouta qu'il en avoit le Brévet signé de la main du Roi, & contresigné de Manuël. Ximenez, qui avoit par-là ce qu'il demandoit, se radoucissant un peu, le lui demanda ; il le lui remit aussi-tôt. Mais Ximenez ne l'eut pas plutôt lû, qu'il le déchira, & regardant l'Intendant d'un air sérieux : *Voila*, dit-il, *comme doivent être traitez des Brévets obtenus par surprise, contre la bonne foi, & au préjudice de la réputation de nôtre commun Maître.*

Tous ceux qui étoient présens furent étrangement surpris d'une action si hardie ; mais ils le furent bien plus, lorsque Ximenez ramassant les piéces du Brévet déchiré, fut lui-même les porter au Roi, & lui remontra avec tant de force le tort qu'il se feroit à lui-même, si au préjudice du Traité fait avec Ferdinand, il avoit été aquité, qu'au lieu de lui en savoir mauvais gré, il le loüa de sa fidélité, avoüa qu'il avoit été surpris, & ordonna qu'à l'avenir aucun Brévet ne seroit aquité sans avoir été communiqué à l'Archevêque.

Mais Ximenez n'en demeura pas là, il en prit ocasion de remontrer au Roi l'impossibilité qu'il y auroit de régler ses Finances tant qu'elles seroient entre les mains de Manuël ; il lui raporta sur cela tous les abus qu'il y avoit remarqué, & lui en fit voir les conséquences ; & il y a bien de l'aparence qu'il fût venu à bout de son dessein, si la mort du Roi, qui arriva lors qu'on y pensoit le moins, ne l'avoit empêché d'achever ce qu'il avoit si bien commencé.

Le Gouvernement de Burgos étant venu à vaquer, le Roi en gratifia Manuël, qui de son côté invita le Roi à un grand festin. Au sortir du repas, sans se donner le tems de faire digestion, ce Prince ala jouer à la courte paume, & y joüa long tems. Ce violent exercice l'altera ; il demanda à boire, on lui aporta diverses liqueurs glacées, dont il but en quantité. Le frisson le prit au sortir de ce jeu ; & il fut ensuite saisi d'une fiévre chaude, acompagnée d'une trés-grande douleur de côté ; & le quatriéme jour le transport se fit au cerveau. Ce Prince étoit d'une compléxion si forte, que depuis le jour de sa naissance, elle n'avoit pas soufert la moindre altération,

tion, quoi qu'il la mit souvent à d'assez fortes épreuves. Cependant elle sucomba sous la violence du mal: Tous les remédes furent inutiles; & il mourut le septiéme jour de sa maladie, âgé de vingt-huit ans, dans la seconde année de son Régne. Le 25. Septembre de l'an 1506

Jamais Prince ne fut tant pleuré, ni avec des larmes plus sincéres. Toute la Castille en prit le deüil, & la Reine son épouse en perdit si absolument l'usage de la raison, qu'Elle ne le recouvra plus pendant les cinquante années qu'Elle lui survécut.

Ce double contre-temps arrivé coup sur coup jetta la Castille dans la confusion qu'il est aisé de s'imaginer. Elle n'étoit pas même pour finir si-tôt, si Ximenez, qui en prévit les facheuses suites, n'y eût remédié avec sa prudence ordinaire. A peine la nouvelle de la mort du Roi étoit-elle répanduë dans son Palais, qu'il assembla les Grands, & tout ce qui se trouva d'Evêques, & de personnes distinguées dans le Clergé & dans le Tiers-Etat. Il leur aprit la double perte que la Castille venoit de faire, avec toutes les marques d'une douleur, qui quoi qu'elle parût fort grande, ne diminuoit rien de sa fermeté ordinaire. Il fit remarquer en peu de mots, que l'accident arrivé à la Reine la rendroit si absolument incapable du Gouvernement, qu'on ne pouvoit plus conter sur Elle, mais il leur représenta vivement la nécessité où ils se trouvoient de choisir promtement quelqu'un sur qui l'on pût se reposer, au moins pour un temps, des afaires les plus pressantes.

Le Duc de Medina Celi qui avoit ses vûës, & qui vouloit aparamment avoir le tems de faire la brigue, ayant pris la parole aprés l'Archevêque, fut d'avis que l'afaire étoit assez impor-

portante pour se donner le temps d'y penser, & conclud à remettre le choix dont il s'agissoit au lendemain.

Mais Ximenez représenta si fortement que cette afaire ne soufroit aucun délai, qu'il fut choisi lui-même presque tout d'une voix, à condition toutefois que dés que les Obséques du Roi seroient finies, l'on se rassembleroit pour choisir un Administrateur de la Couronne, jusqu'à ce que le Duc de Luxembourg*, l'ainé des enfans du défunt Roi, fût en âge de gouverner.

* Charles V. s'apelloit ainsi du vivant de son pere.

Ximenez étoit trop éclairé pour ne pas prévoir que le choix qui se devoit faire, ne tomberoit pas sur lui: ainsi le seul parti qu'il avoit à prendre, étoit que celui qui seroit choisi, lui en eût toute l'obligation.

Quelques prétentions que pussent avoir les Grands de Castille à l'administration du Royaume, il est certain qu'il n'y avoit que deux Princes qui eussent droit à la Régence de la Castille; l'un étoit l'Empereur en qualité d'aïeul paternel, & l'autre Ferdinand en celle d'aïeul maternel, & de plus par le droit de bienséance.

Toutes les Loix étoient pour l'Empereur; & si l'on s'y fût tenu, il l'emportoit incontestablement sur le Roi d'Arragon. Il avoit même un préjugé en sa faveur qui ne pouvoit être disputé; c'est que le pere du défunt Roi étant mort avant qu'il fût en âge de gouverner, les dix-sept Provinces persuadées que la Régence lui apartenoit à l'exclusion de tout autre, la lui avoient déférée tout d'une voix, & l'avoient reconnu pour Administrateur des Etats du jeune Archiduc, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Le

Miximilien I.

cas

cas étoit pareil, puisque la succession des Païs-Bas venoit du côté de Marie de Bourgogne, mére de l'Archiduc Philippe, comme la succession de la Castille, dont il s'agissoit, venoit de Jeanne d'Arragon, mére de l'Archiduc Charles.

Charles V.

Ximenez n'ignoroit pas les Loix qui favorisoient l'Empereur ; & le fait qu'on vient de raporter, étoit trop public pour pouvoir être contesté ; mais outre qu'il avoit plus d'inclination pour Ferdinand, & que le droit de la bienséance étoit pour lui, il étoit persuadé que sa Régence seroit sans comparaison plus avantageuse à la Castille que celle de l'Empereur, dont les Etats étoient fort éloignez, & qui n'étoit pas en état de quiter l'Empire, pour venir lui-même gouverner la Castille, comme Ferdinand le pouvoit faire à cause de la proximité de ses Etats.

Manuël étoit ouvertement déclaré pour l'Empereur, plus par la passion qu'il avoit d'exclurre Ferdinand son ennemi déclaré, que par aucun engagement qu'il eût avec Sa Majesté Impériale: Il avoit dans son parti tous les Grands, qui s'étant déclarez si ouvertement contre Ferdinand lors de ses diférends avec le feu Roi, apréhendoient d'être exposez à sa vengeance, s'il reprenoit jamais le Gouvernement de la Castille. Le seul Fréderic, Duc d'Alve, favorisoit le Roi d'Arragon, & Ximenez esperoit d'atirer à son parti Bernardin de Mendosse, avec qui il étoit lié d'une amitié trés-étroite.

Quelque peu d'aparence qu'il y eût de faire préferer Ferdinand à l'Empereur, Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre. L'intrigue devoit être ménagée avec beaucoup d'adresse & de sécret ; le parti contraire ayant à sa tête un aussi

auſſi habile homme que Manuël. Comme c'étoit fait de ſa fortune, ſi Ferdinand étoit rétabli, & qu'il étoit d'autant plus expoſé à ſa vengeance, qu'étant de baſſe extraction, il pouvoit être ataqué plus impunément que les autres, l'on étoit perſuadé qu'il n'oublieroit rien pour le faire exclurre. Ximenez ne manqua pas de le ſupoſer : Voici comme il s'y prit pour faire réüſſir cette importante afaire, qui fut pour lui une nouvelle ſource d'honneurs.

Il cacha ſous une profonde diſſimulation le deſſein, qu'il avoit de favoriſer Ferdinand. Pour endormir le parti contraire, & l'empêcher de prendre des meſures opoſées aux ſiennes, il afecta deux choſes ; l'une de ne paroître pas opoſé à l'Empereur ; l'autre de paroître ocupé de toute autre choſe que de l'Aſſemblée, & de tout ce qui devoit s'y traiter. Il ne laiſſoit pas cependant de faire pratiquer ſous main les principaux du Tiers-Etat, & de les engager, ſans leur déclarer ſon deſſein, d'être du ſentiment dont il ſeroit dans l'Aſſemblée. Comme il en étoit paſſionnément aimé, parce qu'il s'étoit toujours déclaré pour le peuple contre les entrepriſes des Grands, & qu'on étoit perſuadé d'ailleurs que ſes vuës n'aloient qu'au bien de l'Etat, il ne lui fut pas dificile de s'aſſurer de toutes les voix.

Pour le Clergé, avec qui il avoit toujours conſervé une liaiſon trés-étroite, il ne ſe raporta qu'à lui-même du ſoin de le ménager. Il écrivit à tous les Evêques, & à tous ceux du ſecond Ordre qui avoient ſéance aux Etats pour les prier de s'y rendre inceſſamment, & au plus grand nombre qu'il ſe pourroit, il ne s'ouvrit de ſon deſſein qu'à un petit nombre de ſes confidens, & les chargea du ſoin de pratiquer

pratiquer les autres. Il en usa de même à l'égard des Commandeurs des trois Ordres, dont Ferdinand étoit Grand Maître. Entre les Grands, il sçut si bien ménager Bernardin de Mendosse, qu'il le gagna, & Bernardin de son côté lui aquit sous de grandes promesses tous ceux d'entre les Grands qui lui étoient liez de parenté ou d'amitié. Pour le Duc d'Alve, il étoit si ataché au parti de Ferdinand, qu'il n'épargna rien pour le fortifier, & pour y atirer tout ce qu'il avoit de parens & d'amis. On ne se mit pas en peine d'en pratiquer d'autres, de peur d'éventer le dessein en le communiquant à trop de gens. Ximenez prit encore une précaution qui ne contribua pas peu au succés de son entreprise, c'est qu'il fit publier par les Evêques du Royaume de Grénade, que les Maures, dans le dessein de se prévaloir de l'Etat présent de la Castille, armoient puissamment, & se disposoient à repasser en Espagne. Il fit semblant d'en être persuadé, quoi qu'il sçût le contraire ; ce qui ne contribua pas peu à le persuader à tout le monde.

Ces mesures étant prises, & le jour de l'Assemblée arrivé, Ximenez, qui devoit y présider, s'y rendit, acompagné des Députez de tous les Ordres. Il en fit l'ouverture par un discours, dont voici la substance.

Il représenta à l'Assemblée, que n'y ayant que l'Empereur & le Roi d'Arragon qui pussent prétendre au choix dont il s'agissoit, il faloit sans prévention, & sans égard aux interêts particuliers, choisir celui dont l'on croiroit en conscience que l'administration seroit plus avantageuse à l'Etat. Il parla de l'Empereur avec le respect dû aux personnes de son caractére ; mais il ajouta qu'il croiroit trahir les interêts

publics, s'il n'avertissoit l'Assemblée que ce Prince ne lui paroissoit point propre pour le choix dont il s'agissoit. Il se fonda sur l'antipathie naturelle des Espagnols & des Alemans, sur leur maniére de gouverner si diférente de celle des Castillans, sur la qualité de l'Empereur, qui ne lui permétant pas de venir les gouverner lui-même, les soumettoit à des Gouverneurs, gens la plupart du tems avares, qui ne songeoient qu'à remplir leurs bourses des dépouilles du peuple & des Grands, & qui n'avoient presque jamais toute l'autorité nécessaire pour gouverner avec succés; sur l'éloignement des Etats de l'Empereur, qui ne lui permettoit pas de leur donner les sécours dont ils ne pouvoient manquer d'avoir besoin, si ce que l'on publioit de la descente des Maures, se trouvoit véritable, comme il n'y avoit que trop d'aparence; sur le génie particulier de ce Prince, toûjours ocupé à amasser de l'argent, comme pourroient faire les plus avares, & aussi promt à le dissiper que le pourroient être les plus prodigues. Il se fonda encore sur plusieurs autres circonstances qu'il seroit trop long de raporter. Et il conclut enfin, que l'Empereur ne pouvant regarder l'administration de la Castille que par raport à lui-même, & au profit qui lui en reviendroit, le choix que l'on en pourroit faire, ne pouvoit être avantageux à l'Etat.

Il parla ensuite de Ferdinand comme d'un Prince d'un mérite & d'une habileté consommée: Il remarqua d'abord qu'il ne s'agissoit point de la tutelle du jeune Roi, puisque le feu Roi l'avoit déferée au Roi de France * & qu'il s'étoit reposé sur sa probité des soins & de l'éducation de son fils: Il ne manqua pas

* Louïs XII.

pas d'observer, que cette disposition étoit une preuve incontestable du peu d'estime que le feu Roi faisoit de l'Empereur son grand-pere, & que s'il ne lui avoit pas voulu confier l'éducation de son fils, il s'en seroit encore moins raporté à lui du gouvernement de ses Etats, s'il eût eu le tems de déclarer sur cela ses intentions. Il prétendit ensuite qu'il ne s'agissoit précisément que de la Régence de la Castille: Il soutint encore que Ferdinand à cet égard avoit tant d'avantage sur l'Empereur, qu'il ne pouvoit croire qu'il y eût une seule personne dans l'Assemblée qui pût hésiter un seul moment à le lui préférer. Il s'étendit sur ses qualitez personnelles; sur sa sagesse; sur sa prudence si généralement reconnuë; sur sa valeur dont il avoit donné tant de preuves en faveur & à l'avantage de la Castille; sur la proximité de ses Etats, & de ses forces toûjours prêtes à la sécourir; sur le besoin present qu'on en avoit pour resister aux Maures, s'il leur prenoit envie de repasser en Espagne, sur la haute réputation où étoit Ferdinand parmi ces peuples; sur les victoires qu'il avoit remporté sur eux; sur les obligations que lui avoit la Castille, les Prélats, les peuples, & tous les Grands du Royaume. Il se fonda encore sur la douceur de son Gouvernement; sur les avantages & sur la gloire qui en étoit revenuë à leur Couronne; sur le testament de la feuë Reine, auquel il étoit juste enfin d'avoir quelque égard.

Il parla ensuite sur la crainte & sur la méfiance que pouvoient avoir de lui la plupart de ceux qui lui avoient été contraires lors de ses démêlez avec le feu Roi. Il n'épargna rien pour les éfacer: Il soutint que Ferdinand, qui étoit si habile dans l'art de régner, ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'avoir préféré leur

Roi légitime à celui qui avoit cessé de l'être: Qu'il n'en feroit que plus d'estime de leur fidélité: Que l'estime & la confiance qu'ils lui témoigneroient dans une ocasion si importante, éfaceroient infailliblement tout ce qui pourroit lui être resté de ressentiment contre qui que ce fût: Enfin il protesta que si contre son atente le Roi d'Arragon prétendoit user de l'autorité qu'on lui auroit renduë pour se vanger de ses ennemis particuliers, il seroit le premier à conspirer avec eux pour l'en dépouiller, & pour le forcer de retourner en Arragon avec plus de honte qu'il n'y étoit retourné la prémiére fois.

L'éfet du discours de Ximenez fut que Ferdinand eut tous les sufrages du Clergé & des Commandeurs des trois Ordres, dont la grande Maitrise lui étoit restée. Les Députez du Tiers-Etat témoignérent par un murmure confus avant que d'opiner à leur rang & dans les formes, qu'ils étoient de leur sentiment: Ainsi les Grands s'étant aperçûs, qu'outre cette conspiration générale des deux Ordres, il y en avoit plusieurs parmi eux qui se déclareroient pour Ferdinand, firent de bonne grace ce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient enfin contraints de faire.

Manuël s'éforça néanmoins de tenir ferme avec un petit nombre de ses partisans déclarez; mais on ne laissa pas de passer outre. Il demanda ensuite qu'au moins l'on remît au lendemain à dresser l'Acte d'Election; mais Ximenez qui connoissoit ses intrigues, & qui apréhendoit un retour, le fit dresser, & signer avant que l'Assemblée se séparât. Manuël eut même en cette ocasion un nouveau sujet de mortification, qui fut que le Gouvernement de

l'Etat

l'Etat fût continué à Ximenez jusqu'à l'arrivée du Roi d'Arragon.

C'est ainsi que Ferdinand par les soins de Ximenez recouvra la Régence de la Castille, qu'on l'avoit forcé de quiter deux ans auparavant d'une maniére si honteuse.

Fin du Quatriéme Livre.



HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Ximenez est fait Cardinal sous le Titre de Cardinal d'Espagne : Il se retire de la Cour : Sa prudence à empêcher que Jules II. n'imposât des Décimes extraordinaires sur le Clergé d'Espagne le lui aquiert entiérement. La prise d'Oran en Afrique faite à ses propres dépens : Ferdinand mourant le fait Régent d'Espagne.



E service important que Ximenez venoit de rendre à Ferdinand le devoit porter à une reconnoissance proportionnée à ce qu'il avoit fait pour lui : il eut en éfet toute celle qu'il en pouvoit atendre pour lors. Le Courier qu'il lui avoit envoyé le rencontra sur les côtes de

de Naples, prêt à faire voile pour s'en retourner en Espagne. Il lui rendit les lettres de Ximenez, & l'acte de son élection pour l'administration de la Castille. Ferdinand répondit aussi-tôt à l'Archevêque, l'assurant de toute la reconnoissance qu'il pouvoit atendre de lui. Il écrivit aussi aux Etats de Castille des lettres trés-obligeantes, où, aprés les avoir remerciez de leur choix, il les assuroit qu'il ne perdroit pas un moment pour se rendre en Castille, & leur faire éprouver en général & en particulier qu'ils ne s'étoient pas trompez dans la bonne opinion qu'ils avoient eu de lui. Le Courrier fut aussi-tôt expédié, & renvoyé en Castille.

Mais en même tems Ferdinand en dépécha un autre au Pape * avec des lettres trés-pressantes, par lesquelles il lui demandoit un Chapeau de Cardinal pour Ximenez. Le Pape qui avoit déja formé le dessein de chasser les François d'Italie, & qui étoit persuadé qu'il n'en pouvoit venir à bout sans le secours de Ferdinand, avoit de trop grandes liaisons avec ce Prince, pour lui refuser pour son prémier Ministre ce qui avoit déja été acordé aux Ministres de France & d'Angleterre *: ainsi le Courrier revint avec des lettres de Sa Sainteté, par lesquelles il lui acordoit ce qu'il lui avoit demandé pour Ximenez.

* Jules II.

* Les Cardinaux d'Amboise & Volsei.

La mort de Philippe, Roi de Castille, & la folie de la Reine Jeanne, sa femme, arrivez si à propos pour Ferdinand, furent suivis d'un autre succés qui acheva de le persuader que la fortune s'étoit tout à fait reconciliée avec lui.

Il ne fut pas plutôt retourné dans l'Arragon, aprés avoir été contraint par son gendre de quiter l'administration de la Castille, que

Consalve de Cordouë, Vice-Roi de Naples, & Général des Armées de ce Royaume, lui devint suspect : il étoit d'une des plus illustres maisons de l'Andalousie, & avoit toujours fait profession d'un atachement particulier au service de la Reine Isabelle de Castille, dont il étoit né sujet : il rassembloit en lui toutes les qualitez qui peuvent former un grand homme ; sa prudence égaloit sa valeur, & sa valeur étoit toujours acompagnée d'un bonheur surprenant, qui le faisoit réüssir dans toutes ses entreprises : jamais homme ne profita mieux des fausses démarches de ses ennemis, ni ne sçut mieux se servir des avantages que la fortune lui présentoit : il trouvoit des ressources où tout autre se fût cru perdu, & il se relevoit de ses pertes avec tant de promptitude & d'avantage, qu'il sembloit n'avoir cédé que pour endormir ses ennemis, & en triompher avec plus de gloire.

Cependant comme il n'y eût jamais d'homme si acompli qui n'ait eu quelque défaut, Consalve en avoit un qui pensa éfacer toutes ses grandes qualitez : il n'avoit point de foi : il étoit capable de violer les plus terribles sermens ; & les plus hautes perfidies ne lui coutoient rien quand il s'agissoit de se tirer d'un mauvais pas, ou de faire réüssir quelque grande entreprise. Il commença à se signaler contre le Portugal, & il ne contribua pas peu au gain de la fameuse bataille de Toro, qui rendit la Reine Isabelle maîtresse absoluë de la Castille.

Ce fut particuliérement par ses conseils que la guerre de Grénade fut entreprise : il en fit le projet, & il le soutint avec une conduite & une valeur qui le firent considérer comme le plus grand Capitaine de toute l'Espagne : il

il força Tajara, emporta Lhora, surprit Montefrio, & plusieurs autres places : il batit les Maures en plusieurs rencontres. Enfin il aquit tant de réputation dans cette guerre, que Ferdinand ayant fait le projet de la conquête du Royaume de Naples, crut n'en pouvoir confier l'éxécution qu'à ce grand homme.

Il y réüssit au delà des esperances de Ferdinand : il arriva à Naples avec peu de forces, sous prétexte de secourir Frideric & Alfonse, cousins de Ferdinand, contre les François ; mais en éfet pour conquerir ce Royaume pour le Roi d'Arragon. Il se mit d'abord si avant dans l'estime de Frideric & d'Alfonse, qu'ils ne faisoient rien sans son conseil. Cette confiance aveugle acheva de les perdre. Consalve les trompa, & partagea leur Royaume avec les François. Ceux-ci eurent Naples, la terre de Labour, & la Brusse ; & Ferdinand la Pouille & la Calabre. Les deux Princes se voyant trompez levérent des troupes pour empêcher l'éfet d'un partage qui ne leur laissoit pas un pouce de terre. Consalve les batit par tout, dissipa leur armée, s'empara de toutes les places qui devoient apartenir aux Espagnols ; contraignit Alfonse, Duc de Calabre, fils de Fridéric, Roi de Naples, de se renfermer dans Tarente, l'y assiégea, & força cette place de se rendre à composition. On convint expressément que le jeune Prince auroit la liberté de se retirer par tout où il lui plairoit, & Consalve, à la parole duquel l'on ne se fioit plus, jura cet article sur le Saint Sacrement ; mais ce serment, tout terrible qu'il étoit, ne l'empêcha pas de manquer à sa parole : il ne fut pas plûtôt le maître de la Ville, qu'il fit

arrête Alfonse, & l'envoya prisonnier en Esgne.

Cette horrible perfidie fut suivie d'une autre : il fit une querelle aux François pour avoir lieu de s'emparer de leur portion ; mais n'y trouvant pas son compte, il fit deux fois la paix, & la viola autant de fois. Les François irritez lui enlevérent d'abord ses meilleures places, & Consalve fut investi dans Barlette sans vivres & sans munitions. Il étoit perdu, & d'Aubigni, l'un des Généraux François, l'eût infailliblement oprimé ; mais le Duc de Némours ayant à contre-tems séparé ses troupes pour assiéger quelques Villes qui restoient à prendre, Consalve profita de cette fausse démarche ; il traita avec les Vénitiens, en reçut un secours, sortit de Barlette aprés y avoir souffert les plus grandes extrémitez ; batit à son tour les François, les poussa par tout, se saisit de Naples, & y fut reçû en triomphe : aprés avoir remporté deux grandes victoires ; l'une, auprés de Séminara en Calabre ; l'autre, prés de Cirignola dans la Pouille : dans le prémier combat, d'Aubigni, & tous les principaux Chefs furent faits prisonniers : & dans l'autre, Louïs d'Armagnac, Duc de Némours, Général de l'Armée Françoise, resta sur la place. Enfin aprés une rude bataille que fut donnée auprés du Garillan, où il acheva de ruïner l'Armée Françoise, il établit si bien la domination Espagnole dans le Royaume de Naples, que l'on n'a pû les chasser depuis.

Tant de grands exploits, qui lui aquirent le nom de grand Capitaine, ne le purent mettre à couvert ou de la jalousie ou des soupçons de Ferdinand. Il crut avoir découvert qu'il prenoit ses mesures pour se rendre Souve-

verain de Naples ; ou que comme il étoit Castillan il prétendoit unir cette Couronne à celle de Castille, & non pas à celle d'Arragon, comme c'étoit le dessein de Ferdinand : que cela fust vrai ou non (car c'est un point que l'Histoire n'a jamais bien éclairci) Ferdinand arme en diligence , s'embarque , & arrive à Naples lors que le grand Consalve le croyoit encore dans l'Arragon.

Il est certain que ce Prince n'avoit pas amené assez de troupes pour forcer Consalve à se soumettre ; quelque habille qu'il fût dans l'art militaire, le grand Capitaine en sçavoit plus que lui. Cependant, soit qu'il n'eût en éfet aucun dessein, soit qu'il eût été surpris avant que d'avoir bien pris ses mesures , ou que la mort inopinée du Roi de Castille l'eût déconcerté , ou qu'il crût qu'étant aussi nécessaire qu'il l'étoit il éfaceroit en se soumettant les soupçons de Ferdinand , & se maintiendroit dans son poste ; il est certain qu'au prémier ordre qu'il reçut du Roi d'Arragon il se rendit sur son bord. Ferdinand l'ayant en son pouvoir n'en fit point à deux fois ; il le destitua de la Vice-royauté ; lui ôta le Généralat de ses Armées ; & l'obligea de le suivre en Espagne , comme un simple particulier , sans train , sans suite , & sans équipage.

Ce grand homme tombé de si haut ne parut point surpris ; l'ingratitude de Ferdinand ne fut pas capable de lui arracher la moindre plainte ; & il soutint sa disgrace avec une fermeté qui ne lui aquit pas moins de gloire que les victoires qu'il avoit remportées.

Quelque sujet qu'eût le Roi de France * de se plaindre de lui , & quelques pertes qu'il lui eût causées il n'en usa pas avec lui comme avoit fait Ferdinand : car les deux Rois

* Louis XII.

s'étant rencontrez à Savonne, comme ils en étoient convenus, pour y conférer des afaires d'Italie ; Louïs lui rendit tous les honneurs qu'il en eût pû espérer dans sa plus grande prospérité : il l'entretint long tems, & souvent sans témoins : il le consulta sur les afaires les plus importantes où il n'avoit rien à démêler avec Ferdinand : il le fit manger à sa table : il loüa souvent sa valeur & sa conduite en public & en particulier : il plaignit sa disgrace, & le combla de tant de bontez, qu'on l'entendit depuis regretter dans sa retraite de n'être pas né sujet d'un si bon Prince.

Au sortir de la conférence, Ferdinand s'embarqua, & reprit le chemin de l'Arragon : il n'y fit que passer sans s'arrêter, & se rendit en diligence dans la Castille, Ximenez & tous les Grands vinrent au devant de lui : il fut conduit comme en triomphe à Burgos ; & il y reprit la Regence du Royaume, avec de si grands aplaudissemens de tous les Ordres, qu'ils achevérent de lui faire oublier la honte avec laquelle on l'avoit forcé de la quiter deux ans auparavant.

Il se conduisit éxactement comme Ximenez se l'étoit proposé : il ne se vengea de personne : il conserva à ceux même qui s'étoient le plus hautement déclarez contre lui tous les avantages dont ils étoient en possession. Par une conduite si pleine de modération, il s'aquit si bien l'estime & la confiance de tous les Ordres de l'Etat, que tant que dura sa Régence, tout fut paisible & aussi soumis à ses ordres, que si c'eût été dans l'Arragon.

Il n'y eut que Manuël, qui plus politique ou plus défiant que les autres ne voulut jamais se fier à lui : Il quita les grands établissemens qu'il avoit dans la Castille, & se re-

retira dans les Païs-Bas auprés de l'Archiduc Charles, qui le reçut comme le méritoient les grands services qu'il avoit rendus à son pére.

Le grand Consalve ne fut pas si heureux: il ne fut pas plutôt arrivé en Castille, que Ferdinand le rélegua dans ses terres, où il mena jusqu'à sa mort une vie obscure, sans charge, sans gratifications, sans emplois, & sans autres biens que ceux qu'il avoit reçu de ses ancêtres. Ximenez, qui n'étoit pas moins son ami dans sa disgrace qu'il l'avoit été dans sa plus grande prospérité, s'employa en vain auprés de Ferdinand pour l'adoucir: la dureté de ce Prince fut à l'épreuve de toutes ses solicitations.

Mais si Ximenez n'obtint rien pour son ami, Ferdinand se piqua de lui témoigner sa reconnoissance d'une maniére également solide & éclatante. On a déja dit qu'il lui avoit obtenu un Chapeau de Cardinal: il étoit acompagné d'un Bref * de Sa Sainteté des plus obligeans pour Ximenez. Ferdinand remit l'un & l'autre entre les mains du Nonce, & voulut que Ximenez reçût le Chapeau de ses mains: tous les Grands de Castille assistérent à cette cérémonie, où tout se passa avec une magnificence qui égala celle du rétablissement de sa Majesté: comme Sa Sainteté ne lui avoit point donné de titre à Rome, suivant la coutume, Ferdinand voulut encore qu'il prît celui de Cardinal d'Espagne; cela fut d'autant plus glorieux pour Ximenez, que cette qualité n'avoit encore été acordée qu'au seul Pierre Gonzalez de l'illustre Maison des Mendosses.

* En date du 17. Mai 1507. l'an 4. du Pontificat de Jules.

Comme le Chapeau faisoit alors, de même qu'il fait encore aujourd'hui, le comble des

vœux

vœux de ceux qui aspiroient aux Dignitez Ecclésiastiques ; il sembloit que Ximenez n'eût plus rien à souhaiter ; mais il n'arrive guére que la fortune se déclare à demi pour ou contre : elle étoit acoutumée à favoriser Ximenez, & il la secondoit trop bien pour ne pas l'engager à de nouvelles faveurs.

Il n'y avoit pas long tems que l'Inquisition avoit été établie en Espagne. Ximenez l'avoit vû naître dans la Castille, sous le régne d'Isabelle : l'on s'y étoit oposé d'abord, comme l'on avoit fait par tout ailleurs, où elle n'avoit été reçûë qu'avec des dificultez incroyables ; mais Jean de Torquemada, de l'Ordre de Saint Dominique, Confesseur de la Reine, qui en avoit fait son afaire, la fit recevoir enfin de la maniére que l'on va raconter.

Il avoit fait promettre à cette Princesse, avant qu'elle parvint à la Couronne, que si Dieu l'élevoit jamais sur le Trône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les Hérétiques & les Infidéles de ses Etats. Elle parvint à la Couronne : elle épousa Ferdinand, Roi d'Arragon, & eut tout le succés que l'on a raconté dans les prémiers Livres de cette Histoire.

Torquemada, qui ne perdoit point de vûë le dessein qu'il avoit détablir l'Inquisition dans la Castille, en prit ocasion de soliciter la Reine de l'éxécution de sa parole. Il lui représenta sur cela, que le mêlange des Maures & des Juifs avec les Chrétiens, que l'on soufroit depuis si long tems dans ses Etats, ne pouvoit être que d'un grand préjudice à la Religion : que les derniers, au lieu de convertir les autres, se pervertissoient tous les jours par les aliances qu'ils contractoient, & par le commerce continuël qu'ils avoient avec

eux;

eux: qu'il faloit obliger les derniers à retourner à la foi de leurs péres, & les prémiers à renoncer à leurs erreurs, & à embrasser la Religion Chrêtienne: que c'étoit le plus grand de tous les biens qu'on pouvoit leur procurer: que comme il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'ils le fissent d'eux-mêmes, ou qu'on les y pût porter par la voye de l'exhortation, ou par l'espérance des recompenses; puisque jusqu'alors ces moyens avoient été employez inutilement, il n'y avoit pas de doute qu'on ne dût avoir recours à la force: que ce moyen à la vérité diminuëroit le nombre de ses sujets; mais qu'il valoit mieux en avoir moins qui fussent fidéles & afectionnez à l'Etat & à la Religion, qu'un plus grand nombre de la fidélité desquels l'on auroit toujours lieu de douter: qu'enfin l'Etat & la Religion avoient une liaison si étroite, qu'on ne pouvoit manquer d'afection pour l'un qu'on n'en manquât aussi pour l'autre.

Ces raisons ayant fait impression sur l'esprit de la Reine, il lui remontra, que le meilleur moyen de faire réüssir ce qu'il lui proposoit, étoit d'établir l'Inquisition dans ses Etats, comme elle avoit été établie quelque tems auparavant dans le Royaume d'Arragon. Il ajouta, que ce moyen à la vérité étoit un peu lent, mais aussi qu'il étoit plus sûr: que ce seroit un rémede perpetuël à un mal qui aparamment ne finiroit pas si-tôt: que l'Italie lui devoit la pureté de la foi dont elle faisoit profession: qu'enfin le plus glorieux évenement de son régne, seroit, de n'avoir pas seulement pourvû pendant sa vie à la conservation de la véritable Religion; mais d'avoir laissé des moyens infaillibles de la conserver

dans

dans toute sa pureté aussi long-tems que dureroit la Monarchie.

La Reine, persuadée par les raisons de Torquemada, lui promit d'en parler au Roi ; il n'avoit garde de s'oposer à l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, lui qui l'avoit toujours favorisée dans ses Etats héréditaires : ainsi d'un commun acord ils demanderent & ils obtinrent des Bulles de Sixte IV. pour l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, & les Etats qui en dépendoient, ou en
En 1483 pourroient dépendre à l'avenir. C'est ainsi que l'Inquisition fut établie dans toute l'Espagne, à
En 1557 la réserve du Portugal, où elle ne fut reçûë que long temps aprés par le Roi Jean III.

Torquemada avoit trop bien servi la Cour de Rome en cette occasion, pour n'en être pas recompensé : Le Pape le fit Cardinal, & leurs Majestez Catholiques ajoutérent à cette qualité celle de Grand Inquisiteur. Il répondit parfaitement au jugement qu'on avoit fait de lui, qu'il n'y avoit point d'homme dans toute l'Espagne plus propre que lui à remplir une charge importante : dans l'espace de quatorze ans qu'il fut Inquisiteur général, il fit le procés à plus de cent mille personnes, dont six mille furent condamnées au feu.

Ceux qui lui succédérent se piquérent d'imiter ou son zéle ou sa rigueur. Ce Tribunal devint en peu de tems la terreur du peuple & des Grands, & la Charge de Grand Inquisiteur devint si considérable, qu'aucune ne l'égalant en droits, en priviléges, & en ressort de jurisdiction, elle ne vit plus que la Royauté au dessus d'elle.

Elle manquoit à Ximenez pour le mettre à couvert de la haine des Grands de Castille : ils avoient conjuré sa perte. Sa faveur auprés de

de la Reine & de Philippe son successeur avoit rendu leurs éforts inutiles ; mais il étoit à craindre que Ferdinand ne se lassât de le protéger, & qu'il ne fût pas d'humeur, quelques obligations qu'il lui eût, à mécontenter tous les Grands à sa considération : d'ailleurs la reconnoissance, non plus que la bonne foi, n'étoient pas des vertus dont ce Prince se piquât quand il y aloit de ses interêts ; & quand il s'en fût piqué, ce qu'il avoit fait pour lui sembloit l'avoir aquité & mis à couvert des reproches qu'on eût pû lui faire, s'il abandonnoit l'homme du monde à qui il avoit les obligations les plus essentielles.

La Charge de Grand Inquisiteur vaqua tout à propos pour mettre Ximenez à couvert de tous les contre-temps de la fortune en cas qu'elle vint à cesser de lui être favorable. Ferdinand ne l'eut pas plutôt apris qu'il l'en pourvut ; à peine Ximenez eut-il le tems de la souhaiter : Pour ce qui est de la peine de la demander, ce Prince la lui épargna, en lui faisant expédier ses provisions avec tant de diligence, qu'il les reçut presque aussi-tôt qu'il eut apris qu'elle étoit vaquante.

Tant de marques de la bienveillance de Ferdinand sembloient devoir retenir Ximenez à la Cour ; mais il connoissoit trop bien ce Prince pour y rester. Il étoit de ceux qui n'aiment pas à avoir ceux à qui ils ont de grandes obligations, & dont on cultive mieux l'amitié de loin que de prés. Sa politique interessée, & qui se croyoit tout permis, ne s'acommodoit pas avec cette probité infléxible dont Ximenez faisoit profession. Ximenez craignoit de se commettre avec lui : Il avoit remarqué d'ailleurs dans ce Prince un fond de jalousie contre lui, dont, malgré sa profonde dis-

dissimulation il étoit échapé des traits qu'il ne pouvoit oublier: Le besoin qu'il avoit eu de lui, & les services importans qu'il lui avoit rendus en avoient suspendu l'action; mais comme l'on revient toujours à son naturel, Ximenez aprehendoit un retour, d'autant plus à craindre, qu'il ne manqueroit jamais d'être fomenté par les ennemis qu'il avoit à la Cour.

Ces raisons portérent Ximenez, aprés quelques mois de séjour, à s'en retirer. Les prétextes ne lui manquérent pas, & personne ne soupçonna les véritables motifs de sa retraite.

L'on en parla pourtant, & d'autant plus qu'on s'y étoit moins atendu; mais bien loin de deviner juste, tout le monde crut que desespérant d'avoir dans le conseil la même autorité qu'il y avoit eu du vivant de la Reine, & depuis sa mort, il avoit pris le parti de s'en retirer.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, & que par la prudence de Ferdinand tout y étoit dans la situation du monde la plus paisible; les afaires se brouilloient en Italie d'une maniére à en faire apréhender d'étranges suites. Jules II. le plus inquiet de tous les Papes, d'ami de la France qu'il étoit avant que d'être Pape, & au commencement de son Pontificat, en étoit devenu l'ennemi déclaré. Ses desseins n'aloient à rien moins qu'à chasser les François d'Italie; mais Louïs XII. n'étant pas d'humeur à le laisser faire, Sa Sainteté & Sa Majesté Trés-Chrêtienne s'étoient brouillées d'une maniére à ne plus garder de mesures. La querelle n'étoit d'abord que pour des interêts d'Etat; elle devint personnelle. Jules ne consultant que sa passion, fit dessein d'excommunier Louïs, d'ab-

d'absoudre ses Sujets du serment de fidélité, d'interdire son Royaume, & de le donner au premier qui voudroit s'en emparer; & Loüis n'écoutant que son ressentiment, résolut d'assembler un Concile en Italie, d'y faire faire le procés au Pape, & de l'y faire déposer. Chacun de son côté prit ses mesures pour faire réüssir son dessein. L'argent manquoit à Jules: Il lui faloit soudoïer de grosses Armées; les revenus ordinaires & les contributions, quoi qu'excessives des Eglises d'Italie, n'y pouvant pas fournir, il résolut de s'adresser à celles d'Espagne, & d'y ordonner la levée des Décimes extraordinaires pour les afaires pressantes du Saint Siége. Il faloit pour cela s'adresser à Ximenez en qualité d'Archevéque de Toléde, de Primat d'Espagne, & de Président né des Assemblées du Clergé.

L'obligation toute récente qu'il avoit au Pape du Chapeau qu'il venoit de lui acorder, & l'atachement que sa nouvelle dignité l'obligeoit d'avoir pour les interêts du Saint Siége, ne laissoient aucun lieu de douter qu'il ne les apuyât de tout son pouvoir, & qu'il ne portât le Clergé d'Espagne à acorder les sécours qu'on lui demanderoit. Sa Sainteté lui en écrivit en ce sens, & lui laissa comprendre que sa reconnoissance seroit proportionnée au service qu'il rendroit dans cette ocasion.

Mais, soit que Ximenez distinguât les interêts du Pape d'avec ceux du Saint Siége, soit qu'il n'aprouvât pas sa conduite à l'égard du Roi Trés-Chrêtien, dont la Religion & la probité lui étoient trés-connuës, & qu'il se fist un scrupule de la favoriser; soit qu'il fût persuadé que de pareils sécours ne doivent s'acorder que contre les Infidéles, les Hérétiques & les Schismatiques, dans les guerres purement dé-

défensives, & non pas contre les Catholiques, encore moins contre le Fils ainé de l'Eglise; soit qu'il fût éfectivement persuadé que le Clergé d'Espagne n'étoit pas en état de contribuer; ou qu'il voulût se l'aquérir encore davantage, en lui épargnant cette surcharge, & en lui faisant connoître qu'il préféroit ses interêts aux siens propres; il répondit au Pape qu'on ne pouvoit rien ajouter au zéle qu'il avoit pour le Saint Siége & pour sa Sainteté en particulier; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût de son interêt de surcharger le Clergé d'Espagne dans l'ocasion dont il s'agissoit; qu'on ne feroit que l'aliéner du Saint Siége en le lui proposant; qu'il venoit de s'épuiser pour contribuer à la conquête de Grénade; qu'il seroit obligé d'en faire encore autant toutes les fois qu'il plairoit aux Maures d'Espagne de se revolter, & à ceux d'Afrique de les favoriser; qu'on en étoit tous les jours à la veille; que quand le danger seroit moins pressant, il serviroit infailliblement ou de raison ou de prétexte pour réfuser à Sa Sainteté; qu'il ne faloit point laisser pénétrer ce foible à ses ennemis; & qu'il étoit important qu'ils crussent qu'Elle avoit en Espagne des ressources toutes prêtes: Qu'au reste en parlant de la sorte, il ne parloit que pour autri; que pour lui ses biens & sa personne étoient au service de Sa Sainteté; qu'il s'ofroit de lever à ses dépens vingt-cinq mille hommes, & de les conduire lui-même par tout où il lui plairoit de lui ordonner: Que tout le Clergé d'Espagne ensemble n'en ofriroit pas autant; & qu'il ne tiendroit qu'à Elle que les éfets suivissent de si prés les offres, qu'on ne perdroit rien à se passer du sécours du reste du Clergé.

Si le Pape fut content ou non de cette réponpon-

ponse, c'est ce que l'Histoire n'aprend point. Tout ce qu'on sçait de certain, est que ses offres ne furent point acceptées ; que le Pape lui conserva toûjours son estime ; & que le Clergé d'Espagne ayant sçû ce qu'il venoit de faire en sa faveur, entra plus que jamais dans tous ses interêts, & se déclara si hautement pour lui, que ses ennemis commencérent de craindre qu'il ne fût plus possible de le détruire.

Le grand projet que fit Ximenez dans ce même tems, & qu'il éxécuta depuis avec tant de gloire & de bonheur, acheva de les en convaincre. Comme c'est le dessein le plus héroïque qu'un simple particulier ait jamais éxécuté, & que c'est en éfet un des plus beaux endroits de son Histoire, ce seroit faire tort au public de ne lui en pas donner le détail dans toutes ses circonstances.

Entre tous les grands hommes qui avoient acompagné Ferdinand à son retour d'Italie, outre le grand Consalve, dont on a déja parlé ; Pierre de Navarre & Jérôme Vianelli s'étoient aquis une réputation qui les distinguoit de tous les autres.

Pierre de Navarre ne devoit la haute estime où il s'étoit mis qu'à lui-même. La fortune en naissant l'avoit si peu favorisé, que ne pouvant se faire honneur du nom de ses parens, il avoit été contraint de le quiter pour prendre celui du païs où il avoit pris naissance. * Il s'adonna d'abord à la Marine, & s'y signala ; mais ne s'acommodant pas du métier de Corsaire, & se sentant né pour quelque chose de plus grand, il quita la Piraterie pour se donner aux Florentins. Il servit quelque tems dans leurs troupes, & s'y distingua si fort, que le grand Consalve, qui avoit entrepris la con-

* Il étoit né dans la Navarre.

conquête du Royaume de Naples, crut ne devoir rien épargner pour l'atirer au service de Ferdinand. Il y réüssit. Pierre de Navarre quita le service des Florentins, & prit parti dans l'Armée d'Arragon. La réputation qu'avoit Consalve d'être le premier Capitaine de son siécle, contribua plus à l'y atirer, que tous les avantages qu'on lui proposa. Il étudia si bien la conduite de ce grand homme, qu'il devint bien-tôt l'un des plus grands Capitaines qui fussent alors. Mais la liaison étroite qui étoit entre Consalve & lui, l'ayant rendu suspect à Ferdinand, il ne put se résoudre à le laisser à Naples. Aprés en avoir retiré le grand Consalve, il engagea Pierre de Navarre sous de grandes promesses à le suivre en Espagne. On lui atribuë l'invention des Mines, dont il se servit pour la premiére fois à la prise du Château de Lœuf.

Jérôme Vianelli, de l'Etat de Vénise, n'étoit pas à beaucoup prés d'une naissance si obscure que Pierre de Navarre, mais il lui cedoit en réputation: ce n'est pas qu'il n'eût un fort grand mérite; mais comme il n'avoit jamais commandé en chef, il n'étoit pas si connu. Il excelloit particuliérement dans la Marine; & il avoit si bien étudié toutes les côtes de la Méditerranée, qu'il n'y avoit point de place dont il n'eût lui-même fait le plan, & dont il ne sçût le fort & le foible. Il étoit d'ailleurs homme de résolution, & qui ne cherchoit que les ocasions de se signaler: c'est ce qui l'avoit atiré à la Cour de Ferdinand.

Comme l'état paisible où l'Espagne étoit alors, ne permetoit pas de donner de l'emploi à tous ces grands hommes; Ximenez, qui avoit acompagné la Reine à Tordesillas, l'un des plus agréables lieux de toute la Castille, qui avoit

été

été destiné pour son séjour, s'étant rendu à la Cour pour prendre congé du Roi, & se retirer ensuite, invita Consalve, Pierre de Navarre, & Vianelli, à venir passer quelque tems avec lui à Alcala. Ils y furent. Vianelli en particulier n'y fut pas inutile : Comme il entendoit trés-bien l'Architecture, il ne contribua pas peu à mettre dans leur derniére perfection ces bâtimens magnifiques que Ximenez faisoit faire pour l'Université d'Alcala. Ce fut dans ce voyage qu'il acheva ce grand ouvrage; il étoit plûtôt digne de la magnificence d'un Roi, que de celle d'un particulier. Ce fut le jugement qu'en porta François I. lors qu'étant prisonnier en Espagne, il fut visiter cette fameuse Université; car la comparant à celle de Paris, il dit qu'il n'avoit jamais rien vû qui en aprochât davantage que celle d'Alcala; mais que l'Université de Paris étoit l'ouvrage de plusieurs Rois, au lieu que celle d'Alcala, toute magnifique qu'elle étoit, avoit été entreprise & achevée par le seul Ximenez: Il ajouta que rien n'avoit échapé à la prévoyance de ce grand homme; & qu'ayant fait des choses dignes de l'immortalité, il se l'étoit assurée en favorisant les gens de lettres, & en les engageant par ses bienfaits à immortaliser son nom. Ce grand Roi pouvoit bien parler de la sorte : Jamais Prince ne favorisa davantage les belles lettres, & jamais Prince aussi ne fut tant loüé. Les noms de grand Roi & de Pere des lettres qu'il porte encore aujourd'hui dans l'Histoire, sont des marques éclatantes de la reconnoissance des Sçavans.

Mais Ximenez ne retenoit pas ses hôtes à Alcala pour être seulement les témoins de sa magnificence. Il s'entretenoit souvent avec eux en particulier de ce qu'ils savoient le mieux; c'est

à

à dire, de la guerre: Il s'en faisoit un plaisir qui avoit quelque chose d'assez singulier pour un homme de sa profession; & ils s'en faisoient un à leur tour de ne lui rien cacher de ce qu'ils en savoient.

Ces entretiens donnérent lieu à Vianelli de lui faire voir les plans qu'il avoit fait des places maritimes d'Afrique. On les éxamina, & Vianelli en rendit un conte qui augmenta l'estime que Ximenez avoit conçûë pour lui.

Entre ces plans étoit celui d'Oran, ville importante, & d'autant plus considérable à l'égard de l'Espagne, qu'en étant plus voisine, elle pouvoit favoriser toutes les descentes que les Maures y voudroient faire: Elle formoit alors une espéce de République sous la protection des Rois de Tremecen: Son territoire n'étoit pas d'une fort grande étenduë; mais les Maures chassez d'Espagne, qui s'y étoient retirez, l'avoient tellement peuplée & enrichie, qu'elle pouvoit mettre sur pié des Armées assez considerables.

Le plan de cette Ville frapa Ximenez plus que tous les autres, & il l'éxamina avec tant d'éxactitude, que Vianelli crut avoir pénétré qu'il avoit formé quelque dessein sur cette Place. Il ne se trompoit pas; il y avoit long tems que le Cardinal en souhaitoit la conquête, & c'étoit dans la vuë de la rendre plus aisée, que trois ans auparavant il avoit conseillé la prise de la Forteresse & du Port de Marsaquivir, qui ne sont éloignez d'Oran que d'une lieuë. Vianelli qui ne cherchoit que les ocasions de se signaler, lui fit la prise de cette Place si aisée, que Ximenez, aprés en avoir conféré avec Consalve & Pierre de Navarre, résolut de ne rien épargner pour porter Ferdinand à cette entreprise.

Mais

Mais ce Prince étoit trop ocupé de la conquête du Royaume de Naples pour songer à un autre dessein. Il loüa le projet de Ximenez, mais il en remit l'éxécution à un autre tems.

Ce refus ne rebuta point le Cardinal ; il résolut de faire lui-même à ses dépens la conquête d'Oran, s'il pouvoit en obtenir le consentement du Roi : Il lui en écrivit, & il l'obtint aprés bien des délais & des dificultez ; mais ce fut à condition que s'il ne réüssissoit pas dans son entreprise, tous les fraix qu'il auroit faits seroient perdus pour lui, & qu'il n'en pourroit rien demander ni à Ferdinand ni à ses successeurs.

Ximenez accepta cette condition ; mais il en proposa une qu'on fut obligé de lui acorder : Ce fut que s'il réüssissoit dans son dessein, Oran releveroit de l'Archevêché de Toléde jusqu'à-ce qu'on lui eût restitué ou à son Eglise tout ce qu'il auroit dépensé pour en faire la conquête.

La proposition étoit délicate d'un sujet à son Roi ; mais Ferdinand qui étoit trop habile pour ne pas pénétrer que si cette conquête réüssissoit, tôt ou tard Oran seroit pour lui, & les fraix pour le Cardinal, lui passa cette condition, & trouvant son conte dans l'essentiel de cette afaire, il ne jugea pas à propos de s'arrêter aux formalitez.

Le Roi ayant donné son consentement pour l'entreprise d'Oran, le projet en fut dressé par Vianelli, aprouvé par Consalve & par Pierre de Navarre, & ensuite porté au Roi par des personnes habiles choisies par le Cardinal. Ils eurent ordre de rester auprés du Roi pour presser l'éxécution des choses nécessaires à ce grand dessein, & résoudre les dificultez qui pourroient se présenter.

Le projet portoit entre autres choses, que l'Armée destinée à la conquête d'Oran seroit composée de dix mille hommes de pié & de quatre mille chevaux ; Que le Roi en ordonneroit la levée, & qu'elle se fairoit aux dépens du Cardinal ; qu'il continuëroit de la soudoïer jusqu'à l'entiére éxécution de l'entreprise : Que les munitions de guerre & de bouche seroient achetées de ses deniers ; qu'il feroit généralement tous les fraix de cette entreprise, sans que le Roi fût obligé de fournir autre chose que les vaisseaux & les galéres nécessaires pour le transport des troupes & des munitions.

Le projet portoit encore expressément, que le Cardinal passeroit en Afrique ; qu'il seroit le Général de cette Armée ; que N. . . . . & Pierre de Navarre seroient ses Lieutenans Généraux ; qu'il nommeroit tous les Colonels & les Mestres de camp ; que sur sa nomination ils recevroient leurs provisions de Sa Majesté, & lui feroient serment ; & que Vianelli, qui connoissoit le païs mieux que personne, feroit la fonction de Maréchal de camp Général.

Ximenez avoit laissé en blanc le nom d'un des Lieutenans Généraux dans la copie du projet qu'il envoyoit au Roi. Il le nommoit dans les lettres qu'il en écrivoit à Sa Majesté ; c'étoit le grand Consalve de Cordouë. Le Cardinal ne pouvoit voir qu'avec chagrin qu'on laissât sans emploi le plus grand Capitaine de son siécle. Il ne se prometoit rien moins que la conquête de toutes les côtes de l'Afrique qui sont sur la Méditerranée, s'il pouvoit l'obtenir pour son Lieutenant Général : Il en écrivoit au Roi en ces termes, lui répondoit de sa fidélité, & s'ofroit d'être sa caution ; mais quoi qu'il pût faire & par ses lettres & par ses Agens, il ne

ne put rien obtenir ſur cet article.

Par ce moyen, Pierre de Navarre reſta ſeul Lieutenant Général de Ximenez, & le ſuccés fit voir qu'il étoit trés-digne de cet emploi; mais le Cardinal qui ſavoit mieux que perſonne de combien il étoit inférieur à Conſalve, ne put jamais ſe conſoler d'un réfus qui le privoït de l'homme du monde le plus capable d'éxécuter ſes grands deſſeins, & de vanger l'Eſpagne des pertes & des afrons que les Maures lui avoient fait ſoufrir.

Juſques là le deſſein de Ximenez n'avoit été ſçû que de ceux à qui l'on n'avoit pû le cacher; mais le Roi n'en eut pas plûtôt aprouvé l'éxécution, qu'il devint public. Jamais projet ne fut plus généralement ou loüé ou blâmé; l'on ne garda point de milieu; tout fut à l'excés pour ou contre.

Ceux qui favoriſoient Ximenez, c'eſt à dire, le Clergé, le peuple, & la plus grande partie de la petite Nobleſſe qui ſe laſſoit d'être ſans emploi, ne pouvoient aſſez loüer un deſſein où la Religion & l'Etat trouvoient également leur conte. Rien ne leur paroiſſoit plus grand, aprés avoir chaſſé les Maures de toute l'Eſpagne, que de leur aler porter la guerre chez eux, & de leur faire porter à leur tour les fers ſous leſquels les Eſpagnols avoient ſi long tems gémi: L'avantage de ſe voir les maîtres des deux bords de la Mer, la ſureté des Côtes, la liberté du commerce, tout cela leur paroiſſoit ſi conſidérable, qu'il leur ſembloit qu'on ne pouvoit trop l'acheter. A ces vûës d'interêt, ſe joignoient celles de la Religion. La ſuperſtition détruite, les Moſquées renverſées, la Religion Catholique rétablie dans cette partie du monde où elle avoit été autrefois ſi floriſſante, & d'où elle ſe voyeit banie depuis tant de ſiécles,

O 2 étoit

étoit à leurs yeux quelque chose de si héroïque, qu'il sufisoit de l'avoir tenté pour couvrir de gloire l'Auteur de l'entreprise, quand même il ne seroit pas assez heureux pour la faire réüssir.

Des loüanges du projet l'on passoit à celles de Ximenez qui en étoit l'Auteur : Les uns loüoient sa grandeur d'ame, sa piété, son zéle qui le portoient à s'exposer à tant de périls dans un âge avancé où la plupart des hommes ne cherchent que le repos : D'autres vantoient cette liberalité, ce dégagement sans exemple, qui le portoit à employer à l'avantage de l'Eglise & de l'Etat les grands biens dont il joüissoit ; & dont tout autre se seroit servi, ou pour vivre dans le luxe & dans la molesse, ou pour enrichir ses parens. Tous en général étoient persuadez que puis qu'il se chargeoit lui-même de l'éxécution de ce grand dessein, il savoit les moyens infaillibles de le faire réüssir.

Au contraire, les Grands de Castille, qui étoient presque tous les ennemis déclarez du Cardinal, parloient de l'entreprise d'Oran comme du dessein le plus chimérique qui eût jamais été conçû. Ils soutenoient qu'on devoit se contenter d'avoir chassé les Maures d'Espagne ; qu'ils n'avoient que trop d'envie d'y revenir ; qu'ils n'y étoient que trop solicitez par ceux qui étoient restez dans le Royaume de Grénade & dans l'Andalousie, sans les en aler défier jusques chez eux : Que quand l'on auroit à porter la guerre en Afrique, une Armée de quatorze mille hommes telle que Ximenez la demandoit, sufisoit d'autant moins pour un si grand dessein, qu'il faudroit en laisser une partie pour la garde des vaisseaux : Que Ximenez ne cherchoit qu'à engager le Roi par des propositions spécieuses, pour lui laisser ensuite tous les fraix d'une guerre qu'on pouvoit se dispenser d'entreprendre,

&

& qu'on ne finiroit peut-être pas quand on voudroit: Que quand il seroit d'assez bonne foi pour tenir toutes les paroles qu'il avoit données, il n'étoit pas possible qu'un simple particulier, comme il étoit, pût fournir long tems à une si grande dépense; que quand même il le pourroit, il étoit trop âgé pour pouvoir conter encore long tems sur sa vie: Qu'aprés tout Sa Majesté fournissant des hommes, faisoit en éfet la plus grande dépense: Que l'Espagne ne s'étoit déja que trop épuisée par la guerre de Grénade, & ne s'épuisoit que trop tous les jours par celle de Naples, & par la nécessité absoluë où l'on étoit de peupler les Indes nouvellement découvertes: Qu'on ne pouvoit continuer la guerre en Afrique avec les quatorze mille hommes qui devoient y passer, sans être obligé d'y envoyer continuellement de nouveaux sécours; & que quelque foible que pût être la résistance des Maures, les sables brulans, la disette d'eau, & les chaleurs excessives du païs, feroient périr plus de monde qu'on n'y en pourroit envoyer.

Ces réfléxions étoient acompagnées des railleries les plus piquantes contre la personne de Ximenez, & l'on ne manquoit pas de remarquer comme un des caprices des plus singuliers de la fortune, que pendant que le grand Capitaine * rélégué à Vailladolid, y étoit réduit à fréquenter les Eglises & les Couvents, un Cordelier endossoit la cuirasse, & s'ingeroit de commander des Armées.

* Consalve.

Ximenez n'ignoroit rien de tout ce qui se disoit contre son projet & contre sa personne. Il n'en aloit pas moins à ses fins: Il avoit invité toutes les Eglises d'Espagne à prendre part à la gloire de son entreprise, en y contribuant chacune selon ses moyens; & il avoit si bien sçû

les persuader, qu'on ne pouvoit rien entreprendre de plus avantageux à la Religion, qu'elles lui avoient promis, & lui envoyérent en éfet des sommes considérables. Le Chapitre de Tolède en particulier se piqua si bien de seconder le zéle de son Archevéque, qu'il y eut des Chanoines qui vendirent jusqu'à leurs Chapelles, & à leur vaisselle d'argent. Ainsi Ximenez, aidé d'ailleurs de ses grands revenus, amassa de si grandes sommes, qu'il se vit en état de soutenir la guerre autant de tems qu'il seroit nécessaire pour l'entiére éxécution de son entreprise.

Il étoit tout ocupé à en faire les aprêts, lorsque les Agens qu'il avoit en Cour, lui mandérent que le Roi, gagné par les Grands, sembloit avoir changé de dessein; qu'on ne délivroit point les commissions; qu'on avoit débauché des Oficiers & des soldats qui s'étoient oferts volontairement; qu'en ayant fait des plaintes, Sa Majesté ne leur avoit donné que de méchantes excuses; & qu'elle ne cherchoit que des prétextes pour rompre entiérement son entreprise, ou pour y mettre de si grands obstacles, qu'il fut lui-même obligé de s'en déporter.

Mais Ximenez aimoit trop la gloire pour pouvoir se résoudre à abandonner une entreprise qui devoit l'en combler; & d'ailleurs son dessein avoit fait trop de bruit pour n'en pas procurer l'éxécution de tout son pouvoir.

Ce fut ce qui l'engagea à faire confidence à François Ruiz des mauvaises nouvelles qu'il venoit de recevoir de la Cour. Ruiz étoit de tous ceux que Ximenez avoit connu dans le Cloître, celui pour lequel il avoit conservé le plus d'estime. Ils conférérent long tems ensemble sur les moyens de rengager le Roi dans

l'en-

l'entreprise d'Oran ; & le résultat de leur conférence fut que Ruiz iroit en Cour sous le prétexte des afaires du Diocése de Tolède ; mais en éfet pour faire reprendre au Roi ses prémiers sentimens touchant la guerre d'Afrique.

François Ruiz se chargea volontiers de cette commission : Il partit aussi-tôt pour la Cour ; il eût du Roi toutes les audiences qu'il voulut ; il se servit de toute son habileté pour faire valoir les instructions du Cardinal ; il y ajouta du sien tout ce qu'il crut de plus propre à le persuader : Tout fut également inutile : Ferdinand demeura ferme à louër le projet de Ximenez , & à en remettre l'éxécution à un autre tems.

Tout autre que le Cardinal se fût rebuté de tant de dificultez ; mais comme il étoit d'une fermeté à l'épreuve de tous les contre-tems , & qu'il étoit d'ailleurs trop engagé pour reculer , il résolut d'aler soliciter lui-même l'éxécution de son projet. Tous ceux qui savoient les tentatives inutiles qu'il avoit faites par ses Agens , tâchérent de l'en détourner. Il partit, & arriva à la Cour , lors que ses Agens rébutez ne songeoient plus qu'à en partir.

L'on s'aperçut bien-tôt que Ximenez en savoit plus qu'eux : Il obtint tout ce qu'il voulut : tous les ordres furent expédiez ; les commissions délivrées , & le Roi même lui remit en main des blancs signez pour s'en servir dans les ocasions qu'il jugeroit nécessaires.

Il est vrai qu'il lui en couta un sécret qu'il n'avoit voulu confier à personne , & sur lequel rouloit tout le succés de son entreprise. Il avoit ménagé une intelligence dans Oran ; deux Maures mécontens du Gouvernement , & un Juif qui recevoit les tributs du Roi de Tremecen , atirez par de grandes promesses , s'étoient

engagez à lui livrer la porte de la Ville qui va à Tremecen, & qui en porte le nom : Ils avoient pris des mésures si justes avec Ximenez, qu'il n'y avoit aucune aparence que leur trahison n'eût pas tout le succés qu'on s'en prometoit. Cette intrigue trainoit depuis deux ans; les deux Maures & le Juif se plaignoient depuis long temps des longueurs du Conseil d'Espagne, & menaçoient de tout abandonner. Ximenez fit semblant de l'apréhender; & inspira si bien par cette feinte la même apréhension à Ferdinand, qu'il en obtint enfin l'entiére éxécution de son projet.

Ce ne fut pas le seul avantage qu'il remporta de son voyage : Afin qu'il y eût moins de gens interessez à s'oposer à son dessein, il n'avoit point inséré dans son projet que les Chevaliers & les Commandeurs des trois * Ordres militaires, dont l'on a dit que la grande Maitrise avoit été réünie à la Couronne de Castille, seroient tenus d'aler en personne à la conquête d'Oran; il ne laissa pas de le proposer à Ferdinand.

* De S. Jaques, d'Alcantara, & de Callatrava.

Il lui représenta sur cela, que s'agissant d'une guerre contre les Infidelles, il étoit indubitable que les Chevaliers & les Commandeurs étoient obligez de monter à cheval, de servir en personne, & de se faire acompagner par le nombre des gens que l'érection de leurs Commanderies les obligeoit de fournir : Que ce sécours n'étoit pas si peu considérable, qu'il n'alât pour le moins à deux mille hommes; que quoi que l'on ne fût pas obligé de les équiper, il ofroit néanmoins de le faire : Qu'il n'étoit pas juste que les Commandeurs jouïssent des grands revenus attachez à leurs Commanderies, sans en faire les charges : Qu'enfin la longue oisiveté où l'on les laissoit depuis si long tems

tems, ne pouvoit aboutir qu'à les rendre également inutiles à l'Etat & à la Religion; & qu'ils ne pouvoient pas trouver mauvais qu'on éxigeât d'eux ce à quoi ils étoient précisément obligez par les Statuts de leurs Ordres.

Ferdinand se rendit à ces raisons: Les ordres furent expédiez conformément aux intentions de Ximenez; mais les Commandeurs qui prétendoient ne pouvoir être commandez que par le Grand Maître en personne, usérent de tant de délais, qu'on fut obligé de partir sans eux.

Ximenez en remporta un avantage qu'il reconnut depuis, & qui le dedommagea du sécours qu'il en eût pû tirer: Son dessein n'en réüssit pas moins; & depuis, quand il se vit Régent de la Castille, & qu'il entreprit de soumettre les Grands, il en vint d'autant plus aisément à bout, que la plupart se trouva sans service & sans expérience; au lieu que s'ils eussent profité de la guerre d'Afrique pour s'aguerrir, il eût été bien plus dificile de les domter, & peut-être même que Ximenez, qui se prévaloit toujours de la foiblesse de ses ennemis, ne l'eût pas entrepris.

Il repara encore cette perte d'une autre maniére; car outre les bonnes Troupes qu'il composa de ses vassaux, il obligea les Gouverneurs* des vingt-quatre places de l'Archevêché de Tolédé, qui dépendoient alors tous absolument de lui, de lever autant de Compagnies de Cavalerie, & de les commander en personne. Le Cardinal en fit comme ses Gardes du Corps: Tous les Oficiers étoient nommez par lui, & il n'y avoit pas un Cavalier qu'il n'eût choisi lui-même, & qu'il n'eût engagé par ses bienfaits à tout entreprendre pour son service. Cette Cavalerie passa depuis pour les meilleures trou-

* Il n'y en a plus à present que quatorze.

pes de l'Armée, & on l'avoit également dressée à combatre à pié & à cheval.

Tout l'hiver se passa à faire les préparatifs de la campagne. Ximenez étoit alors âgé de soixante & dix ans, mais il étoit d'un tempérament si fort, & d'une santé si vigoureuse, que nonobstant la rigueur de la saison, il fut toujours à cheval; il fut présent à toutes les révuës; il donna lui-même les ordres par tout; & ne se servit jamais du ministére d'autrui, que lors qu'il lui fut absolument impossible de s'en passer. Il aportoit alors tant de précautions, qu'il étoit moralement impossible de le tromper; & qu'au cas on eût entrepris de le faire, il ne s'en fût aperçû assez à tems pour y remédier.

Cette vigilence du Cardinal produisit trois éfets généralement avantageux: Tout fut prêt beaucoup plutôt qu'on n'avoit espéré: Tous les Regimens furent complets; tous furent composez de gens d'élite, & éxactement purgez des passe-volans; & il s'épargna des sommes immenses en veillant de si prés sur les Commissaires des vivres, & les autres Oficiers établis pour le payement des Troupes, qu'il leur fut impossible d'en rien détourner à leur profit particulier.

L'an 1509. Sur la fin de Février de l'an 1509, le rendez-vous de la Flote qui devoit débarquer l'Armée en Afrique, ayant été donné à Malaca, Ximenez se rendit à Cartagéne, où l'on avoit assigné celui de toute l'Armée. Pierre de Navarre, Vianelli, & tous les Oficiers Généraux l'y vinrent joindre: ils furent suivis de toutes les Troupes qui arrivérent en peu de jours par diférens endroits. La révuë générale en ayant été faite, comme le Printems est toujours fort avancé dans ces contrées méridionales, on fit camper l'Armée dans la plaine & sur les colines voisines, & on n'atendoit plus que la Flote pour

pour l'embarquer. Pierre de Navarre se rendit à Malaca pour la faire avancer.

Ce voïage acheva de découvrir la jalousie sécrette que ce Général avoit conçû depuis long tems contre Ximenez : non seulement il ne hâta pas le départ de la Flote, mais sur des prétextes recherchez il le diféra autant qu'il put : Il s'amusa même à faire des courses ; & il ne tint pas à lui qu'il ne préférât le profit qui lui revenoit de cette petite guerre, à la gloire qui l'atendoit devant Oran. Ximenez faisoit cependant regner l'abondance dans son camp : il le retenoit par ce moyen dans la discipline la plus éxacte qui eût été en usage depuis les Romains ; & comme il étoit persuadé que la mesintelligence entre les Chefs est capable de ruïner les entreprises les mieux concertées ; il dissimuloit le chagrin que lui donnoit la mauvaise conduite de Pierre de Navarre.

Mais enfin lassé de ses délais afectez, & croïant qu'il iroit trop de son autorité, s'il ne se faisoit pas obéïr, aprés lui avoir dépêché couriers sur couriers, il lui envoïa des ordres si absolus & si précis que Pierre de Navarre fut obligé de mettre à la voile, & la Flote parut enfin à la vuë de Cartagéne, mais un mois plus tard qu'elle n'y étoit atenduë. Elle étoit composée de quatre-vingts vaisseaux de charge, & de dix des plus gros Galions armez en guerre, & elle étoit si bien pourvuë de vivres & de munitions, que la moitié n'étoit pas consommée aprés la conquête d'Oran.

A la vuë de la Flote, au lieu de la joye qu'on avoit lieu de se promettre de la part de l'armée, elle se mutina comme de concert. Le desordre commença par les Troupes qui étoient campées sur les colines ; un moment aprés il gagna la plaine : La sédition fut si générale,

qu'il n'y eut preſque que les Compagnies qui étoient commandées par les Gouverneurs des Places de l'Archevêché de Tolède qui demeuraſſent fidéles. Pierre de Navarre, dont les Emiſſaires avoient excité ce deſordre, demeuroit cependant ſur la Flote, & faiſoit ſemblant de n'y avoir aucune part. Mais Ximenez, qui craignoit beaucoup moins un ennemi déclaré qu'un ennemi couvert, lui envoïa ordre de ſe rendre auprés de lui. Pierre de Navarre obéït; mais bien loin d'ofrir ſon entremiſe pour remettre l'Armée dans le devoir, il ſoutint qu'elle avoit raiſon: Que la ſolde qu'elle demandoit, lui étoit duë du jour de la revuë générale; qu'il y avoit de l'injuſtice à la lui réfuſer: Qu'il n'étoit pas d'humeur à commettre ſon autorité: Que de la maniére dont il voïoit les choſes diſpoſées, elle ne s'embarqueroit point qu'elle ne fût ſatisfaite: Qu'elle le feroit d'autant moins, que les Oficiers étoient auſſi mécontens que le reſte des Troupes, & que les Commiſſaires établis pour païer juſqu'au moindre ſoldat, au préjudice des Oficiers qui avoient coutume de faire ce païement, marquant une défiance qui ne pouvoit être plus injurieuſe, l'on ne pouvoit pas conter ſur leur ſécours pour apaiſer la ſédition, & que ce ſécours manquant, l'on eſſaïeroit en vain tout autre moyen: Que l'on commençât donc à contenter les Oficiers en caſſant les Commiſſaires, & qu'ils s'emploïeroient enſuite aparamment avec ſuccés à faire rentrer l'Armée dans ſon devoir.

Un diſcours ſi peu atendu mit Ximenez dans une colére qu'il ſeroit dificile d'exprimer. Il ſe voïoit lâchement trahi par l'homme du monde qu'il avoit le plus ſenſiblement obligé: Il ne lui devoit rien moins que le Généralat de cet-

cette même Armée, dont il favorisoit ouvertement la rebellion; & au lieu d'emploïer l'autorité dont il lui étoit redevable, à ménager les choses conformément à ses intentions, il s'en servoit pour lui débaucher les Oficiers, dont l'atachement lui étoit absolument nécessaire, afin de réüssir dans son entreprise. Il pénétra même plus avant dans les desseins de Pierre de Navarre, & ne douta point qu'il n'eût fait celui de l'empêcher de passer en Afrique, & de l'obliger à lui remettre le commandement absolu de l'Armée.

Cependant, par un éfort de raison dont l'on trouvera peu d'exemples, pour ne pas ruïner lui-même, à la veille du succés, par un emportement à contre-temps, une entreprise qui devoit le combler de gloire; il répondit à Pierre de Navarre avec autant de modération que s'il n'avoit point été ofensé de son discours, qu'il avoit lieu d'être d'autant plus surpris du parti qu'il prenoit, que sur les articles même dont il se plaignoit, l'on n'avoit rien fait, non seulement à son insçû, mais même sans consentement: Qu'il avoit aprouvé lui-même qu'on diférât le payement de l'Armée jusqu'à ce qu'elle fût embarquée, afin d'empêcher par cette espérance la desertion des soldats: Qu'on avoit d'autant plus de lieu de l'apréhender, qu'il y en avoit plusieurs qui craignoient plus les chaleurs excessives de l'Afrique, que les ennemis qu'ils y auroient à combattre: Que quant à l'établissement des Commissaires, il ne pouvoit pas nier qu'il ne l'eût jugé nécessaire pour empêcher les pilleries que les Oficiers avoient coutume de faire sur leurs soldats: Qu'en un mot, quoi qu'il eûç pû se dispenser de prendre sur toutes choses aussi exactement son avis qu'il l'avoit fait, qu'il avoit bien vou-

lu

lui ne faire aucun Réglement qu'il ne l'eût aprouvé ; que ce qui avoit été sagement établi ne devoit pas être si facilement revoqué ; que ce n'étoit pas à des Soldats à donner la loi, mais à la recevoir de leur Général ; qu'il périroit plutôt que d'avoir pour eux de pareilles complaisances : qu'il prendroit le parti qu'il lui plairoit ; mais que pour lui il espéroit d'être assez heureux pour apaiser sans son sécours une sédition dont il voyoit bien que les causes venoient de plus loin que des Soldats qui en paroissoient les auteurs.

Quelque déterminé que fût naturellement Pierre de Navarre, l'intrépidité de Ximenez l'étonna : mais comme il aloit à ses fins, il n'en rabatit rien de ses prétentions, non plus que le Cardinal de la résolution où il étoit de ne rien changer à l'ordre qu'il avoit prescrit.

Comme ces choses se passoient entre le Généralissime, & le Général ; l'on vint avertir Ximenez, que Vianelli, sous prétexte de reduire les revoltez à rentrer dans leur devoir, les traitoit avec une rigueur excessive, qu'elle étoit capable de porter l'Armée aux derniéres extrémitez : Tout autant de séditieux qui lui tomboient entre les mains, sans aucun égard s'ils étoient Soldats ou Oficiers, il les faisoit pendre sur le champ, ou passer par les armes. Ximenez comprit aussi-tôt qu'une conduite si à contre-tems n'étoit pas sans mistére : il en conclut que Vianelli favorisoit les desseins de Pierre de Navarre, & que l'envie de monter d'un dégré l'avoit porté à le seconder. Mais comme il étoit important d'arrêter le cours de ces sanglantes éxécutions ; il lui dépêcha Villaroello, Gouverneur de Castorla, avec un ordre absolu qui lui défendoit d'en user.

uſer ainſi. Vianelli, qui cherchoit peut-être les ocaſions de rompre avec Ximenez, reçut ſes ordres avec une fierté où Villaroello crut voir du mépris. L'atachement extrême qu'il avoit pour le Cardinal ne lui permit pas de le ſoufrir; il en vint aux reproches, & y mêla le nom de traître. Vianelli mit auſſitôt l'épée à la main, & il aloit charger Villaroello, lors qu'il en fut prévenu par un coup de ſabre que celui-ci lui déchargea ſur la tête. Villaroello profita de l'étourdiſſement que ce coup avoit cauſé à Vianelli; il remonta à cheval avant qu'on fût en état de l'arrêter, & ſe ſauva dans une place forte qui n'étoit pas loin, où commandoit un de ſes parens.

La bleſſure de Vianelli, & la fuite de Villaroello furent un ſurcroît d'embaras pour Ximenez auquel il ne s'atendoit pas; il envoya ſon Médecin & ſon Chirurgien au prémier, tant pour lui faire compliment de ſa part, que pour avoir ſoin de lui; & ſa bleſſure n'ayant pas été trouvée dangereuſe, parce que le coup n'avoit pas porté à plomb, il envoya ordre au ſecond de ſe rendre auprés de lui, avec promeſſe qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal.

Ces petits ſoins n'empéchoient pas le Cardinal de donner ordre à la grande afaire qui étoit d'apaiſer la ſédition. Pour y réüſſir il répandit dans le camp une partie des troupes qui étoient demeurées fidéles, avec ordre de dire aux Soldats mutinez qu'ils agiſſoient contre eux-mêmes en perſiſtant dans la ſédition; que ce déſordre ne venoit que de l'adreſſe des Oficiers qui vouloient contraindre Ximenez à les rendre maîtres de la paye de leurs Soldats, dans le deſſein de continuër à les piller comme ils avoient coutume de faire: que le Cardinal, qui aimoit la juſtice ſur toutes choſes,

te-

tenoit leur parti avec la derniére fermeté ; mais que s'ils continuoient à l'abandonner, ou plutôt à s'abandonner eux-mêmes, il seroit peut-être forcé de les livrer à l'avarice de leurs Commandans, & qu'ils se repentiroient alors, mais trop tard, de s'être soulevez contre un Général qui n'avoit rien tant à cœur que d'empêcher qu'on ne les oprimât, & qui agissoit en toutes choses plutôt en pére des Soldats, qu'en maître, comme faisoient la plûpart des autres Généraux.

La vérité eut dans cette occasion tout le succés qu'eût pû avoir l'artifice le plus recherché & le mieux conduit ; les Soldats persuadez par leurs camarades, & par plusieurs circonstances qui s'acordoient avec ce qu'ils leur disoient, rentrérent d'eux-mêmes dans leur devoir, & envoyérent assûrer Ximenez qu'ils étoient prêts de le suivre par tout où il voudroit les mener. Salazar, Mestre de Camp du Régiment de Toléde, contribua plus qu'aucun autre à cette résolution ; c'étoit un Oficier d'un mérite & d'une probité distinguez, & d'une fort grande autorité parmi les troupes ; il l'employa avec succés dans ce rencontre, & ce fut presque le seul Oficier dont Ximenez eut lieu de se loüer.

Ximenez étoit trop habile pour ne pas profiter d'un retour qui étoit beaucoup plus promt qu'il n'eût osé espérer : il fit batre l'assemblée, & étant sorti de sa tente, il fit signe de la main qu'il vouloit parler ; il se fit aussitôt un profond silence. Mais à peine avoit-il commencé son discours, qu'un Soldat l'interrompit insolemment, en criant ; *De l'argent, point de harangue.* Ximenez s'arrêta pour le chercher des yeux, & l'ayant reconnu il le fit arrêter, & pendre sur le champ en sa pré-

présence ; puis il continua son discours avec la même tranquilité que s'il ne lui fust rien arrivé. Cet éxemple de sévérité, soutenu d'un discours accommodé au tems & aux circonstances, imprima dans toute l'Armée un respect pour Ximenez, auquel elle ne manqua jamais, tant qu'il en eut le commandement.

Mais ce qui acheva de calmer la sédition, fut que Ximenez n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'on vit sortir de sa tente, au bruit des tambours & des trompettes, des hommes couronnez de laurier, chargez de sacs qui en étoient aussi couronnez ; c'étoit l'argent destiné pour l'Armée. Ces hommes prirent le chemin de la mer, pendant qu'on publioit par tout le camp que qui voudroit être payé n'avoit qu'à s'embarquer, & que le payement s'aloit faire sur les vaisseaux. A cette nouvelle chacun prit le chemin de la mer. Ximenez s'y rendit en même temps pour donner ordre que l'embarquement se fist sans confusion ; là il embrassa tous les Chefs, leur promettant d'oublier ce qui s'étoit passé, pendant que les Oficiers subalternes s'empressoient à lui baiser la main, & les Soldats le bas de la robe.

Ximenez fut le dernier à s'embarquer ; & ce ne fut qu'aprés avoir reconcilié Villatoello avec Vianelli : aprés avoir établi des Courriers pour porter de ses nouvelles à la Cour : aprés avoir visité tous les vaisseaux, & fait faire en sa présence une gratification extraordinaire, outre la solde qui ne fut jamais plus éxactement payée : Elle continua de l'être ainsi dans toute la suite de cette guerre ; & les vaisseaux se trouvérent si bien pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire pour les besoins & les commoditez de l'Armée, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite de Ximenez : tout

re-

retentissoit de ses loüanges, & ce fut au bruit des aclamations de toute l'armée qu'il monta le grand Galion d'Espagne, qui servoit d'Amiral à cette flote.

C'est ainsi que Ximenez, malgré les complots de ses ennemis, sçut s'aquiter de la fonction la plus dificile d'un Général d'Armée, qui est d'apaiser des séditions sans rien relâcher de son autorité, & sans rien changer aux mesures qu'il avoit prises. Il est dificile dans ces ocasions de ne se point abaisser, de conserver sa réputation toute entiére. Non seulement le Cardinal n'y perdit rien de la sienne; il l'augmenta de beaucoup, & cette secousse fut la derniere que reçut son autorité. Les Oficiers les plus expérimentez de l'Armée rendirent à son mérite toute la justice qui lui étoit dûë; & n'eurent plus de honte d'obéïr à un Général en qui il ne manquoit aucune des qualitez nécessaires pour s'aquerir l'estime & la confiance des Oficiers & des Soldats.

Il n'y eut que le seul Pierre de Navarre, qui ne pouvant s'empêcher de l'admirer, ne laissoit pas de continuër à le traverser: la jalousie, le désir de l'indépendance, & l'esprit d'interêt, qualitez qui dominoient en lui, ne lui permirent jamais de vivre avec le Cardinal avec la subordination & la correspondance qui sont si nécessaires pour le succés des grandes entreprises.

Ximenez ne fut pas long temps à s'en apercevoir; car pendant qu'on disposoit toutes choses pour le départ de l'Armée, il eut un éclaircissement avec lui qui lui fit perdre l'espérance de le pouvoir jamais gagner: voici quel en fut le sujet.

Pendant le séjour que Pierre de Navarre avoit fait à Malaca, il avoit fait des courses, &

& dans ces courses des prises considérables qui avoient produit de grosses sommes. Ximenez le fit souvenir qu'ils étoient expressément convenus que toutes les prises seroient partagées en deux parts les plus égales qu'il se pourroit ; que la premiére apartiendroit à ceux qui les auroient faites ; que l'autre tourneroit au profit de toute l'Armée : il ajouta qu'il étoit d'autant plus juste qu'on lui rendit compte de ces prises ; que l'armement de la flote dont il s'étoit servi pour les faire s'étoit fait à ses dépens ; qu'il n'en étoit pas moins le Général que de l'Armée de terre ; & qu'il lui faloit faire de si grands fraix pour l'entreprise d'Oran, qu'il lui seroit impossible d'y fournir si chacun s'attribuoit ainsi les dépouilles des ennemis.

Pierre de Navarre répondit, qu'en convenant du fait dont il s'agissoit il avoit été surpris, & qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient eu aucune part au danger partageassent également avec ceux qui avoient fait ces prises au péril de leur vie ; que si le profit étoit égal entre ceux qui s'oposoient & ceux qui ne s'exposoient pas, l'on ne trouveroit personne qui voulût courir le risque ; que le Soldat devoit être animé par l'espérance du butin, & que c'étoit lui ôter le cœur, que de le priver de ce qu'il avoit aquis au prix de son sang ; que ces partages arithmétiques étoient bons pour le cabinet, qu'en pratique ils n'étoient point d'usage.

Ximenez, qui le connoissoit homme à ne point démordre sur le Chapitre de l'interêt, lui repartit, qu'à l'avenir il tiendroit la main à ce qu'on éxécutât de bonne foi ce dont l'on seroit convenu ; que pour le passé il s'en remettoit à la décision qu'il en feroit lui-même,

me, & que quand il mettroit dans un des côtez de la balance un léger interêt, & dans l'autre sa parole, il étoit assuré que ce dernier l'emporteroit de beaucoup sur l'autre.

Pierre de Navarre qui se sentit piqué, répondit fiérement, que la décision étoit toute faite, qu'il avoit pris ce qui lui apartenoit, & donné le reste à ceux qui lui avoient aidé à remporter ces petits avantages, & que ni lui ni eux n'étoient pas d'humeur à rien raporter, & sur cela il rompit brusquement l'entretien.

Cette maniére d'agir déplut infiniment à Ximenez, qui étoit l'homme du monde qui se piquoit le plus de tenir les paroles qu'il avoit une fois données. En toute autre rencontre cette afaire eût été portée plus loin; mais il avoit besoin de Pierre de Navarre, qui étoit en éfet un des plus grands & des plus heureux Capitaines de son siécle: ce fut ce qui l'obligea à donner encore une fois son ressentiment particulier à l'avantage que la Religion & l'Etat pouvoient tirer de ses services; mais il fit dés lors la résolution, quelque heureux que pût être son voyage, de repasser la mer dés que la conquête d'Oran seroit achevée. Il eût bien voulu partir le lendemain de l'embarquement; mais il fut obligé de rester encore quelques jours dans le port, pour donner à Vianelli tout le tems dont il avoit besoin pour achever de guérir.

1509. Enfin le seiziéme de Mai la flote ayant un vent favorable sortit du port & gagna la pleine mer. Ximenez qui étoit persuadé que la piété, bien loin de diminuer la valeur, contribuë beaucoup à l'augmenter, & que l'on est bien plus disposé à s'exposer à la mort, quand l'on croit être en état de n'en pas craindre les sui-

suites, avoit plusieurs fois exhorté l'Armée à se préparer à combattre les ennemis de la Foi en se reconciliant sincérement avec Dieu par la confession de leurs péchez, & en recevant le pain des forts : il s'étoit fait acompagner d'un bon nombre de sçavans Ecclésiastiques, & de Religieux zélez de son Ordre, qui ne travailloient à autre chose qu'à inspirer les mêmes sentimens : Leurs exhortations ne furent pas inutiles : l'on employa tout le tems que l'Armée resta dans le port aprés l'embarquement, & celui dont l'on avoit besoin pour le trajet, à ces saintes ocupations ; & Ximenez eut la satisfaction d'aprendre que personne ne s'en étoit dispensé.

Le lendemain sur le midi l'on découvrit les côtes d'Afrique ; & quelque temps aprés l'on jugea par les feux qu'on vit paroître sur les montagnes, que les ennemis avoient aussi découvert la flote. Il étoit nuit lors qu'elle arriva à l'entrée du port de Marsaquivir. Avant que d'y arriver la contestation fut grande, si l'on y entreroit de nuit : Pierre de Navarre soutenoit qu'il faloit atendre qu'il fût jour, & qu'en abordant de nuit l'on se mettoit dans un danger évident de perdre la flote, & de briser les vaisseaux les uns contre les autres, ou contre les rochers qui étoient à l'entrée du port : Vianelli, & presque tous les Oficiers étoient de son sentiment.

Ximenez prétendoit au contraire, qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que le succés du débarquement dépendoit de la diligence qu'on feroit ; que les Maures, qui ne s'atendoient pas qu'on le dût faire cette nuit, seroient pris au dépourvû, au lieu que si l'on atendoit qu'il fût jour on les trouveroit retranchez sur le rivage pour le disputer avec avantage : qu'il étoit impos-

possible que l'on n'y perdît bien du monde ; que cela seul seroit capable de rebuter l'Armée.

L'avis de Ximenez l'emporta à la fin : toute la flote entra dans le port avec tant de bonheur & de conduite, que l'on n'y perdit pas le moindre esquif. Le débarquement se fit la même nuit avec beaucoup d'ordre & de diligence. On commença par l'Infanterie ; quand ce vint à la Cavalerie, il survint une nouvelle contestation : Pierre de Navarre, qui n'avoit jamais aprouvé qu'il y eût dans cette Armée autant de Cavalerie qu'il y en avoit, ne voulut jamais consentir qu'on en débarquât plus de la moitié, qui pouvoit aler à deux mille chevaux : il se fondoit, sur ce que le terrain n'étoit pas assez étendu ; qu'un plus grand nombre de troupes ne feroit que s'embarasser, & n'auroit pas l'espace qu'il lui faloit pour faire les mouvemens nécessaires ; qu'il étoit d'ailleurs tellement traversé de ravines profondes & embarassées, que la Cavalerie, qui ne pouvoit pas être toute en un endroit, ne pourroit jamais secourir l'Infanterie, ni l'Infanterie à son tour secourir la Cavalerie si elle étoit pressée : Il ajouta qu'il l'employeroit ailleurs si utilement, qu'on n'auroit pas lieu de se repentir d'avoir suivi son avis. En éfet, il donna l'ordre sur le champ pour faire sortir du port les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas débarqué. Ximenez fut le véritable auteur de ce mouvement ; mais de peur qu'on n'éventât son sécret, il fit semblant de s'y oposer, quoi qu'en éfet il fût d'acord avec Pierre de Navarre.

A mesure que le débarquement se faisoit, on formoit les Bataillons & les Escadrons, & l'Armée se mettoit en ordre de bataille. Le jour vint : l'Armée prit tout le terrain qui lui étoit

étoit nécessaire ; & ce qui contribua beaucoup au succés de cette journée, l'on eut soin de garnir tous les postes par où l'on pouvoit venir ataquer l'Armée en queuë & en flanc. Tout étant prêt, Ximenez sortit de son Galion : il étoit revêtu de ses ornemens Pontificaux, & acompagné des Ecclésiastiques & des Religieux qui l'avoient suivi. Il fit une priere des plus touchantes, & exhorta l'Armée à bien faire. Il vouloit rester au milieu du corps de bataille, pour y donner les ordres, & continuer à exhorter ses gens ; mais les Oficiers & les Soldats à l'envi lui firent tant d'instances, qu'il fut obligé de se retirer dans la forteresse de Marsaquivir. Elle étoit si proche qu'on en pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans le camp.

Cependant les Maures qui avoient eu le tems de s'assembler pendant la nuit, aperçurent des hauteurs voisines l'Armée Chrêtienne qui commençoit à marcher en bon ordre du côté d'Oran, qui en étoit à une grande lieuë. Jamais étonnement ne fut égal au leur : ils avoient cru qu'on ne hazarderoit jamais l'entrée du port pendant la nuit : ils marchoient pour s'oposer au débarquement : cependant ils voyoient toute l'Armée débarquée & rangée en bataille. Leur surprise, quoi qu'extrême, ne les empêcha pas de s'avancer en bon ordre. Ils firent ferme sur une hauteur qui étoit entre la Ville & le Port, & qui en déroboit la vûë, afin de donner le tems à ce qui restoit de troupes dans la Ville, de venir joindre leur arriére-garde, qui avoit besoin de ce renfort.

L'Armée Chrêtienne fit ferme de son côté : elle avoit ordre de ne se point avancer, afin qu'elle pût être favorisée du canon des vaisseaux & de la forteresse, qu'elle eût le tems de

de se délasser un peu du travail de la nuit, & qu'on eût le tems de débarquer quelques piéces de campagne. Elles furent d'un grand sécours lors que les deux Armées furent hors de la portée du canon des vaisseaux & de la forteresse. L'on voyoit au milieu des Bataillons les plus avancez, la Croix Archiepiscopale de Ximenez, d'où pendoit une banderole, sur laquelle on lisoit ces paroles, qui furent autrefois d'un si heureux présage à Constantin; *Vous vaincrez par ce signe* : tous les drapeaux & les étendarts portoient la même dévise; & l'on voyoit briller la Croix dans tous les rangs. Ximenez l'avoit ainsi ordonné pour animer ses troupes, & les faire souvenir que JESUS CHRIST étoit le Chef invisible de cette Armée.

Les deux Armées restérent ainsi quelque tems en présence: Elles étoient rangées de la même maniére; quatre Bataillons quarrez, la Cavalerie sur les aîles, faisoient à peu prés la disposition des deux Armées: La Chrêtienne avoit de particulier un corps de reserve, qui fut d'un grand sécours dans cette ocasion. L'Armée Infidelle étoit supérieure en nombre: La Chrêtienne l'emportoit par l'experience des Chefs, la valeur des Soldats, le bon ordre & la discipline. L'Infidelle avoit l'avantage du lieu: La Chrêtienne celui du canon des vaisseaux & de la forteresse. Aprés s'être regardées quelque tems sans rien entreprendre, enfin la Cavalerie des Maures, qui se voyoit de beaucoup plus nombreuse que celle des Chrêtiens, engagea le combat avec de grands cris. Elle fut reçuë piques baissées, avec un profond silence qui avoit quelque chose de terrible; & elle revint ainsi plusieurs fois à la charge sans pouvoir ouvrir les Bataillons

taillons d'Espagne : Cependant le canon de la Forteresse & des vaisseaux faisoit un furieux ravage parmi la Cavalerie des Maures ; leur ardeur en fut ralentie, & elle fit alte. Alors l'Armée Chrêtienne, étendant son front, & avançant toute à la fois, ataque à son tour, avec de grands cris, celle des Infidelles, la pousse, & gagne enfin la hauteur. La vûë d'Oran, que l'on découvre de cet endroit, redoubla le courage des Chrêtiens, & les Armées ocupant toutes deux un terrain uni, tout se mêla, tout combatit. Pendant que ces choses se passoient sur la hauteur, Ximenez, prosterné dans la Chapelle de la Forteresse, imploroit le secours du Ciel, & le prioit de défendre sa cause.

D'un autre côté, les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas été débarquez à Marsaquivir, étoient arrivez devant Oran ; & aprés avoir mis à terre la Cavalerie qu'ils y avoient transporté, se servoient de toute leur artillerie pour en battre furieusement les murailles. Cette Cavalerie ne fut pas inutile : elle se partagea en deux corps, chacun de mille chevaux ; l'un, sous la conduite de Souza, Mestre de Camp du Régiment de Ximenez, prit le chemin de la Porte de Tremecen, qu'on avoit promis de livrer au Cardinal ; l'autre, sous le commandement du Comte d'Altamira, demeura caché derriére une coline qui en déroboit également la vûë à la Ville & à l'Armée des Maures.

L'intelligence que le Cardinal avoit dans la Ville réüssit : les deux Maures & le Juif qui l'avoient formée tinrent parole ; la Porte fut livrée, & comme tout ce qu'il y avoit de gens de défense étoit sorti, à la reserve d'un trés-petit nombre, la Cavalerie y entra sans résis-

sistance. Jamais surprise ne fut pareille à celle des habitans d'Oran ; bien loin de songer à se défendre, ils couroient en foule dans les Mosquées, croyant y trouver un azile contre la premiére fureur du vainqueur. La Cavalerie maitresse de la Ville s'empara des principaux postes, & des murailles, s'y retrancha, & tourna le canon contre la Ville, menaçant de la reduire en poudre si l'on faisoit le moindre mouvement pour s'y défendre. Les Etendarts d'Oran furent aussi-tôt arrachez, & l'on vit paroître à leur place sur les murailles ceux de la Croix cantonnée des Armes d'Espagne.

A cette vûë, l'Armée Chrêtienne, quoi que peu acoutumée à ces sables brulans, reprit de nouvelles forces : la contestation se mit parmi les Maures, & pendant que Pierre de Navarre, à la tête de toute l'Armée, les poussoit avec la derniére vigueur, Vianelli, à la tête du corps de reserve, qui n'avoit presque point agi, les prit en flanc. Les Maures furent obligez de reculer ; mais ce fut encore pis : car les mille chevaux tous frais, sortant de derriere la coline, tombérent sur l'arriére-garde avec de grands cris : Les Maures étonnez de se voir ataquez de tous côtez, croyant le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit, perdirent courage : tout plia, & la Cavalerie s'enfuit enfin à toute bride : l'Infanterie ainsi abandonnée essaïa de se retirer ; mais l'éfroi y ayant mis le désordre, elle fut enfoncée, & la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole y entrant pêle-méle, en firent un furieux carnage. Il resta sur le champ de bataille cinq mille hommes de tuez, sans compter les blessez, qui moururent la plûpart de leurs blessures, & les prisonniers, qui furent

rent en grand nombre, & que l'on envoya aux Galéres.

Pierre de Navarre pouvoit se contenter d'une victoire, qui, avec la perte de * trés-peu de monde, le rendoit maître de la Ville & de tout l'Etat d'Oran; mais comme il portoit ses vûës plus loin, il s'atacha à détruire les restes de cette malheureuse Armée, qui se retiroit en confusion. Ainsi aprés avoir donné ses ordres à Vianelli & à Diego-Vera, Général de l'Artillerie, pour demeurer à la garde du camp, & y rétablir l'ordre que l'ardeur du pillage en avoit bani, il détacha le corps de reserve & les mille chevaux que commandoit le Comte d'Altamira, sous le commandement de Diégo Pacecco, & de Garcias de Tolé-de, fils aîné du Duc d'Alve, avec ordre de poursuivre les ennemis.

* Les Historiens ne font mõter cette perte qu'à trente hommes du côté des Chrétiens.

Pour lui, prenant l'élite de ses troupes, il marcha vers Oran, pour secourir les siens, qui étoient en trop petit nombre pour la pouvoir garder long tems. Il y entra sans peine, les troupes s'étant saisiés de toutes les portes; mais il trouva les ruës & les avenuës des places barricadées, & le peuple, revenu de sa premiére surprise, résolu de se défendre.

Ces barricades faites à la hâte furent aisément emportées. Le Soldat irrité de cette foible résistance, sans distinction d'âge ni de séxe, passa tout au fil de l'épée: il n'y eut que ceux qui s'étoient retirez & barricadez dans les Mosquées qui échapérent à sa fureur. L'on força ensuite les maisons: elles furent pillées, & le massacre y recommença, avec d'autant plus de cruauté, que l'on n'y trouva que des femmes, des vieillards, & des enfans, la plûpart incapables de nuire.

Ce fut le dernier des malheurs pour cette mi-

misérable Ville, de ce que Ximenez n'y fit pas son entrée ce jour-là ; il n'y eût pas eu tant de sang inutilement répandu : mais Pierre de Navarre, en permettant de si grands excés, suivit la cruelle politique des Espagnols : ils exterminent ainsi les habitans des lieux dont ils se rendent les maîtres, afin de n'avoir pas besoin, ni de citadelles, ni de garnisons nombreuses, po● contenir dans le devoir les peuples nouvellement conquis.

Louis XIV. De combien la maniére de faire la guerre des François est-elle plus humaine ; puisque Louïs le Grand, Commandant ses Armées en personne, on a vû des Villes emportées d'assaut, aussi tranquiles le jour même de leur prise, que si elles n'eussent pas changé de maître.

La nuit vint enfin, & fit cesser le carnage. Les Espagnols épuisez par les fatigues de cette grande journée, trouvant dans les maisons dont ils s'étoient emparez toute sorte de rafraichissemens, en profitérent avec si peu de précaution, qu'étant pour la plûpart ensevelis dans le vin & dans le sommeil, les Maures sortant des Mosquées eussent pû rendre cette grande victoire inutile, & vaincre à leur tour leurs vainqueurs, si Pierre de Navarre n'eût pris des précautions capables de lui assurer sa victoire.

Ce vigilant Général ne dormit point de toute cette nuit, quelque fatigué qu'il fût, & ne quita pas même ses armes. Tous les Oficiers qu'il retint auprés de lui en firent autant. Il mit partout des corps de gardes, & des sentinelles, & les tint si bien éveillées par les rondes continuelles qu'il fit toute la nuit, que les Maures renfermez dans les Mosquées n'en pu-

purent ni sortir ni profiter du désordre des Espagnols.

Le lendemain à la pointe du jour les Mosquées furent ataquées, & plus vigoureusement défenduës qu'on n'avoit lieu d'atendre d'un peuple ramassé confusément, qui combatoit sans ordre, & qui n'étoit soutenu que de son désespoir. La résistance eût même été plus longue, si les Espagnols montant sur les toits n'eussent fait pleuvoir sur ceux qui étoient dessous une grêle de traits & de pierres, les menaçant de les ensevelir sous les ruïnes des toits & des murailles renversées. Les Maures forcez de se rendre, demandérent composition: Elle fut refusée, & tous furent contraints de racheter leur vie aux dépens de leur liberté. On fit de la sorte huit mille Esclaves. Les morts que l'on trouva dans les ruës & dans les maisons ayant été comptez passoient le nombre de quatre mille. En un mot, de ce grand nombre d'habitans qui peuploient cette fameuse Ville, il n'y en eut que quatre-vingts, qui étant échapez au vainqueur se retirérent à Tremecen. Au récit qu'ils y firent des cruautez commises à la prise d'Oran, le peuple se soulevant, massacra indiferemment, Marchands, Esclaves, & généralement tout ce qui se trouva de Chrétiens dans la Ville & dans tout le Royaume.

Il ne restoit plus à prendre que le Château d'Oran, assez mauvaise place, & encore plus mal pourvûë. Pierre de Navarre le fit sommer: le Commandant répondit qu'il n'étoit pas en état de se défendre; mais qu'il vouloit avoir la gloire de le rendre à Ximenez. Ainsi, tout étant tranquile, Pierre de Navarre l'envoya inviter de venir prendre possession de sa conquête.

Les choses étoient en cet état, lors que Garcias de Tolède vint rendre compte à Pierre de Navarre de l'entiére défaite des ennemis; Pacecco & lui avoient eu ordre de les poursuivre dans leur retraite, ils les avoient ateints comme ils avoient pour la plûpart jetté leurs armes pour fuir avec moins d'embaras: Se voyant poursuivis, ils tâchérent de se ralier: ce fut en vain; le désordre & l'éfroi étoient si grands, que ne leur permettant pas de distinguer le petit nombre de leurs ennemis, ils crurent avoir toute l'Armée sur les bras. Ainsi Garcias d'un côté, & Pacecco de l'autre, à la tête de leurs troupes, les ataquant en même tems, en firent une terrible boucherie. La nuit la fit cesser, & sauva les pitoyables restes de cette malheureuse Armée.

Il ne manquoit à la gloire de Ximenez que de venir joüir lui-même de sa conquête. On pouvoit aler à Oran ou par terre ou par mer; Ximenez monta sur une Galére choisit le chemin de la mer, pour éviter la rencontre de ce grand nombre de morts dont le camp de bataille, par où il lui faloit passer, étoit tout couvert. A peine est-on sorti du port de Marsaquivir, qu'on aperçoit Oran; c'est son plus bel endroit: elle a du côté de la mer l'un des plus beaux aspects qu'on se puisse imaginer. Ximenez ne l'eut pas plûtôt aperçu, que levant les yeux au Ciel il remercia Dieu d'une si belle conquête; & pendant tout le chemin il ne dit presque autre chose que ces paroles, qu'il ne pouvoit pas se lasser de repeter. *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vôtre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Il fut reçû à la descente de sa Galére par Vianelli, qui aprés avoir fait camper l'Armée sous

ſous les murailles d'Oran, l'y étoit venu recevoir : une double haïe d'Infanterie & de Cavalerie bordoit le chemin depuis le Port juſqu'au Château.

Pierre de Navarre reçut Ximenez à la porte de la Ville, lui en préſenta les clefs, & le félicita ſur ſa victoire. Le Cardinal loüa hautement ſa conduite & ſa valeur : il donna de grandes loüanges aux Oficiers & aux Soldats, & entra dans la Ville aux aclamations de toutes les troupes.

Au triſte ſpectacle de tant de morts, & de tant de ſang répandu, Ximenez ne put s'empêcher de verſer des larmes : Il plaignit le ſort des vaincus, & témoigna à Pierre de Navarre, qui marchoit à ſa droite qu'une victoire moins ſanglante lui eût été plus agréable. Le Général lui répondit, que c'étoient les ſuites inévitables de la guerre & des Villes forcées ; qu'il n'étoit pas aiſé d'arrêter la fureur du Soldat ; que les entrepriſes les plus juſtes avoient ſouvent des ſuites, qui pour être ſanglantes n'en étoient pas moins néceſſaires ; que quelque modération qu'on ſe fuſt propoſée dans le projet, on étoit ſouvent forcé de s'en éloigner dans l'éxécution ; qu'aprés tout, c'étoient des Infidéles, qui ne méritoient pas qu'on les plaignît. *C'étoient des Infidéles, il eſt vrai*, repartit Ximenez ; *mais c'étoient des hommes dont on auroit pû faire des Chrêtiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire, qui étoit de les gagner à Jeſus Chriſt.*

A quelque diſtance du Château il rencontra le Gouverneur, qui ſe fit connoître à lui pour l'un des deux Maures avec qui il avoit l'intelligence dont l'on a parlé. Le Maure lui préſenta les clefs du Château, & en même tems trois cens Eſclaves Chrêtiens, qui y avoient

été mis aux fers dés que la flote d'Espagne avoit paru. Ces malheureux se jetérent aux piez de Ximenez en lui présentant leurs chaînes qu'il avoit rompuës, & l'apellant leur liberateur. Ce fut un présent bien agréable à Ximenez : il leur donna sur le champ la liberté, & permit à la Garnison de se retirer à Tremecen avec armes & bagage. Pour le Gouverneur, comme on lui avoit promis, aussi bien qu'à ses deux complices, de grands avantages en Espagne, pour recompense de leur trahison, Ximenez le retint auprés de lui, se fit amener l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé, leur fit toute sorte de bons traitemens, & les mena avec lui en Espagne quand il y repassa.

La Garnison ayant été changée, le Cardinal prit possession du Château, fit dresser le plan des nouvelles fortifications qu'il y vouloit ajouter, & donna ses ordres pour la mettre en l'état où on la voit encore aujourd'hui. Il retourna ensuite dans la Ville, où l'on avoit logé toute l'Armée, & s'étant rendu dans la grande place, où l'on avoit porté tout le butin, il fit l'éloge des Chefs & des Soldats, les remercia au nom du Roi & au sien; & aprés avoir fait mettre à part quelques piéces des plus précieuses, il les envoya au Roi par un Courier qu'il lui dépêcha, pour lui porter la nouvelle de sa conquête. Il abandonna tout le reste aux Oficiers & aux Soldats. La liberalité de Ximenez n'en demeura pas là : comme il étoit reconnu pour Généralissime de cette Armée, & qu'il en avoit fait tous les fraix, l'on avoit mis à part pour lui environ la troisiéme partie du butin : il la fit aporter au même endroit, en fit des présens de sa propre main à Pierre de Navarre, à

tous

tous les Officiers Généraux, & Subalternes, & même à de simples Soldats en qui il avoit remarqué ou de la probité ou de la conduite ou de la valeur : il destina le reste pour les besoins publics, comme pour la réparation & l'ornement des Mosquées qu'il avoit dessein de convertir en Eglises ; pour lui, il se reserva trés-peu de chose, & sur tout plusieurs Livres Arabes des mieux conditionnez, qu'il destina pour la Bibliotéque d'Alcala : on les y voit encore aujourd'hui.

L'on peut juger de la grandeur & des richesses d'Oran, par son commerce, & de son commerce, par le nombre de quinze cens boutiques qui y étoient lors que Ximenez la prit. Un Historien * qui assista à cette conquête, & qui assure les avoir comptées, dit à cette occasion, qu'à peine en trouveroit-on autant dans trois des plus fameuses Villes d'Espagne. Le butin, sans y comprendre ce qui fut détourné, dont l'on ne peut tenir compte, fut estimé cinq cens mille écus d'or. Toute l'Armée s'enrichit à cette prise, & il y eut tel particulier qui en raporta jusqu'à dix mille ducats.

* Jerôme Julien.

Les richesses d'Oran n'étoient pas ce qui contribuoit le plus à sa réputation : sa grandeur, le nombre de ses habitans, sa situation, son Port, son Arcenal, où l'on trouva plus de soixante piéces de gros canon, sans compter les petites, & un nombre infini de toutes sortes d'armes, la faisoient passer pour la plus importante Ville de toute l'Afrique. Cette Ville est aujourd'hui bien diferente de ce qu'elle étoit alors : quelque soin qu'on ait pris de lui rendre sa prémiére grandeur, l'on n'a jamais pû en venir à bout.

Le prémier soin de Ximenez, aprés la distri-

tribution du butin, fut de faire nétoyer la Ville de tous ces corps morts qui commençoient de l'infecter : il purifia ensuite les Mosquées, les fit orner à l'usage des Chrêtiens, & dédia lui-même la plus grande à Nôtre-Dame de la Victoire. Il établit dans cette même Ville un Clergé, des Moines, des Hôpitaux ; leur assigna des fonds pour leur subsistance, & des Maisons commodes pour les loger. Il n'y manquoit plus que des habitans ; mais l'on n'eut pas plutôt sçu que les maisons & les fonds s'y donnoient presque pour rien, qu'il s'y en rendit bien-tôt un assez bon nombre. Les trois cens Esclaves que Ximenez avoit délivrez, furent les prémiers qui commencérent à repeupler cette fameuse Ville.

Ce fut un coup d'une prudence & d'un bonheur extraordinaire d'avoir ataqué & pris cette Ville avec tant de diligence ; car si l'on eût seulement retardé d'un jour, le Roi de Tremecen y envoyoit un secours considérable : il en eût empêché, ou du moins retardé la prise, qui n'eût pû se faire sans perdre la meilleure partie de l'Armée, & la réduire à s'en retourner aprés sa conquête. Ce secours parut le lendemain de la prise ; mais étant arrivé trop tard, il s'en retourna sans rien faire.

Les choses étant ainsi disposées, Ximenez fit proclamer le Roi Catholique Seigneur Souverain de la Ville & de l'Etat d'Oran ; mais comme en même temps, aprés avoir déclaré que l'un & l'autre releveroit pour le spirituël de l'Archevêché de Toléde, comme ils en dépendent encore aujourd'hui, quoi qu'ils en soient fort éloignez ; il s'en apropria le Domaine, les revenus publics, & généralement tout ce qui avoit été du Domaine des anciens

Rois

Rois d'Oran: Pierre de Navarre s'en ofença; & il protesta qu'il ne soûtriroit jamais que ce Domaine apartint à d'autres qu'à sa Majesté Catholique.

Ximenez, qui n'avoit plus tant de lieu de le ménager, le prit d'un ton plus haut qu'il n'avoit acoutumé, & le regardant avec cet air d'autorité qu'il sçavoit prendre dans les ocassions où il faloit qu'il se soutint, il lui dit, qu'il vouloit bien qu'il sçût qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'au Roi même: qu'il sçavoit ses intentions mieux que personne: & qu'en tout cas il ne les aprendroit pas d'un étranger, qui n'étoit que depuis quelques mois à sa solde, & qui lui devoit à lui-même toute l'autorité qu'il avoit: que cette autorité seroit soumise à la sienne, & qu'il ne soufriroit jamais qu'un homme obligé de lui obéir entreprît de le contrôler: que s'il avoit quelque chose à lui remontrer, il le devoit faire en particulier, & avec le respect qui étoit dû au caractére dont le Roi, leur commun maître, l'avoit revêtu. Ximenez acheva ensuite ce qu'il avoit commencé, & Pierre de Navarre, qui n'étoit pas en état de l'en empécher, reconnut qu'il s'étoit commis mal à propos.

L'on proposa ensuite de nouvelles conquêtes, & l'on s'arrêta à celle du Royaume de Bugie, par cette seule raison, que les guerres civiles dont cet état étoit agité, favorisoient le dessein des Espagnols.

La conclusion de cette entreprise reveilla la jalousie de Pierre de Navarre & de Vianelli. Ximenez s'en aperçut, & ne voulant pas mécontenter deux Oficiers d'un mérite aussi distingué, qui avoient servi si utilement, & pouvoient rendre encore de si grands ser-

 vices

vices à l'Etat & à la Religion : il déclara en plain Conseil de guerre, qu'il n'étoit parti d'Espagne que dans le dessein de conquerir Oran : que Dieu ayant fait réüssir cette entreprise, il étoit résolu de s'en retourner : que son âge ne lui permettoit pas de soutenir plus long tems les fatigues de la guerre, & que la profession paisible à laquelle Dieu l'avoit apellé ne s'acordoit pas avec une vie aussi tulmutueuse que celle d'un camp : qu'il croyoit leur être pour le moins aussi utile en Espagne qu'il le pourroit être en Afrique : qu'il ne cesseroit de solliciter le Roi de leur envoyer les sécours nécessaires : que pour lui, il leur faisoit de bon cœur présent des munitions de guerre & de bouche qui étoient encore dans les vaisseaux : qu'il aloit donner ordre de les faire débarquer ; & qu'il ne s'en reserveroit que ce qui seroit absolument nécessaire pour son passage : Il ajouta, que la victoire n'acompagneroit leurs armes, qu'autant de tems que Dieu seroit de leur parti : que le moyen de l'y retenir, étoit de faire regner sa crainte & le bon ordre dans leur armée : qu'il savoit par expérience, qu'une vie Chrétienne & réglée n'étoit pas incompatible avec la profession des armes : que bien loin de dimiuër la valeur, elle l'augmentoit : qu'ils songeassent à augmenter l'Empire de JESUS CHRIST aussi-bien que celui de sa Majesté Catholique : qu'il leur laissoit, pour les seconder, bon nombre d'Ecclésiastiques sçavans, & de Religieux zélez, prêts à verser leur sang pour l'augmentation de la foi : qu'au reste il avoit deux avis à leur donner : l'un, de traiter plus humainement les vaincus qu'on n'avoit fait à Oran ; l'autre, d'engager adroitement les Soldats à acheter des maisons dans Oran, & des terres aux en-

vi-

virons : Que cette précaution produiroit deux éfets également avantageux ; l'un, qu'ils en seroient d'autant plus portez à conserver leur commune conquête, qu'en la défendant, ils défendroient leur propre bien ; l'autre que n'étant point partagez entre leur devoir & le soin de conserver ce qu'ils avoient aquis, ils se donneroient tout entiers au prémier. Ce fut dans cette vuë qu'avant que de partir, Ximenez fit publier, que si quelqu'un vouloit envoyer quelque chose à sa femme ou à ses enfans, il se chargeroit lui-même de leur faire tenir : ce qu'il éxécuta en éfet avec la derniere fidélité ; des sommes fort considérables lui ayant été remises.

Si le dessein de Ximenez fut agréable à Pierre de Navarre & à Vianelli, qui s'atendoient tous deux à monter d'un dégré, il afligea sensiblement toute l'Armée. Il étoit adoré des Oficiers & des Soldats. L'estime & la confiance qu'ils avoient en lui, ne pouvoient aler plus loin. Ils atribuoient hautement à sa piété & à sa conduite le succés surprenant qu'ils avoient eu dans l'entreprise d'Oran, & ils se croyoient invincibles tant qu'ils auroient à leur tête un homme pour lequel ils étoient persuadez que le Ciel combatoit.

Ces témoignages publics de la reconnoissance de l'Armée n'empêchérent point Ximenez d'éxécuter son dessein. Il s'embarqua à quelques jours de là, aprés avoir remis le commandement général à Pierre de Navarre, dont la place fut donnée à Vianelli ; celle de Vianelli à Diego Vera ; & celle de Diego Vera au Comte d'Altamira.

Ximenez étant heureusement de retour à Cartagéne, fit plus qu'il n'avoit promis ; non seulement il écrivit au Roi pour lui rendre un

comp-

compte éxact de tout ce qui s'étoit fait, & de tout ce qu'on avoit résolu d'entreprendre, & pour le prier de continuer à l'Armée d'Afrique les sécours qui lui étoient nécessaires pour pousser les conquêtes qu'elle étoit en état de faire, mais il employa tout l'argent qui lui restoit, & s'engagea même pour de grosses sommes pour acheter des blez, & toutes sortes de munitions, qu'il envoya à l'Armée avant que de partir de Cartagéne.

Il reçut au même endroit les félicitations du Roi & de tous ses amis: Sa Majesté l'invitoit de venir à la Cour, pour y recevoir les loüanges qui lui étoient duës pour les services importans qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion.

Ximenez remercia le Roi, & le pria de trouver bon qu'il alât se delasser de ses fatigues à Alcalá. Il y fut en éfet par des chemins détournez, pour éviter le concours du peuple, & les receptions magnifiques qu'on lui préparoit dans toutes les Villes, s'il eût tenu le chemin ordinaire: Il ne voulut pas même qu'on lui fist aucune entrée à Alcala, quoi qu'il en fust Seigneur spirituel & temporel: Il défendit les inscriptions, les complimens & les harangues: Il parla toujours de sa victoire, comme s'il n'y eût contribué que par ses priéres; & s'il arrivoit que quelqu'un l'apellât le Vainqueur des Nations barbares, comme il arrivoit quelquefois, aprés avoir témoigné que ces grands noms ne lui étoient pas dûs, il ne manquoit jamais de repéter ces paroles de David: *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vôtre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Une si grande modération dans un si haut point de gloire lui aquit plus de réputation que tout ce qu'il avoit fait de plus grand & de plus

plus heureux. Ses ennemis même & ses envieux ne purent s'empêcher de l'admirer. Jusques là il avoit passé pour vain. L'on tenoit l'ambition pour sa passion dominante ; peut-être même, comme il n'étoit pas sans défauts, que ç'avoit été son foible dans un âge moins avancé ; mais ce généreux mépris des loüanges, & de tout ce qui a coutume de flater agréablement cette vanité sécrette à laquelle il est si dificile de ne point céder quelquefois, obligea enfin de reconnoître que ce qui est l'éfet d'une passion dans les hommes du commun, vient souvent de grandeur d'ame dans les hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en soit, pendant que Ximenez vivoit à Alcala avec une modération qui n'a presque point d'exemple, Pierre de Navarre continuoit ses conquétes en Afrique. Il ataqua & prit Bugie, Capitale du Royaume qui en porte le nom, aprés avoir défait le Roi de Bugie, qui étoit sorti au devant de lui. L'année suivante ce même Roi ayant ramassé une Armée plus nombreuse que la prémiére, Pierre de Navarre la tailla en piéces, & remporta une victoire des plus signalées. Il tourna ensuite du côté de Tripoli, l'ataqua, & s'en rendit le maître. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Afrique, mais la fin ne répondit pas à de si grands commencemens. Il alla malheureusement échoüer à l'Isle des Gelves : Son armée y fut presque entiérement défaite par les Maures ; Vianelli & Garcias de Toléde y furent tuez ; l'Armée se retira en desordre à Tripoli, & ne fut plus en état de rien entreprendre. Enfin de tant de conquêtes il n'est resté aux Espagnols que la ville d'Oran, dont ils sont encore aujourd'hui en possession.

Quant à Pierre de Navarre, dont la vie depuis

puis sa défaite n'a plus de liaison avec celle de Ximenez, pour achever son Histoire à laquelle il n'est pas possible que le Lecteur ne prenne quelque interêt; il passa en Italie, & y servit fort utilement les Espagnols. La fortune
* L'an 1512. l'abandonna encore à la bataille de Ravenne *: Il y fut fait prisonnier par les François. Les Espagnols le voyant malheureux, l'abandonnérent à leur tour. L'on ne parla en sa faveur ni de rançon ni d'échange. Il languit de la sorte jusqu'au commencement du Regne de François I. * Ce Prince le plus généreux de son siécle,
* L'an 1515. ne put soufrir qu'un si grand homme fût si mal recompensé de ses services. Il lui fit faire des propositions avantageuses.

Pierre de Navarre indigné de l'ingratitude des Espagnols, dont aprés tout il n'étoit pas né sujet, répondit aux avances du Roi, & s'engagea au service de la France. Il n'y perdit rien de cette grande réputation qu'il avoit aquise, quoi qu'il continua toujours à être brouillé avec
1528. la fortune. Enfin acompagnant Lautrec dans le Roïaume de Naples, il fut pris par les Espagnols. Ils ne le traitérent pas en prisonnier de guerre; mais en traitre, & en Sujet revolté, sous prétexte qu'ils étoient les maîtres de la Navarre, qui étoit sa véritable patrie. Il y a des Historiens qui disent que Charles Quint le fit étrangler en prison; mais d'autres assurent qu'on fit courir ce bruit pour rendre odieux cet Empereur, qui ne manquoit ni d'envieux ni d'ennemis, & qu'en éfet Pierre de Navarre mourut de chagrin dans sa prison.

Ainsi périrent malheureusement Pierre de Navarre & Vianelli, deux des plus grands hommes de leur siécle, mais deux des plus grands ennemis de Ximenez, quoi qu'il n'eût rien épargné pour se les aquérir par des bienfaits. L'in-

gra-

gratitude dont ils uſérent en ſon endroit, ne fut pas une petite tâche à cette grande réputation que l'un & l'autre s'étoit aquiſe: Elle fut peut-être la cauſe de leur malheur; rarement les ingrats font une heureuſe fin.

Mais ſi Ximenez eut ſujet de ſe plaindre de l'ingratitude de Pierre de Navarre & de Vianelli, il n'eut pas lieu de ſe louër de la reconnoiſſance de Ferdinand. Elle n'étoit pas une de ſes vertus, non plus que la bonne foi; il ne ſe piquoit ni de l'une ni de l'autre, qu'autant qu'il y aloit de ſon interêt, ou du moins, qu'autant qu'elles ne le choquoient pas.

L'on a raporté ci-deſſus qu'en s'engageant aux fraix de la conquête d'Oran, Ximenez avoit expreſſément ſtipulé, qu'au cas qu'il réuſsît, ils lui ſeroient rembourſez, ou qu'Oran & ſes dépendances ſeroient réünis à l'Archevêché de Tolède pour lui tenir lieu de dédommagement. Le Roi y avoit conſenti, & le Cardinal qui étoit l'homme du monde de la meilleure foi, en éxécution de ce Traité, avoit fait des fraix immenſes au delà même de ce qu'il étoit obligé; il avoit épuiſé ſa bourſe & celle de ſes amis; il s'étoit engagé pour de groſſes ſommes; la promtitude & le ſuccés de ſon entrepriſe avoient paſſé l'atente de tout le monde; & ſans qu'il en eût couté plus de trente hommes à Sa Majeſté Catholique, il avoit conquis un Royaume, fait trembler l'Afrique, aſſuré les Côtes d'Eſpagne, & mis ſon Roi en état de pouſſer ſi avant ſes conquêtes, qu'il pouvoit eſpérer de ſe voir bien-tôt maître des deux bords de la Mer, & de donner tant d'afaires aux Maures, qu'ils perdroient pour long temps l'envie de repaſſer en Eſpagne. C'étoient les ſuites naturelles de la conquête d'Oran. Tant de ſervices rendus à la Couronne d'Eſpagne méritoient

bien

bien quelque reconnoissance. Ximenez avoit lieu de s'y atendre.

Cependant il étoit à peine arrivé à Alcala, qu'il aprit que Pierre de Navarre, ou de son mouvement, ou, comme il y a beaucoup d'aparence, par ordre du Roi, avoit fait publier dans toutes les formes, qu'Oran & ses dépendances étoient réünies à la Castille.

Il dépêcha aussi-tôt un exprés à Sa Majesté pour lui remontrer de sa part, qu'il n'avoit jamais afecté la Souveraineté d'Oran; qu'il étoit prêt de la lui remetre, quand on lui auroit restitué les fraix qu'il avoit faits pour cette conquête, dont il lui envoyoit un état éxact; que l'option dépendoit de Sa Majesté, mais qu'il étoit juste qu'on lui tint parole, comme il l'avoit tenuë; qu'il ne demandoit que ce qu'elle lui avoit expressément acordé; & que si on lui refusoit la satisfaction qui lui étoit duë, il seroit contraint de la demander aux Etats de Castille.

C'étoit prendre Ferdinand par son véritable foible. Il redoutoit sur toutes choses l'Assemblée de Etats. Il avoit été assez heureux pour empêcher les Castillans de la demander depuis son rétablissement. Il savoit par expérience combien Ximenez y avoit de crédit: Le service important qu'il venoit de rendre à l'Etat en faisant la conquête d'Oran, ses biens si généreusement prodiguez, sa vie même exposée tout récamment à tant de dangers, tout parloit pour lui, tout solicitoit en sa faveur; d'ailleurs, comme il ne demandoit rien qui ne fût juste, & qui ne lui eût été expressément acordé, il importoit au Roi en toutes maniéres de lui rendre lui-même justice, & de ne le pas forcer à recourir à ces mêmes Etats, qui étant les témoins des obligations qu'il lui avoit, le seroient

roient aussi de son ingratitude, & de son manque de foi : Que ce seroit commettre inutilement sa réputation, qu'il lui importoit sur toutes choses de conserver, s'il vouloit continuer de regner dans la Castille aussi paisiblement qu'il avoit commencé de le faire.

Ce fut le véritable motif qui porta Ferdinand à rendre justice à Ximenez : Les fraix qu'il avoit faits, lui furent rendus ; mais ce fut de si mauvaise grace, aprés tant de chicanes & de délais, qu'il étoit aisé de juger qu'il ne le faisoit qu'à regret, & que tout autre que Ximenez n'en eût jamais eu raison.

Cette afaire fut suivie d'une autre que le Cardinal soutint avec sa fermeté ordinaire. Un Cordelier nommé Louïs-Guillaume, quelques années avant la prise d'Oran, ayant été fait Evêque *in Partibus*, sous le titre d'Evêque d'Aure *, il vint en Espagne avec ce nouveau titre, ne sachant pas aparamment lui-même en quelle partie du monde son Diocése étoit situé. Oran n'eut pas plûtôt été conquis, que la ressemblance des noms lui fit imaginer que ce pouvoit bien être son titre. Ce qui n'étoit d'abord qu'un doute, devint pour lui de la derniére certitude. Il valoit mieux être Evêque d'Oran, que de l'être d'une ville qui ne se trouvoit point, & dont aucun Géographe n'avoit jamais fait mention. Sur cela changeant de nom, il se fait apeller Evêque d'Oran ; il fait plus, sans avoir fait aucune civilité au Cardinal ; il lui fait signifier qu'il eût à se désister du gouvernement spirituel d'Oran, que c'étoit son titre, & qu'il étoit résolu d'en aler prendre possession.

* Ses Bulles le nommoient *Episcopus Aurensis.*

Le Cardinal n'étoit pas homme à désister sur une simple signification de la seule chose qui lui restoit de sa conquête ; il avoit stipulé

expressément avec Sa Majesté Catholique, que cette Ville & son territoire dépendroient pour le spirituel de l'Archevêché de Tolède. Cette dépendance étoit comme un monument de sa conquête, que devoit en conserver le souvenir à la postérité; il ne pouvoit que lui être fort fâcheux de s'en voir privé par une espéce d'aventurier, qui ne savoit pas bien lui-même ce qu'il demandoit.

Cependant, comme il avoit une extrême aversion pour tout ce qui avoit jusqu'à l'ombre de la moindre injustice, & qu'il étoit trés-éloigné de tenir la moindre chose où qui que ce fût eût pû avoir un droit légitime, il fit examiner en sa présence avec la derniére éxactitude les prétentions de l'Evêque d'Aure.

Il suposa premiérement comme une chose incontestable, que quand le Pape conféroit un Evêché *in partibus*, l'on prétendoit qu'il avoit été tel autrefois, lorsque les Chrêtiens étoient en possession du Païs où il étoit situé. Il suposa encore, comme une chose qui n'étoit pas moins certaine, que Sa Sainteté n'avoit point érigé Oran en Evêché; qu'ainsi Elle n'avoit pû le conférer sans prétendre que ç'en étoit un dés le tems que les Chrêtiens étoient les maîtres de l'Afrique, & que la Religion Chrêtienne y florissoit. Il n'y avoit rien à dire à ces deux supositions, & l'interessé même ne pouvoit pas les contester. Il ne restoit donc plus qu'à éxaminer, si Oran avoit été Evêché, avant que les Arabes eussent conquis l'Afrique, n'y ayant point d'aparence qu'il l'eût été depuis. L'on éxamina sur celà les Auteurs qui avoient traité des Provinces Ecclésiastiques d'Afrique. On lut les Conciles qui avoient été tenus, pour voir si quelque Evêque d'Oran n'y auroit point souscrit: aucun ne faisoit mention ni de l'Evêché ni de l'Evêque d'Oran.

Ximenez pouvoit s'en tenir à ces preuves, qui quoi que négatives, ne laissoient pas de conclurre évidemment en sa faveur ; mais pour n'avoir rien à se reprocher, il fit faire une recherche éxacte de l'origine d'Oran. On trouva qu'elle avoit été fondée par les habitans de Tremecen ; qui étant atirez par la beauté & par la commodité du Port, y avoient envoïé une Colonie. Il résultoit de là évidamment que cette Ville n'avoit jamais été Evêché, & que les prétentions de l'Evêque d'Aure étoient sans fondement.

Ximenez lui ayant communiqué toutes ces recherches, il en parut d'abord déconcerté ; mais ne pouvant se résoudre à renoncer à ses espérances, quoique mal fondées, il répondit avec émotion, que Sa Sainteté avoit prétendu lui conférer un Evêché ; qu'il faloit bien que ce fût Oran, puis qu'il ne se trouvoit point ailleurs : *Vous le chercherez où il vous plaira*, lui répondit le Cardinal, *mais vous pouvez compter que tant que je vivrai, vous ne serez point Evêque d'Oran.*

Un debut si peu satisfaisant ne pouvoit promettre que des suites encore plus facheuses. Tout autre que l'Evêque d'Aure en eût été rébuté, & eût compris qu'étant sans droit, avec trés-peu d'apui, & ayant afaire à un homme du rang & de l'autorité de Ximenez, il faloit tourner cette afaire en acommodement, & en tirer tout le parti qu'il pourroit, puis qu'il ne pouvoit pas avoir celui dont il s'étoit flaté. Mais il n'étoit pas homme à lâcher prise si aisément ; il lui faloit un Diocése, & il vouloit que ce fût Oran.

Dans cette pensée il partit pour la Cour, & s'adressant directement au Roi, il en obtint des Lettres pour le Cardinal, par lesquelles il le

prioit

prioit de lui donner toute la satisfaction qui se pourroit.

Ximenez comprit aussi-tôt que pour peu que le Pape vint encore à se mêler de cette afaire, elle pourroit devenir de conséquence: C'est ce qui l'obligea de lui proposer un acommodement, qui fut, qu'on établiroit à Oran une Colégiale, dont on lui donneroit la premiére dignité avec le titre d'Abé, & un revenu honnête tel que l'avoient les Dignitez du Chapitre de Tolède, parmi lesquelles il lui prometoit de lui donner rang, sans être obligé de faire ailleurs sa résidence.

Le parti étoit d'autant plus avantageux, qu'il ne l'obligeoit de renoncer ni à son titre d'Evêque d'Aure, ni à ce prétendu Diocése, s'il se trouvoit jamais être quelque chose de réel. Cependant ce Prélat mal conseillé le refusa: Mais Ximenez sans s'arrêter à ses prétentions imaginaires, envoya au Roi les recherches qu'il avoit fait faire à leur ocasion. Il lui fit voir qu'Oran ne pouvoit être l'Evêché que l'on avoit conféré à l'Evêque d'Aure: Il lui fit sçavoir l'acommodement qu'il lui avoit proposé; & que tout avantageux qu'il étoit, il avoit été rejeté: Enfin il le prioit de trouver bon que les choses à l'égard d'Oran demeurassent dans l'état dont ils étoient convenus.

Les lettres de Ximenez eurent tout l'éfet qu'il pouvoit s'en promettre: Le Roi ne voulut plus entendre parler de cette afaire; le prétendu Evêque d'Oran se vit abandonné de tout le monde: Il se repentit, mais trop tard, d'avoir refusé l'acommodement qui lui avoit été proposé par le Cardinal; car de son vivant ni même aprés sa mort, il ne fut jamais Evêque d'Oran. On n'y établit pas non plus la Colégiale, dont Ximenez avoit fait le projet.

Tout

Tout se réduisit à un Grand Vicaire, que l'Archevêque de Tolède y tient pour l'éxécution des choses qui dépendent de sa Jurisdiction.

François Ruiz fut plus heureux que l'Evêque d'Aure. Dans ce même tems le Roi lui donna l'Evêché d'Avila : ce fut plûtôt par la considération de son mérite, & pour faire plaisir à Ximenez, qu'à sa priere. C'étoit une de ses maximes, de ne demander jamais pour ses amis ni des Dignitez ni des revenus Ecclesiastiques, de peur d'être coupable de l'abus qu'ils en pourroient faire ; & de s'engager lui-même dans le compte qu'ils auroient à en rendre à Dieu.

Jusques ici Ximenez, qui n'étoit pas aimé des Grands de Castille, qui mettoit leur abaissement pour fondement de la grandeur des Rois d'Espagne, & qui y avoit travaillé toute sa vie sans relâche, & sans en perdre aucune ocasion, avoit évité de s'alier avec eux, quoi qu'il en eût été plusieurs fois sollicité. L'inutilité des poursuites qui avoient été faites à cette ocasion, ne rebuta point le Duc de l'Infantade. Il sçut si bien gagner le Cardinal, qu'il le fit consentir au mariage de Jeanne de Cisneros sa niéce avec Pierre Gonsalve de Mendosse son néveu. L'aliance étoit des plus avantageuses ; mais le Cardinal s'étant aperçû qu'on vouloit lui vendre un peu trop cher l'honneur qu'on prétendoit lui faire, rompit lui-même ce mariage ; & le fit avec tant d'adresse, & sous des pretextes si spécieux, que le Duc n'eut aucun lieu de s'en formaliser.

Le Comte de Crunna de la même maison des Mendosses, l'une des plus illustres de toute l'Espagne, s'étant contenté d'une beaucoup moindre dot, profita du parti qui venoit d'échaper au Duc de l'Infantade, & épousa la niéce du Car-

Cardinal. Ce ne fut pas sans peine qu'il se résolut à lui faire une dot, qui, quoi qu'elle fût beaucoup au dessous de ce qu'il pouvoit lui donner, ne laissoit pas d'être considérable. Il étoit si persuadé que les biens de l'Eglise, qui étoient les seuls qu'il possédoit, apartenoient à l'Eglise même, aux pauvres & au public, aprés en avoir pris de quoi fournir à un entretien conforme à sa Dignité ; & il en avoit constamment fait jusques alors un usage si conforme à cette maxime, qu'il eût été impossible de lui persuader d'y contrevenir, si l'on n'avoit trouvé l'expédient de le convaincre, que ce qu'il donnoit à sa niéce, n'excédoit pas ce qui lui étoit revenu du butin d'Oran, & que c'étoit une nature de biens dont il pouvoit disposer comme il lui plaisoit.

Quoi qu'il en soit, Ximenez dédommagea bien-tôt le public du peu de bien, dont l'on eût pû dire qu'il l'avoit privé pour avantager sa famille. ~~Car outre plusieurs Eglises~~ qu'il fit bâtir, plusieurs maiteries & autres maisons de campagne qu'il aquit en faveur de l'Université d'Alcala, une expérience assez constante lui ayant apris que la nouvelle Castille étoit sujette à de fréquentes disettes de blé, ce qui réduisoit souvent les pauvres à de grandes extrêmitez, il entreprit d'y remédier pour toûjours. Pour cet éfet il fit bâtir à Tolede de grands & magnifiques gréniers, dont il fit présent au public : Il y fit mettre à ses dépens quatre-vingt-dix mille muids de froment pour être distribuez aux pauvres dans les grandes chertez de blé ; & laissa un fonds pour y entretenir à perpétuité la même quantité de grains Il en fit faire autant à proportion des lieux à Alcala, à Torrelaguna lieu de sa naissance, & à Cisneros d'où sa famille prenoit son nom. Il est aisé

de

de s'imaginer le grand crédit que de pareilles libéralitez lui aqueroient parmi le peuple. On verra dans la suite de cette Histoire l'usage qu'il en sçut faire.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, les diférends entre le Pape * & le Roi * Trés-Chrêtien *, dont l'on a déja parlé, avoient été portez à de si grandes extrêmitez, qu'il n'étoit plus possible d'y remédier. Sa Sainteté ne gardant plus de mesures, avoit excommunié le Fils aîné de l'Eglise, quoi que du consentement de tout le monde, il fût le meilleur Prince de son siécle. Elle ne prétendoit rien moins que de chasser les François d'Italie, & de leur en fermer si bien l'entrée qu'ils perdissent l'espérance d'y revenir. Sa Majesté Trés-Chrêtienne de son côté, aprés avoir assemblé les Prélats de son Roïaume, & les avoit consultez sur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture, avoit conjointement avec l'Empereur convoqué un Concile à Pise : Il ne prétendoit rien moins à son tour que de faire déposer Jules. Son entrée dans le Pontificat, & la maniére dont il y avoit vécu, en fournissant, à ce qu'il prétendoit, des raisons plus que légitimes. L'Empereur & le Roi de France devoient chacun de son côté entrer en Italie avec de nombreuses Armées, pour obliger le Pape, de gré ou de force, à comparoître au Concile, & à en subir le jugement.

* Jules II.

* Louis XII.

Dans cette extrêmité, la plus grande où Jules se fût trouvé de sa vie, il eut recours à Ferdinand, qui avoit levé depuis peu une puissante Armée dans le dessein de la faire passer en Afrique, & d'y continuer ses conquêtes. Ce Prince étoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture la plus favorable à ses desseins qui se fût présentée de long tems. Il

Q sou-

souhaitoit avec passion l'investiture du Royaume de Naples: Il n'avoit rien épargné pour l'obtenir; mais le Pape qui avoit ses desseins, l'avoit toûjours éludée. Dans cette vûë il se déclara pour le Pape, & lui promit de l'assister de toutes ses forces. Il écrivit à même tems à Cardone, qui avoit succédé au grand Consalve dans la Vice-Royauté de Naples, de marcher au sécours de Sa Sainteté; mais de s'arrêter sur les frontiéres de l'Etat Ecclésiastique, & de ne point passer plus avant, qu'il n'eût obtenu l'investiture dans toutes les formes.

Ximenez joignit ses lettres particuliéres à celles que Sa Majesté Catholique écrivoit au Pape. Il exhortoit Sa Sainteté à ne point s'étonner du nombre de ses ennemis. Il lui ofroit tout ce qui dépendoit de lui; & ne consultant que sa reconnoissance & son grand cœur, il l'assuroit positivement qu'au premier ordre qu'il recevroit de sa part, il lui feroit tenir quatre cens mille écus d'or: Qu'il leveroit une Armée à ses dépens, & la conduiroit lui-même à son sécours. La bataille de Ravene gagnée par les François, & la mort de Jules qui arriva quelque tems aprés, empêchérent aparamment que ses offres ne fussent acceptées. Ce fut encore un coup de sa bonne fortune: naturellement le Pape devoit s'en prévaloir; & Ximenez, aprés s'être engagé, n'étoit pas homme à réculer. La suite fit voir qu'il s'étoit trop avancé; & il eut tant de besoin lui-même de ce qu'il avoit si généreusement ofert, qu'il n'eût pû soutenir la Régence de la Castille avec autant de gloire qu'il le fit, si l'argent lui avoit manqué dans une des circonstances de sa vie, où il en avoit le plus de besoin.

L'investiture du Royaume de Naples n'étoit pas le seul avantage que Sa Majesté Catholique pré-

prétendoit tirer des démêlez du Pape avec le Roi Trés-Chrêtien. Comme le Royaume de Navarre étoit bien plus à sa bienséance que les Etats d'Italie, il y avoit long tems qu'il souhaitoit d'en faire la conquête, n'ayant pû réüssir à l'aquerir par la voye de l'aliance. Il ne lui manquoit qu'un prétexte pour l'usurper : l'excommunication du Roi de France & de ses adhérans vint tout à propos pour le lui fournir. Il est certain que Jean d'Albret, Roi de Navarre, étoit dans l'aliance de la France ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne s'étoit point encore mêlé des diferends du Pape avec Sa Majesté Trés-Chrêtienne ; qu'il ne lui avoit donné aucun sécours ; & qu'il n'avoit fait aucune diversion en sa faveur. D'ailleurs comme tous les Souverains sont également interessez à ne point autoriser le droit que les Papes s'attribuent de pouvoir disposer du temporel des Princes ; il y avoit si peu d'aparence qu'on dût se prévaloir de l'excommunication des adhérans du Roi de France pour usurper la Couronne de Navarre, que quoi que Jean d'Albret vît que son voisin armoit puissamment, il ne se défia jamais qu'il en voulût à ses Etats. Ainsi Ferdmand eut le tems de lever une puissante Armée, dont il donna le commandement à Frédéric de Tolède, Duc d'Alve ; & elle étoit déja sur la frontiére de la Navarre, que Jean d'Albret n'avoit pas eu la précaution de lever un seul homme pour s'y oposer.

Ferdinand ne manqua pas de profiter d'une négligence, qui dans la politique la moins rafinée ne pouvoit avoir d'excuse : Il envoya un Héraut au Roi de Navarre, pour lui demander passage par son Royaume, afin d'aler joindre le Roi d'Angleterre qui devoit faire une descente en Guienne. La demande n'étoit déja que trop

suspecte ; mais elle le fut bien davantage, quand le Héraut ajouta, que le Roi Catholique pour être assuré au retour d'avoir le passage de son Armée libre, demandoit qu'on lui confiât les trois meilleures places du Royaume. Une demande aussi extraordinaire ne pouvoit avoir qu'un refus ; & Ferdinand, qui s'y atendoit, fit entrer aussi-tôt son Armée dans la Navarre.

Il n'y avoit point d'exemple d'une conquête faite avec autant de facilité, & en si peu de tems. Le Duc d'Alve n'entra dans la Navarre que le 22. de Juillet, & il n'eut pas besoin de ce qui restoit de la campagne pour en achever la conquête. Aucune Place ne se défendit ; aucun parti ne parut en campagne ; & le Roi pris au dépourvu abandonna son Royaume, & fut des prémiers à se retirer en France.

L'an 1512.

La Navarre conquise avec tant de bonheur, avoit besoin d'un prétexte pour être retenuë. Ferdinand n'ala pas le chercher bien loin ; il fit courir le bruit que le Pape par la Bulle expresse (dont pourtant l'on n'a jamais pû voir ni l'original ni aucune copie autentique) la lui avoit donnée, aprés en avoir privé Jean d'Albret ; & c'est en vertu d'une pretention si bien fondée, que le Roi d'Espagne la retient encore aujourd'hui au Roi de France, à qui elle apartient par le droit d'une succession qui ne peut être contestée.

Le Roi Catholique ne joüit pas long tems de cette usurpation, la plus injuste dont l'Histoire fasse mention. Il ne mena plus depuis qu'une vie languissante & inquiéte, changeant incessamment de lieu, & ne trouvant point de demeure qui lui plût. Etant enfin arrivé à Madrigalejo, le plus méchant hameau de toute l'Espagne, assez proche de la ville de Trugillo, il se trouva si mal, que quoi qu'il se fût toujours promis une

lon-

longue vie, on n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il n'étoit pas loin de sa fin.

Dans cette extrémité il fit deux choses considérables: Il cassa le testament qu'il avoit fait à Burgos en faveur de Ferdinand son petit-fils, par lequel il lui laissoit la Castille, l'Arragon & toutes les Couronnes qui y étoient annéxées. Le projet de la Mornarchie universelle, dont il étoit l'auteur, & auquel il metoit un obstacle invincible par cette disposition, l'emporta sur toute la tendresse qu'il avoit pour l'Infant, & l'obligea de déclarer l'Archiduc Charles son héritier universel.

Il avoit dessein de laisser au moins à Ferdinand les trois grandes Maitrises qui avoient été réünies en sa personne à la Couronne de Castille; mais Zapata, Carvajal & Vargas, les plus habiles du Conseil d'Etat, qui ne le quitoient point, lui représentérent avec tant de force, que les mêmes raisons qui l'avoient porté à les réünir à la Couronne, l'obligeoient encore à les laisser à l'Archiduc, qu'il prit enfin la résolution de ne laisser à l'Infant pour tout patrimoine que les bonnes graces de son ainé.

La dificulté ne fut pas moins grande sur le choix d'un Régent, à qui il pût laisser l'administration de la Castille pendant le bas âge de ses petits-fils; mais les mêmes Conseillers sçurent si bien faire valoir la probité, les autres grandes qualitez de Ximenez, & les inconveniens qu'il y auroit à laisser la Régence à tout autre qu'à lui, qu'il prit la résolution de la lui confier, & il en fit un article exprés de son testament.

Il est vrai qu'il y témoigna d'abord de la répugnance, se fondant uniquement sur cette sévérité infléxible dont Ximenez avoit toûjours fait profession; mais ayant fait réfléxion qu'il

étoit l'homme de toute l'Espagne qui possédoit dans une plus grande étenduë toutes les qualitez requises pour le Gouvernement, s'y résolut de lui-même: la suite fit voir qu'il ne pouvoit pas mieux choisir.

Ce fut la derniére des dispositions civiles du Roi Catholique. Il mourut quelques heures aprés avec la réputation d'avoir été le plus grand Politique de son siécle, & d'avoir eu toutes les qualitez qui peuvent former un grand Prince, à la bonne foi prés, qu'il ne connut jamais, que lors qu'elle s'acommodoit avec ses interêts: hors de là, il étoit toûjours prêt à commettre les plus horribles perfidies. Peut-on dire aprés cela, comme font les Historiens d'Espagne, que ce Prince étoit sans défaut; puisque celui-là seul étoit capable de tenir toutes les grandes qualitez qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, & qu'il avoit éfectivement dans un dégré trés-éminent

Fin du Cinquiéme Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, ET RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIÉME.

Ximenez étant Régent de la Castille, éxécuta tant & de si grandes choses pendant 22. mois que dura sa Régence, qu'il est regardé comme le plus grand & le plus absolu Ministre que l'Espagne ait jamais eu : Arrivée de Charles V. en Espagne. Ximenez est disgracié : Sa mort à l'âge de quatre-vingts ans.

LA mort de Ferdinand, la minorité & l'éloignement de l'Archiduc son successeur, qui étoit alors dans les Païs-Bas, la présence de Ferdinand son frére qui se trouvoit sur les lieux, & qui ne manquoit ni de prétentions ni de partisans; l'humeur inquiéte des Grands, toujours prêts à se révolter; la Régence laissée à

l'homme de toute l'Espagne pour qui ils avoient le plus d'aversion ; cette même Régence contestée par Adrian Florent, Doyen de Louvain, Précepteur de l'Archiduc, arrivé depuis peu des Païs-Bas ; tout cela sembloit menacer la Castille d'étranges révolutions, & cette vaste Monarchie étoit à peine formée que sa ruïne paroissoit inévitable.

La prudence de Ximenez, son courage, sa fermeté, ses soins infatigables arrêtérent les choses sur le penchant ; & si cette Monarchie subsiste encore aujourd'hui, la Maison d'Austriche, ou du moins la branche d'Espagne, en a toute l'obligation à la conduite de ce grand Ministre. On peut même ajouter qu'elle n'est pas aujourd'hui, à beaucoup prés, sur un aussi bon pié qu'il l'avoit laissée en quitant la Régence : Les pensions qui étoient extrémement à charge au Tresor Royal retranchées ; les dettes de la Couronne aquitées, le Domaine recouvré, dont une partie aliénée & possédée sans titre légitime par la plupart des Grands, réduisoit souvent la Majesté Royale à n'avoir pas dequoi se soutenir; les Grands soumis & réduits à obéïr comme les moindres du peuple; des guerres civiles & étrangéres terminées avec gloire, & toujours à l'augmentation de l'autorité souveraine, sont des circonstances avantageuses, dans lesquelles la Monarchie d'Espagne ne se trouve plus aujourd'hui.

Que si l'on fait réfléxion que Ximenez n'eut pas deux ans pour exécuter tant de grandes choses ; qu'il étoit sans apui, sans aliance, d'une naissance médiocre, haï des Grands, le plus souvent traversé par ses Colégues, & par le Conseil même de l'Archiduc, & sans autre ressource que celle de son propre génie : Qu'avec ce seul apui, il agit toujours avec digni-

té,

té, avec fermeté, avec hauteur, soutenant l'Autorité Royale avec autant de Majesté que l'eût pû faire un Roi autorisé par un long & heureux regne, & par une longue suite d'ayeux; l'on sera comme forcé d'avouer, que l'Espagne, qui se vante de l'avoir emporté par la politique sur toutes les Nations connuës, n'a jamais eû de ministre qui en ait aproché: c'est ce que l'on va voir dans la suite de cette Histoire.

Le prémier soin du Conseil d'Espagne, aprés la mort du Roi Catholique, fut d'envoïer en diligence un Courier à Ximenez, pour lui aprendre le choix qu'il avoit fait de lui pour la Regence de la Castille pendant l'absence de l'Archiduc, & pour l'inviter d'en venir prendre possession. Ximenez fut d'autant plus surpris de se voir apeller au Gouvernement de la Castille, que bien loin de l'avoir solicité, il avoit afecté de s'absenter de la Cour dans le tems même où il lui étoit aisé de juger que Ferdinand ne pouvoit pas vivre long tems. Il partit aussi-tôt pour Guadaluppe, où le Conseil s'étoit rendu. La prémiére chose qu'il y aprit, fut que ceux qui avoient soin de l'éducation de l'Infant, n'avoient pas plutôt apris la mort du Roi Catholique, que se croyant les maîtres du Gouvernement, ils avoient dicté à ce jeune Prince une lettre pour le Conseil d'Etat, dans laquelle lui parlant en maître, il lui ordonnoit de se rendre auprés de lui. Il aprit encore que le Conseil, par la bouche de celui qui y présidoit, avoit répondu qu'il ne manqueroit pas de se trouver auprés de l'Infant, pour lui rendre les respects qui étoient dûs au frére unique de son Souverain: que c'étoit la plus grande qualité qu'ils reconnoissoient en lui; puis qu'ils n'avoient point d'autre Roi que César. l'Archiduc ayant été depuis élû Empereur, l'on se sou-

vint de cette réponſe, & on la regarda comme une eſpéce de Prophétie.

Ximenez aprouva la réponſe du Conſeil ; mais il conclut de la démarche qu'on avoit fait faire à l'Infant, qu'il ne faloit point le perdre de vuë, & qu'il faloit empêcher en toutes maniéres qu'on ne ſe prévalût de ſa grande jeuneſſe pour exciter des troubles. Il avoit pour maxime qu'on ne pouvoit jamais prendre trop de précautions, & qu'il valoit beaucoup mieux en prendre d'inutiles, que de manquer à en prendre une ſeule qui ſeroit néceſſaire.

En conſéquence de cette maxime, il ne ſe contenta pas de mettre tant d'eſpions auprés de ce jeune Prince, qu'il étoit moralement impoſſible qu'il fiſt la moindre démarche ſans qu'il en fuſt auſſi-tôt averti ; mais il le fit venir auprés de lui ; & ſous prétexte de veiller lui-même à ſon éducation, il ne le perdit plus de vuë. Toutes ces précautions qui metoient les Oficiers de l'Infant dans une impuiſſance abſoluë de rien entreprendre, penſérent les deſeſperer ; & l'Infant lui-même, à qui on les faiſoit regarder comme une eſpéce de captivité, en conçut tant de chagrin, qu'il en fut long tems malade.

Le lendemain de l'arrivée du Cardinal, le Doyen de Louvain s'étant rendu à Guadaluppe acompagné de la plupart des Grands de Caſtille, l'on fit en leur préſence l'ouverture du teſtament du Roi Catholique. Comme il y avoit un article exprés qui donnoit la Régence à Ximenez, il voulut ſans délai s'en mettre en poſſeſſion. Le Doyen de Louvain s'y opoſa ; il prétendit que la Régence lui apartenoit à lui-même : Il ſe fondoit ſur des proviſions en bonne forme qu'il avoit en main ; elles lui avoient été données par l'Archiduc même par un preſſen-

sentiment sécret qu'il avoit eu de la mort prochaine de son Ayeul ; Il ajoutoit, que s'agissant d'une succession échuë à l'Archiduc, il n'y avoit que lui qui eût droit d'y commettre un Administrateur, jusqu'à-ce qu'il fût en état de la venir récueillir lui-même.

Ximenez prétendoit au contraire qu'en vertu du testament de la feuë Reine Isabelle, qui étoit propriétaire de la Castille, le Roi Catholique en ayant l'administration jusquà-ce que l'Archiduc eût ateint l'âge de vingt ans, il n'avoit qu'usé de son droit en disposant de la Régence : Que comme l'Archiduc n'avoit rien à y prétendre, si son Ayeul avoit vécu plus long tems, la commission qu'il avoit donnée au Doyen, ne pouvoit l'emporter sur un article exprés de son testament, parce qu'il ne disposoit que de ce qui lui apartenoit.

Le Doyen se préparoit à repliquer, mais Ximenez l'en empêcha, en protestant qu'il ne soufriroit jamais que l'on donnât la moindre ateinte, ni au testament de la Reine Isabelle sa bienfaitrice, ni aux Loix de l'Etat, qui excluoient formellement les étrangers comme l'étoit le Doyen, du gouvernement de la Castille.

Le Doyen étoit homme paisible, habile pour le tems. Son Commentaire sur le Maître des Sentences, qui est des plus clairs & des plus métodiques, lui avoit aquis de la réputation : Il avoit encore assez bien réüssi dans l'instruction de l'Archiduc, dont il étoit le Précepteur ; mais il étoit d'ailleurs en toutes maniéres inférieur à Ximenez. La fermeté du Cardinal, la résolution où il paroissoit être de ne point céder, étonna le Doyen : Il aprehenda qu'on ne le rendît responsable des suites que pourroit avoir son oposition, s'il y persistoit plus long-

tems; il craignit même qu'elle ne nuisît aux interêts de l'Archiduc, & qu'on ne se prévalût de la division du Conseil pour troubler le repos de l'Etat.

Ces raisons le portérent à proposer lui-même un expédient, qui fut qu'on se remît de leur diferend au jugement de l'Archiduc, que cependant Ximenez & lui auroient conjointement le Gouvernement de la Castille; qu'ils signeroient tous deux les expéditions, & qu'il ne se feroit rien que de leur mutuël consentement.

Ximenez accepta le parti: Il suposa que le Conseil de l'Archiduc étoit trop éclairé pour donner ateinte au dernier testament de Ferdinand en lui réfusant la confirmation de la Régence: Il suposa encore que le Doyen ayant consenti de ne l'avoir qu'en second, sa dignité & le rang qu'il avoit dans la Castille ne permetant pas à un simple Prêtre, comme étoit le Doyen, de prétendre le pas sur un Archevêque Cardinal, il ne lui en feroit part qu'autant qu'il lui plairoit, & qu'il seroit bien-tôt en état d'agir avec autant d'indépendance que s'il n'avoit point de Colégue.

En conséquence de ce raisonnement le Cardinal commença à jetter les fondemens de cette autorité absoluë avec laquelle il gouverna toujours depuis. Voici quelques-unes des mesures qu'il prit. Il transfera le Conseil de Guadaluppe à Madrit, dont il étoit Seigneur spirituël, résolu de ne faire jamais sa résidence que dans les lieux dont il seroit le maître. Il répandit des gens qui étoient entiérement à sa dévotion dans les Provinces, dans les Villes & dans les Bourgs, afin qu'il ne s'y passât rien d'importaut, dont il ne fût exactement averti: Il remplit les maisons des Grands de ses Pension-

nai-

naires, afin d'être en état de prévenir tous leurs desseins : il employa pour cela des sommes immenses, qu'il prenoit sur ses propres revenus.

Mais parce que ces précautions auroient été inutiles, s'il n'eût eu des moyens tout prêts pour reprimer ceux qui auroient voulu troubler la tranquilité publique ; il prit le soin de connoître tous les braves gens qui s'étoient distinguez dans le service, & qui étoient encore en état de le faire ; & il se les atacha par des bienfaits ou par des pensions qu'il payoit de ses propres revenus.

Il ne manquoit plus que des troupes toujours prêtes à marcher par tout où il seroit nécessaire ; il y trouva plus de dificulté : l'usage n'étoit point reçû dans la Castille d'entretenir des troupes réglées en tems de paix : tous les Grands en eussent pris de l'ombrage, & s'y fussent oposez, & d'ailleurs il eût falu des sommes immenses pour les faire subsister : l'Epargne n'étoit pas en état d'y fournir ; il eût falu faire des impositions extraordinaires ; elles auroient aliené le peuple, & il importoit sur toutes choses à Ximenez de le retenir dans son parti.

Il prit pour cela un expédient qui augmenta l'atachement que le peuple avoit pour lui, & qui lui donna de bonnes troupes, toujours prêts, sans qu'il lui en coutât rien. De tout tems la Noblesse, qui étoit en possession de traiter le peuple avec une hauteur extraordinaire, s'étoit reservé le droit de porter les armes, & ne l'avoit jamais voulu permettre à ceux qui n'étoient pas de son corps. Il y avoit cependant beaucoup de bons Bourgeois qui vivoient noblement, qui se fussent fait un fort grand honneur de les porter. Ce fut

sur

sur cette sorte de gens que Ximenez jetta les yeux : il leur permit de porter les armes, de faire des compagnies, des revûës, & l'éxercice les jours de Fête : il leur donna des Drapeaux & des Oficiers pour les dresser, des privilèges, & des prix pour les afectionner aux armes.

Comme les Espagnols sont naturellement vains & faineans, il y eut presse à s'enrôler sous ces nouvelles Enseignes, & les Compagnies furent bien-tôt remplies d'une jeunesse fort leste, toute prête à marcher au prémier ordre. Ce qu'il y eut de singulier dans ce projet est qu'il s'éxécuta sans tirer un seul païsan de la campagne, un seul artisan de sa boutique, & sans détourner un seul Marchand de son commerce. Trente mille hommes furent levez de la sorte en trés-peu de tems sans qu'il en coutât rien au Roi, ni à l'Etat ; & l'on eut si grand soin de les dresser, que de long tems l'Espagne n'a eu de si bonnes troupes, ni mieux entretenuës.

Les Grands & tout le reste de la Noblesse, ne manquérent pas de s'alarmer de cette nouveauté ; l'on s'en plaignit ; l'on s'assembla ; l'on présenta des Requêtes ; l'on menaça ; le Cardinal n'en alla pas moins à ses fins : il négligea les plaintes : il dissipa les assemblées : il éluda les Requestes : & dissimula les menaces.

Mais quand il eut reçû de Bruxelles la confirmation de sa Régence, & les ordres de l'Archiduc qu'il avoit demandez pour autoriser les nouvelles Compagnies, il le prit d'un ton plus haut, & menaça à son tour de reduire par la force ceux qui continuëroient de s'oposer aux ordres de leur Souverain. Les Grands & la Noblesse furent contraints de ploïer ;

ploïer ; mais ce ne fut qu'en atendant qu'il se présentit une ocasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. Le Cardinal les prévint, & leur fit comprendre par la maniére dont il traita le plus acredité d'entr'eux, qu'il ne les menageroit qu'autant qu'ils lui donneroient lieu de le faire en ne s'éloignant point de leur devoir.

Le Grand dont il s'agit étoit Don Pedro Porto-Carrero, surnommé le Sourd, frére du Duc d'Escalonne, & le plus puissant Seigneur de toute la vieille Castille. Il avoit pénétré que le Pape n'avoit pas plûtôt acordé la réünion des trois grandes Maîtrises à la Couronne qu'il s'en étoit repenti. Ce changement de Sa Sainteté étoit fondé ; d'un côté, sur la crainte qu'il eut d'avoir rendu par là les Rois de Castille trop puissans ; & de l'autre, sur l'aprehension qu'en afoiblissant le Clergé, comme il avoit fait, il ne se fût nui à lui-même. Jules II. frapé de ces deux raisons, entreprit de réparer la faute qu'avoit fait son prédécesseur en acordant la réünion ; & comme il ne connoissoit personne dans toute la Castille qui fût plus capable de garder un sécret & de soutenir une pareille entreprise que le Grand Consalve, il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'il le pourvût de la grande Maîtrise de Saint Jacques ; qu'il la lui ofroit à une seule condition, qui étoit de tenir ses provisions sécrétes jusqu'à la mort de Ferdinand. Consalve accepta le parti ; mais étant mort avant le Roi Catholique, Porto-Carrero s'imagina que le Pape ayant agi dans cette ocasion beaucoup moins par la considération qu'il avoit pour le mérite de Consalve, que par celle de son propre interêt, sufiroit qu'il la demandât pour l'obtenir. Il le fit, & il l'ob-
tint

tint de Leon X. quoi que son prédécesseur eût acordé les trois grandes Maîtrises à l'Archiduc à l'instance du Cardinal Carvajal.

Cette intrigue avoit été conduite si sécretement, que l'Archiduc n'avoit rien sçu des provisions acordées à Porto-Carrero, ni Porto-Carrero de celles qu'avoit obtenu l'Archiduc, & que Ferdinand, tout éclairé, tout défiant, & tout puissant qu'il étoit à la Cour de Rome, avoit si bien ignoré & l'un & l'autre, qu'il avoit fait dessein de laisser les trois grandes Maîtrises; premiérement, à Ferdinand son petit fils; & les avoit ensuite laissées éfectivement à l'Archiduc.

Le Roi Catholique étant mort sur ces entrefaites, Porto Carrero crut ne pouvoir trouver de tems plus propre pour se mettre en possession de la grande Maîtrise que celui d'un interregne. Il convoqua le Chapitre Général de l'Ordre. Les Chevaliers de Saint Jacques, qui avoient tous d'autant plus d'interêt à ce que la grande Maîtrise fût détachée de la Couronne, qu'au cas que la desunion réüssît, il n'y avoit aucun d'eux qui ne pût prétendre à être Grand Maître, s'y rendirent de tous côtez; mais y étant venus en armes, & trop bien accompagnez, Ximenez en fut averti.

Quoi qu'il prévît qu'il aloit choquer tous les Grands en trompant l'assemblée, il ne laissa pas de l'entreprendre avec autant de hauteur que le Roi Catholique l'eût pû faire. Il choisit pour cela l'Alcaïde Villafanno; lui mit en main des ordres positifs au Chapitre de se séparer, sans avoir aucun égard aux provisions de Porto-Carrero, & de particuliers pour Villafanno de l'y obliger de gré ou de force. Il étoit aisé de juger, qu'à moins que de pareils ordres ne fussent bien soutenus, le Cha-

Chapitre n'obéïroit pas; Ximenez ne manqua pas d'y pourvoir, & l'Alcaïde marcha si bien acompagné, que s'étant trouvé plus fort que le Chapitre, il le contraignit de se séparer, sans avoir reconnu Porto-Carrero pour Grand Maître.

Ce coup d'autorité acheva d'aliener les Grands qui ne s'étoient pas encore déclarez contre Ximenez. On s'assembla pour prendre des mesures contre lui; mais il les avoit lui-même si bien prises contre lui, que toutes leurs Déliberations se réduisirent enfin à écrire à l'Archiduc de grandes plaintes contre lui. Comme le Gouvernement des Païs-Bas étoit incomparablement plus doux que celui d'Espagne, & que les Souverains des dix-sept Provinces avoient acoutumé de traiter leurs sujets plutôt en péres qu'en maîtres absolus, le Conseil de l'Archiduc n'aprouvoit pas la hauteur avec laquelle Ximenez en usoit, sur tout à l'égard des Grands, & l'on eût souhaité qu'il les eût traitez avec plus de ménagement; mais, outre qu'il étoit présque impossible qu'il changeât de génie à l'âge de prés de quatre-vingts ans, il avoit trop bien servi l'Archiduc dans le diferend qu'il avoit eu avec Porto-Carrero, pour en prendre ocasion de trouver à redire à sa conduite.

Mais quand le service qu'il venoit de rendre eût été moins important, l'Archiduc se trouvoit dans une conjoncture où l'autorité du Cardinal lui étoit trop nécessaire pour entreprendre de la diminuër. Chiévres, Gouverneur de ce Prince & le Chef de son Conseil, prévoyant, que s'il atendoit la mort de sa mére * pour prendre le titre de Roi, il atendroit d'au-

* Jeanne de Castille & d'Arragon, surnommée la Fole.

d'autant plus long tems que les foles, comme elle étoit, arrivoient d'ordinaire à une fort grande vieillesse, avoit jugé à propos qu'il prît cette qualité du vivant même de cette Princesse. La démarche étoit délicate: à la rigueur ce tître ne lui apartenoit pas, quand même (ce qu'on ne pouvoit sçavoir) l'on eût été assuré que sa folie étoit incurable.

Pour y acoutumer le monde sans commettre l'Archiduc, cet habile politique avoit fait en sorte que le Pape & l'Empereur la lui avoient donnée dans les lettres de condoléance qu'ils lui avoient écrit à l'occasion de la mort du Roi Catholique. Mais la dificulté étoit de le faire reconnoître en cette qualité par les Etats de Castille & d'Arragon; l'on avoit pour cela d'autant plus de besoin de l'autorité de Ximenèz, qu'on étoit informé que les Etats de ces deux Royaumes y consentiroient d'autant moins volontiers, qu'une pareille prétention étoit tout à fait contraire aux coutumes du Païs. Il étoit question d'engager le Cardinal à la faire réüssir: l'on s'adressa pour cela au Doyen de Louvain, & on se contenta de mander à Ximenez qu'Adrien avoit ordre de lui communiquer une afaire importante, sur laquelle l'Archiduc souhaitoit d'avoir son avis.

Ximenez, qui aparamment n'étoit pas content de ce qu'on s'étoit adressé à un autre qu'à lui, prit la chose au pié de la lettre, & n'épargna rien pour persuader à l'Archiduc de s'abstenir de prendre la qualité de Roi du vivant de la Reine sa mére.

Mais ce tître avoit trop de charmes pour ce jeune Prince pour y rénoncer sur une simple remontrance. L'on changea de stile: on s'adressa directement à Ximenez, & l'Archiduc lui écrivit de sa propre main qu'il y aloit de

son

son honneur que ses sujets ne lui refusassent pas une qualité que les deux Puissances de l'Europe le plus généralement respectées ne lui avoient pas seulement donné, mais l'avoient encore exhorté de prendre.

Soit qui Ximenez fût gagné par la déference que l'Archiduc lui témoignoit, ou qu'il fût éfectivement persuadé qu'il étoit trop engagé pour reculer, il assembla un grand nombre des plus considérables des trois Etats, résolu à quelque prix que ce fût de donner satisfaction à l'Archiduc.

L'ouverture de l'assemblée se fit par la lecture de la lettre que ce Prince lui écrivoit: elle étoit conçûë de sorte, que sans demander le titre de Roi, pour ne pas s'exposer à un refus, il lui faisoit comprendre qu'il étoit de la gloire de la Monarchie d'Espagne, qu'il le prît conjointement avec la Reine sa mere: Il l'avertissoit que cette qualité lui avoit été déja donnée par le Pape & par l'Empereur son ayeul; & qu'en la lui donnant ils l'avoient exhorté à la prendre: il ajoutoit, qu'il ne doutoit point que l'assemblée ne suivît en cela le sentiment des deux premiéres personnes de la Chrêtienté; & finissoit sa lettre en leur faisant entendre que leur consentement dans cette ocasion n'étoit pas une formalité si nécessaire qu'il ne pût bien s'en passer.

La lecture des lettres de l'Archiduc fut suivie d'un petit discours que fit Ximenez: il l'avoit ambarassé de sorte qu'il n'étoit pas aisé de comprendre quel étoit son sentiment. Mais parmi cet embaras il laissoit entrevoir qu'il n'étoit pas favorable aux prétentions de l'Archiduc: la persuasion où il étoit que les Grands ne manqueroient pas de prendre le contre-

tre-pié de son avis l'avoit obligé à prendre ce détour.

Laurens Carvajal, le plus ancien des Conseillers d'Etat, prit la parole aprés le Cardinal : Son discours (qu'il avoit fait de concert avec lui) fut aussi long que le sien avoit été court; il se réduisoit à deux chefs, à prouver que le Prince ne demandoit rien d'injuste & de nouveau : il prouvoit le premier par l'infirmité de la Reine, qui bien loin de diminuer augmentoit de sorte de jour en jour, qu'il y avoit plûtôt lieu de craindre que la folie dont Dieu l'avoit affligée ne dégénérât en fureur, que d'espérer qu'elle en pût guérir : conclud de là, qu'elle étoit à l'égard de l'Etat comme si elle étoit morte; puis qu'elle n'étoit pas seulement absolument incapable du gouvernement, mais même de toute action civile.

Il s'étendit ensuite sur les grandes qualitez de l'Archiduc, qui faisoit paroître à l'âge de seize ans une prudence & une capacité si extraordinaire, qu'on l'auroit admirée dans un Prince beaucoup plus avancé en âge : d'où il conclud que ce Prince ne demandoit rien qui ne fût juste.

Il prétendit ensuite qu'il ne demandoit rien de nouveau; il prouva cette seconde partie de son discours par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine, de l'ancienne & de la nouvelle Histoire d'Espagne: ces exemples prouvoient évidemment qu'il n'étoit ni extraordinaire ni nouveau que des Princes fussent associez au Gouvernement, & qu'on leur donnât la qualité de Rois & d'Empereurs, du vivant de leurs peres & méres. Il remarqua que des Princes trés-sages en ayant souvent ainsi usé, il n'y avoit pas seulement de la bien-

séau-

séance, mais une espéce de nécessité de la pratiquer à l'égard de l'Archiduc, dont la mére, qui seule étoit restée en vie, étoit trés-éloignée de la sagesse des Princes qui l'avoient pratiqué avant eux.

Le discours de Carvajal fit une si forte impression sur l'assemblée, que les Prélats, qui aparamment ne cherchoient qu'une ocasion de se déclarer en faveur de l'Archiduc, furent tous de son sentiment: Plusieurs même de la Noblesse témoignoient assez qu'ils l'aprouvoient, & tout aloit réüssir à la satisfaction de ce Prince, lors que l'Admiral de Castille & le Duc d'Alve ouvrirent un avis directement oposé à celui de Carvajal: Ils prétendirent, que n'étant pas les juges de l'Archiduc, il ne leur apartenoit pas de décider si sa prétention étoit juste ou injuste; mais que ne pouvant se dispenser d'être les juges de leurs propres actions, ils se sentoient obligez de protester, qu'ayant reconnu & juré la Princesse Jeanne pour leur seule légitime Reine, il ne leur étoit plus libre d'en reconnoître une autre, & qu'ils ne pouvoient, sans violer le serment qu'ils lui avoient fait, donner à qui que ce soit de son vivant la qualité de Roi.

Ils ajoutérent qu'ils demeuroient d'acord que tant que dureroit l'infirmité de la Reine, elle ne pouvoit se passer d'un adjoint qui lui aidât à porter le faix du Gouvernement; que l'Archiduc en qualité d'héritier nécessaire l'étoit de droit; mais qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il prît pour cela la qualité de Roi, & que du vivant de la Reine sa mere elle ne pouvoit être donnée sans crime à qui que ce soit.

Le Marquis de Villaina ne fut pas du sentiment de l'Admiral; mais il ne fut pas aussi

de

de celui de Carvajal : il prit un milieu plus propre à éluder la dificulté qu'à la résoudre. „ Puisque l'Archiduc , dit-il , nous déclare „ dans sa lettre qu'il n'a pas besoin de nôtre „ consentement pour prendre le tître de Roi, „ nous pouvons nous dispenser de le lui don- „ ner. Cet avis paroissoit si sûr que tout le monde en fut frapé ; & il y a de l'aparence que l'on s'y fût enfin rangé , si Ximenez , qui le prévint , n'eût interrompu le cours des sufrages.

Il prit la parole , & représenta à l'assemblée d'un ton de voix où il paroissoit de l'émotion , qu'il n'étoit pas question de déliberer sur une chose à faire , mais d'aprouver une chose faite ; que l'Archiduc , leur Souverain , n'avoit pas besoin de leur consentement pour prendre la qualité de Roi ; que cependant il avoit bien voulu leur demander leur aprobation ; que de la lui refuser , c'étoit mal répondre à l'honneur qu'il lui faisoit ; qu'il vouloit bien qu'on sçût , qu'il n'y avoit point de diference entre le dégrader , & le desavoüer dans la démarche qu'il venoit de faire.

A peine eut-il prononcé ces paroles , que sans se mettre en peine d'achever de recueillir les sufrages , il commanda à Don Pedro Correa , Corregidor * de Madrit , d'aler faire proclamer la Reine Jeanne & l'Archiduc son fils conjointement Rois de Castille. Le Corregidor , qui aparamment avoit tout préparé pour l'éxécution de cet ordre , sortit incontinent , & l'on entendit bien-tôt aprés les fanfares de la proclamation.

* Cette Charge répond à celle de Lieutenant de Police.

Ce coup d'autorité causa un étonnement dans l'assemblée qu'il seroit dificile d'exprimer. Il n'y manquoit pas de gens d'humeur à s'y opo-

ſer ; mais ayant fait réfléxion que s'ils le
)ient ils exciteroient infailliblement une
rre civile dont ils ſeroient reſponſables, ceux
n'avoient pas opiné furent du ſentiment de
ıenez, & aprouvérent l'ordre qu'il venoit
lonner. L'on expédia enſuite des lettres
ordonnoient que la même proclamation
faite dans toute la Caſtille, & Ximenez
gédia l'aſſemblée.

'Archiduc (que l'on nommera déſormais)
ırles, ou le Roi de Caſtille, n'eut aucun
de douter qu'il ne fût uniquement rede-
le à Ximenez du ſuccés de cette grande
re: car la même propoſition ayant été faite
Etats d'Arragon, Don Alonſe, Archevê-
de Saragoſſe (à qui Ferdinand avoit laiſ-
a Régence de ce Royaume) qui y préſi-
t, ne put jamais la faire paſſer: Les Etats
ıſérent conſtamment à l'Archiduc la qualité
Roi, & perſiſtérent dans leur refus juſqu'à
ıort de la Reine Jeanne.

peine Ximenez avoit-il congédié l'aſ-
blée dont l'on vient de parler, qu'il aprit
Pedro Giron, fils aîné du Comte d'U-
na, avoit de ſon autorité privée aſſiégé
-Lucar; qu'il ne prétendoit rien moins
de s'emparer de tout le Duché de Médi-
Sidonia; que toute l'Andalouſie étoit en
ıes; & que ſi l'on ne s'opoſoit de bonne
ıre à de pareilles entrepriſes, l'on verroit
n-tôt la guerre alumée dans toute la Caſ-
:.

'our entendre cette afaire, qui eut de ſi
ndes ſuites, il faut ſçavoir que Don Jüan
Guſman, Duc de Medina Sidonia, épou-
:n premiéres nôces la fille aînée du Duc
Bejar; il en eut deux enfans, un fils nom-
Henri, & une fille apellée Mentia. Henri
étant

étant d'un temperamment à n'avoir point d'enfans, Mentia, sa sœur, épousa le Comte d'Uregna: de ce mariage sortit Pedro Giron, dont l'on vient de parler. Le Duc de Medina Sidonia ayant perdu sa premiére femme, comme il étoit encore jeune, il épousa en secondes nôces, avec dispense du Pape; la seconde fille du Duc de Bejar, sœur de sa premiére femme: il en eut un fils, qui se rendit illustre sous le nom d'Alvare de Gusman. Henri, fils unique du premier lit du Duc de Medina Sidonia, étant mort sans enfans, on regarda Alvare de Gusman comme l'héritier des grands biens du Duc son pere; & comme il étoit d'ailleurs un Seigneur fort acompli, le Roi Catholique lui donna en mariage Anne, fille légitime de Don Alonse d'Arragon, son fils naturel.

Le Duc de Medina Sidonia mourut peu de tems aprés ce mariage. Don Alvare voulant se mettre en possession des grands biens qu'il avoit laissez, Pedro Giron s'y oposa. Il prétendit que son oncle n'étoit pas légitime; & que les Loix divines & humaines condamnant les mariages avec les deux sœurs, le Pape n'en avoit pû acorder la dispense; & quoi qu'il l'eût acordée, le second mariage de son ayeul n'en étoit pas moins illégitime: qu'ainsi sa véritable héritiére étoit Mentia, restée seule du premier lit, & lui Pedro Giron, comme représentant Mentia, dont il étoit le fils. Mais le Roi Catholique s'étant déclaré pour Don Pedro Alvare, qu'il regardoit comme son gendre, l'oposition de Pedro Giron fut reduite à quelques protestations par écrit qu'il fit signifier à Don Alvare, & qui ne l'empécha pas de se mettre en possession du Duché de

Medina

Medina Sidonia, & de tout ce qui avoit apartenu au feu Duc son pere.

Les choses demeurérent en cet état du vivant du Roi Catholique; mais il n'eut pas plûtôt cessé de vivre, que Pedro Giron reprit ses premiéres espérances. Il fit tant par le secours de ses amis, qu'il se mit en état d'assiéger San-Lucar. Cette Ville, l'une des plus fameuses de l'Andalousie à cause de son Port, apartenoit en propre aux Ducs de Medina Sidonia: Il est vrai que les Rois de Castille avoient coutume de mettre garnison dans le Château pour la sureté de la côte; comme dans toutes les Places maritimes; mais c'étoit sans préjudice du Domaine des Ducs, qui n'en étoient pas moins les maîtres absolus.

Le siége n'étoit pas encore exactement formé, lors qu'Alvare ayant apris l'entreprise de Giron, se jetta dedans pour la défendre; mais comme il y étoit entré assez mal acompagné, il couroit risque d'y être forcé, lors que Ponce, Duc d'Arcos, son cousin germain, ui amena un puissant renfort: Gomez de Sois, qui commandoit dans le Château, se oignit à eux avec la garnison, & tous trois nsemble donnérent tant d'afaires à Pedro Gion, que le siége tirant en longueur, ils eunt tout le tems qu'il leur faloit pour avertir imenez de ce qui se passoit, & lui demaner du secours.

Le Cardinal comprit aussi-tôt que c'étoit it de son autorité s'il soufroit de pareilles treprises. Il regarda Pedro Giron comme un anturier sur lequel tous les Grands avoient yeux, résolus en sécret de l'imiter si son ojet reüssissoit, ou de demeurer dans l'oissance s'il étoit assez malheureux pour y

R su-

sucomber. C'est pourquoi sans perdre un moment de tems, il fit venir Antoine de Fonseques, sur la bravoure & l'expérience duquel il sçavoit qu'il pouvoit compter: Il lui donna ordre de ramasser avec toute la diligence possible les vieilles troupes qui étoient autour de Cordouë & de Seville pour la défense des côtes, d'en faire promtement un petit corps d'Armée, & de marcher droit à San-Lucar pour en faire lever le siége. Il lui ordonna encore expressément de ne faire aucun cartier aux gens de Giron, de les traiter en rebelles, dont le procés étoit fait dés-lors qu'on les trouvoit les armes à la main sans l'autorité du Régent: que tout autant qu'il lui en tomberoit entre les mains il leur fist couper la tête, s'ils étoient Gentilshommes, ou qu'il les fist pendre sur le champ, s'ils ne l'étoient pas.

En exécution de ces ordres, Fonseques partit pour l'Andalousie, ramassa avec tant de promptitude les troupes qu'on lui avoit indiquées, qu'il parut à la vûë de San-Lucar avant que Giron eût apris qu'il marchoit contre lui. A la vûë de la petite Armée de Fonseques la consternation saisit les assiégeans, & Don Pedro abandonné de tous les siens fut contraint de s'enfuïr jusqu'à-ce que par l'entremise de ses amis il eût ménagé sa paix avec le Cardinal.

Si elle fut sincére de la part de Ximenez elle ne le fut pas de celle de Giron: il continua ses pratiques, & quand il crut avoir mis assez de Grands dans son parti pour se faire craindre, il partit pour Madrit dans le dessein d'obliger le Cardinal, en afectant de le mépriser, d'en user avec lui d'une maniére qui l'autorisât à se déclarer ouvertement contre lui. Y étant arrivé sans l'en avoir averti,

il

il ne s'atendoit à rien moins que d'en recevoir un ordre d'en sortir au plus vîte, auquel il étoit résolu de ne point obéïr ; mais Ximenez, qui pénétra sa pensée, fit semblant ou de ne pas sçavoir qu'il fût arrivé, ou de ne s'en pas mettre en peine. Giron surpris de l'insensibilité du Cardinal, à laquelle il ne s'étoit point atendu, lui envoya dire par un Gentilhomme qu'il étoit venu à Madrit dans le dessein d'y voir ses parens & ses amis, qu'il en partiroit aussi-tôt qu'il se seroit aquité de ce devoir. Il s'atendoit que Ximenez, qui étoit infiniment délicat sur ce qu'il croyoit être dû à sa dignité, répondroit qu'il n'étoit pas si grand Seigneur qu'il ne pût venir lui-même l'avertir de son arrivée ; mais le Cardinal continuant à dissimuler, se contenta de répondre ; *A la bonne heure, qu'il fasse ce pourquoi il est venu.*

Giron plus mortifié de cette réponse que s'il l'eût fait arrêter, afecta de dire publiquement que c'étoit de dessein formé qu'il n'avoit point rendu visite au Cardinal, & pour mettre de la diference entre lui & le Roi ; qu'étant né Grand d'Espagne, il n'y avoit que sa Majesté à qui il dût rendre visite le premier.

Cela fut raporté à Ximenez, qui n'en faisant pas plus d'état que du reste, réduisit Giron à l'ataquer d'une autre maniére. Il le fit en formant un parti contre lui de tout ce qu'il y avoit de Grands mécontens de son Gouvernement. Le Connétable de Castille fut le premier qui y entra : il en vouloit au Cardinal, parce que l'on parloit de retirer de ses mains un droit Royal qu'il avoit sur les côtes de l'Andalousie. Pimentel, Duc de Benevent, mécontent de ce qu'on l'empéchoit d'achever

un Fort qu'il avoit commencé de bâtir dans le territoire de Cigalez, embrassa le même parti. Les Ducs d'Albuquerque & de Medina Cœli suivirent leur éxemple; ils étoient parens de Giron, & de plus ils aprehendoient qu'on leur otât des rentes qu'ils avoient sur le Domaine Royal, qu'ils ne possedoient pas à juste tître. Enfin l'Evêque de Siguença se joignit à eux; parce qu'étant Portuguais, il aprehendoit que Ximenez, suivant les Loix du Païs, qui ne permettoient pas à un étranger d'y possieder les grands Bénéfices, n'entreprît de le priver de son Evêché pour en gratifier Carvajal, & le consoler de celui de Tortose, qu'on avoit été obligé de donner au Doïen de Louvain.

Le premier resultat de cette petite ligue fut qu'on n'épargneroit rien pour y engager Don Mendosse, Duc de l'Infantado: l'on sçavoit qu'il n'étoit pas content du Cardinal depuis qu'il avoit refusé sa niéce au neveu de ce Duc; & d'ailleurs comme il étoit le plus riche & le plus acredité de tous les Grands, l'on ne doutoit pas que son éxemple ne fût suivi, & qu'il n'engageât lui seul dans la ligue assez de Grands pour entreprendre de choquer ouvertement l'autorité du Cardinal. Le Connétable se chargea de cette négociation: Il n'oublia rien pour engager le Duc de l'Infantado à se déclarer en faveur de leur ligue; il éxagera la pretenduë tirannie de Ximenez, la maniére insolente dont il traitoit les Grands, la ruïne infaillible de la Noblesse si l'on ne s'oposoit pas à l'autorité qu'il avoit usurpée; il prétendit que pendant les longues infirmitez, ou le bas âge de leurs Rois, la Régence apartenoit de droit à la haute Noblesse; qu'il s'ensuivoit de là, que quoi qu'elle eût eu la complaisance de la dé-

léferer à Ferdinand, il n'avoit pû, ni lui ni
Charles son successeur, en disposer en faveur de
Ximenez sans le consentement de la Noblesse :
que quand même ils en eussent eu le pouvoir, il
s'en faloit bien qu'ils lui eussent donné l'autori-
té sans bornes qu'il s'attribuoit : que c'étoit la
raison pour laquelle il n'avoit jamais voulu
faire voir la confirmation que Charles avoit
fait de sa Régence : qu'on sçavoit de bonne
part qu'il y avoit des restrictions dont son am-
bition ne s'acommodoit pas : qu'en excédant
ainsi son pouvoir, il autorisoit lui-même les
Grands à s'oposer à ses entreprises ; que le
Roi y trouveroit d'autant moins à redire, que
le pouvoir qu'il s'attribuoit ne venoit point de
lui : que l'Evêque de Tortose *, qui étoit vé-
ritablement l'homme de confiance de sa Ma-
jesté, n'étoit pas moins mécontent du Cardi-
nal qu'ils le pouvoient être ; qu'il se plaignoit
aussi-bien qu'eux de l'autorité sans bornes que
le Cardinal s'étoit attribuée: qu'enfin la nécessité
n'avoit point de loi, & qu'ils seroient toûjours
en droit de dire qu'on les avoit contraints à se
soulever par des traitemens insuportables à des
gens de cœur.

* C'est le Doien de Louvain.

Le Duc de l'Infantado, ayant écouté tout
ce que le Connétable avoit à lui dire, repar-
tit, qu'il n'étoit pas moins sensible qu'il le
pouvoit être aux mauvais traitemens que la
haute Noblesse recevoit tous les jours du Car-
dinal ; qu'il n'étoit pas en son particulier
mieux traité que les autres ; qu'il lui avoit
manqué de parole dans une ocásion assez déli-
cate pour ne l'oublier de sa vie ; qu'il pré-
voyoit bien qu'il ne seroit pas épargné dans la
recherche qu'on projettoit de faire du Domai-
ne Royal ; que cependant il ne jugeoit pas à
propos que l'on en prît rien au préjudice du

Testament du feu Roi, puisque leur ayant été communiqué ils avoient consenti à son exécution; qu'il en faloit user de même à l'égard de la confirmation de son successeur; que si le Cardinal y avoit contrevenu, en s'attribuant plus de pouvoir qu'il ne lui en avoit été donné, l'Evêque de Tortose n'avoit pas manqué d'en avertir le Roi; que la dissimulation du Roi leur devoit servir de régle; que s'il ne se sentoit pas en état de reprimer Ximenez, ou qu'il ne jugeât pas à propos de le faire, il y avoit beaucoup moins d'aparence qu'ils pussent l'entreprendre avec succés: que le Cardinal, quand même il ne seroit pas Régent, étoit lui seul plus riche & plus puissant qu'ils ne l'étoient tous ensemble; qu'il auroit toûjours de son côté le nom & l'autorité du Roi; que ce seul avantage rendroit toûjours son parti tellement supérieur au leur, qu'il auroit toûjours le dessus toutes les fois qu'ils entreprendroient de le choquer: qu'en un mot, la guerre civile avoit des suites si funestes, qu'il valoit peut-être mieux suporter une Régence qui ne pouvoit pas durer long tems, que d'avoir recours à un remède qui étoit toûjours pire que le mal; qu'en tout cas il faloit toûjours commencer par faire leurs plaintes au Roi, & que s'il ne leur rendoit pas justice, ils seroient toûjours en état de se la procurer par les voyes qu'ils jugeroient les plus propres.

Le premier éfet du discours du Duc de l'Infantado fut de ralentir l'ardeur des conjurez: l'on délibera long tems sur les expédiens qu'on pouvoit prendre. Mais enfin les six Seigneurs liguez, qui s'étoient tous rendus à Guadalajara, séjour ordinaire du Duc, pour faire tous ensemble un plus puissant éfort sur son es-

esprit, revinrent tous à son sentiment ; & tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnez n'aboutirent qu'à une députation qu'ils firent au Roi pour lui demander la déposition de Ximenez. On choisit pour cela Alvare Gomez, qui avoit épousé la fille du Duc de l'Infantado : il partit pour Bruxelles avec de grandes instructions, & les Seigneurs liguez se retirérent chez eux, aprés que le Duc les eut magnifiquement régalez pendant plusieurs jours.

Ximenez fut éxactement averti de tout ce qui s'étoit passé dans cette assemblée ; mais il avoit si bien pris ses mesures pour reprimer toutes les séditions qui pourroient s'élever, & il étoit si bien informé des forces des Grands qui s'y étoient trouvez, & qui n'étoient nullement comparables aux siennes, qu'il ne jugea pas à propos de prendre de nouvelles précautions pour prévenir leurs desseins : d'ailleurs il étoit tellement persuadé que tant que Charles resteroit dans les Païs-Bas il ne pourroit pas se passer de son ministére ; que bien loin d'aprehender sa déposition, il prit ocasion de la députation que les Seigneurs liguez avoient fait contre lui pour demander deux choses au Conseil de Bruxelles.

La prémiére fut, que la Régence, qui ne lui avoit été confirmée que par des Lettres particuliéres de Charles, adressée tant à lui qu'au Conseil d'Etat, le fût par une Patente sellée, & dans la forme la plus autentique.

La seconde, que l'on otât toutes les restrictions qui avoient été mises à son pouvoir, tant par le feu Roi, que par Charles lui-même, & que bien loin de le limiter, on le rendît le plus ample qu'il se pourroit, en lui donnant la disposition des charges, des emplois, & des Magistratures : il demanda encore qu'il lui fust

permis de changer le Conseil d'Etat selon qu'il le jugeroit à propos pour le service de sa Majesté. Comme ces demandes étoient de la derniére importance, & qu'il prévoyoit qu'il y trouveroit de grandes dificultez, il ne se contenta pas d'en écrire au Roi & à Chiévres selon sa coutume ; mais il leur dépêcha un Exprés. Il choisit pour cela Don Lopés Aiala, homme de qualité, habile, & d'une fidélité à sacrifier ses propres interêts à ceux du Cardinal. Il lui confia des instructions trés-amples, & lui recommanda d'user de toute la diligence possible.

Il fonda des demandes aussi importantes que celles que l'on vient de rapporter, sur les dificultez qui survenoient infailliblement dans le tems d'une Régence, sur la disposition des Grands & du peuple, toujours prêts à se prévaloir du bas âge & de l'éloignement de leurs Souverains ; sur les évenemens inopinez qui demandoient des remédes promts & éficaces, & qui souvent ne donnoient pas le tems de consulter le Prince, & de recevoir ses ordres ; il concluoit de là, que celui qui avoit l'honneur de le représenter, & d'être pour un tems le dépositaire de son autorité, ne pouvoit, dans les conjonctures où se trouvoit la Castille, avoir trop de pouvoir.

Il ajoutoit, que quant à lui, la maniére desinteressée dont il avoit toujours servi l'Etat, devoit lui avoir aquis quelque confiance ; qu'il seroit peut-être dangereux de donner à tout autre un pouvoir aussi étendu que celui qu'il demandoit ; mais que pour lui, ses mœurs, la maniére dont il en usoit avec les Grands, son caractére, son grand âge, l'état de sa famille qu'il laissoit sans héritiers mâles, le devoient exemter de tout soupçon.

Pen-

Pendant que Ximenez travailloit à établir & à ugmenter son autorité, les Seigneurs liguez ontre lui reçurent des lettres de leur Député à ruxelles, par lesquelles ils aprirent que les cho- s n'y paroissoient pas tournées à leur donner tisfaction. Il n'en falut pas davantage pour ur faire comprendre que le plus sûr parti qu'ils voient à prendre étoit de s'aquerir l'estime & amitié du Cardinal; ils le firent à l'envi. Le Duc l'Infantado leur en donna l'éxemple; & il n'y it pas jusqu'au Connêtable qui avoit paru le lus animé contre lui, qui aprés lui avoir écrit es lettres trés-civiles, ne travaillât par l'entre- ise de ses amis à se remettre bien avec lui.

Quoi-que Ximenez ne comptât pas beaucoup ir une reconciliation qui n'étoit pas assez sin- ére pour être de durée, il ne laissa pas d'em- loyer le peu de relâche qu'elle lui donnoit à sa- faire aux plaintes des Indiens.

Il y avoit long tems qu'ils se plaignoient qu'on s traitoit plûtôt en brutes qu'en esclaves; il en ouroit tous les jours un fort grand nombre par dureté & les mauvais traitemens qu'ils rece- oient de leurs maîtres; l'on ne se mettoit point peine, ni de les instruire, quoi qu'ils fussent turellement fort dociles, ni de leur donner le têmе, quoi qu'ils le demandassent, & quand l'avoient reçû, ils n'en étoient pas mieux aitez. Ils réclamoient en vain la protection s Loix; il n'y avoit pour eux ni Justice ni agistrats; & les Espagnols, leurs vainqueurs, croyant tout permis contre des peuples sub- guez, n'avoient pas honte de publier qu'ils avoient de l'homme que la figure; qu'ils oient en éfet de véritables brutes, incapables toute autre société que de celle qui se ren- ntre parmi les bêtes. Ces plaintes qui jus- 'alors avoient été négligées se trouvoient

soutenuës par Don Diégue Colomb, Amiral du Ponent: il étoit fils du fameux Christophle, qui avoit découvert le nouveau monde; & il se plaignoit lui-même d'une infinité d'injustices qu'on lui avoit fait, & de ce qu'on reconnoissoit mal en sa personne les grands services que son pére avoit rendus à la Couronne de Castille.

Ximenez, qui avoit éprouvé lui-même de pareilles ingratitudes, & qui par cette raison y étoit infiniment sensible, ne se contenta pas de lui rendre toute la justice qu'il pouvoit atendre du tems & des circonstances où il se trouvoit; mais il crut encore que Dieu l'avoit élevé au rang qu'il ocupoit, pour rendre enfin justice à tant de malheureux qui l'avoient jusqu'alors demandée inutilement. Il choisit pour cela Louïs de Figueroa & Alfonse de Saint Jean, deux excellens hommes, de l'Ordre de Saint Jérôme. Il les envoya sur les lieux en qualité de Commissaires, pour travailler au repos de ces pauvres peuples, & y établir une police qui rendît leur condition suportable. Mais comme il sçavoit que l'autorité desarmée n'est presque jamais respectée, il leur donna pour adjoints l'Alcaïde Manzanedo & Alfonse Suazo, pour y faire la fonction de Corregidors. Ils arrivérent heureusement dans l'Isle de Saint Domingue; mais ils trouvérent tant d'opositions de la part de leurs compatriotes qu'ils furent obligez de se rembarquer sans avoir presque rien fait que d'être les témoins que les plaintes des Indiens n'étoient que trop bien fondées. Ximenez, qui aimoit souverainement la justice, n'en fut pas aparamment demeuré là; mais sa Régence fut trop courte pour achever ce qu'il avoit commen-

mencé, & il étoit mort lors que les Commissaires arrivérent à Seville.

Cependant Chiévres, qui avoit été informé du malheureux état des Indiens, entreprit du vivant & à l'insçu de Ximenez de les soulager par une autre voye. Il avoit apris que ce qui causoit une si grande mortalité parmi ces peuples venoit de la foiblesse de leur corps, qui ne leur permettoit pas de fournir au travail dont ils étoient surchargez: ce fut ce qui l'obligea de faire acheter cinq ceus Négres des plus robustes, & de les faire transporter à Saint Domingue.

Ximenez ne l'eut pas plutôt sçu qu'il s'y oposa, & écrivit à Chiévres qu'il connoissoit le génie des Négres; que c'étoit un peuple à la vérité d'une fort grande fatigue, mais extrêmement fecond & entreprenant; que si on leur donnoit le tems de multiplier l'Amerique, ils se revolteroient infailliblement, & feroient porter aux Espagnols les mêmes fers qu'ils les auroient contraints de porter. Chiévres trouva mauvais que Ximenez prétendit qu'on ne pût disposer de rien où la Couronne de Castille eût quelque interêt sans sa participation: Il s'obstina à contre-tems à ne pas suivre son sentiment. Il ne fut pas long tems sans s'en repentir. Cinq ans aprés les Négres se revoltérent, & sans la valeur extraordinaire de Melchior Castro & de François d'Avila qui les remirent aux fers, ils se seroient infailliblement emparez de toute l'Isle.

Si Ximenez ne réüssit pas dans le dessein qu'il avoit fait de soulager les Indiens; l'on ne peut pas être plus heureux qu'il le fut dans l'afaire importante que l'on va raconter.

Jean d'Albret chassé de son Royaume de la

 ma-

maniére que l'on a racontée, n'eut pas plûtôt apris la mort de Ferdinand, qui l'avoit usurpé, qu'il crut que le tems d'une Régence encore mal établie étoit la conjoncture la plus propre pour le recouvrer. Depuis que Ferdinand avoit usurpé son Royaume, Jean d'Albret n'avoit cessé de soliciter François I. de lui permettre de lever une Armée dans ses Etats; mais, soit que ce Prince se defiât ou du bonheur ou de la conduite du Roi de Navarre, ou, ce qui a bien plus d'aparence, qu'il esperât de lui faire restituër son Royaume par un traité qui lui épargneroit les fraix & les risques de la guerre, il avoit diferé jusqu'au tems dont nous parlons à lui en donner la permission. Mais voyant que Chiévres, Plénipotentiaire de Charles, successeur du Roi Catholique, en avoit diferé, ou plutôt éludé la restitution dans le traité de Noïon, qui venoit d'être conclu entre lui & Gouffier, Plénipotentiaire de Sa Majesté Trés-Chrêtienne, il crut être d'autant moins en état de la lui refuser plus longtems, que son prédécesseur avoit été l'ocasion de sa disgrace.

Ainsi Jean d'Albret ayant emprunté de grosses sommes sur les pierreries de la Couronne de Navarre, il leva une puissante Armée, d'autant mieux disposée à le bien servir, qu'elle espéroit que les Espagnols pris au dépourvû la dédommageroient de la peine qu'elle auroit prise. Quelque soin qu'on eût eu de cacher l'emploi qu'on en vouloit faire, Ximenez ne douta point qu'elle ne fût destinée au recouvrement de la Navarre. Il prit là-dessus ses mesures, & leva avec la derniére diligence une Armée plus considérable par la qualité des troupes toutes composées de vieux Soldats, que par le nombre. Il ne

fut

fût pas si aisé de décider à qui l'on en donneroit le commandement. Trois des plus grands Seigneurs de la Castille y prétendirent : Le Connétable en vertu de sa charge ; Don Fadrigue d'Acuna, frére du Comte de Bondiano, en qualité de Vice-Roi de Navarre ; & Don Manrique, Duc de Nagera, par la raison qu'ayant ses plus belles terres sur les frontieres de la Navare, il étoit plus interessé que personne à sa conservation.

Ximenez, qui ne se fioit pas assez aux Grands de la Castille pour en mettre aucun à la tête d'une Armée, se prévalut de ce diférend ; & sous prétexte de ne pas mécontenter ces Seigneurs, il les mit tous d'acord en donnant le commandement de l'Armée à Ferdinand Vilálva, le meilleur Oficier qui fust alors dans toute la Castille.

Les ordres que le Cardinal lui donna, se réduisoient à trois principaux : Le prémier, de marcher avec toute la diligence possible, afin d'arriver assez à tems pour s'emparer du passage de Roncevaux, avant que les François l'eussent passé : Le second, que s'il ne pouvoit arriver assez à tems, il se gardât sur toutes choses de donner bataille avec des forces aussi inégales que les siennes, mais que revenant sur ses pas, il désolât toute la campagne, & brulât indiféramment, Villes, Bourgs & Vilages, afin que les François ne trouvant pas de quoi subsister, fussent contraints de s'en retourner, ou que s'ils s'obstinoient à demeurer dans un païs ruïné, il pût les ataquer à son avantage, quand la faim & les incommoditez les auroient plus de moitié défaits.

Il ajoutoit, que s'il arrivoit à Roncevaux avant les ennemis, il lui laissoit la liberté de combatre, parce que dans ces lieux serrez un pe-

petit nombre de braves gens égaloit un plus grand. Vilalva étoit déja arrivé sur les frontiéres de la Navarre, lors qu'il reçut ces ordres. Il marcha aussi-tôt, & le fit avec tant de diligence qu'il prévint les François, arriva devant eux à Ronceraux, & s'y posta si avantageusement, qu'il ne douta point qu'il ne les vainquît, s'ils s'obstinoient à y vouloir passer malgré lui.

D'un autre côté Jean d'Albret arrivé au pié des Pirénées divisa son Armée en trois corps; Il donna le commandement de l'avant-garde à Don Pedro Peralta, Maréchal de Navarre; le corps de bataille étoit commandé par le Comte de Foix & le Cardinal son frére, oncles paternels de la Reine; pour lui, par une faute qui lui couta la partie, au lieu d'être à la tête de son Armée pour y mettre l'ordre, & l'animer par sa présence, il se tint à l'arriére-garde; & par une seconde faute pire que la prémiére, au lieu de suivre de prés le reste de l'Armée pour la soutenir & la commander en personne s'il en étoit besoin, il s'arréta à batre le Fort de S. Jean.

Les François persuadez que les Espagnols pris au dépourvû n'avoient pas eu le temps de s'assembler, marchoient avec si peu d'ordre & de discipline, & qui pis est, avec si peu de précaution, que l'avant-garde tombant toute entiére dans l'embuscade que Vilalva lui avoit dressée, fut obligée de se rendre à discrétion. Le Corps de bataille fut encore plus mal traité; Vilalva, qui n'avoit pas assez de monde pour garder les prisonniers, fit main basse sur tout ce qui se présenta devant lui, mit le reste en deroute: ce qui resta de cette défaite ayant joint l'arriére-garde, la jéta dans une si grande consternation, que Jean d'Albret abandon-

nant

nant le siége de S. Jean, fut obligé, de se retirer dans sa Principauté de Bearn : Là s'abandonnant à son desespoir, il mourut peu de tems aprés. Sa mort fut bien-tôt suivie de celle de la Reine sa femme, qui ne lui survécut que sept mois. Le Maréchal & les principaux Chefs furent envoyez dans les prisons de Castille, où desespérant de leur liberté, ils moururent tous ou de misére ou de leurs propres mains.

Vilalva vainqueur contre toute aparence, donna aussi-tôt avis de sa victoire au Cardinal. Il aprit cette nouvelle avec autant de froideur que s'il s'y fût atendu & sans perdre un moment, il renvoya le même courier chargé de félicitations pour Vilalva, qu'il recompensa largement. Ces lettres étoient acompagnées d'un ordre positif de revenir sur ses pas, de ruïner toutes les Places fortes de la Navarre, à la reserve de Pampelune où il vouloit faire bâtir une Citadelle ; & d'éxécuter si ponctuellement cette commission, qu'il ne restât pas un seul lieu dans tout le Royaume qui fût en état de resister. Vilalva n'obéït que trop éxactement ; & c'est ce qui a empêché jusqu'à présent qu'on n'ait réüssi à recouvrer la Navarre.

Deux ordres aparamment si cruëls, celui dont on vient de parler, & celui de mettre le feu par tout au cas que Vilalva n'eût pas été assez à tems pour empêcher le passage de Roncevaux, donnérent lieu aux ennemis du Cardinal de faire de grandes plaintes contre lui. Les uns disoient que connoissant aussi-bien qu'il faisoit l'injustice de l'usurpation de la Navarre, il n'avoit pas dû la favoriser avec tant d'ardeur : D'autres se plaignoient de ces incendies, de ces ravages, de cette maniére barbare de faire la guerre, qui jusques alors n'avoit point été

en

en usage de Chrétien à Chrétien. Les dévots particuliérement éxagéroient le renversement de quelques Eglises qui n'avoient pas été épargnées; & tous en géneral demeuroient d'accord, que si quelqu'un avoit à donner l'exemple de pareilles éxécutions, ce ne devoit pas être un homme de son caractére.

Ces plaintes étant venuës jusqu'à Ximenez, il y répondit en peu de mots, que quant à l'usurpation de la Navarre, ce n'étoit pas à un sujet comme lui à éxaminer si son Souverain avoit droit ou non sur un état; qu'au contraire il devoit toujours présumer que le droit, la raison & la justice étoient toujours de son côté: Que le feu Roi Catholique s'étant emparé de la Navarre, il avoit crû le pouvoir & le devoir faire: Que quant à lui, le Roi Charles son successeur s'étant remis à ses soins de la conservation de ses Etats, il n'avoit ni pû ni dû faire autrement, que de conserver à un Prince absent, éloigné, & hors d'état de se défendre par lui-même, un Etat qu'il avoit reçû de son Ayeul, & dont il lui avoit confié la défense.

Quant à la maniére de faire la guerre que l'on apelloit cruelle & barbare, il n'étoit ni nouveau ni injuste de perdre une partie pour sauver le tout: Que si les François eussent pû une fois s'établir dans la Navarre, ils y fussent venus en si grand nombre, qu'il n'eût plus été au pouvoir des Castillans, ni de les chasser, ni de les empêcher de porter le fer & le feu dans l'Arragon & dans la Castille; qu'alors, mais trop tard, l'on eût éprouvé que la compassion que l'on eût eû à contre-tems pour la Navarre eût été plus cruelle que la prétenduë sévérité avec laquelle l'on se plaignoit qu'il l'avoit traitée: Que la démolition des Châteaux & des Places fortes avoit été d'une nécessité indispensable; qu'il

qu'il épargnoit par là un grand nombre de garnisons, qui eussent été infiniment à charge à l'Etat : Qu'il punissoit la faction de Grammont, qui aprés avoir quité la Navarre pour suivre Jean d'Albret, ne cessoit de soliciter les peuples à la revolte ; & celle de Beaumont, qu'il savoit trés-certainement avoir favorisé la derniére entreprise du Roi de Navarre ; & qu'il ôtoit tout à la fois aux Navarrois l'envie & les moyens de se revolter, & aux François ceux de favoriser leur revolte, par l'impossibilité où les uns & les autres se trouvoient d'avoir des Places où ils pussent se défendre.

Quant à la démolition des Eglises, le Cardinal répondoit, que si elles avoient été bâties, de sorte qu'elles ne pussent servir qu'au culte divin, l'on ne pouvoit pas douter qu'il ne les eût épargnées ; mais qu'étant telles que les ennemis en les fortifiant à peu de fraix s'en pouvoient servir pour incommoder le païs, il ne croïoit pas que Dieu voulût que pour conserver des Temples matériels l'on donnât lieu à la perte d'une infinité de Temples spirituels qui lui étoient beaucoup plus chers.

Cependant la démolition des Places fortes de la Navarre ne fut pas si générale, que la Forteresse de Marzilla n'en fust éxemte. Anne de Velasco, Marquise de Falcez, à qui elle apartenoit, s'y oposa courageusement ; & aprés en avoir réfusé l'entrée aux Commissaires envoyez par Ximenez, elle répondit que le Marquis son époux sauroit bien conserver au Roi Charles ce que le feu Roi Ferdinand lui avoit confié. Ximenez qui étoit assuré de la fidélité du Marquis, n'insista pas, & voulut bien lui donner cette marque de sa confiance.

Quant à Vilalva, il ne joüit pas long tems de l'honneur qu'il venoit d'aquerir en conser-

vant

vant la Navarre. Il mourut subitement au sortir d'un festin que lui avoit fait le Connétable de Navarre dans son Château de Lerin. On crut qu'il avoit été empoisonné, mais l'on ne jugea pas à propos d'aprofondir le fait. L'Espagne jouït encore aujourd'hui du fruit de sa victoire.

Ximenez étoit à peine sorti de cette afaire qu'il en survint une autre: Elle n'étoit pas à la vérité tout à fait si considérable, quoi qu'elle le fust beaucoup: il ne s'en tira pas avec moins d'honneur & de succés.

Les habitans de Malaca, ville célébre par le commerce de ses vins, située dans le Royaume de Grénade, avoient depuis long tems de grands diférends avec les Oficiers de l'Amirauté de ce Royaume; ils se plaignoient qu'ils entreprenoient tous les jours sur leur jurisdiction & sur leurs priviléges; qu'ils étendoient trop leur Ressort, & que par des atributions mal prétenduës, les crimes demeuroient impunis; ce qui remplissoit leur ville de bandits & de scélérats qui troubloient la tranquilité, & la sureté du commerce. Ils en avoient souvent fait des plaintes au feu Roi Ferdinand; mais ayant toujours diféré de leur rendre justice pour ne pas s'atirer tous les Amiraux de ses Royaumes, qui avoient les mémes prétentions que celui de Grénade, ils s'adressérent aprés sa mort directement au Roi Charles au mépris de Ximenez, au jugement duquel ils ne voulurent jamais se soumettre.

L'Amiral au contraire voyant qu'ils se prévaloient des prétenduës lettres favorables qu'ils se vantoient d'avoir reçuës de Bruxelles, & qu'ils insultoient tous les jours ses Oficiers, eut recours au Cardinal, & lui demanda justice.

Ximenez écrivit aussi-tôt aux habitans de Ma-

Malaca, qu'il leur défendoit les voïes de fait ; que s'ils avoient des prétentions contre l'Amiral de Grénade, ils avoient des Loix ausquelles ils pouvoient recourir, des Magistrats ausquels ils devoient s'adresser : Que s'ils craignoient le crédit de leur partie, ils n'avoient qu'à s'adresser à lui, qu'on devoit le connoître assez zélé pour la justice pour ne pas apréhender qu'il voulût faire quelque chose contre la raison en faveur de qui que ce fût.

La lettre du Cardinal ayant été lûë dans le Conseil de Malaca, n'eut pas l'éfet qu'on en devoit atendre. L'offre que Ximenez faisoit de son mouvement, & sans en avoir été prié, d'être le juge de cette afaire, le rendit suspect: Ainsi au lieu d'avoir recours à sa justice, les Malacains coururent aux armes, élurent des Chefs, abatirent les marques de la justice des Amiraux, chassérent les Oficiers de l'Amirauté ; & afin que rien ne manquât à une rebellion déclarée, ils firent conduire ce qu'ils avoient d'artillerie sur leurs remparts, & en firent fondre une nouvelle piéce d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse avec cette inscription : *Les défenseurs de la liberté de Malaca s'expliqueront par ma bouche.*

Ximenez fut d'autant plus irrité de l'atentat des Malacains, qu'il n'avoit rien épargné pour les prévenir. Il étoit d'une conséquence à ne pouvoir être dissimulé ; & quand le Cardinal eût été naturellement moins sévére, il n'eût pû s'empêcher d'en faire un chatiment exemplaire. Pressé de ces considérations, & encore plus de l'apréhension des suites que pouvoit avoir une pareille entreprise, si l'on n'y remédioit promtement, il donna ordre à Don Antoine de la Cueva, Capitaine trés-experimenté, d'assembler au plûtôt cinq cens chevaux & six mille fan-

fantassins des Milices Bourgeoises du Royaume de Grénade, & de marcher en diligence pour aler punir la revolte des Malacains. Ces Troupes, dont l'on commença de reconnoître l'utilité, se mirent aussi promtement en campagne, que si ç'eût été des Troupes réglées; & marchant à grandes journées, elles arrivérent à Antéquera, qui n'est qu'à deux lieuës de Malaca, où elles firent alte pendant que la Cavalerie divisée en plusieurs escadrons s'avança jusqu'à la portée du canon de la Ville. Les Malacains ne pouvant plus douter de l'arrivée de l'Armée destinée à châtier leur rébellion, passérent tout d'un coup d'une extrême confiance dans la derniére consternation. Deux Députez partirent aussi-tôt pour aler trouver la Cuëva, le prier de suspendre sa marche, & l'asseurer qu'ils se remétoient à la discrétion de Ximenez, & qu'ils en passeroient par tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner.

Quoi que la Cuëva eût ordre de les épargner au cas qu'ils se soumissent, il leur parla comme si sa commission portoit de les exterminer, & de traiter leur Ville d'une maniére qui servît d'exemple à toute l'Espagne; puis faisant semblant de se laisser fléchir à leurs larmes, il leur dit qu'il aloit écrire à Ximenez; qu'il feroit plus, qu'il se rendroit leur médiateur; & qu'en atendant sa réponse, il n'entreprendroit rien, pourvû que du côté de la Ville l'on persistât dans les sentimens de soumission dont ils l'asseuroient de sa part.

La réponse vint quelques jours aprés. La Cuëva la communiqua aux deux Députez; & quoi qu'elle portât que la ville se rendroit à discrétion, elle aima mieux se soumettre à la clemence de Ximenez, que de courir les risques d'un siége. La Cuëva marcha aussi-tôt du

lu côté de la Ville, se saisit des portes, des
laces, & de tous les postes dont l'on eût pû
: prévaloir ; le reste de l'Armée étant entré
ans la Ville, la Cuëva y entra le dernier,
compagné d'une partie des Oficiers. Il fit
resser en sa présence plusieurs gibets. Jamais
onsternation ne fut égale à celle de Malaca:
'out le peuple à genoux crioit miséricorde,
endant qu'un Héraut apelloit cinq des princi-
ux habitans & des plus coupables, qui furent
vrez & pendus sur le champ. La vengeance
ala pas plus loin. La Cuëva au nom de Xi-
ienez pardonna à tout le reste, rétablit les
ficiers de l'Amirauté, & la tranquilité dans
Ville, & en partit enfin au milieu des acla-
ations des Malaçains, qui ne croïant pas en
re quittes à si bon marché, ne pouvoient se
ßer de loüer la clémence de Ximenez.
Le Cardinal ne manqua pas de se prévaloir de
s deux succés : Il en écrivit au Roi & à Chié-
es ; & comme l'on étoit trés-satisfait de sa
nduite, ils ne contribuérent pas peu à lui fai-
obtenir toutes les demandes que nous avons
:, qu'Ayala étoit alé faire de sa part à Bruxe-
. Cependant pour modérer cette grande au-
:ité qu'on ne pouvoit lui réfuser, & qui deve-
it suspecte à Chiévres, on lui donna pour ad-
nt avec l'Evêque de Tortose, la Chau, l'un des
gneurs de Flandre qui avoit le plus de crédit
a Cour de Charles ; mais ne s'étant pas trouvé
ez fort pour balancer l'autorité de Ximenez,
n y joignit Amerstorf. Il étoit d'une des plus
ıstres maisons de Holande ; Il avoit l'esprit
me & entreprenant, & l'on n'en connoissoit
int de plus propre à tenir tête au Cardinal.
es reçut l'un & l'autre avec toutes les mar-
:s de considération qu'ils pouvoient atendre
lui ; il les introduisit dans le Conseil en
qua-

qualité de ses Colégues, mais il n'en gouverna pas moins absolument qu'il faisoit, lors qu'il n'avoit que l'Evêque de Tortose pour adjoint, & il agissoit alors presque aussi indépendamment que s'il avoit été seul Régent. Ces Seigneurs s'en plaignirent, ils en écrivirent au Roi même; mais Ximenez, qui avoit le reste du Conseil pour lui, fit toûjours son chemin, & n'en rabatit rien de sa conduite ordinaire. L'on fut obligé de dissimuler avec un homme qui s'étoit rendu si nécessaire, qu'on ne pouvoit plus se passer de lui. Mais ces Seigneurs le lui rendirent enfin, & ils furent l'une des principales causes de sa disgrace. Cependant le Cardinal couvert de gloire pour le passé, seur du présent, & persuadé que sa faveur dureroit autant que sa vie, ne trouvoit point d'afaire dificile; il avoit choqué tous les Grands, & l'avoit fait avec succés; il entreprit enfin la Reine Germaine, veuve du feu Roi Catholique.

Il l'avoit ménagée jusques alors; mais s'étant aperçû qu'elle ne vouloit point de mal à l'infortuné Prince de Tarente, que Consalve avoit envoyé prisonnier en Espagne, contre le serment qu'il avoit fait sur la sainte Eucharistie de le laisser en liberté; il s'imagina que comme elle étoit encore jeune, elle pourroit bien penser à se marier avec lui. Il n'en falut pas davantage pour le porter à donner ateinte au testament du feu Roi. Le coup étoit hardi; mais aprés en avoir écrit à Charles, il ne laissa pas de l'entreprendre comme de son chef, & se chargea à l'égard du Roi de tout ce qui en pourroit arriver.

Il y avoit un article dans ce testament, par lequel le feu Roi, outre son doüaire, laissoit à la Reine veuve une pension viagére de trente mille Ducats. Il l'avoit assignée sur les revenus du

du Royaume de Naples, soit que la Reine l'eût ainsi souhaité ; ou, afin qu'au cas que les François le reconquissent, ils demeurassent chargez de cette pension ; ce qui seroit autant de déchargé sur son épargne, & un profit seur qui lui reviendroit aprés cette perte.

Ximenez pour rompre les intelligences qu'elle pourroit former dans le Royaume de Naples en faveur du Prince de Tarente à l'ocasion de cette pension, entreprit d'en changer le fonds, & fit dire à la Reine qu'il la prioit de trouver bon par des raisons trés-importantes, qu'il la lui assignât ailleurs, & d'accepter, en échange les villes d'Arevallo, d'Olmedo, de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, qui étoient de même revenu, & qui avoient souvent servi de Doüaire aux Doüairieres de Castille.

La Reine comprit aussi tôt trois choses qui lui furent également sensibles: Qu'on se défioit d'elle ; qu'on prétendoit l'obliger à passer le reste de ses jours dans le veuvage ; & qu'on vouloit la contraindre à demeurer en Espagne dans une dépendence aussi odieuse pour elle, que celle des petits-fils du premier lit du défunt Roi son Epoux. Ces deux derniers inconveniens lui étant également facheux, Elle n'épargna rien pour éluder l'échange qu'on lui proposoit ; mais le Cardinal s'y étant obstiné d'une maniére qui paroissoit invincible, elle fut contrainte de l'accepter.

Elle ne fut pas plûtôt en possession des quatre Villes que l'on vient de nommer, qu'il se repentit contre sa coutume de ce qu'il venoit de faire : Il prévit que cette Reine ofensée par deux endroits aussi sensibles que ceux que l'on vient de remarquer, ne manqueroit jamais pour se vanger de se joindre aux mécontens, & de les rendre maîtres des quatre Places dont l'on ve-

venoit de la rendre maitresse. Sur ce préjugé il la fit observer de si prés ; qu'il découvrit qu'Elle avoit des conférences sécrettes avec Don Pedro de Gusman, Gouverneur de l'Infant, & avec l'Evéque Alvaro Osorio, son Précepteur ; ils étoient l'un & l'autre également mécontens du Gouvernement, & également disposez à tout entreprendre en faveur du jeune Ferdinand.

Ximenez n'eût pas plûtôt reconnu la faute qu'il venoit de commettre, qu'il la repara en faisant entrer deux mille hommes de bonnes Troupes dans Arevallo & autant dans Olmedo, & il le fit avec tant d'adresse & de secret, qu'il étoit maître absolu de ces deux Places avant qu'on eût pû prévoir qu'il eût dessein de l'entreprendre. Il ne se mit pas en peine de s'assurer de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, ces deux Villes étant devenuës inutiles en s'assurant des deux autres.

La Reine, qui vit par là ses desseins rompus, fit de grandes plaintes de cette entreprise ; mais on se contenta de lui répondre qu'on ne toucheroit point aux trente mille Ducats pour lesquels ces quatre Villes lui avoient été hipotéquées, & que d'ailleurs les Troupes qui y étoient entrées, n'empêchoient pas qu'Elle n'en fût la maitresse absoluë, au cas que l'on n'entreprît rien contre l'Etat ; ce qu'on étoit persuadé être trés-éloigné des desseins de Sa Majesté.

Cette afaire fut suivie d'une autre, qui atira à Ximenez autant de loüanges, que celle-ci avoit fait de mécontens. C'étoit sa politique, quand il avoit été obligé pour le bien de l'Etat d'entreprendre ou de soutenir quelque chose avec hauteur, il faisoit toûjours succéder quelque événement qui en éfaçoit ou du moins qui en adoucissoit le souvenir. C'est ce qui déconcertoit le plus souvent ses ennemis, qui étant obli-

gez

gez de passer continuellement du chagrin qu'il leur donnoit à l'admiration de sa conduite, demeuroient en suspens, & ne pouvoient ou n'osoient rien entreprendre contre lui.

Il y avoit long tems que Ximenez voïoit avec un chagrin extrême la misérable vie que menoit la Reine Jeanne, mere de Charles, dans le Château de Tordesillas. Quoi que ce fût un des plus agréables lieux de toute l'Espagne, Elle s'en étoit fait une prison éfroyable ; Elle n'en sortoit jamais : Elle y avoit choisi la chambre la plus obscure & la plus incommode : Elle ne pouvoit soufrir qu'on la nétéïât : Elle ne changeoit ni de linges ni d'habits, & ne vouloit pas qu'on la servît autrement que dans de la vaisselle de terre. Là au milieu de l'ordure & de la puanteur, son ocupation la plus ordinaire étoit de se battre avec les chats ; Elle remportoit souvent de ces ridicules combats des égratigneures qui lui défiguroient tout le visage.

Quoi que Ximenez fût persuadé qu'il n'y avoit que Dieu qui pût guerir la Reine du mal dont elle étoit ataquée, il ne laissa pas de se rendre à Tordesillas dans le dessein de la soulager. Il remarqua d'abord que Loüis Ferrera, que le feu Roi avoit donné pour Gouverneur à cette Princesse, étoit trop vieux & trop mélancolique pour se bien aquiter de son emploi. Il le lui ôta, & le donna à Ferdinand de Talavera, dont l'esprit adroit, insinuant & porté à la joïe, étoit plus propre à divertir la Reine. Il se mit ensuite à l'étudier avec atention, & ayant remarqué que de toutes les passions ausquelles Elle avoit été sujette, il ne lui étoit resté que l'ambition, il la prit par ce foible ; lui représenta que sa maniére de vie la rendoit méprisable à ses sujets, que c'étoit l'unique chose qui les empéchoit de lui venir faire la Cour ; que les peuples se prenoient par

l'éclat & par la dépense ; enfin il sçut la tourner si adroitement, qu'il la fit consentir à habiter un apartement plus magnifique, à manger en public, à sortir tous les jours pour entendre la Messe dans le voisinage, & pour la promenade. Il failoit trouver dans ces ocasions des personnes sur les chemins, qui ne manquoient pas, lors qu'elle passoit, de lui faire les aclamations ordinaires de Vive la Reine : Enfin il l'acoutuma si bien à agir en Reine, que si elle ne guérit pas de sa folie, elle vécut au moins d'une maniére incomparablement plus agréable qu'elle n'avoit fait depuis la mort du feu Roi de Castille.

Ximenez, reçut plus de témoignage de reconnoissance pour cette action, que pour toutes les grandes choses qu'il avoit fait jusqu'alors. Le Roi & Chiévres l'en remerciérent : Les Grands lui en firent leurs complimens ; & toute l'Espagne retentit de ses loüanges.

Chiévres crut avoir trouvé l'ocasion de faire trois choses qu'il avoit extrêmement à cœur, & qu'il croïoit de la derniére importance de trouver faites, quand le Roi Catholique arriveroit en Espagne. Ainsi connoissant Ximenez extrêmement entreprenant, le voyant aplaudi de toute l'Espagne, & réconcilié depuis peu avec les Grands qui s'étoient le plus déclarez contre lui, il lui fit écrire par le Roi Catholique qu'il lui auroit la derniére obligation s'il travailloit à retirer tout ce qui auroit été usurpé ou aliené de son Domaine ; s'il retranchoit toutes les pensions obtenuës par faveur, & généralement à tout autre titre que pour des services rendus à l'Etat ; & s'il failoit rendre compte à ceux qui avoient eu le maniment des Finances.

Ximenez répondit à Sa Majesté qu'il étoit prêt d'entreprendre tout ce qui seroit avantageux

geux à son service, comme il demeuroit d'acord qu'étoient les trois articles dont il lui avoit fait l'honneur de lui écrire; mais qu'il n'étoit pas juste qu'on se servît toûjours de lui comme Dieu faisoit du démon; c'est à dire, pour punir ou pour afliger les gens; qu'il faloit lui donner le moyen d'adoucir & de refermer les playes, aprés qu'il les auroit faites; qu'il n'en couteroit rien à Sa Majesté, puis qu'il ne faloit pour cela que lui laisser la disposition des gouvernemens des Places & des Provinces, dont il ne pourvoiroit jamais que des personnes agréables à Sa Majesté, & les plus capables de rendre service à l'Etat: Il chargea en même tems Aïala, qui étoit resté à Bruxelles, de faire entendre à Chiévres qu'il n'entreprendroit point ce qu'on lui proposoit, qu'on ne lui eût accordé ce qu'il demandoit, le dernier étant absolument nécessaire pour l'éxécution du premier.

Chiévres souhaitoit avec d'autant plus de passion l'éxécution des trois articles, qu'il étoit persuadé que si le Cardinal l'entreprenoit, il en viendroit infailliblement à bout; & que s'il ne l'entreprenoit pas, il faudroit qu'il l'entreprît lui-même à l'arrivée du Roi Catholique en Espagne; ce qui rendroit son ministére d'autant plus odieux aux Espagnols, qu'il étoit étranger; & par conséquent moins redouté que Ximenez; dont le crédit étoit établi depuis long tems. Il prévoïoit encore que le contre-coup de cette haine publique porteroit sur le Roi Catholique même, dont il étoit important que le Régne ne commençât pas par des recherches qui devoient faire tant de méconteus. Ainsi, quoi que Ximenez, par ce qu'il avoit déja obtenu, & par ce qu'il demandoit encore, partageât visiblement l'Autorité Roïale, il lui fut

S 2 d'au-

d'autant plus aisé de porter le Roi Catholique à le lui acorder, qu'il lui fit voir que le profit qui lui en reviendroit, valoit incomparablement mieux que ce qu'il étoit obligé de ceder; qu'étant prêt de partir pour l'Espagne, il ne le cédoit pas pour long tems; & qu'en tout cas l'on pourroit obliger ceux qui auroient été pourvûs par Ximenez à prendre de nouvelles provisions de Sa Majesté, d'où il s'ensuivroit qu'ils lui auroient toute l'obligation des Gouvernemens dont le Cardinal les auroit pourvûs.

Ximenez ayant obtenu ce qu'il demandoit il n'en fit point un mistére: il fut bien aise que l'on sçût qu'il avoit entre les mains dequoi dédommager ceux à qui il seroit obligé de faire quelque chagrin. Aprés cette précaution, il entreprit l'éxécution des trois articles, avec tant d'aplication qu'il en vint à bout en trés-peu de tems. Il retira tout ce qui avoit été usurpé du Domaine Royal, ou ce qui en avoit été donné par pure gratification. Il taxa les usurpateurs à des sommes assez modiques, & ne voulut pas que pour le passé on éxigeât rien des possesseurs de bonne foi. Il racheta ce qui avoit été donné à titre onereux, & ne voulut pas même qu'on leur précontât la jouïssance. Il rétablit ainsi le Domaine dans son premier état. Il éxamina ensuite les pensions; il retrancha entiérement les unes, & modera les autres; & il eut en cela si peu d'égard à lui-même, qu'il n'épargna dans cette ocasion, ni Pierre Martyr, ni Gonsalez d'Oviedo. Ces deux Historiens avoient écrit jusqu'alors trés-avantageusement de Ximenez: ils s'en vengérent depuis, & en dirent autant de mal qu'ils en avoient dit de bien.

Cet éxamen fut suivi de celui des dépenses de la Couronne; il en retrancha quantité d'inuti-

tiles ; il cassa bon nombre d'Oficiers, qui ne servant de rien ne laissoient pas d'avoir de gros apointemens.

Il traita ensuite à la derniére rigueur ceux qui avoient abusé du maniment des Finances ; il les condamna à des grosses sommes au profit de l'épargne, & les contraignit de les payer par des emprisonnemens trés-rigoureux : Les plus coupables même payerent de leur vie, & de la confiscation générale de tous leurs biens.

De ces deux sources, & de l'administration éxacte des revenus de la Couronne (à laquelle il donnoit ses premiers soins) il en tira tant d'argent, que sans faire aucune nouvelle imposition, il fournit avec éclat à toutes les dépenses de l'Etat ; il aquita les dettes immenses que Ferdinand & Isabelle avoient été obligez de faire ; il dégagea le Domaine ; il équipa des flotes pour la sureté des côtes, & pour la conservation des conquêtes d'Afrique ; il leva & entretint des Armées ; fit fortifier des places ; bâtir & remplir trois Arcenaux à Medina del Campo, à Alcala, & à Malaga ; c'est à dire, au milieu & aux deux extrêmitez de la Castille ; & tout cela se fit en moins de deux ans que dura la Régence.

Il étoit aisé au Cardinal, étant le maître absolu des Finances, de s'en faire à lui-même & aux siens telle part qu'il eût voulu ; mais la haute probité dont il faisoit profession ne lui permit pas même de se dédommager des pertes qu'on l'avoit injustement contraint de faire à l'ocasion de la guerre d'Oran ; il porta la générosité jusqu'à employer ses propres revenus pour les besoins de l'Etat, sans en avoir jamais prétendu d'autre avantage que celui de l'avoir bien servi.

Une Réformation pareille à celle que Xi-

menez venoit de faire ne pouvoit qu'avoir fait bien des méconteus dans tous les Ordres de l'Etat. Le Cardinal qui avoit fait la playe la sçut si bien guerir qu'il se fit des amis de tous ceux qu'on croyoit devoir être ses ennemis irreconciliables : à la reserve d'un assez petit nombre, que leur bassesse ou leurs crimes rendoient méprisables ; il contenta tout le monde.

Chiévres avoit cru que le peu de tems que Ximenez avoit à joüir de l'autorité qu'on lui avoit acordée, la lui rendroit presque inutile ; mais celui-ci qui en sçavoit plus que Chiévres, sçut s'en prévaloir d'une maniére qu'on ne pouvoit pas la porter plus loin.

Il seroit dificile de dire pourquoi Ferdinand le Catholique, qui étoit un Prince si habile, n'avoit donné le Gouvernement des Provinces qu'à des gens de robe, comme seroient nos Intendans, & celui des Places pour la plûpart qu'à des gens d'une naissance assez médiocre, Ximenez les destitua presque tous, & donna tous ces Gouvernemens aux Grands de Castille, ou à des gens de service, à qui le mérite tenoit lieu de naissance, qui avoient bien servi l'Etat, ou qui avoient les qualitez requises pour lui être utiles. Il sembla dans cette ocasion avoir abandonné ses anciennes maximes, dont la plus inviolable étoit d'afoiblir les Grands bien loin de contribuer à leur agrandissement. Mais outre qu'il avoit besoin de gens qui pussent soutenir la partie contre ceux qu'il avoit déposez, l'arrivée du Roi étoit si proche, qu'ils ne pouvoient avoir le tems de se prévaloir contre lui de l'autorité qu'il venoit de leur confier.

Il déposa ensuite tous les Magistrats qui n'étoient pas capables de leurs charges, ou qui s'en étoient mal aquitez, & mit en leurs pla-

places tout ce qu'il connut de gens de mérite, qui avoient quelque sujet de se plaindre de lui à l'ocasion de la Réformation dont l'on vient de parler.

Pour le Clergé, comme le Roi Catholique s'étoit reservé la nomination des Bénéfices, il ne fut pas en son pouvoir de lui faire autant de bien qu'aux deux autres Etats: aussi n'étoit-il pas si nécessaire qu'il le fit; puis qu'outre que le Clergé lui étoit déja assez ataché, il n'avoit presque point eu de part à la Réformation que Ximenez venoit de faire. Il ne laissa pas de procurer le Chapeau de Cardinal à l'Evêque de Tortose, qui fut depuis Pape sous le nom d'Adrien VI. & demanda pour Coadjuteur en l'Archevêché de Tolède le Docteur Mora, quoi que l'on sçût que l'un & l'autre n'étoient en Espagne que pour le traverser.

Ce fut un coup de bonne fortune de Ximenez d'avoir mis ainsi dans ses interêts tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans la Castille; puis qu'il reçut dans ce même tems le prémier échec qu'il eût reçû depuis qu'il étoit entré dans le Ministére. Horuc, frére aîné de Barberousse, aprés avoir bloqué Bugie, s'étoit emparé d'Alger, ravageoit de là les côtes d'Espagne, & menaçoit de lui enlever les conquêtes qu'elle avoit fait en Afrique. Ximenez fit aussi tôt équiper une flote dans le dessein d'ataquer Horuc avant qu'il eût le tems de se fortifier: il en ofrit le Commandement à Ferdinand d'Andrada, qui étoit trés-capable de la commander; mais l'ayant refusé sur ce que l'Armée que portoit cette flote n'étoit composée que de nouvelles levées, dont l'on ne pouvoit pas espérer un grand succés, il le donna à Diego Vera, dont il avoit éprouvé la

valeur au siége d'Oran. Vera n'eut pas de peine à faire lever le blocus de Bugie ; il la ravitailla, & contraignit Horuc de se renfermer dans Alger : il l'y assiégea aussi-tôt ; mais ayant imprudemment divisé son Armée en quatre corps pour y donner un assaut général, il fut repoussé de tous côtez avec grande perte, & fut obligé de repasser en Espagne avec les restes de son Armée presque entiérement défaite.

Ximenez s'entretenoit familierement avec ses amis lors qu'il en reçut la nouvelle : il ne changea point de visage, & n'en parut point émû ; il dit à la Compagnie ce qu'on lui mandoit de la défaite de Vera : il ajouta que l'Espagne avoit plus gagné dans cette ocasion qu'elle n'y avoit perdu ; puis qu'elle s'étoit défaite d'un bon nombre de scélerats, qui n'étoient capables que de troubler la tranquilité publique, & dont la plûpart eût fini ses jours par la main des Bourreaux ; que les ennemis ne se réjouïroient pas long tems de cet avantage, & qu'il en auroit bien-tôt sa revanche : il continua ensuite à parler de ce qui faisoit le sujet de la conversation avec la même tranquilité que s'il ne lui fust rien arrivé de facheux.

Les ennemis de Ximenez se réjouïrent en sécret de la mortification qu'il venoit de recevoir, & ses trois colégues l'Evêque de Tortose, la Chau, & Amerstof, en prenant avantage, prirent la liberté de mettre leur nom avant le sien dans la signature d'une expédition, & la lui envoyérent ainsi signée, afin qu'il fût obligé de mettre son nom aprés le leur. Ximenez, qui ne s'élevoit jamais davantage que lors qu'on entreprenoit de le rabaisser, déchira froidement l'expédition, ordon-

donna au Sécrétaire d'Etat qui la lui avoit aportée de la refaire, la signa tout seul, & le fit toujours depuis, ne faisant plus l'honneur à ses colégues de leur envoyer les expéditions à signer : Ils s'en plaignirent hautement; mais Ximenez n'en persista pas moins dans ce qu'il avoit entrepris.

Il traita les Génois avec encore plus de hauteur : Le Vice-Amiral de Castille avoit pris depuis peu sous sa protection une maniére de Pirate, nommé Jean Riviere, qui avoit quelquefois fait des prises sur eux; trois galéres de Génes l'ayant rencontré qui acompagnoit le Vice-Amiral, le lui envoyérent demander dans le dessein de le punir, quand il seroit entre leurs mains. Le Vice-Amiral crut qu'il y aloit de son honneur de le livrer à ses ennemis, & le refusa. Sur cette réponse les trois Galéres Génoises se mirent à canoner furieusement la Galére de Riviere, & le Vice-Amiral s'étant mis en devoir de le défendre, les trois Galéres l'ataquérent lui-même, lui coulérent à fond une des siennes, & en mirent une autre hors de service. Ils firent pis, Riviere ayant abordé malgré eux, & s'étant retiré dans Cartagéne, ils tirérent plusieurs volées de canon sur cette Ville.

Ximenez averti de leur insolence, aprés avoir refusé d'entendre leurs Députez, fit arréter leurs éfets; leur ordonna sous peine de la vie de sortir dans vingt-quatre heures des Etats de Sa Majesté Catholique, & défendit tout commerce avec eux : Il avoit même déja donné les ordres pour aler ravager leurs côtes avec le fer & le feu; mais ils conjurérent cette tempête par une Ambassade trés-soumise qu'ils envoyérent à Charles dans les Païs-Bas.

Quoi que Ximenez parût uniquement ocupé

des afaires d'Etat, il ne laissoit pas de donner une partie de ses soins à celles de son Diocése & de l'Inquisition. Il avoit fait même depuis peu quelques éxécutions sanglantes de plusieurs Juifs & Mahométans, qui aprés avoir embrassé la Religion Chrêtienne, étoient retournez à leurs prémiéres erreurs. Ceux qui en étoient échapez, se plaignoient qu'on faisoit périr tous les jours un grand nombre d'innocens, dont tout le crime consistoit à avoir des gens interessez à leur perte. L'on avoit fait ces plaintes depuis long tems, comme on les fait encore aujourd'hui, & on les avoit toujours fait inutilement.

Pour juger si elles étoient bien fondées, il n'y a qu'à supofer [ce que ceux qui sont un peu informez des procédures de ce Tribunal, savent être incontestable] il n'y a dis-je qu'à supofer trois choses : Que dans l'Inquisition le délateur est conté pour témoin : Qu'on ne donne aucune connoissance aux acusez de ceux qui les acusent ; & qu'il n'y a point de confrontation de témoins.

Les Juifs qui étoient alors en Espagne, & ce qui y restoit des Maures qui avoient embrassé la Religion Chrêtienne, qui y étoient en grand nombre, aprés avoir fait long tems & inutilement leurs plaintes sur les trois chefs que l'on vient de raporter, & se voyant par là exposez tous les jours à la vengeance de leurs ennemis, députérent enfin à Bruxelles pour obtenir du Roi que l'Inquisition sur ces trois chefs fust obligée de se conformer à l'usage de tous les autres Tribunaux tant Ecclésiastiques que séculiers. Leur demande paroissoit juste ; mais ce qui parloit le plus hautement en leur faveur, est qu'en arrivant ils avoient fait de grands présens à tous ceux du Conseil ; & ofroient au Roi

qua-

quatre-vingt-mille écus d'or, s'il vouloit leur acorder leur demande. Jamais propoſition ne fût faite plus à propos: Charles étoit ſur ſon départ pour l'Eſpagne, & il avoit beſoin d'argent; tout paroiſſoit donc diſpoſé à les ſatisfaire.

Mais Ximenez ayant apris d'Aïala ce qui ſe paſſoit à Bruxelles, il en écrivit à Charles avec autant de force que s'il ſe fuſt agi de renverſer les Loix fondamentales de la Caſtille. Il lui raporta l'exemple de Ferdinand, à qui les mêmes gens qui le ſolicitoient de violer les loix établies par ſes péres, avoient ofert juſqu'à ſix cens mille écus d'or dans le plus grand beſoin d'argent qu'il eût jamais eû, c'eſt à dire, lors qu'il étoit prét d'entreprendre la conquête de la Navarre, ce qu'il avoit généreuſement refuſé. Il ajoûte, que ſi l'on reformoit les trois chefs, dont l'on ſe plaignoit, l'Inquiſition n'auroit plus de témoins; ou que ſi elle en avoit, ils ſeroient tous les jours expoſez à être poignardez par les acuſez, ou par leurs partiſans. Enfin il lui prédit un ſoulevement général dans toute l'Eſpagne, s'il entreprenoit de paſſer outre. Il n'en falut pas davantage pour obliger de renvoyer les Députez ſans leur rien acorder, & les trois chefs des procédures furent d'autant mieux établis, que l'on avoit fait de vains éforts pour les renverſer.

Les Députez revinrent ainſi de Bruxelles ſans avoir rien obtenu; mais ayant publié, ou à deſſein ou imprudemment, que le Roi, quoi qu'on afectât d'en publier, n'étoit pas prêt de paſſer en Eſpagne; & que les Flamans, qui apréhendoient de ſe voir réduits en Provinces de cette Monarchie, n'épargnoient rien pour le retenir, l'on vit par tout de ſi grandes diſpoſitions à un ſoulevement général, que quelque interêt

qu'eût Ximenez à prolonger sa Régence, qui ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roi, il fut obligé de lui mander, qu'à moins qu'il ne fût résolu de perdre l'Espagne, & de voir son frére Ferdinand élevé sur le Trône, il faloit partir incessamment: Que quant à lui, il n'avoit pû apaiser le peuple, qu'en faisant préparer la Flote qui devoit l'escorter, qu'elle partiroit dés qu'elle seroit en état; & que Sa Majesté de son côté devoit tout préparer pour son départ.

Cependant quoi que Ximenez n'épargnât rien pour retenir les peuples dans le devoir jusqu'à l'arrivée du Roi, les mécontens augmentoient tous les jours. Il étoit arrivé plusieurs personnes des Païs-Bas, qui avoient publié que l'on y faisoit passer tous les jours d'Espagne des sommes d'argent, qui toutes immenses qu'elles étoient, n'étoient pas capables de satisfaire l'avarice des Ministres de Sa Majesté: Que si Elle prétendoit les introduire dans le Conseil; il n'y avoit plus ni Charges ni Bénéfices ausquels les Espagnols pussent prétendre; qu'ils vendoient publiquement les unes & les autres, & que si cela continuoit, l'on n'y verroit bien-tôt que des gens qui en seroient tout à fait indignes, des simoniaques & des impies.

Ces bruits s'étant répandus par tout, plusieurs Villes s'assemblérent pour en délibérer, & le résultat fut, que Sa Majesté seroit supliée de n'admettre dans son Conseil d'Espagne, aux Charges, aux Bénéfices, & aux Gouvernemens, que des naturels du Païs. Quoi que Ximenez fût persuadé qu'ils n'avoient pas tout le tort, il ne laissa pas de s'oposer de tout son pouvoir à des pareilles délibérations, qu'il traitoit d'injurieuses à Sa Majesté. Mais l'interêt, la plus forte de toutes les passions, avoit tellement échaufé tout le monde, qu'il ne put les apaiser

qu'en

qu'en se chargeant d'en écrire lui-même à Sa Majesté : Il le fit, & le fit avec chaleur ; & donna par là le coup fatal à sa fortune.

Les Courtisans de Bruxelles persuadérent au Roi que le mal n'étoit pas à beaucoup prés si grand que Ximenez le faisoit ; qu'il débitoit ses propres sentimens en faisant semblant d'apuïer ceux des peuples ; Qu'en excluant ses plus fidéles serviteurs des Gouvernemens, des Charges & du Conseil, il ne travailloit qu'à se rendre nécessaire, & à tenir Sa Majesté dans une dépendance éternelle de lui & des siens : En un mot comme ils crurent qu'il avoit conjuré leur perte, ils conjurérent la sienne, & se liguérent entr'eux pour y réüssir.

Cette ligue ne put être si sécrette, que la plû-part des Grands de la Castille n'en fussent informez. Il n'en falut pas davantage pour les faire soulever contre Ximenez : Ils vouloient engager les Villes les plus considérables dans leur parti ; mais la Flote qui partit au mois de Juillet pour aler escorter le Roi, ayant persuadé tout le monde qu'il ne pouvoit plus tarder à se rendre en Espagne, chacun demeura dans le devoir à la reserve des Grands, qui ne pouvant soufrir les hauteurs de Ximenez, ne cherchoient qu'à s'en vanger. Mais avant qu'ils en eussent trouvé l'ocasion, le Cardinal pensa se brouiller avec le Pape, de la maniére qu'on va le raconter.

Leon X. de la maison de Médicis, avoit succédé à Jules II. à l'âge de trente-six ans par une conspiration des jeunes Cardinaux contre les vieux ; ou plutôt, comme portent de bons mémoires, par un abcés qui lui créva dans le Conclave, dont la puanteur fit juger qu'il ne vivroit pas long tems. Il étoit naturellement magnifique, & le plus souvent libéral jusqu'à

la

la prodigalité. Il étoit aisé de juger qu'étant de cette humeur, les revenus de l'Etat Ecclésiastique, & ceux qu'il recevoit des autres Provinces Chrétiennes, ne sufiroient pas long tems à sa dépense. Il falut en éfet avoir recours aux voyes extraordinaires; & comme l'Espagne faisoit profession, au moins extérieurement, d'une grande dépendance à l'égard des Papes & du Saint Siége, & qu'elle étoit alors gouvernée par les deux Archevêques de Tolede & de Saragosse, que l'on présumoit ne devoir pas s'oposer aux desseins de Sa Sainteté; l'on adressa une Bulle au Nonce qui étoit alors en Espagne, par laquelle il étoit ordonné à tous les Ecclésiastiques de payer au Pape pendant trois ans, la dixme de tous leurs revenus.

Le motif d'une levée si extraordinaire n'eut ni la bassesse ni la malignité que les ennemis du Saint Siége lui imputérent. Il n'y en avoit jamais eu de plus spécieux; l'on prétendoit l'employer toute entiére à repousser Selim, qui aprés avoir acru l'Empire des Turcs presque de la moitié par la conquête de la Sirie & de l'Egypte, menaçoit l'Italie, & se vantoit de l'assujétir en moins de deux campagnes.

Que ce fût raison ou prétexte, le Nonce, qui apréhendoit la fermeté de Ximenez, s'adressa d'abord aux Arragonois; mais il trouva des gens atachez à leurs priviléges, qui sans user de détour s'oposérent hautement à l'éxécution de la Bulle; & pour rendre leur réfus plus autentique, ils le firent en plein Sinode national.

Le Nonce rebuté de ce côté-là, s'adressa au Clergé de Castille: Il se disposoit déja à s'assembler pour faire un pareil refus; mais Ximenez l'empêcha, se chargea lui seul de cette afaire, & lui promit que la Bulle, dont il s'agis-

giſſoit, ſeroit auſſi peu éxécutée en Caſtille qu'en Arragon. Il écrivit auſſi-tôt directement à Sa Sainteté, que toutes les fois qu'Elle auroit de véritables beſoins, bien loin de lui refuſer la dixme; que tout ſon revenu & les tréſors de ſon Egliſe ſeroient entiérement à ſa diſpoſition; mais qu'il y aloit de ſon honneur & de celui du Saint Siége de ſupoſer de faux beſoins: Qu'on n'étoit pas en Eſpagne ſi peu inſtruit des afaires du monde, qu'on n'y ſçût fort bien que Selim ne ſongeoit à rien moins qu'à ataquer l'Italie; Qu'il ſuplioit donc Sa Sainteté de lui mander ſes intentions, puis qu'il n'étoit pas réſolu de paſſer outre, juſqu'à-ce qu'il les eût apris d'Elle-même. Il adreſſa cette lettre à Arreaga, ſon Agent en Cour de Rome, & lui ordonna d'en ſoliciter la réponſe. Elle fut telle que Ximenez pouvoit la ſouhaiter; le Nonce fut deſavoüé, & l'on ne parla plus en Eſpagne d'aucune contribution. L'on peut juger pourtant ſi le Nonce avoit tort; puiſque la Bule fut éxécutée à la rigueur dans les Etats de Sa Sainteté, & dans le reſte de l'Italie avec quelque modification.

Ximenez étoit à peine ſorti de cette afaire, qu'il lui en ſurvint une autre. L'on a vû que le Duc de l'Infantade n'étoit pas de ſes amis: Un procés étant ſurvenu à ce Duc contre le Comte de Crunna, & craignant de le perdre ſi le Cardinal en étoit juge, il obtint des lettres de Charles, par leſquelles il ſe reſervoit la connoiſſance de cette afaire, lors qu'il ſeroit ſur les lieux, & défendoit cependant toutes pourſuites. Ximenez s'en plaignit hautement, & écrivit ſi fortement au Roi de cette afaire, qu'il permit enfin qu'elle fût jugée par les Juges ordinaires. Il en arriva ce que le Duc avoit prévû; il perdit ſon procés. Il ne témoigna pas pour lors ſon

son ressentiment ; mais quelque temps aprés le grand Vicaire d'Alcala ayant envoyé le Promoteur à Guadalajara, qui apartenoit au Duc, pour y faire quelques procédures, le Duc lui fit donner des coups de bâton, sous prétexte qu'il avoit entrepris sur la Jurisdiction de Bernardin de Mendosse son frére, qui étoit Archidiacre du lieu, & menaça le Promoteur de le faire pendre, s'il lui prenoit envie de revenir. Le Promoteur fut à Madrit en porter ses plaintes à Ximenez.

Le Cardinal, qui jugea bien qu'on ne s'en étoit pris à son Oficier que pour se vanger de lui, & que cette injure retomboit toute entiére sur lui-même, menaça hautement d'excommunication le Duc, & de le dépouiller de toutes ses terres, s'il ne se soumetoit à toutes les satisfactions que l'Eglise a acoutumé d'imposer pour de pareils excés. Le Duc ne l'eut pas plutôt apris, qu'au plus fort de sa colére il lui envoya son Chapelain pour lui dire de sa part toutes les injures les plus atroces dont il put s'aviser. Le personnage étoit des plus dificiles à faire : Cependant le Chapelain qui craignoit la violénce du Duc, fut obligé de s'en charger. Il partit sur l'heure pour aler trouver le Cardinal : Il se mit à genoux devant lui ; & aprés lui avoit demandé pardon de ce qu'il aloit lui dire, il lui repéta mot à mot toutes les injures qu'il avoit ouï dire au Duc.

Le Cardinal qui n'étoit pas moins surpris de la naïveté du Chapelain, que de l'emportement du Duc, ne laissa pas de l'écouter aussi froidement, que s'il lui eût fait un compliment : Il ne changea ni de visage ni de posture ; il se contenta, aprés l'avoir repris, de ce qu'il s'étoit chargé d'une commission si peu séante à une personne de son caractére ; de le renvoyer au Duc, en lui disant qu'il le trouveroit

bien

bien faché à son retour de toutes les impertinences qu'il lui avoit fait dire.

En éfet le Duc revenu de son emportement, trouva fort mauvais qu'on ne l'eût pas empêché de faire une pareille extravagance : Il gronda fort son Chapelain de ce qu'il lui avoit trop éxactement obéi ; & le renvoya sur ses pas pour en faire des excuses au Cardinal. Le Connétable de Castille l'ayant trouvé dans cette disposition, lui ofrit son entremise pour son acommodement avec Ximenez. Il l'accepta ; & le Cardinal qui n'oublioit jamais les bonnes actions, & qui se souvenoit encore que le Duc avoit refusé de s'unir contre lui avec Pedro Giron, ne s'en éloigna pas. L'on convint du jour & du lieu de l'entrevûë : Elle se fit à Foncarallio ; l'on s'y rendit de part & d'autre, sans autre compagnie que de quelques amis communs.

Comme l'on étoit au plus fort de la conférence, il arriva un incident qui faillit à tout rompre ; l'on entendit un grand bruit de chevaux, & les fanfares des trompettes qui marchoient à leur tête. Le Duc & le Connétable en parurent fort surpris, & ne firent aucune dificulté que le Cardinal n'usât de mauvaise foi, & ne les eût atirez à Foncarallio pour se saisir du Duc. Ximenez de son côté qui n'avoit donné aucun ordre, ne pouvoit deviner ce que ce pouvoit être. Il fut question de le savoir. C'étoit Jean Spinosa, Capitaine des Gardes du Cardinal, qui ayant apris qu'il étoit à Foncarallio, & s'étant imaginé qu'il n'étoit pas de sa dignité qu'il revint aussi mal acompagné qu'il étoit parti, étoit venu avec tous ses Gardes pour lui faire escorte à son retour. Ximenez aprés l'avoir bien grondé du contre-tems qu'il venoit de faire, le renvoya sur ses pas, lui défendant de s'ingérer à l'avenir de deviner ses intentions.

La

La bonne foi du Cardinal acheva de gagner le Duc. L'acommodement se fit avec toutes les marques de part & d'autre d'une parfaite réconciliation, & chacun s'en retourna chez soi fort satisfait de ce qui s'étoit passé à Foncarallio.

Entre les choses que Ximenez s'étoit proposé d'éxécuter pendant sa Régence, celle qui lui tenoit le plus à cœur, étoit de vuider tous les procés qui étoient entre des personnes puissantes & des particuliers. L'amour qu'il avoit pour la justice ne lui permétoit pas de soufrir que l'on consumât les derniers en fraix, & que les prémiers abusant de leur autorité retinssent impunément ce qui ne leur apartenoit pas. Il avoit de la sorte terminé un grand nombre de procés que la chicane auroit rendus éternels. Il s'étoit atiré à cette ocasion beaucoup d'afaires facheuses, dont il s'étoit toujours tiré avec avantage, quelquefois par adresse, le plus souvent par autorité.

Il en arriva de même à l'ocasion du démélé qu'il eut pour le même sujet avec le Comte d'Uregna. Il fut poussé de part & d'autre aux derniéres extrémitez ; il pensa soulever toute la Castille. Il y avoit procés entre le Comte & Guixada pour le Domaine de Villafratre prés de Valladolid : Le Comte en étoit en possession ; Guixada vouloit y rentrer ; il étoit inférieur en toutes maniéres au Comte, mais il avoit le droit de son côté. L'afaire ayant été portée au Conseil de Valladolid, Guixada gagna son procés ; mais comme il étoit persuadé que le Comte feroit dificulté d'aquiescer à la Sentence, il demanda à Ximenez un Huissier & des Sergens pour le remettre en possession. Par malheur, ou de dessein formé, le fils du Comte d'Uregna se trouva à Villafratre, lorsque l'Huissier & les Sergens y arrivérent. Il étoit acompagné du fils du Conné-

table, de celui de l'Amiral, & du fils du Duc d'Albuquerque. Ils ne s'oposérent pas seulement à l'éxécution de la commission ; mais l'Huissier ayant voulu verbaliser, ils le chargérent de coups de bâton, lui & sa troupe, & le réconduisirent de la sorte hors des portes de Villafratre. Ces Oficiers subalternes ainsi mal traitez furent porter leur plainte au Conseil de Valladolid: Le Conseil ordonna aussi-tôt que les Milices du païs marcheroient pour faire éxécuter la Sentence renduë. L'Evêque de Malaca, Président du Conseil, se mit à la tête ; & l'on aloit assiéger Villafratre dans les formes, lors que le Connétable, qui voïoit son fils engagé dans cette méchante afaire, s'y rendit, dans le dessein de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il fit tant, partie par autorité, partie par priéres, qu'il obligea enfin ces jeunes Seigneurs à sortir de Villafratre, & à laisser l'Evêque éxécuter en liberté les ordres du Conseil, dont il étoit Commissaire. Il fut ensuite trouver l'Evêque ; & comme ce Prélat étoit des plus modérez, il n'eut pas de peine à obtenir de lui que l'afaire en demeurât là ; c'est à dire, que ces jeunes Seigneurs ne seroient point impliquez dans des informations & dans des procédures qui pouvoient avoir des suites.

Ximenez qui tenoit pour maxime inviolable, qu'il ne faloit jamais dissimuler les moindres atentats contre l'autorité souveraine, blâma la condescendance de l'Evêque, ordonna prise de corps contre les coupables, les fit citer à son de trompe, & envoïa l'Alcaïde Sarmiento avec de bonnes Troupes pour leur faire leur procés, & pour démolir jusqu'aux fondemens Villafratre qui leur avoit servi de retraite.

Les quatre jeunes Seigneurs n'eurent pas plu-

tôt

tôt apris ce que l'on venoit d'ordonner contre eux, qu'ayant ramaslé tout ce qu'ils purent des vassaux de leurs peres, ils rentrérent dans Villafratre; résolus de le défendre contre Ximenez, ou de s'ensevelir sous ses ruïnes. Ils firent pis, Sarmiento les ayant assiégez dans les formes, aprés avoir dit contre le Cardinal toutes les injures dont ils purent s'aviser, ils firent trainer son fantôme par les ruës, & le mirent en piéces.

Cependant le Siége continuoit toûjours, & Villafratre réduit à l'extrêmité ne pouvoit plus tenir, lorsque les jeunes Seigneurs trouvérent le moyen d'en sortir, abandonnans ce misérable lieu à la derniére désolation. Ils en étoient à peine sortis, que Sarmiento y entra, le ruïna jusqu'aux fondemens, & y fit labourer & sémer du sel; sept des principaux habitans, qui avoient injurié l'Huissier, furent fouëtez publiquement; & un domestique de l'Amiral, qui y avoit conduit quelques gens de défense, fut traité de même: Pour les jeunes Seigneurs qui s'étoient sauvez de Villafratre, ne trouvant point de retraite assez sûre contre l'autorité de Ximenez, ils furent obligez de se retirer dans les montagnes des Asturies.

Comme ils apartenoient presque à tous les Grands de Castille, il y en eut peu qui ne s'employassent auprés du Cardinal pour faire leur acommodement; mais voyant qu'il persistoit à les faire punir à la rigueur, ils s'adressérent au Roi, & employerent tous leurs amis pour obtenir de lui qu'il se reservât la connoissance de cette afaire, & qu'il suspendit cependant toutes les poursuites. Ximenez lui écrivit de son côté, & lui représenta avec tant de forces les conséquences de l'action dont il s'agissoit, que cette afaire lui fut renvoyée pour être jugée en dernier Ressort.

L'on

L'on n'a point de preuves si Ximenez avoit laissé pressentir qu'il useroit de clémence ; mais il est certain que les peres des quatre Seigneurs les obligérent de se remettre dans les prisons de Valladolid. Toute la Castille en suspens atendoit la fin de cette grande afaire; mais l'étonnement redoubla d'une étrange maniére, lorsque l'on sçut qu'ils avoient tous quatre été condamnez à mort comme criminels de Léze-Majesté. Jusques-là Ximenez avoit laissé agir la Justice ; mais le Jugement n'eut pas plûtôt été rendu, qu'il en suspendit premiérement l'éxécution. Il leur pardonna ensuite ; & le fit d'une maniére si noble, qu'il étoit aisé de juger qu'il s'étoit fait violence en les poursuivant aussi rigoureusement qu'il avoit fait. L'on ne peut pas nier qu'il ne fût naturellement sévére ; mais l'exemple que l'on va raporter, sufira pour convaincre qu'il ne l'étoit dans l'éxécution que par raport à cet amour souverain qu'il avoit pour la justice.

Lors des diférends entre le Cardinal, Carvajal qui avoit été destitué de l'Evêché de Siguença à la priere de Jules II. & Frédéric de Portugal qui lui avoit été substitué, tout le Diocése ayant pris parti pour l'un ou pour l'autre, l'on en vint enfin à une guerre ouverte. Il se fit à cette ocasion une infinité de desordres, particuliérement dans la ville d'Almazán, qui apartenoit au Comte de Montaigu. Le Conseil de Madrit se crut obligé d'y envoyer un Commissaire avec main forte pour informer contre les coupables. Ce Commissaire éxécutoit sa commission avec tant de rigueur, que le Comte de Montaigu, aprés lui en avoir fait souvent & inutilement des remontrances, fut obligé d'écrire au Conseil pour le prier de le revoquer, s'ofrant de réduire lui-même ses vas-

saux

saux à leur devoir. Le Conseil n'ayant eu égard ni à ses priéres ni à ses offres, & le Commissaire continuant toûjours ses sanglantes éxécutions avec une cruauté qui a peu d'exemples, le Comte touché de la désolation de ses vassaux, monta à cheval, acompagné de ses amis, chassa le Commissaire & ses supôts, & rétablit l'ordre & la tranquilité dans Almazan.

Le Commissaire en porta ses plaintes au Conseil, & le Comte y aloit être condamné tout d'une voix comme criminel de Léze-Majesté, lorsque Ximenez, contre l'atente de tout le monde, s'y oposa. Il représenta que le Comte s'étant adressé au Conseil, il avoit dû lui rendre justice; que ne l'ayant pas fait, si l'on avoit failli dans cette ocasion, la faute en étoit au Conseil: Que le Comte n'étoit pas obligé de laisser égorger tous ses vassaux; qu'en ayant pris la défense sur un déni de justice, il n'avoit fait qu'user de son droit. Ximenez fit plus; il voulut que le Comte fût reçu partie contre le Commissaire; & ses excés ayant été prouvez, il le fit passer par la rigueur des Loix. Cette action de modération & de justice aquit d'autant plus de gloire à Ximenez, que tout le monde savoit que le Comte de Montaigu n'étant pas de ses amis, il pouvoit le perdre sans s'atirer aucun reproche, puis qu'il n'avoit pour cela qu'à laisser agir la justice sans s'en mêler. La mort de l'Evêque de Placentino acheva de pacifier le Diocése de Siguença. Cet Evêché fut donné à Carvajal, & Frédéric demeura en possession de celui de Siguença.

Le Cardinal ne sortit ni si tôt ni si aisément du démélé qu'il eut avec le Duc d'Alve touchant la Commanderie de Consuegra, la plus riche que l'Ordre de S. Jean de Jérusalem possédât en Espagne. Antoine de Zuniga en avoit

été

été pourvû par le Roi Philippe sur la démission de son Oncle, qui en avoit été long tems paisible possesseur: La nomination du Roi avoit été confirmée par le Pape, & l'on n'avoit omis aucune des formalitez requises pour rendre le droit de Zuniga inconteſtable; mais le Roi Ferdinand l'en avoit dépouillé contre toute justice, & l'avoit donnée à Diégo de Tolede, troisiéme fils du Duc d'Alve, pour recompenser le pere qui venoit d'achever la conquête de la Navarre. Il y avoit six ans qu'il la possédoit, lors que Zuniga, qui avoit été obligé de céder à la force, en porta sa plainte à Ximenez: Il la reçut, & promit de lui rendre justice. Le Duc d'Alve persuadé qu'il tiendroit parole, ne voulut pas que son fils comparût à l'assignation qui lui fut donnée: Il s'adressa directement au Roi, & le pria d'évoquer la cause au Conseil de Bruxelles.

Ximenez s'y oposa, & fit souvenir le Roi que de pareilles évocations étoient contraires aux Loix & aux Priviléges de la Castille; & que de plus Sa Majesté lui avoit formellement promis de ne les plus acorder. Ainsi le Duc d'Alve ne pouvant obtenir l'évocation, eut recours à la Reine Germaine, afin qu'elle interessât les Rois de France & d'Angleterre dans son afaire. La Reine le fit, & les deux Rois écrivirent à Charles pour le prier de retenir l'afaire, & de la décider lui-même, lors qu'il seroit sur les lieux. Charles ne pouvant rien refuser à une si puissante intercession, se reserva le jugement du procés malgré toutes les remontrances du Cardinal; mais ce fut à une condition dont le Cardinal sçut bien se prévaloir. Les lettres que le Roi lui écrivit sur ce sujet, portoient expressément, qu'en atendant qu'il pût sur les lieux connoitre de cette afaire, la Commanderie,

rie, ses revenus & dépendances seroient mis en séquestre entre les mains d'un Commissaire nommé par Ximenez, qui les administreroit au nom de Sa Majesté, pour être restituez à qui ils apartiendroient de droit.

La clause ne se trouva pas du goût du Duc d'Alve; il la regarda comme une preuve que l'on doutoit de son bon droit, & comme un préjugé favorable à Zuniga. Ximenez eut sur cela plusieurs conférences avec lui; mais le Duc demeura toûjours ferme à refuser de remettre la Commanderie au séquestre qui seroit nommé, quoi que le Cardinal lui ofrît de ne nommer personne qui pût lui être suspect. Enfin le Duc ne s'acommodant d'aucun expédient, & la conversation s'échaufant, Ximenez lui dit d'un ton résolu qu'il prît tel parti qu'il lui plairoit, mais que si dans un tel tems, qu'il lui marqua, il ne changeoit pas de résolution, le Roi ni lui n'en auroient pas le démenti, & qu'il trouveroit bien le moyen de le faire obéïr. Le Duc lui répondit avec autant de fierté, que c'étoit où il l'atendoit; que si on l'ataquoit à force ouverte, il emploiroit la même voye pour se maintenir, & qu'il feroit bien voir en tems & lieu que s'oposer à la tirannie de Ximenez, n'étoit pas resister au Roi. Ils rompirent là-dessus, & l'on aprit aussi-tôt que le Fils du Duc assembloit des troupes pour se maintenir par force dans la Commanderie. Mais Ximenez le prévint, & les Milices du Païs soutenuës de mille chevaux lui tombant sur les bras, le défirent si absolument, qu'il fut obligé de se soumettre au Cardinal, & de remettre la Commanderie, & tout ce qui en dépendoit, au Commissaire qu'il lui plut de nommer. Ce fut la derniére action où Ximenez employa la force pour se faire obéïr. Personne n'entreprit plus depuis de lui resister.

Au-

Ainsi tout étant paisible, Ximenez crut qu'il pouvoit quiter Madrit, & s'avancer vers la frontiére jusqu'à Aranda, où il prétendoit s'arêter jusqu'à l'arrivée du Roi. Il choisit cet endroit pour son séjour, tant à cause de son agréable situation, & du bon air que l'on y respire, qu'à raison d'un Monastére de Cordeliers parfaitement bien bâti, situé proche d'Aranda, où il prétendoit se retirer. Les motifs de ce voïage furent d'être plus proche de la Cour, lors qu'elle debarqueroit, de vérifier d'autant plus éxactement qu'il seroit plus proche, s'il étoit vrai que les endroits où le Roi devoit aborder, étoient infectez de peste, comme le bruit en couroit, afin de l'avertir en ce cas d'aborder ailleurs, & d'envoïer dans tous les ports, qui se trouveroient éxemts de soupçon, tant de rafraîchissemens, que la Cour les en trouvât abondamment pourvûs, lors qu'elle y arriveroit.

Ces motifs obligérent Ximenez de quiter Madrit. Il en partit acompagné du Conseil d'Etat, & n'oublia pas de mener avec lui l'Infant, qu'il n'avoit presque point perdu de vuë depuis la mort du Roi Catholique. Quoi que le Cardinal eût alors prés de quatre-vingts ans, jamais il n'avoit joüi d'une santé plus parfaite; mais jamais aussi n'avoit été si prés de la perdre pour ne la plus recouvrer. Etant arrivé à Bos-Eguillas, il y dîna: A la sortie du dîné, il se trouva extraordinairement mal; & le sang qu'il perdit par les oreilles & par les endroits où les ongles se joignent à la chair, fit soupçonner qu'il venoit d'être empoisonné.

Ce soupçon fut confirmé à l'arrivée de Marquina, Provincial des Cordeliers, qui venoit saluer le Cardinal. Il témoigna un chagrin extraordinaire de n'avoir pû se rendre plûtôt auprés de lui, quoi qu'il eût fait pour cela toute

la diligence possible. Il raconta ensuite qu'étant en chemin il avoit rencontré un Cavalier masqué qui lui avoit dit de se hâter, d'arriver, s'il pouvoit, avant le dîné du Cardinal, & de lui dire qu'il ne mangeât point d'une grosse truitte qu'on devoit lui servir, qu'elle étoit empoisonnée : Que s'il arrivoit trop tard, il l'avertît de se préparer à la mort, parce que le poison étoit si violent, qu'il n'en pouvoit pas échaper : Qu'aprés lui avoir donné cet avis, le Cavalier s'étoit éloigné si promtement, qu'un moment aprés il l'avoit perdu de vuë : Que tout ce qu'il avoit pû remarquer, est qu'il tenoit le chemin de Madrit.

Le Provincial avoit à peine achevé de parler, que l'on vint dire au Cardinal que Carillo, qui avoit fait l'essai de la truitte, se trouvoit fort mal. Cette circonstance, jointe au récit que le Provincial venoit de faire, acheva de persuader tous ceux qui étoient présens, que le Cardinal avoit été empoisonné, & que c'étoit fait de sa vie. Lui seul en douta éfectivement, ou fit semblant d'en douter. On lui entendit pourtant dire que ce n'étoit pas la premiére fois qu'on avoit tenté une pareille méchanceté, qu'un jour en ouvrant une lettre qui venoit de Flandre, il lui étoit monté au cerveau une poudre extrêmement subtile qui l'avoit étourdi; que depuis ce tems-là il étoit sujet à un grand mal de tête, & que ce mal augmentoit tous les jours au lieu de diminuer. L'on ajoûte que ses Médecins l'étant venu voir, il leur dit qu'il mouroit par la méchanceté des étrangers. L'on soupçonna Baracoldo, Sécrétaire du Cardinal, d'avoir prêté sa main pour l'éxécution de ce crime. Il est constant que le Cardinal ne l'en soupçonna pas, & qu'il continua à s'en servir jusqu'au dernier moment de sa vie. Il seroit dificile de décider à la solicitation

de

de qui il se seroit porté à l'entreprendre. Les Espagnols en acusent les Flamans, & les Flamans les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, Ximenez ne laissa pas de se rendre à Aranda, où bien loin de rien relâcher de son aplication aux afaires d'Etat, il entreprit à la priere de Chievres l'afaire la plus délicate de toutes celles qu'il avoit maniées pendant sa Régence.

Il y avoit long tems que Ximenez, sur quelques avis qu'il avoit reçûs que les domestiques de l'Infant tramoient quelque chose en sa faveur au préjudice du Roi Catholique, avoit écrit à Chievres qu'il seroit à propos de les changer, & de lui en donner d'autres, de la fidélité desquels il pût répondre à Sa Majesté. Ces domestiques étoient au nombre de trente-deux, tous choisis de la main du feu Roi, tous gens de mérite, & la plupart de qualité. Les principaux & les plus considérables en toutes maniéres étoient Pedro Nugnez de Gusman, Gouverneur de l'Infant; Alvaro Ozorio, Evêque d'Astorga, son Précepteur; Gonzalez de Gusman, son Chambellan; & Sancho de Paredez, son premier Maître d'Hôtel.

Chievres étoit demeuré d'acord que le changement que Ximenez lui proposoit, ne pouvoit être que fort utile; mais soit qu'il ne crût pas Ximenez assez puissant pour l'éxécuter sans causer du trouble dans l'Etat, ou qu'il ne voulut pas donner cette mortification à l'Infant, il s'étoit contenté de lui répondre qu'il faloit observer ces domestiques de si prés, qu'il ne fût pas en leur pouvoir de rien entreprendre. Ximenez, qui vit que Chievres se ménageoit avec l'Infant, ne jugea pas à propos de le commettre avec lui. Il se contenta de l'observer, & il le fit avec tant d'éxactitude, qu'on lui entendit dire sou-

vent que la seule personne de l'Infant l'ocupoit plus que tout le reste de la Castille.

Cependant Chievres ayant depuis fait plus d'atention à l'avis que Ximenez lui avoit donné, jugea que tôt ou tard il faudroit l'éxécuter, qu'il seroit obligé lui-même de se charger de toute la haine qu'une action de cette nature étoit capable d'atirer, & qu'il ne pourroit pas s'empécher de se brouiller peut être irréconciliablement avec le frere unique de son Souverain ; & que s'il arrivoit qu'il parvint à la Couronne, il se vangeroit peut-être un jour de ceux qui l'auroient ofensé par un endroit si sensible.

Ces réfléxions obligérent Chievres d'écrire à Ximenez, qu'il rendroit au Roi un service des plus importans, & dont lui Chievres lui auroit la derniére obligation, s'il vouloit faire à l'égard de la maison de l'Infant le changement qu'il lui avoit proposé. Sa dépéche étoit acompagnée d'une lettre du Roi, qu'il adressoit à Ximenez seul. Elle contenoit un ordre absolu de changer incessamment les quatre premiers Oficiers du Prince son frere, & de disposer du reste de ses domestiques comme il le jugeroit plus à propos pour le bien de son service.

Trop de précaution nuit souvent : ce paquet avoit été extrêment recommandé au courier ; il le recommanda de même au Maître des postes, qui s'imagina que ce paquet contenoit des nouvelles certaines du départ du Roi. Sur ce préjugé il retint cinq jours le paquet, afin d'avoir le tems d'en donner le premier la nouvelle à tous les Grands, & de profiter des libéralitez qu'ils avoient coutume de faire dans ces ocasions. Au bout des cinq jours ayant fait réfléxion à la faute qu'il avoit faite, & n'osant pas présenter lui même le paquet à Ximenez, il le remit au Cardinal de Tortose *. Ce Prélat

* Adrien autrefois Doyen de Louvain

lat par une faute pire que celle que le Maître des postes venoit de commettre, ne se contenta pas de l'ouvrir, mais en fit confidence à l'Infant. Ainsi Ximenez, à qui le paquet s'adressoit directement, fut le dernier qui sçut ce dont il étoit de la derniére importance qu'il fust informé le prémier; les mesures qu'il eût pû prendre, furent par cette imprudence entiérement rompuës: Au défaut des ménagemens qui n'avoient plus de lieu, il falut avoir recours à la hauteur, & employer l'autorité. Ximenez savoit s'en servir mieux que personne du monde: ce fut par là qu'il termina cette afaire si délicate, & dont tout autre que lui, aprés un pareil contre-tems, n'eût jamais voulu se charger.

Cependant les Oficiers de l'Infant avertis par lui-même du danger qui les menaçoit, aprés avoir cherché envain tous les expédiens imaginables pour l'éviter, résolurent que ce Prince iroit trouver Ximenez, & qu'il n'épargneroit rien pour obtenir de lui qu'on ne fist aucun changement dans sa maison jusqu'à l'arrivée du Roi son frére: L'on résolut encore qu'il se feroit acompagner par deux personnes de marque, qui pourroient être au besoin des témoins irreprochables de ce qui se seroit passé entre lui & le Cardinal, que l'Evêque d'Astorga son précepteur en seroit un; & qu'au défaut de son Gouverneur, qui étoit malade, il envoiroit prier le Cardinal de Tortose de l'acompagner. Ce Cardinal s'en excusa, & dans la vérité il n'avoit pas assez de force pour soutenir la présence de Ximenez, aprés le tour qu'il venoit de lui jouër. Ainsi l'Infant fut obligé d'aler trouver Ximenez dans le Monastére d'Aguilera, acompagné seulement de son Précepteur.

Ce jeune Prince n'épargna rien pour fléchir Ximenez; il pria, il conjura, il pleura. Le

Cardinal de son côté n'oublia rien pour adoucir l'Infant, & pour lui persuader de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit éviter. A ces mots ce jeune Prince honteux de s'être humilié inutilement, le prit d'un ton plus haut, & dit fiérement à Ximenez, que puisque l'on n'avoit aucun égard aux priéres où il avoit bien voulu se rabaisser, qu'il sauroit bien trouver les moyens de conserver ses Oficiers; Que le feu Roi son ayeul les lui avoit donnez, & que tout autre que le Roi son frére ne seroit pas capable de les lui ôter.

Ximenez qui n'avoit pas lieu de craindre de pareilles menaces, fit semblant d'en être ofensé pour avoir lieu de rompre la conversation. Ainsi se levant brusquement, il répondit à l'Infant d'un ton élevé: *Vous prendrez, Prince, le parti qu'il vous plaira; mais je vous jure par la vie du Roi nôtre commun Maître, que demain ne se passera pas que ses ordres ne soient ponctuellement éxécutez, quand toute l'Espagne devroit s'y oposer.* Ces paroles rompirent la conversation, comme le Cardinal se l'étoit proposé. L'Infant s'en retourna à Aranda; mais il ne fut pas plutôt rentré dans son Palais, que Spinosa & Caballino, Oficiers des Gardes du Cardinal, l'investirent avec tant de précaution, qu'il ne fut plus possible d'y entrer, ni d'en sortir sans leur permission. Le reste du jour & toute la nuit se passa à délibérer; l'on proposa divers expédiens, mais enfin il falut se résoudre à obéïr.

Le lendemain à la pointe du jour l'Infant envoïa prier le Conseil d'Etat, les deux Nonces du Pape, & tout ce qui se trouva d'Evêques à Madrit, de venir le trouver; ils y vinrent, aprés que Ximenez leur en eut donné la permission. L'Infant extrémement triste se plaignit à eux de la violence qu'on lui faisoit, & les pria de se joindre

dre à lui pour en écrire au Roi. Comme ce n'étoit qu'un ofice de bien-séance, la compagnie lui promit tout ce qu'il voulut, & se retira.

A peine étoient-ils sortis, que Ximenez envoïa ordre aux quatre prémiers Oficiers de l'Infant de venir le trouver; il leur montra l'ordre qu'il avoit reçû du Roi, leur témoigna qu'il avoit de la peine de donner ce chagrin à l'Infant, & à eux; mais que l'ordre étoit précis, & que le Roi vouloit être obéï. Il écouta leurs raisons; il soufrit qu'on lui repliquât, mais enfin la conversation finit par de grandes protestations de la part des quatre Oficiers d'obéïr incessamment. Le Cardinal les laissa retourner à cette condition au Palais de l'Infant pour donner ordre à leur départ. S'ils eussent fait paroître la moindre resistance, son dessein étoit de les faire arrêter, & ses Gardes n'atendoient que le moindre signal pour s'en saisir. Avant la fin du jour tous les domestiques de l'Infant furent congédiez à la reserve d'un seul; ce fut le célébre Alfonse Castilegio, renommé pour ses bons vers, mais incapable de se mêler de toute autre chose. L'on mit auprés de l'Infant des personnes choisies, qui sçurent si bien s'insinuër dans son esprit, qu'il oublia bientôt ses anciens domestiques, & les promesses qu'il leur avoit faites de les reprendre, ou si le Roi ne l'avoit pas agréable, de leur procurer des recompenses.

L'Espagne vit avec étonnement qu'un homme, qui ne tenoit presque plus à la vie, eût pû éxécuter en si peu de tems & avec tant de hauteur une afaire aussi dificile; mais l'autorité de Ximenez étoit établie sur des fondemens si solides, & il avoit si bien pris ses mesures contre tout ce qui pouvoit l'ébranler, qu'il n'y avoit plus rien qu'il ne pût entreprendre avec succés.

Il négligéa même dans cette ocasion une pré-

caution que Chievres avoit jugé à propos de prendre. Le Gouverneur & le Precepteur de l'Infant étoient proche-parens de deux Grands de Castille des plus riches & des plus acréditez; c'étoit le Marquis d'Astorga & le Comte de Lemos: Chievres leur avoit fait écrire par le Roi touchant le changement que Ximenez devoit faire par son ordre dans la maison de l'Infant; & Sa Majesté ajoutoit qu'elle étoit tellement persuadée de leur fidélité, qu'elle ne doutoit point que bien loin de s'oposer à l'éxécution de ses volontez en faveur de leurs proches, ils n'y contribuassent de tout leur pouvoir. L'on avoit mis ces lettres ouvertes dans le paquet du Cardinal pour lui aprendre ce qu'elles contenoient. Ximenez s'en ofença comme d'une précaution inutile à son autorité: Il retint les lettres; mais en même tems il fit observer ces Seigneurs de si prés qu'ils furent réduits à murmurer en sécret sans oser rien entreprendre au dehors.

Enfin Ximenez réduit à un état où tout autre auroit crû beaucoup faire de pouvoir vivre, domta encore une fois Pedro Giron, qui avoit excité de nouveaux tumultes dans l'Andalousie, mit les côtes d'Espagne à couvert des insultes des Barbares, conserva les conquêtes d'Afrique, & sauva Oran qu'Horuc, frére de Barberousse, avoit assiégé. Il reçut toutes ces bonnes nouvelles dans le Couvent d'Aguilera, peu de tems avant celle de l'arrivée du Roi Catholique, qui s'étoit embarqué au commencement de Septembre, &
1517. étoit abordé à la fin du même mois aux côtes des Asturies, & y avoit heureusement débarqué, aprés avoir essuyé une furieuse tempête.

Quoi que cette nouvelle ne dût pas être fort agréable au Cardinal, eu égard à ses interêts particuliers, puisque sa Régence ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roi, il en eut néanmoins

tant

tant de joye, qu'il sembla durant quelques jours avoir recouvert sa santé. Il se leva du lit d'où l'on avoit cru qu'il ne pourroit jamais relever; il célébra publiquement la Messe, recommença à donner des audiances; & mangea avec les Cordeliers dans leur Refectoir.

Il reçut dans ce même tems des lettres du Roi, par lesquelles il lui donnoit avis de son arrivée; & le consultoit sur deux afaires importantes: La prémiére regardoit la personne de l'Infant, & consistoit à savoir ce que l'on feroit de lui, Sa Majesté ne jugeant pas à propos qu'il restât en Espagne: Pour la seconde, il s'agissoit de décider laquelle des deux Monarchies le Roi visiteroit la prémiére, l'Arragon ou la Castille. Les Seigneurs Flamans qui acompagnoient Sa Majesté, avoient fait naître ce doute: Ils connoissoient la haute estime que Ximenez s'étoit aquise dans l'esprit du Roi; ils savoient que ce Cardinal avoit dessein de les exclurre du Conseil d'Etat, & de les faire renvoyer en Flandre; & comme il faisoit tout avec hauteur, il s'en étoit vanté publiquement: Ils étoient d'ailleurs informez par ses propres Médecins, qu'il ne pouvoit pas vivre long tems; ainsi ils s'étoient unis pour empêcher qu'il ne pût joindre le Roi, & conferer avec lui. Le voyage d'Arragon produisoit l'éfet qu'ils prétendoient; c'est ce qui les avoit porté à le proposer.

Ximenez, aprés avoir félicité le Roi sur son heureuse arrivée, répondit en peu de mots, qu'il étoit indubitable que si Sa Majesté vouloit regner paisiblement en Espagne, il faloit en éloigner l'Infant; qu'autrement il ne lui seroit pas possible de s'en absenter, que les Espagnols ne fussent tentez de l'élever sur le trône où il avoit été destiné par le prémier testament de son ayeul: Que par la même raison, & pour éviter le

le même inconvenient, il ne faloit l'envoyer ni dans les Païs-Bas ni en Italie, mais en Alemagne, où l'Empereur, son ayeul, se feroit un plaisir de l'élever. Cet avis de Ximenez fut depuis éxactement suivi.

Quant au second chef de la consultation, le Cardinal répondit que le sort en avoit décidé; & que Sa Majesté ayant été comme forcée par la tempête de débarquer sur les Côtes des Asturies, qui dépendoient de la Castille, les Arragonois n'auroient aucun lieu de trouver à redire, s'il commençoit par l'endroit où la Providence l'avoit conduit. Cet avis fut encore suivi; mais les Seigneurs Flamans firent naître tant d'incidens, & retinrent si long tems le Roi par les chemins, qu'ils vinrent à bout de leur dessein, & firent en sorte que Ximenez ne pût jamais joindre le Roi.

Cependant comme le Cardinal parloit assez hautement du dessein qu'il avoit de faire renvoyer en Flandre les Seigneurs Flamans, ces Seigneurs, selon le génie de leur Païs, ne se cachoient pas beaucoup de celui qu'ils avoient de le faire renvoyer dans son Eglise, si la mort ne les délivroit pas bien-tôt de cet homme infléxible, & naturellement ennemi de la Noblesse.

Ces dispositions peu favorables au Cardinal, donnérent lieu à Antoine de Rojas, Archevêque de Grénade, de faire une démarche, qui eût donné bien du chagrin à Ximenez, si elle eût réüssi. Rojas étoit Président du Conseil de Castille, & en sécret grand ennemi de Ximenez. Comme la maladie du Cardinal l'empêchoit d'assister réguliérement au Conseil, l'Archevêque se prévalant de son absence, lui remontra si fortement l'intérêt que tous en général & chacun en particulier avoit d'aler au plutôt saluër le Roi, que la compagnie, qui n'ignoroit pas que le Cardinal n'étoit pas en état de se mettre à sa tête, con-

clud

clud conformément au sentiment de l'Archevêque. Il fit plus, comme il avoit dessein d'y mener l'Infant, il le proposa au Marquis d'Aguilar, son Gouverneur, qui l'ayant refusé, à moins qu'on ne lui fist voir un ordre exprés du Roi ou du Cardinal, la Compagnie ne laissa pas de se mettre en chemin.

Le Cardinal ne l'eut pas plutôt apris, qu'il lui dépêcha un courier avec deux lettres du Roi, par lesquelles il déclaroit précisément que le Conseil atendroit pour venir le saluër, que Ximenez fût en état de se mettre à la tête de la compagnie. Le Président qui avoit son excuse toute prête, prise de la maladie de Ximenez, qui le metoit dans une impuissance absoluë de sortir d'Aranda, ne laissa pas de passer outre avec le Conseil. Mais Ximenez écrivit fortement au Roi, pour le prier de lui permettre de finir sa Régence avec la même autorité qu'il avoit conservée jusques alors. Il ajouta que si avant l'arrivée de Sa Majesté, les Conseillers d'Etat eussent pris la liberté de lui desobéïr, il les eût tous déposez à l'heure même.

Le Roi, qui ne trouvoit rien que de juste dans sa demande, écrivit au Conseil de retourner sur ses pas, & de ne se présenter devant lui, que lorsque le Cardinal seroit en état de le lui présenter. Cette lettre mortifia étrangement le Président & le Conseil; mais l'ordre étoit trop précis pour se dispenser d'y obéïr. L'on retourna à Aranda, où Ximenez, bien loin de leur insulter comme ils l'apréhendoient, diminua leur confusion autant qu'il lui fut possible. C'étoit une de ses maximes: Il soutenoit avec la derniére force ce qu'il croyoit être de son rang & de sa dignité; mais quand il avoit une fois obtenu ce qu'il prétendoit, il ne s'en prévaloit jamais pour oprimer ses inférieurs, ou pour s'élever au dessus d'eux plus qu'il n'avoit coutume de faire.

Ce-

Cependant Ximenez ayant apris que le Roi avoit dessein de convoquer les Etats de Castille pour la fin de Decembre dans le dessein de s'y faire reconnoître Roi solidairement avec la Reine sa mére, & que l'on destinoit Valladolid pour y tenir cette Assemblée, il ne put s'empêcher de trouver étrange que l'on eût pris ces deux résolutions sans le lui communiquer, & comme il les trouvoit l'une & l'autre hors de saison, il en écrivit au Roi : Il lui representoit qu'avant que d'assembler les Etats, il étoit absolument nécessaire que Sa Majesté se donnât le tems de connoître le génie des Espagnols, leurs loix, leurs mœurs & leurs coutumes ; les interêts des Grands, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs prétentions, leurs forces : Que la tenuë des Etats étoit une démarche bien délicate pour un Souverain élevé hors du païs, & qui n'avoit pas encore pris possession de sa Couronne : Que rien ne pressoit de tenir cette Assemblée ; qu'on y seroit toujours à tems. Il remontroit en suite, que quand l'on auroit à la tenir dans le tems marqué par Sa Majesté, Valladolid n'étoit pas un lieu propre pour le grand concours de monde qui ne manqueroit pas de s'y trouver, & que Segovie étoit incomparablement plus commode.

Parmi les grandes qualitez de Ximenez ; il y avoit un défaut : Il étoit le plus ardent de tous les hommes à presser l'exécution de ce qu'il avoit une fois projeté : Il ne s'acommodoit dans ces ocasions ni au tems ni aux circonstances. Cette ardeur l'avoit souvent jetté dans de grands inconveniens, dont sa bonne fortune l'avoit toujours tiré avec succés.

Il n'en arriva pas de même dans la conjoncture dont nous parlons. Une des principales raisons qu'il alégua pour ne point tenir les Etats, & qu'il pressa le plus vivement, fut qu'il faloit au préalable renvoïer tous les Seigneurs Flamans,

parce que les Espagnols, qui ne manqueroient pas de se prévaloir de la liberté & de l'autorité des Etats, ne soufriroient jamais que les premiéres places du Conseil, & les principales charges de la maison de leur Roi fussent ocupées par des étrangers.

Le conseil étoit bon, & l'événement fit voir que l'on eût bien fait de le suivre; mais le succés fit voir aussi qu'il avoit été donné à contre tems. Le Roi n'eut pas la force de cacher aux interessez les conseils que Ximenez lui donnoit à leur desavantage; il avoit pour les Flamans ses compatriotes la même tendresse que Ximenez avoit pour les Espagnols, & il trouvoit une dureté insuportable à l'obliger de se defaire de tant de Seigneurs dont il avoit éprouvé la fidélité, & avec lesquels il avoit été élevé dés sa plus tendre jeunesse: cela commença à lui rendre odieux & les conseils & celui qui les donnoit.

Les Flamans profitérent de ce foible que leur Roi avoit pour eux; & dans ce moment même le Cardinal de Tortose, La Chau, Amerstorf, le Chancelier Sauvage, le Grand Ecuïer Lanoy, le Réferendaire Gatinara & Chiévres le plus puissant & le plus interessé de tous à la disgrace de Ximenez, firent résoudre le Roi à tenir les Etats dans le tems marqué, & à les tenir à Valladolid contre le sentiment de Ximenez.

Le Cardinal regarda cette démarche comme le présage de sa disgrace; & pour la conjurer il demanda, il pressa, il solicita la permission d'aler trouver le Roi; mais elle lui fut toûjours refusée, sous prétexte de sa santé qui ne lui permétoit pas de faire un si long voïage. L'excuse étoit d'autant moins satisfaisante, que dans ce même tems il fut obligé de partir pour Valladolid. Ximenez y avoit fait retenir pour soi le logis du Docteur Bernardin qui étoit commode pour un malade, parce qu'il étoit éloigné du bruit; mais

Terremonde, Gentilhomme Flamand, Maréchal des logis de la Cour, s'y oposa; & afin que le Cardinal eût moins de lieu de s'en plaindre, il le fit marquer pour la Reine Germaine. Ce procedé le choqua d'autant plus, qu'il sçut que c'étoit à l'instigation du Duc d'Alve qu'on lui avoit joué cette piéce. Sur cela il se piqua d'honneur, & pour n'en avoir pas le démenti, il en écrivit au Roi & à la Reine, & les pria d'avoir égard à son indisposition; il en reçut toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter, & la maison lui fut laissée. Mais Terremonde, qui avoit entrepris de le chagriner, lui fit un autre tour, qui fut de loger son train dans un Bourg assez éloigné de Valladolid, pour empêcher qu'il ne fut servi de ses domestiques avec toute l'assiduité nécessaire à un malade.

Ximenez s'en plaignit hautement, & on lui entendit dire qu'il n'avoit jamais été traité de la sorte, non pas même lors qu'il n'étoit que simple Confesseur de la Reine Isabelle, & qu'il étoit trés-éloigné de lui avoir rendu les services qu'il avoit rendus depuis au Roi & à la Couronne de Castille. Il lui échapa même de parler fort satiriquement de l'état present de la Cour. Il est toûjours dangereux de se plaindre du Gouvernement, mais il l'est encore plus pour ceux qui sont menacez d'une disgrace, parce que ceux qui sont interessez à leur perte, profitent de tout, empoisonnent tout.

Ce fut ce qui arriva à Ximenez: les Seigneurs Flamands, qui ne perdoient aucune ocasion de lui nuire, se servirent de ses plaintes pour aigrir contre lui l'esprit du Roi. Ils lui representerent que l'insolence de Ximenez en étoit venuë à un point qu'elle ne pouvoit plus être dissimulée: Qu'il étoit bon de lui faire comprendre qu'on étoit en état de se passer de lui; qu'ayant une fois desaprouvé la tenuë des Etats, il n'épargneroit

rien pour en empêcher le ſuccés, quand ce ne ſeroit que pour vérifier ſes conjectures, & pour mettre le Roi dans une néceſſité abſoluë de dépendre de ſes conſeils, & d'en paſſer par tout où il lui plairoit: Qu'on ne pouvoit donc ſe diſpenſer de l'en exclure; Qu'on ne pourroit rien faire de plus agréable à toute la Nobleſſe de Caſtille, que de lui ſacrifier un homme qui l'avoit toûjours traité en veritable Tiran: Que c'étoit l'unique moïen de ſe diſculper de ſes violences, & de faire connoître à toute l'Eſpagne que Sa Majeſté n'y avoit point de part.

Le Roi eut beaucoup de peine à traiter ſi durement un homme à qui il ne pouvoit pas nier qu'il n'eût les dernieres obligations; mais les Seigneurs Flamands lui ayant fait comprendre que de l'humeur dont étoit Ximenez il faloit ou qu'il le leur ſacrifiât, ou qu'il ſe réſolût à les lui ſacrifier tous tant qu'ils étoient, il prit enfin la réſolution de lui écrire cette terrible lettre, qui fut la cauſe de ſa mort.

Sa Majeſté lui mandoit qu'Elle avoit fait deſſein avant la tenuë des Etats, d'aler à Tordeſillas pour y rendre ſes devoirs à la Reine ſa mere; qu'Elle paſſeroit à Moyados, où elle le prioit de ſe rendre, pour conferer avec lui ſur la maniere dont Elle avoit à ſe gouverner: Elle ajoutoit, qu'aprés qu'Elle auroit pris ſes conſeils & ſes inſtructions, il étoit juſte de le décharger du poids des afaires, afin qu'il pût s'ocuper uniquement du ſoin de ſa ſanté, & paſſer tranquilement le reſte de ſes jours dans ſon Diocéſe: Que Dieu ſeul pouvoit le recompenſer des grands ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat; que pour lui il l'honoreroit toute ſa vie comme ſon pere.

Par malheur pour Ximenez la fiévre l'avoit repris le jour précédent; mais ce fut bien pis, quand en ouvrant la lettre, il reconnut qu'elle étoit écrite de la main de Moia qu'il avoit deſtiné pour

son successeur ; & que le Roi n'avoit fait que la signer. Tant d'ingratitude de la part de Moia, tant de services si mal recompensez, une disgrace si précipitée, & si peu atenduë, tout cela étant joint ensemble, l'emporta dans son esprit, tout grand & tout fort qu'il étoit, sur tout ce que l'expérience & la raison y purent oposer. Sa fiévre en redoubla. Alors détrompé du monde, il rapella tous ces grands sentimens de piété, qu'on avoit lieu d'atendre de la haute probité dont il avoit toûjours fait profession, & mourut le jour même; c'est à dire, le 8. de Novembre de l'an 1517. âgé de 80. ans, 22. ans aprés qu'il eut été élevé à l'Archevêché de Toléde, & 22. mois aprés qu'il eut été apellé à la Régence de la Castille.

Les soulevemens & les guerres civiles qui penserent désoler la Castille quelque tems aprés sa mort; le Cardinal de Croy son successeur, neveu de Chiévres ; & Chiévres lui-même empoisonnez par les Espagnols, sont des preuves certaines, que le conseil qui causa sa disgrace ne devoit pas être rejetté. Son autorité & ses conseils manquérent à Charles au plus fort de ses besoins; & il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit perdu plus qu'il ne pensoit en le perdant, & en ne recevant pas au moins ses instructions avant sa mort.

Les amis & les ennemis de Ximenez avouérent à l'envi, que l'Espagne n'avoit jamais produit un plus grand homme. Il parut tel dans tous les états de sa vie; grand Religieux, grand Evéque, grand Ministre d'Etat; prudent, sage, sçavant, prévoïant, entreprenant, toûjours heureux, excepté dans les derniers momens de sa vie. Il y a lieu de croire que la Providence le permit ainsi, afin que son esprit & son cœur n'étant plus partagez entre Dieu & le monde, il pût être encore grand dans le Ciel. C'est en peu de mots à quoi se reduit l'Histoire de sa vie, que l'on vient de raconter.

F I N.

